



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

KF851

*Bd. April, 1891.*

~~DF 331.10~~

**Harvard College Library**

FROM THE REQUEST OF

**MRS. ANNE E. P. SEVER,**

**OF BOSTON.**

**WIDOW OF COL. JAMES WARREN SEVER,**

**(Class of 1817),**

*27 June - 18 Sept. 1890.*











JUN 27 1890

# REVUE INTERNATIONALE

## MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VII<sup>me</sup> ANNÉE

TOME VINGT-SIXIÈME — 1<sup>re</sup> LIVRAISON

15 Mai 1890

### SOMMAIRE:

COMTESSE TOMASSUCCI KLINCKOW-  
STROM. — Une correspondance inédite  
d'Hedwige-Charlotte reine de Suède.  
EUGÉNIE PRADEZ. — Trop tard.  
UN ITALIEN. — M. Crispi, sa vie, son ca-  
ractère, sa politique (suite).  
COMTE N<sup>ooo</sup>. — Au Vatican.  
XAVIER LESNAUX. — Entre deux bals.

AMÉDÉE ROUX. — Le mouvement littéraire  
en France.  
A. LO FORTE-RANDI. — Le mouvement  
littéraire en Italie.  
JEAN MENOS. — Le mouvement littéraire  
en Allemagne.  
GREVIUS. — La vie en Italie.  
Chronique politique.  
Bulletin des livres.

### BUREAUX

ROME

51, Corso Vittorio Emanuele, 51

PARIS

6, Rue de la Michodière, 6

### PRIX DE L'ABONNEMENT.

	Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie. . . . .	Fr. 80 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger . . . . .	> 85 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale . . . . .	> 42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

# Institut Cartographique Italien

(ISTITUTO CARTOGRAFICO ITALIANO)

**ROME - Via Venti Settembre, 3 - ROME**

Cet établissement artistique exécute toute espèce de travaux géographiques et cartographiques ayant un caractère scientifique et servant aussi à l'usage des écoles: cartes murales, atlas, mappemondes, plans de villes, cartes statistiques, géologiques, marines, cartes-itinéraires, ouvrages d'ingénieur, etc.

L'INSTITUT dispose du concours des plus habiles spécialistes italiens et allemands, possède les meilleures machines et ne craint aucune concurrence, même étrangère, pas plus quant à la parfaite exécution du travail que pour la convenance des prix.

## PUBLICATIONS RÉCENTES:

**Annuaire de l'Institut Cartographique Italien**, I<sup>re</sup> année, 80 cent. - II<sup>me</sup> année, 1 fr. - III<sup>me</sup> et IV<sup>me</sup> années, 3 fr. — **Carte des Chemins de fer italiens** par l'Inspectorat général des chemins de fer (échelle 1:1,500,000), prix 3 fr. — **Atlas élémentaire** dressé second les livres adoptés dans les écoles du Municipio de Rome, prix 1 fr. 30 — **Carte spéciale des possessions italiennes en Afrique** par le prof. P. DURAZZO (échelle 1:1,500,000), prix 1 fr. 20.

# Journal des Débats

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

FONDÉ EN 1789

7, Rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois

Le **Journal des Débats**, organe républicain conservateur libéral, publie chaque jour des articles sur toutes les questions de politique intérieure et étrangère, et consacre à toutes les questions littéraires, scientifiques, économiques et artistiques des articles dus aux écrivains les plus compétents et les plus connus.

Les informations du **Journal des Débats** sont puisées aux meilleures sources. Des correspondances télégraphiques particulières lui permettent de tenir ses lecteurs au courant des événements qui se produisent dans toutes les capitales d'Europe, en Chine et au Tonkin. Indépendamment de ses correspondances télégraphiques, il publie les renseignements les plus précis et les plus exacts sur le mouvement politique, économique et littéraire dans le monde entier.

Le service des informations parlementaires et politiques du **Journal des Débats** est organisé de telle façon qu'aucun fait, d'importance même secondaire, ne peut lui échapper. Il tient à conserver sur ce point sa vieille supériorité, et il met tout en œuvre pour qu'on ne puisse la lui contester.

Dans ces dernières années, le reportage parisien a pris un développement considérable. Le **Journal des Débats** s'est mis en mesure de renseigner ses lecteurs sur les faits quotidiens, avec la plus grande rapidité et la plus complète exactitude. Les indications fournies au jour le jour sont complétées par des COURRIERS DE PARIS qui donnent aux événements saillants leur physionomie propre et les mettent en pleine lumière. De plus, sans sacrifier le Feuilleton dramatique hebdomadaire, le **Journal des Débats** publie, le lendemain même de la première représentation, un compte rendu sommaire de toute pièce nouvelle.

On s'abonne dans tous les pays faisant partie de l'Union Postale, chez les directeurs des Postes.

**Prix de l'abonnement.** — Union Postale: Un mois 7 fr. — Trois mois 21 fr. — Six mois 42 fr. — Un an 84 fr.

Les abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois.

Union Postale: Un Numéro 25 cent.

Toute traduction ou reproduction des travaux de la REVUE INTERNATIONALE est interdite.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.















eth-Charlot  
t le 22 mar  
774 Charles  
compagne d  
elle partage  
ongue vie  
règne de  
xploits mai  
Le roi son  
profonde  
les momen  
1 16 mars  
æ l'audace  
ne, perdus  
ré du peu  
vilèges et  
aine. Les r  
outragean  
'gueilleuse  
ur avec ac  
it tendue a  
plot s'orga  
on furent p  
s grands se  
ing et Thur  
e Ankarstr

ives d'assas  
que l'atten  
e l'opéra. G  
it de quitte  
nt du dan  
parut masq



la plus grande sagesse, ce qui lui mérita la reconnaissance de la nation.

En 1796, Gustave IV étant devenu majeur, le duc de Sudermanie se démit de toutes ses fonctions et rentra dans la vie privée, plein de confiance dans les tendances raisonnables de son neveu et avec l'espoir d'assister à un règne paisible et heureux. Mais Gustave IV ne répondit aucunement à l'attente de son oncle et indisposa bientôt la nation par son caractère à la fois impérieux et faible et par ses idées exaltées. Sa politique indécise et ses aberrations mentales furent fatales à la Suède. La perte de la Poméranie, de l'île de Rugen et finalement la désastreuse campagne contre la Russie qui conquiert la Finlande, amenèrent la révolution de 1809 et le renversement du trône de Gustave IV.

Le duc de Sudermanie, qui avait essayé par ses bons conseils de prévenir la catastrophe qui menaçait son neveu, froissé par l'inflexibilité du roi, sourd à tout avis sensé, s'était retiré des affaires pour ne pas avoir l'air de donner son approbation à la conduite insensée de Gustave IV. Fuyant Stockholm et la cour, le duc Charles se fixa entièrement dans son château de Rosersberg, où il menait une vie de famille, dont sa charmante et aimable compagne était le centre.

Comme plusieurs lettres de la duchesse de Sudermanie au baron de Klinckowström sont datées de Rosersberg, quelques détails sur ce château, l'un des plus beaux de la Suède, ne seront pas sans intérêt.

Situé au bord d'une baie du lac Mälär, Rosersberg se trouve dans la province de Norsa dont il porta longtemps le nom. Par la suite il devint fidéicommis de la famille *Tre Roser* (Trois Roses) qui lui transmit son nom actuel : *Montagne des Roses*. Le roi Frédéric I<sup>er</sup> ajouta au domaine de la couronne le château de Rosersberg qui devint successivement le séjour de plusieurs membres de la famille royale. Le duc et la duchesse de Sudermanie en firent leur demeure préférée. Bâti en 1690 par Gabriel Oxenstierna, restauré par le fils du célèbre Tessin, Rosersberg fut transformé par le frère de Gustave III en un palais splendide.

La façade, en forme de demi-cercle, d'une architecture très ancienne, semble soutenue par quatre colonnes grecques d'un style primitif. Les appartements de ce château, vraiment imposant, sont décorés de riches tentures et de beaux meubles. On y voit surtout une profusion d'objets d'art et de tableaux de maîtres.



née, sa froideur apparente avait éloigné d'elle pas en être aimé et déplorait son indifférence. Gustave était en voyage, Sophie-Madeleine ne lui écrivait. Mais ses lettres paraissent si convalescentes en était froissée. A son retour de Finlande, Gustave par un courrier porteur de dépêches pour la reine voulant montrer de l'empressement à écrire et, selon son habitude, passa ensuite dans la chambre danoise chargée de la mettre au lit et lui fit attendre et le courrier était pressé. Touchée de Sudermanie se précipite dans la chambre de la reine et la remet au courrier la lettre de sa belle-sœur que Gustave aurait le plus grand plaisir à lire.

Le roi fut étonné des expressions tendres de cette lettre en tout l'opposé des autres. A son retour d'en demander la cause à sa femme, qui avait l'habitude de faire copier ses lettres par sa femme, à ce qu'il paraît, dénaturait les correspondances de la reine par ordre de la reine mère, dont l'antipathie était connue.

C'est donc à l'intervention de leur aimable roi et la reine durent un rapprochement soudain.

## II.

C'est en 1800 que le baron Otto Wilhelm von Klinckowström mença à faire partie de la maison du duc et de la duchesse de Sudermanie en qualité de chevalier et gentilhomme de la chambre. S. A. R. la duchesse Hedwige-Charlotte, souveraine la plus gracieuse, la plus bienveillante, la plus dévouée, font preuve ses lettres, l'amie la plus dévouée.

Cette correspondance embrasse quatre années, de la fin environ de 1808.

Le baron Otto Wilhelm Klinckowström était

---

<sup>1</sup> Voir POSSELT, *Caractères et anecdotes*; et 1





REVUE INTERNATIONALE.

eux fait de me punir pour n  
é bien des sottises et bien d  
rents ne savent pas le mal  
mirant.

» mentionner que nous avion  
» avec ma mère en Suède, qu  
»

Klinckowström entra fort j  
»uyer dans les dragons, et  
»ne d'Allemagne de 1805-18  
en 1808, dont la fatale issue  
l'armée à l'avènement au tr  
tragique de son oncle bien-  
alement assassiné dans les r  
» père quitta la Suède.

» jamais parler de cet événe  
»ux. Par une étrange destinée  
celui qui avait généreuse  
»e et servi loyalement en  
»e Marie-Antoinette, victime

»it d'épouser, après une suit  
»lo-indienne de Madras, Sa  
elle il alla s'établir en Finlan  
et où par la suite il prit du  
»om fut inscrit dans le livr  
»int sujet russe. L'empereur  
» Wiborg et sénateur au sénat  
»  
»vström joignait à beaucoup »

ient ici une lacune dans la vie du baron de Klinckow-  
»ent demandé ce qui a pu le déterminer non seulement  
atal, mais à entrer au service de la Russie. Bien vu à  
ont le trône venait d'être occupé par Charles XIII et  
otte, l'aimable princesse qui lui avait témoigné en toute  
ét et une si vive sympathie, la carrière de M. de Klin-  
»ntait sous les auspices les plus favorables. Il est pro-  
»oudain de la Suède doit être attribué à son mariage  
» mariage qui amena beaucoup de difficultés et n'eut  
» approbation de sa famille ni de la cour.



port avec les hommes d'opinions les plus variées, il termina sa longue et intéressante vie avec une sérénité parfaite, des pensées religieuses et la confiance la plus illimitée en Dieu.

### III.

Maintenant que nous avons fait connaître celui auquel elles étaient adressées, arrivons aux lettres de la reine Hedwige-Charlotte.<sup>1</sup>

#### Première lettre.

A MONSIEUR LE BARON OTTO WILHELM KLINCKOWSTRÖM.

Rosersberg, ce 31 juillet 1804.

Enfin, on reçoit de monsieur le baron une lettre; j'ai cru vraiment que vous étiez perdu dans les sables mouvants de l'Afrique. Je suis enchantée que vous ayez été content des lettres de recommandation que je vous avais données, et la princesse Louise à juste titre devait pouvoir vous procurer une soirée agréable. Je suis charmée que M<sup>me</sup> de Tiscuil, qui jadis était M<sup>me</sup> de Perceval, se soit souvenue de moi. C'est une charmante femme; nous avons été sur le point d'avoir son frère le baron de Bergh et son oncle M. de Neal; ils ont été prendre les bains de mer et avaient même des lettres de recommandation pour moi, mais les vents contraires ayant arrêté leur course de Lubeck à Copenhague, ils n'ont pas eu le temps de poursuivre leur route jusqu'à Stockholm, n'ayant que six semaines de permission et devant être de retour à une époque fixée, ce que j'ai regretté vivement connaissant l'un et l'autre. Pour la comtesse Golofwin, je ne crois pas l'avoir vue, ni M<sup>me</sup> de Kleist, mais vous en avez sans doute vu d'autres de ma connaissance, dont même je ne me souviens guère et qui, peut-être, auront eu le même sort à votre égard.

J'ignorais le massacre qui se fait à Reinsberg; c'est sans doute pour payer les dettes du prince Louis-Ferdinand; c'est fort louable, mais il me paraît que l'héritage était si considérable que l'on au-

---

<sup>1</sup> Pour laisser à ces lettres leur saveur originale, nous respecterons les négligences et les incorrections de style dont elles abondent.





Il est arrivé une M<sup>me</sup> Alberganti, c'est une seconde M<sup>me</sup> Amati, elle est un trouble-fête pour le corps diplomatique, chacun lui fait la cour et M. Internari est le berné de la compagnie. M<sup>me</sup> Alberganti a un talent supérieur sur le violon et donnera un concert pour les pauvres catholiques, je crois, car elle est trop grande dame et veut trop paraître riche pour le donner pour elle-même.

Adieu, il faut finir, on m'attend, et vous savez que je ne dois pas donner le mauvais exemple; amusez-vous, je vous fais mes doléances de ce que vous ne pouvez pas aller en France ni en Italie; mais arpentez l'Allemagne. *Men kom ej mera tysk än först tillbacka.*<sup>1</sup>

H.-C.

### Deuxième lettre.

A MONSIEUR LE BARON OTTO WILHELM KLINCKOWSTRÖM.

Rosersberg, ce 4 octobre 1804.

J'ai reçu, monsieur le baron, votre lettre du 13 du mois dernier de Vienne dont je vous fais mille remerciements. Enfin finirez-vous vos compliments? Comme vous êtes galant! On voit bien que Colin a voyagé; vraiment vous êtes un preux chevalier et devez être la coqueluche des dames je pense, et si je m'y connais bien, les Viennoises seront fêtées par vous, et la kyrielle des beaux compliments ne tarira pas! Vous faites bien vis-à-vis d'elles, mais envers moi qui vous ai toujours chanté pouilles, c'est pure amabilité et vous vous emparez de moi si bien que sans ingratitude je ne pourrai plus avoir une dispute avec vous! Mais trêve actuellement; je voudrais pouvoir encore me disputer, mais je ne le puis, car je vous dirai en secret que ma petite vanité a été flattée de voir qu'on se souvenait de moi à Vienne et que l'on m'y regrettait; j'espère surtout que ces regrets sont sincères et que ce ne sont pas un de ces compliments banals (sic) qu'on fait souvent aux personnes de mon état tout en désirant le plus souvent qu'ils soient à cent lieues de là.

Ce sera avec grand plaisir que je recevrai la description des sociétés de Vienne, qui doivent depuis que j'y ai séjourné avoir

---

<sup>1</sup> Ne revenez pas trop allemand.

et je vous en remercie  
vous ait permis d'aller à  
vous avez été présenté à  
celles de Colowrat et de  
les jours du monde, est  
on voit que les jours d'as-  
ne l'ai jamais vue, parce  
oup parlé de M<sup>me</sup> de Rom-  
imable.

M<sup>mes</sup> de Piper et Charles  
La comtesse Wright aussi,  
sont arrivées que depuis  
aura bal comme de cou-  
ses Meyerfeld et Hamilton  
, mais M<sup>me</sup> de Fersmeden  
bien qu'elles viendront le  
s nouvelles que je peux  
is personne n'en sait en-  
le celui-ci soit arrivé déjà  
is en attendant on fait des  
sera illuminée: d'ailleurs  
ices, peut-être un grand  
eaux appartements seront  
s'ils ne le sont pas déjà.  
it de vous faire leurs com-  
cette dernière a été ma-  
et les médecins disent que  
m.<sup>2</sup> Dieu veuille qu'elle  
horriblement je l'avoue, et  
qui est persuadée que cela  
nt, on la drogue furieuse-  
te j'ai pris sur moi de lui  
endre.

. de temps à autre de vos  
z point ceux qui s'intéres-

H.-C.

arles de Sudermanie.

Troisième lettre.

A MONSIEUR LE BARON OTTO WILHELM KLIN

Stockhol

En vérité, monsieur le baron, je vous admire, ne pas recevoir de mes nouvelles, tandis que me donnez pas signe de vie!

Sans doute que Naples et ses environs, comme dans votre lettre, sont: « l'enfer en feu, » et on s'en va; vous me paraissez.... pardonnez-moi, comme dit: *Sandise, jé né m'en souvient guère!* Mais soit, Naples ou l'enfer en feu, ou l'élysée en feu, a peut-être détruit la lettre ou du moins la fièvre jaillir; je vous assure que depuis Vienne je n'ai rien de votre part jusqu'à présent, — qu'enfin est arrivée la lettre laquelle je répons actuellement. J'ai fait réponse à Vienne et suis fâchée qu'elle ne vous soit parvenue; mais ne me vanter, elle était digne de M. Wilhelm Klinkerhousen!

Quelque plaisir que j'aurais à vous revoir, nous ne pouvons nous entendre, comme on dit en bon suédois: *så* pour sûr avoir l'occasion de mettre ma bile en mouvement par les disputes scientifiques; je suis assez de vos amies pour ne pas désirer votre départ; mais, hélas! rément, et vous souhaitez de rester absent pour quelque temps; vraiment ici nous sommes à cet égard dans une double peine, nous avons un spectacle français que nous ne pouvons voir; enfin il faut s'en contenter. Comme vous restez absent pour l'automne, je vous prie de me faire provision de mémoire pour me parler de l'Italie, de vos autres courses, en connaissance de cause. Mais ne soyez pas trop dans le sens de ces MM. romains, ne vous laissez pas aller à l'admiration et vos délices! La chevalerie ne jure que par là!...

Je vous plains d'avoir été à Rome sans voir

---

\* Babiller, causer.



*...och säg att uti Rom eller Stockholm han är  
...så loktig som alltid.*

Je conforme à faire chorus avec mon très honoré  
e, et je vous prie d'être persuadé de l'intérêt que j  
onsieur le baron.

H.-

que la lettre vous parvienne sûrement et comme j'  
resse, je la remets à votre tante pour la faire par

### Quatrième lettre.

A MONSIEUR LE BARON WILHELM KLINCKOWSTRÖM  
MON GRAND FLANDRIN DE CAVALIER.

Stockholm, ce 22 novembre

reçu, monsieur le baron, votre lettre du 9 de ce m  
'ignore si vous aurez bientôt l'occasion de risquer  
orsque vous rencontrerez l'ennemi, je m'empresse d  
r plus tôt pour vous envoyer mes saintes bénédi  
llerie à part, je vous souhaite bonheur et lauriers si  
bien injuste de ne point faire de souhaits en votre  
ie vous voulez bien me vouer les prémisses de votre  
epte avec bien du plaisir. Vous connaissez assez m  
penser, et c'est tout dire. Je suis charmée que vot  
iez toujours. Gai, comique pendant la paix, cette  
ne vous abandonne pas dans les instants guerrier  
c aussi que vous ne vous démentirez point dans  
isif, aussi je vous promets, si vous battez bien l  
e vous aurez à combattre, de ne jamais me dispute  
sera votre récompense, car j'aurai alors un respec  
r votre gloire.

c, auquel j'ai montré votre lettre, me prie de vous  
liments. Le comte Fersen avait déjà avant son dépa  
our vous la permission de vous prendre à sa suite ;  
haite du bonheur, mais vous prie de ne pas trop  
; j'ajouterai que si vous tâchez d'acquérir leur am  
. bien contente, et je crois que cela vous sera peu  
s le cher M. Wilhelm pourrait bien prendre encor



#### REVUE INTERNATIONALE.

sort égal à celle des Bourbons et de Sardaigne, mais ils en prennent la même tournure. Il est inconcevable qu'on ait donné ainsi à l'ennemi les villes, les armes, magatout en un mot; les généraux autrichiens jadis avaient d'être habiles, mais ils ont prouvé bien le contraire,

les Français ont très habilement su profiter des sottises qu'ils ont faites; je désirerais que les succès par terre fussent un peu égalisés par ceux des Anglais sur mer, mais il est évident que les Français sont invincibles par terre et ne peuvent l'être que lorsqu'ils sont embarqués.

Je suis actuellement en chemin pour Lauenbourg; je dois supporter les fatigues auxquelles elle sera exposée. Les craintes sont, je l'avoue, journalières. Puisse aussi elle conserver sa santé, c'est le vœu que forme mon bonheur commun de l'un et de l'autre.

C'est ici un hiver extrêmement monotone, des spectacles sans intérêt, des ballets qui ont perdu de leurs agréments, de la Taglioni, et enfin des sociétés peu gaies et peu animées. Les inquiétudes pour les événements, les craintes pour l'avenir, les connaissances empêchent la gaieté. J'avais l'intention de vous envoyer par le courrier un almanach, vu que vous m'en avez demandé les précédentes années, mais ils ne sont pas encore imprimés et ne paraîtront que vers la nouvelle année. Si j'en ai encore une autre fois, je n'oublierai pas mon ancienne amie. J'espère de vous persuader que les absents n'ont pas tort.

Monsieur le baron, je vous prie, les assurances de l'estime que j'ai vouée.

H.-C.

#### Sixième lettre.

À MONSIEUR LE BARON OTTO WILHELM KLINCKOWSTRÖM.

Stockholm, ce 7 janvier 1806.

Je vous admire, baron, et vous remercie de ce que vous m'avez écrit dans votre lettre; je devrais me fâcher, mais je suis généralement indulgent. J'imites le roi Frédéric II qui lorsqu'on écrivait contre lui, les faisait descendre lorsqu'ils étaient





REVUE INTERNATIONALE.

« On est venu m'apporter mon paquet de gazettes. J'ai trouvé ici une pièce qui rappelle beaucoup les événements; elle se nomme *Edouard of Scotland* eller *Preuss*. Aussi je fais un extra pour y aller; on dit la pièce c'est l'histoire du dernier Stuart, qui est mort à Rome, je ne sais dans laquelle. Quoique je n'aime pas les événements, je regrette cependant, je l'avoue, leur spéciosité, l'amabilité il n'y a qu'eux; quoiqu'en politique ce que j'aime le plus, mais comme je suis femme, je ne garde pas, quoique les événements qui arrivent en France naturellement m'intéresser, mais ce n'est que pour voir la finesse et les dessous des cartes, je ne m'en

Je vous remercie de votre souvenir, et me prie de vous dire qu'il lui fera plaisir de lui apporter à votre retour un uniforme français, pour qu'au moins il puisse dire qu'il a été; pour moi je vous prie de leur couper tantôt les oreilles, au cas que vous en rencontriez, et si vous vous empariez du Corse même, si cela se peut, hélas!

Donc plus vous nommer le grand flandrin à ce que je vous prie de bien! monsieur le baron modeste et posé, je vous prie de ne pas pousser la modestie assez loin, mais de croire à l'intérêt que je vous porte, au contraire, et que ce sera toujours avec plaisir que j'aurai de vos nouvelles et ne doutez pas de l'estime que je vous ai vouée.

H.-C.

COMTESSE TOMASSUCCI, NÉE KLINCKOWSTRÖM  
(EDVIGE FERSI).

(la prochaine livraison).

---

l'Écosse ou le Prétendant.

---



## INTERNATIONA

onnaissait si bien  
le lit, s'était r  
ui. Il tenait son  
t de cette toux  
cherchait à se  
noire, il voya  
faisait des si  
le calme revie  
e homme essu  
le corps plié  
mains. Quand  
allumette sur  
ois heures et  
poche posé  
n tachait la bl  
barrasser du f  
nette, consumé  
et la jeta pa  
fait le point  
plancher. Qua  
uit si le terri  
pel. Mais il r  
pu'à son cou,  
ambre basse,  
la peau. Il e  
pourrait y ten  
rner tout de s  
n.

dormir, muri

le sommeil n  
adu, immobile,  
fente du vol  
biais l'ombre  
t à l'ondulati  
ts le nombre  
nie à trois he  
e suis reposé,  
res, j'aurai ga



## REVUE INTERNATIO

Oh! vivre, s'écria-t-il, vivre comme le vent, marcher, courir.... viv le chévrier s'était arrêté à la porte t que le jeune homme lui fît signe descendre. Mais le voyant rester in tandis que ses bêtes se débattaient patience et cria en levant son grand M. Jean ne veut-il pas de lait aujourd'hui? Si fait, Pierrot, dit Jean, qui prit l'hiver pendu derrière la porte et en attendant.

Quand il eut bu le lait tiède il s'assit sous l'épaisseur du drap qui le protégeait de l'ardeur de ce brûlant soleil de juillet. Le voyant arriver, les enfants du village le regardaient de loin en petite hâte, l'indignation le gênait toujours. Il mit une main sur sa face pour ne pas les voir en murmurant:

C'est ma mine qui leur fait peur. Mais une petite fille plus hardie que les autres, tout près de lui, il l'arrêta et pinça sa joue brunie et saine il lui dit: Oh! la bonne chair dure que voilà! L'enfant tout de suite apprivoisée s'approcha de lui, ses yeux aux brillants. Alors il la repoussa. Va, va jouer, va.

Il resta seul vis-à-vis de son idée fixe et toujours le même dialogue, jusqu'à ce qu'il ne pensât plus à rien.

Pendant, quand la nuit avait été tendue et détendus le laissaient respirer. Ce qui d'ordinaire avait des moments d'air de gaieté, où la fièvre toujours présente dans son déséquilibre mettait quelque clarté.

Et les gens simples qui l'entouraient avec une vénération si profonde qu'il se sentait obligé de leur le montrer. Il montait dans sa chambre au milieu d'un groupe de paysans stationnant sous le ciel, et au milieu de ces bavardages d'ignorants, tâchait



REVUE INTERNATIONALE

point précis autour c

stite, avait été recue  
nimer son logis trist  
ombre silencieuse d'un  
é, ne désirant rien a  
même.

e dimanche, assise av  
ienade à la mode, M  
parlant bas, se démar

s se disent ?

aurait son esprit sans  
ature. Son cœur n'éta

ue temps un doute lu  
qu'un sentiment nou  
entièrement vierge,  
é perdue en un inutil  
esquins et absorbants  
ne regret poignant n

ines qu'elles étaient ar  
berge de montagne o  
vre malade dans son al  
resque triste, cette  
t toujours, le jour, la  
a figure blême de sp  
itié, d'abord, par desc  
e. Quelquefois il l'avai  
squait presque. Mais  
taient un effet de la  
à peu cet intérêt de  
e vie indépendante, in  
tre où il n'avait fait  
était réveillée un jou

et obstacle, qu'elle tr  
t plus insurmontable q





REVUE INTERNATIONALE.

e plus seul à avoir peur, à pré-  
subir avec lui ce va-et-vien  
nt balancier qui ne s'arrêtait j  
s yeux, il vit Marthe qui s'éloig

he! M<sup>lle</sup> Marthe!

sur ses pas et s'arrêta devant lu  
par l'inconnu de cette pensée, c  
se cacher d'effrayant derrière  
lui dire, non, rien, si ce n'est c  
sait à lui-même, jour et nuit, a

ie je vais mourir?

dit Marthe d'une voix sourde.  
a vous fait du mal.

dit pas. Cependant au bout d'  
esprit ne voulait pas se laisser  
inique:

ien malade.

riez, M. Jean, dit Marthe en  
t mettant dans ces paroles une a  
vous guérirez.

yeux vers elle et respira longu  
dehors l'inondait d'une grande  
e reprit tout entier et il s'y abar  
dans toutes les directions, les  
poursuivre. Elles fuyaient comm  
nasqués. Tout de suite il épre  
endant, presque effrayé de son  
veines, il chercha entre les t  
ations de son poulx. Cet examen  
peine si le poulx était un peu p  
il n'avait encore rien mangé d  
re; elle marquait huit heures. I  
res, dit-il, je crois bien que j'ai  
t il vit Marthe immobile à la  
il, je vous avais oubliée.

ondit rien et ils marchèrent en  
nue et basse où tante Ada, un  
dait depuis longtemps.



REVUE INTERNATION

ses rideaux blancs, le  
ve noir, la pendule dorée  
et reprit :

Pourquoi partir ?

elle eût lu clairement  
ce qui se remuait dans son  
refuge dans cette pensée

ans, tante Ada.

ans, qui semblaient glisser

Ada comprit que son aut  
suite, le cœur serré, elle  
tour d'elle et tout bas elle  
te dès ses premières an  
ttes sur le tapis du salon  
a chétif plié par le vent.  
ait solidement rattachée .  
'il était à elle, bien à elle,

., dit Marthe, n'avez-vous  
ans je ne l'étais plus, dit

ravant, dit Marthe, sans

point de réponse, elle re  
: toujours vécu dans l'ab  
?

reproche que tu me fai  
te.

question.

uveau silence elle contin  
ui le bonheur d'autrefois  
a tante Ada, il ne te sui  
es joies multiples de son e  
ul coup de vent au mili  
bris. Elle se taisait dev  
le l'égoïsme inconscient  
iste. Quoi qu'il advînt, ur  
veines images du passé  
existé entre Marthe et el



## II.

Jean avait passé toute sa journée dehors à se soleil. Il avait toujours froid, même au soleil. C de rester là en pleine lumière dans cette écla tiédeur finit par pénétrer ses membres glacés. l à peu dans une lassitude molle, s'abritant derri bilité pour ne penser à rien et fuir ainsi les s cerveau, devenues de plus en plus fantasques. En impression de biens perdus, retrouvés tout à coup, joie profonde. Il regarda autour de lui et appela toujours à rôder autour de ce fauteuil de malade ne l'étonnait pas, lui. Cela lui semblait chose s s'inquiétât de lui, toujours cloué à la même plac chose que toujours le même coin de pays, au nord la marche du soleil, auquel il tournait toujours le

Elle vint s'asseoir sur le même banc sans ri vit tout de suite l'expression détendue de ses trai

— M<sup>lle</sup> Marthe, dit-il d'une voix basse, je gué

Elle regarda cette figure amaigrie sur laquelle sagère mettait un semblant de vie et dit :

— Vous êtes beaucoup mieux, M. Jean.

Il la regardait très finement tâchant de lire cette pensée étrangère.

— J'ai cru que j'allais mourir, M<sup>lle</sup> Marthe.

— Oh ! M. Jean, cette idée !

Ils souriaient tous deux à présent de cette comme on sourit d'une épouvante passée quand une cause chimérique, presque ridicule. Elle fu reste de brouillard chassé par le soleil.

Ils trouvèrent tout à coup beaucoup de choses Jean ne s'était montré comme ce jour-là comme parlait des choses d'autrefois sans y mêler l'an comparaison. D'ordinaire il n'aimait pas à pense semblait que cette portion de sa vie avait appart ne s'y retrouvait pas et s'en détournait vite pour



Bien que personne ne vînt jamais le déranger d  
 a, Jean tourna la clef de sa porte, puis il alla s'a  
 rd du lit. Il était seul enfin, il pouvait réfléchir,  
 avait à faire!... Mais avant tout il s'étendit sur le  
 lé, du côté droit, pour voir si la douleur persiste  
 s elle s'en était allée ainsi peu à peu. Cette fois  
 releva péniblement, la sueur au front, malgré le  
 t de nouveau dans ses veines. Il essaya de lui  
 moins de place, à cette douleur persistante, en p  
 positions possibles, mais elle restait fixe sans vo  
 gée.

Alors l'ironie de cette journée de joie le mordit  
 ère pitié de son propre sort l'envahit et il s'écri.

— Pourquoi moi, moi seul?

Des figures bien connues passaient en foule dev  
 ec le sourire heureux des gens bien portants, égo  
 vents. Il essaya de se les figurer revêtues de l'éte  
 ité avec la pâleur du cadavre déjà froid.

— Eux aussi, murmura-t-il; à leur tour!... Tout  
 Cette uniformité de destinée, vieille comme le m  
 illisa un moment.

Mais quand les traits de la bonne petite vieille l  
 leur tour, blêmes et décolorés, il découvrit sur  
 rte la trace d'une douleur que la paix du grand so  
 s pu effacer. Aussitôt il se vit lui-même rigide et  
 ns la bière étroite. Cette image lui apparut si prés  
 impitoyable qu'il ne vit plus qu'elle.

Il se renversa sur l'oreiller en poussant un cri  
 nglot étouffé alla se perdre dans un accès de t  
 uque et déchirant.

### III.

A partir de ce jour, Jean ne se leva plus. Il r  
 ute la journée, le buste relevé par des oreillers e  
 pruntés aux chambres restées vacantes. Il se senta  
 n lit, il ne souffrait presque plus. L'espérance ren  
 ur par mille fissures imperceptibles et tous les jo





ui, il se retournait du côté du mur. Mais il se  
l reprenait vite sa première position avec une  
les terribles combats d'autrefois, lorsque ce po  
e dos l'effrayait encore. Alors pour ne rien v  
aupières alourdies. Parfois même, il s'endorma  
los, les lèvres sèches entr'ouvertes pour respi  
arines dilatées par l'effort constant fait pour r  
ouffle toujours plus court qui lui échappait, il r  
mmobile.

Un jour, effrayée de cette tranquillité absol  
cha vers lui. A l'approche de ce visage étrang  
quement.

Il fixa sur Marthe son œil agrandi et comm

— Ah! c'est vous.... Je me croyais là-bas. Es

— Pendant une heure environ.

Il resta pensif. Puis comme si son esprit os  
e rêve et la réalité, il murmura:

— Pauvre ma mie!

Ses idées flottaient autour de lui dans un v  
l fit effort pour fixer quelque chose de net, au  
et il ajouta:

— Si seulement elle était ici!

Puis l'image de Marthe penchée sur lui à l  
passa rapidement devant ses yeux. Un soupçon  
ame aiguë dans son esprit et il lui dit:

— Pourquoi me regardiez-vous dormir?

Elle se troubla devant ce regard interrogat

— M. Jean....

— Est-ce que.... reprit-il avec ce même regar

Mais un violent accès de toux l'empêcha d  
rise fut passée comme les autres et qu'il eut  
piration d'angoisse qui l'inondait partout, il rep  
voix sèche et dure:

— Est-ce que vous avez cru que j'étais moi

— Oh! M. Jean, cette idée.... Je voulais voi  
Oh! M. Jean!... Mais vous vous êtes éveillé dès

Elle se sentait rassurée quand même de n'a  
onnée d'autre chose et que ce regard dur n'ef

Mais il resta silencieux le reste du jour san  
quoi il pensait, les yeux fixés dans le vide



#### REVUE INTERNATIONALE

yeux noyés d'ombre, laiteux,  
ient sur elle, comme figés a

e frayeur la saisit. Elle se p

se redressa, respira plus p  
dans une sorte d'effarement  
pour parler. Mais il ne put  
g *mademoiselle* et de ses l

l  
trange de cailloux heurtés m  
l respira encore une fois avec

he prit entre ses deux mains  
ollement. Ce dernier mot étai  
et elle lui criait:  
ae, je t'aime! avec une viole

l coup l'inertie de cette tête c  
peur, le regard terne et vitre  
l, l'épouvanta. Elle remit douce

#### IV.

lu pour faire une bière conv  
vait pris du temps. Deux gr  
ût y mettre le corps qui se d  
leur tropicale d'été.

pouvoir laver ce qui ne deva  
ché sur un brancard de planch

it du monde pour le lender  
araître tout vestige de cette  
à sur le dos était tout de su









ien était convoqué pour le  
que d'y avoir été envoyé  
oyens de s'y rendre et de  
ressources.

ie dans la vie politique, e  
t été plus d'une fois assa  
voyait bien quelques subs  
grandes villes. Il avait c  
l'arrache-pied.

des professions qu'il eût  
fficilement accessible à l'é  
ment, fait du commerce  
eignement. Il existait enc  
es à Londres en 1858, où  
1: *teacher of Italian, fre*  
au moment de son expuls  
re compte et faisait la con  
faubourg Montmartre. I  
cents francs par mois, c  
lui constituait une certai  
7, il s'était même trouvé  
rispi avait laissé toute la  
eux fils, Francesco et Nic  
pule, voulant faire les pi  
gardé comme prélevées su  
u'il lui avait fournies penc  
is que la part de Niccola  
de rapport, Francesco n'  
moindre importance, dont l

ent n'étaient pas toujours  
rente des récoltes, et ses  
ement l'exilé que son e  
u sur le pavé de Londre  
il prit la résolution de  
aleur. Il donna procurat





#### REVUE INTERNATIONALE

édaigneuse, de ce travailleur  
ce patriote ardent, de cet ora  
iloquence a été comparée à un  
oudre et les éclairs.

étaire italien, mort récemmen  
et a tracé de lui un portrait  
ts ressemblant. « Crispi, dit-il,  
e celui dont l'attitude est la  
rite et rompt la monotonie d  
ndre la parole, on dirait qu'il  
evolvers. J'ai entendu Minghet  
me faites peur!... »

écrivain classait Crispi parm  
enne, avec Brofferio et Macch  
mets là, ne sachant où le m  
si avait cependant déjà dépe  
ala, a-t-il dit souvent, mes sen  
Mais la défiance qui s'était a  
ncore.

raconte encore ce trait.  
je demandais à Crispi :  
vous mazzinien ?  
ne répondit-il.  
vous garibaldien ?  
lus, répliqua-t-il encore.  
s-vous donc ?

« Crispi.  
nue Petruccelli della Gattina, .  
louze ans, avait pris part à toi  
qui était allé audacieusement p  
ribaldi et qui avait été, ensu  
sur le sol sicilien à Marsala ;  
ribaldi en Sicile, ministre pend  
plus d'énergie que de tact, c  
is de courage que de capacité  
morale, homme probe, persé  
ble de lâcheté.... oui, je conna  
pas Crispi tout court, le Cri  
rté, qui ne reflète ni Mazzin  
ent-être bientôt sous une noi











l'expédition des Mille, Garibaldi s'en va. On apprend tout à coup qu'il était à Rome et de Venise. Le 24 août, il arrive à Rome. Il passe le détroit; attaqué et blessé. Un grand nombre de ces soldats d'un est fusillé; l'état de siège est proclamé; les députés Mordani et du camp de Garibaldi, sont arrêtés au palais dell'Ovo. A la rentrée des Chambres, Rattazzi furent vives. Il se défendit alors ministre des travaux publics, et prit, dans la discussion, un rôle important. Après la chute du ministère, n'osant affronter un vote de censure (12).

L'extrême gauche voulut protester contre le fait de mettre en état d'accusation le chef du gouvernement. Le 10 septembre, le jour de protestation porte, entre autres, Nicotera, La Porta, Lazzaro, Lovitelli et Rattazzi succéda Farini, qui dut résigner ses fonctions pour des raisons de santé. La présidence fut exercée par Crispi. Il était impossible à Crispi d'être favorable à la gauche. Il le combattit dans toutes les occasions. Il obtint une diminution des dépenses, dans les administrations publiques, l'imposition d'un traité de navigation avec la France, la suppression des réciprocités d'usage. A l'occasion de la discussion d'Ondes-Reggio sur les conditions de la navigation, soutenant l'illégalité de nombre de dispositions, il eut un incident très vif qui augmenta l'importance de cette discussion.

A la même circonstance Crispi montra sa fermeté. Il ne se résolut pas à dissoudre une Chambre qui avait été élue. La discussion finit par une victoire de la gauche, grâce à un ordre du jour présenté par elle. Mais un grand nombre de députés refusèrent de voter, croyant que leur liberté d'expression n'était pas suffisamment sauvegardée. Une réunion s'ensuivit. Plusieurs députés donnèrent l'assurance que leur liberté d'expression





tenir un *bravo* ! que le  
continua :

mettent un autre drapeau  
dit plusieurs fois, je l'ai  
ai visitées dans mon  
unit, la république ne  
avant tout monarchie  
ux que les monarchi-  
ssements unanimes au  
telle que la séance  
s, le discours de Cris-

la première fois que  
a séance du 4 juin 1861  
du député Chiaves affi-  
l'union de dix millions  
de vingt-cinq millions  
l'orateur par des pro-  
alommie ! Nous sommes  
es unitaires.... Il ne l'  
séance, Crispi exprima  
trait, qu'il expliqua d'  
rs fait une différence

Chiaves avait, croyait-il,  
pour devise : *unificati-*  
reunioniste et un unif-  
e la formule des unités  
ciles, avait été une p-  
e Victor-Emmanuel  
a plébiscite de la Tos-  
eurs, — comportait l'  
stitutionnel de Victor-  
on de républicanisme  
Nous sommes d'ancien-  
du jour où il fut visi-  
l'unification de l'Italie  
sur l'autel de la patrie  
tor-Emmanuel avec la  
quelles nous combatti-



5 IN  
ette  
polit  
our  
rt a  
rchi  
stè  
isan  
em  
ven

nt  
rs  
d'ic  
et d  
div  
va  
un  
le  
ini  
évo  
e o  
azzi  
es  
le l  
es  
arv  
cess  
asie  
Cr  
*ica*  
isée  
l'in  
ue,  
la

de l  
gé.  
s in  
que  
la



REVUE INTERNATIONALE.

de la vie privée. J'ai donné à l'Italie mon idéal pour elle les principes politiques qui ont guidé dès mes jeunes années. Je ne veux pas sur son autel la pureté de ma conscience. Il me reste, aujourd'hui que l'exil et les souffrances m'ont héritage que je tenais de mes pères.

..

Sur ce même écrit, Crispi déclarait le statut de l'Italie, toutefois que, tel qu'il était, il constituait un programme politique à améliorer.

Il disait perfectible :

« Les changements à y introduire ne doivent pas se faire par les barricades et par les guerres civiles, mais par la discussion, car les consciences sont de jour en jour plus éclairées, les conditions d'une fois à l'autre plus favorables à la réalisation des principes.

« Je ne nie pas et vous prêchez l'insurrection, mais je veux la liberté de discussion à la tribune, par les journaux, les réunions publiques. »

Cet opuscule contenait le programme démocratique qui devait peu à peu se former. Lorsque le programme fut mieux expliqué, l'année suivante, Crispi à ses amis de Sicile, écrite à Naples, le 15 mai 1865.

« Au moment où Bertani voyait en Crispi l'homme qui devait être ministre, le programme de la gauche italienne fut publié vers la fin de 1865, qui fut dérobé et fut séquestré, et d'autre part aux mains de la police. En attendant que ce programme devînt un objet de moqueries, Bertani était capable d'effectuer ce programme malgré son ambition du pouvoir, avec la très haute conscience convaincue, la fermeté des principes, l'absence de la vanité et aux impatiences des choses et des hommes tel qu'il en avait. Crispi de Sicile, exprima son *desideratum*, ses vœux, ses présentes. Je voudrais que le programme fût mieux expliqué ; et je voudrais avoir des forces politiques et morales. Crispi aujourd'hui, demain, jusqu'à ce



substituer, dans les élections parlementaires, à l'élection uninominale;

étendre le suffrage. Lorsque les Italiens ont voté plébiscitairement, a-t-on distingué les sages et les incapables? Non. Eh bien, ceux qui ont une patrie doivent pouvoir se donner un représentant. C'est pourquoi Crispi voulait la plus grande extension du suffrage aux urnes de tous les citoyens honnêtes et capables de voter sans besoin d'intermédiaire. Celui qui abuse de l'exercice de sa part de souveraineté et de son droit de trahir les intérêts et des passions d'autrui doit être puni.

Indemniser les députés, pour ne pas les laisser aller à la débauche, mais pauvres, subissent un ostracisme.

Considérant le Parlement comme la base de la République et la garantie de toutes les libertés, Crispien a voulu la séparation du pouvoir exécutif du pouvoir législatif, la suppression de la censure, la suppression de la responsabilité ministérielle, la suppression de la responsabilité individuelle des ministres, la suppression de la responsabilité individuelle des députés; que tous ceux qui auraient accepté de servir l'État dans des enchères où l'État est intéressé, que le Sénat fût électif comme en Belgique, que la Chambre commençât à l'âge de vingt-cinq ans et finît à l'âge de trente ans.

En droit tributaire, Crispien demandait qu'on réduisît la rente de tous ceux qui, résidant dans le pays, jouissaient de ses bienfaits qu'il assure à ses habitants; impôt progressif sur le revenu, mais sur le superflu seulement. Celui qui ne travaille ni manuellement ni intellectuellement que le strict nécessaire pour vivre.

Les impôts représentant, selon Crispien, le prix du service que l'État rend, il demandait qu'ils n'excédassent pas en valeur le service rendu. L'État donne en travaux publics, en éducation, en sécurité et en justice. L'État est alimenté par les impôts. Les impôts sont les seules ressources disponibles pour être, en quelque sorte, la propriété de l'État.

Il voulait l'institution, l'organisation, l'administration de la justice, la police, la gendarmerie, la marine, l'armée, la diplomatie, la diplomatie qui doit, avec le temps, se substituer à la diplomatie.

Il se déclarait pour les universités au lieu des lycées, pour que l'État confiât aux provinces et aux communes l'éducation, en le rendant gratuit et obligatoire.

Il fallait encore, selon lui:









très propice, ne fût-ce qu'aux nerfs de L. à peine il arrive au jardin pour sa promenade sur le gazon, il laisse de côté l'empereur, le pouvoir temporel, l'Angleterre, la France, il laisse de côté tous et tout pour passer de mai, des régates, pour entreprendre avec le *capoccia* des terrassiers de saigner les racines, et la terre qui n'est pas du soleil et de l'eau ; et il s'amuse beaucoup dans la caractéristique dans laquelle le bon payan, avec un air naïf et le sourire aux lèvres, ces choses il n'y a que les vignerons.

Malgré son incompetence dans le jardinage qui finit par avoir raison, aux frais qu'il fait aux arbres fruitiers, qui ne sont pas aussi sous une direction plus technique.

A côté des passe-temps agricoles, il y a des distractions de chasse. Oui, Sa Sainteté : les beaux temps du *roccolo* du Vatican, sont passés. Tout est maintenant recouvert de vilaines constructions et les oiseaux, l'évitant avec dédain, ne peuvent aller dans le massif d'arbres, qui les appelait si irrésistiblement. Les changements déplorables, Léon XIII pendant quelques minutes au *roccolo*, pour voir si une bonne prise était faite pendant qu'il sonnait d'une sonnette l'en avertissait, et il se place pour assister au décrochement des filets.

Un jour, les résultats avaient été très mauvais à l'époque où les nouvelles bâtisses du Vatican se promenaient assez loin du *roccolo* pour couper d'oliviers, lorsque la sonnette sonnait. C'était simplement un jeu de première ligne qui, pour faire une fausse alerte, avait donné le signal, convaincu, tout trop loin pour entendre.

Figurez-vous l'émotion du garde et

dirigeait de leur côté au pas accéléré, plaisanterie de cet étourdi!

édier? Le chasseur eut une idée lumineuse d'émotion, le plus joli, le plus étreintes qui sont condamnés par l'égoïsme et leurs camarades dans le guet-apens, le lui montra comme la seule proie s'était sauvée au meilleur moment.

Léon XIII prenant le petit animal dans

liberté! Et lui-même ança dans l'air parut en criant de bonheur.

à tête du chasseur et la gaité du garde t éloigné!

rite dans son ombrage des paons, des

Léon XIII se rattrape quelquefois de émotions de la chasse au fusil! A l'épo-

une magnifique carabine Winchester r je ne sais quel fabricant américain;

précision. Parmi ses gardes nobles, qui eurs plus ou moins expérimentés, le

habile et, pendant sa promenade, il on courtisan; si l'animal est tombé au

, lui aussi cherche la victime avec sa plaît à déguster à son souper la chasse

uxquels il consacre une ou deux heures

Il se plonge nouvellement dans ses oc-uelles, celles qui regardent les beaux-

et vivement. Elles l'occuperaient même pas trop coûteuses. Lorsque le père

tronomes fameux proposèrent au pape e astronomique modèle au Vatican, il

iasme. Elle répondait à une de ses plus poser le Vatican comme un grand cen-

ver au clergé catholique la renommée une ambition qui coûte fort cher, et

is quelque temps se préoccupe énormé- u la somme que lui a coûté ce fameux





serait capable de produire des millions, sans le moindre risque, vu les forces dont elle disposerait.

Rien n'a pu triompher de la méfiance du haut clergé romain. Le spectre d'une spéculation organisée sans bonne foi, et avec des buts intéressés en dehors des intérêts de l'Église, a été plus puissant que toutes les influences mises en mouvement, et le projet est tombé dans le vide. « Le denier de saint Pierre: voilà une force bien autrement productive que la banque universelle! » Ça a été le dernier mot de la question.

..

L'argent jouit d'une très haute considération au Vatican, comme partout ailleurs, mais il n'est pas le monopolisateur de toutes les préoccupations. Maintenant, plus que jamais, le saint-siège déploie une activité toute spéciale pour suivre le grand mouvement, pour s'y maintenir et pour convaincre tous les États de l'utilité, de la nécessité de sa coopération, visant plutôt les éventualités d'un avenir plus ou moins éloigné que le positivisme de l'actualité.

Il n'y a pas de question brûlante, de problème particulier ou universel, sur lesquels Léon XIII ne se prononce, ne lance son programme d'intervention. Son activité est quelquefois stérile, mais l'insuccès loin de le décourager ne fait qu'augmenter l'élan. La conférence anti-esclavagiste de Bruxelles signe évidemment une page sombre dans l'histoire de cette activité, mais la conférence ouvrière de Berlin a réparé quelque peu ces déceptions. L'empereur Guillaume est décidément l'homme des petits ménagements heureux. Lorsqu'il vint à Rome, il sut trouver le moyen de satisfaire pendant quelques heures les ambitions du Vatican. La voiture impériale venue exprès de Berlin, les gros chasseurs panachés, toute cette petite représentation théâtrale à base de fictions diplomatiques et internationales émut tellement les prélats de la cour, que pendant quelques heures ils se demandèrent sérieusement si le pape n'avait pas été gâté par l'empereur plus que le roi Humbert. Ce ne furent que les incidents de l'audience chez le pape et les petites indiscretions familières du prince Henri qui résolurent sans délai le naïf problème.

Aujourd'hui la présence de Mgr. Kopp à la conférence de Berlin a été un peu la voiture impériale dans les rues de Rome. Mais









## REVUE INT

officielle, de l'An  
par les négoci  
ferme dans son  
osition: « L'An  
éditée diplomat  
et réciproque se  
oie des nonces  
vernements cat  
rait peu conver  
Je serait-il pas p  
sement l'archev  
l'ambassadeur  
atican cette pro  
et la question  
autre point de v  
qui viendra pro  
lus importants  
ture de ces pot  
ne anglaise, qui  
ement. Lady Du  
if. Protestante,  
onies somptueus  
elles elle se cor  
ristes de passag  
ape, gentilhom  
de faire luire  
ie d'or de servi  
petits coins con  
politesse, qui a  
éral Simmons é  
ccasion de la de  
ilique de Saint-  
montrer moins  
atique accrédité

ement inattend  
entre la France  
solution d'un

























REVUE INTERNATIONALE.

M. Jacquet !

Ne pouvez-vous pas valser ?

Je ne saurais bien ; mais je ne saurais pas.

Elle, très émue, très contente, n'osant pas s'appuyer sur lui, ne se fût pas aperçue de rien, disait-il, je vous en prie. Alors, il la sentit se fondre contre son bras droit, qui la soutenait, vraiment femme, c'est-à-dire valseuse même.

Un instant. Lui en donnerait-il le vin de M<sup>lle</sup> Thérèse, et l'astuce, et les compliments apportés pendant dix heures, qu'il avait plus, maintenant....

Il crut qu'elle allait défaillir, pour demander grâce, il s'arrêta et mit à l'embrasser sur la joue. Le gentil petit museau en trouva à fouiller : cela dura quelque temps. Mais en vérité elle ne se défendait pas.

Est-elle toujours les audaces ? Elle au contraire ses dernières, puis la caresser doucement, la lutte à main plate figurée par les jets de la Banque de France. Mais : c'est un des secrets du monde contemporain répondait, à des jeunes gens qui admettaient, je vous dirai mon secret si vous le demandez, je n'ai jamais rien dit. Offert à Jacques, il ne demandait rien. Ses esprits, elle était seule, ses esprits étaient partis, et les lustres s'éteignaient, elle se déshabillait, la nuit venait ; et comme, en déshabillant, celle-ci la traita d'impudique.





TER

it p

bra

d'o

has

« d

e pi

es c

i pa

s l

es f

i m

me

l'oi

ou

is u

gle

tête

cor

ndé

t, il

sa

rire

sul

r la

....

mil

apic

e m

boi

aîna

u'il

is la

a c

fin

opie

la s

voi



Il avait la permission de dix l  
dolman et son sabre, et porta sa

## VII

Si les sentiments d'une femme  
se deviner aux mêmes signes que  
ne doutait point d'avoir conquis l'a  
dans le cœur et l'imagination de  
Il ne doutait point qu'elle lui répo

Toutefois, comme une femme ne  
ainsi qu'un fournisseur à une lett  
courrier, et qu'on pouvait penser,  
— que M<sup>lle</sup> Rose n'avait pas le bil  
fin de la semaine pour réfléchir e

Le samedi, après la soupe du n

Mais, hélas! — que celui qui n'  
femme lui jette la première pierre  
y retourna le jeudi et le vendredi  
soucieux, plus vexé, plus malheure  
avait rien encore!

— Plus malheureux! oui, eh!  
si vrai dans sa lettre.

Mais comme c'était un esprit pl  
en notant sur ses tablettes cette  
amour-propre, car dans tout désir  
petites fantaisies amènent parfois  
ne faut jurer de rien.... Et cette pe  
rappela une autre, illustrée par le  
en soupirant: qu'on ne badine pas  
femme de chambre.

Le dimanche, pourtant, en alla  
de Douai, il entra encore à la poste.

Il en sortit très ému, une lettre  
pour envoyer à M. le Premier, son  
matique:

« Impossible partir: quatre jour







IN

n'e

nve

rtai

que

tou

niq

mo

nui

es :

s, h

a l

a s

che

en

te

rag

à q

isa

tou

cou

ni, s

e q

a. V

ti V

e u

x.

.tér

aloi

né

usa

un

ste

ue :

air























## LE MOUVEMENT

**SOMMAIRE :** Sciences mora

*Vue générale de l'hist  
de Vaudreuil avec le*

— 2<sup>e</sup> Philosophie : Ern

Franck : *Nouveaux ess*

Ernest Tissot : *Les évo*

Tannenberg : *La poésie*

« L'histoire est la pe  
vers le début de la rest  
au moment où il les pr  
puis, grâce aux travaux  
paru dans la carrière. A  
succédé MM. Taine et R  
patients de repos, un gé  
de Coulanges, puis trois  
à fait supérieur MM. So

Ce dernier dont j'ai é  
téresse le plus, car je n  
habile, mais l'organisate  
les points du territoire.  
cultés de province de ru  
la Sorbonne, sollicitent  
jamais refusée, et nous  
compter sur une vérité

nées. M. Lavisser aura été un des principaux artisans de cette re-  
fonte de l'âme nationale et le mérite suprême de ce merveilleux  
éducateur sera de s'être réformé lui-même avant de songer à ré-

















#### REVUE INTERNATIONALE.

L. Frank parle de ces écrivains avec une vénération et on lira aussi avec intérêt les pages consacrées à M. Beaussire, ce moraliste trop conciliant et à M. Beaussire, ce moraliste trop conciliant. Parmi ces essais celui qui sera apprécié davantage par les récents historiens de M. Cousin, MM. Guizot et de Broglie. Plein de reconnaissance envers son ancien maître, M. Frank regrette que les deux illustres biographes ont trop ou trop peu dit de ce qui a été en France le restaurateur de la méthode philosophique tout entière, le directeur de l'enseignement philosophique dans l'Université, le chef d'une nombreuse et vaillante école, qui n'est pas morte avec lui, qu'enfin il a découvert la philosophie célèbre entre toutes, et qu'avec une rare persévérance l'application de ses doctrines aux arts, aux lettres, à l'histoire, à la religion. »

On voit par les noms et par les œuvres qui nous sont présentés sous nos yeux que même aujourd'hui, par ces temps de faits visibles et palpables, ou ce qu'on appelle la science expérimentale, la philosophie n'est pas à l'autorité légitime des idées, des principes et indispensables convictions; en un mot, la philosophie est vivante. Cette cause est la même que celle de la liberté, de la tolérance, de la fraternité, de la noble dignité indestructible de l'espèce humaine. M. Frank l'a servie depuis qu'il a commencé à vivre de son âme et de son esprit au sortir de l'enfance, maintenant qu'il aurait droit à un repos si cher à l'objet de son culte un nouveau tribut qui, nous l'espérons, ne sera pas le dernier.

La vie tout entière de M. Frank, cet apôtre convaincu du droit, de la justice et de la paix, est un grand exemple offert aux jeunes générations qui s'élèvent sous nos yeux, et nous constatons avec confiance que l'héritage de la pensée française semble devoir passer encore à des mains dignes de le recueillir. Le mouvement littéraire, qui est si vif chez nous, s'étend même aux pays qui ont gardé l'usage de notre langue, et il est vraiment intéressant de constater que nous puissions signaler dans un tout petit coin de la France l'existence de trois écrivains tels que Philippe



IN

ve f  
inis  
pu  
abiti  
mag  
ian,  
de  
er, t  
utei  
le c  
rdu:  
s s  
op  
col  
eur  
elâc  
mai  
le p  
deri  
lati  
ch  
a et

se  
pre  
ré  
re  
on  
eurs  
ns  
jo  
ent  
arr  
une  
erg

e, mais il a voulu évidemment couvrir  
un fort incomplet me paraît susceptible  
niements. Pourquoi, par exemple, nous  
solennel et vieillot pour passer brusque-  
ment copiste de Byron? Pourquoi à côté de

ieba, Hartzenbusch, et dix à douze Espagne de 1800 à 1850 ? Mais nous la littérature espagnole et l'auteur ornant à étudier les poésies d'au-ear Zorrilla auquel il consacre un Nous y signalerons pourtant une *loda* et de *Don Juan Tenorio* est final, il a aussi beaucoup imité et trace des emprunts faits à Victor

le contraire si nous parcourons les de Arce et Menendez Pelayo, ainsi appendice sur les poètes améri-une dizaine de noms tandis qu'on érer plus de soixante. Aussi tout . Boris de Tannenberg au sujet de urions trop l'engager à compléter op élémentaire. Il nous faut deux volumes sur les prosateurs, et ce qu'il nous sera permis de répéter de Louis XIV : « Il n'y a plus de

AMÉDÉE ROUX.





aux des conditions essentielles de la sérénité des jugements, une intonation homogène reliant la critique, pas plus que la philosophie, pas plus que le philologiste, est-à-dire de principes. Ce ne soient les ouvrages qu'ils portent ces jugements qu'il porte ces jugements uniformes de ce soleil, autrement dit la faculté, en appliquant à chacun, en passant aux creusets d'analyse, applicable ce mode de procéder beaucoup d'espace. Or on aura massés en un volume de toutes les *Essais* ou d'*Études critiques* posséder aucun des caractères littéraires, scientifique et ne d'importance ni durée.

Toutefois on peut rencontrer la règle; il peut se faire qu'un détail offre de l'intérêt, les pris un à un, — car, je n'ai beaucoup vu leur exigüité, — le bon sens de réunir ceux d'un même genre des caractères d'affiliation, le faire Vittorio Pica dans *la littérature contemporaine*, qui est un roman contemporain en fait de ces études prise séparément; bien plus que de quelques notes prises au cours des souvenirs, résultats de lectures au moins dans leur ensemble, n'est pas à dédaigner, sur les grands et petits, et sur leur portée un manuel à consulter. En fait, le livre a un défaut, c'est que l'auteur, partisan de la littérature, ne peut dominer par l'enthousiasme, assurément pour qui vise à





propre. Pour ne citer à l'appui qu'un seul exemple, la chose est arrivée à Dante et à son immortel. Les croyants et libres penseurs y ont trouvé leur compte. Les Guelfes soit les Gibelins y ont vu le triomphe de leur cause. Je le répète, l'entreprise de classer les écrivains, si l'on ne regarde qu'à ce qu'ils ont d'accomplissement, jusqu'à leur essence intime. Voilà pourquoi M. Pica, une infinité d'autres juges, s'est laissé entraîner à proclamer Victor Hugo le chef de l'école romantique, tandis que Victor Hugo en propres termes dans la magnifique préface de son *Cromwell* « le poète ne doit prendre conseil que de la nature, de la vérité, de l'inspiration, qui est aussi une vérité et une nature. Le poète ne relève à proprement parler ni du roman, ni de l'histoire, ni d'aucune école ; il a été le mot d'ordre des grands artistes de tous les temps et de tous les pays, d'Homère, de Virgile, de Shakespeare, par exemple, qui ont écrit à une époque où ces distinctions éphémères et inutiles, étaient encore à venir ; d'un Shakespeare fut simplement un ignorant de génie ; de Manzoni comme de Victor Hugo lui-même, dont les œuvres ne mourront point, ni les clameurs des coryphées intransigeants du naturalisme. Victor Hugo parle au nom du *romantisme*, ce mot a donc une signification bien différente de celle qu'on prétend lui donner aujourd'hui : pour lui, il est synonyme de l'art humain, de toutes les formules d'école pour appartenir à tous les lieux, ce dont les chefs-d'œuvre de l'art se chargent de fournir la démonstration solennelle. Victor Hugo n'a eu de romantique que le nom, et cette qualification accablée vient de le voir, n'a rien à démêler avec les caractéristiques de son œuvre immense, lequel ne procède d'aucune école, mais immédiatement de la nature, de la vérité et de l'inspiration. Une coterie littéraire, il est vrai, s'est formée autour de lui, se baptisant du nom de romantisme, coterie dont les adhérents ont soin de s'entourer de prétentions, de tout genre de préjugés, de formules et de dogmes, comme avaient fait jadis les naturalistes en faveur de leur école, et comme le font les naturalistes aujourd'hui en faveur de la leur. Mais ces romantiques disparaissent dans l'oubli l'un après l'autre ; Victor Hugo demeure et sera toujours.

M. Pica considère Champfleury comme le porte-parole du mouvement réaliste, tandis que cet écrivain, au con-



## E INTERNATIONAL

hui, sans bien sa  
portance ils peuv  
té sous toutes les  
nportance purem  
roire sérieuseme  
its, se soumetten  
illir des notes? :  
et moins que jam  
re, qui sera touje  
t pénétré la vie j  
*opte servile de la*  
és moyennes ou  
illir le *documen*  
siers qui croient  
ur a fallu prendi  
eilleusement de  
udier un millier  
buteur dans la c  
iêler jour après ,  
s dégoûtants afin  
récits, — ces ron  
étier, la charlata  
en de tout cela;  
ve à sa conscienc  
e, qui nous émet  
ous et à lui. Peu  
ous dire: Entende  
ire, des peines qu  
umains dont est  
lmirez! » Nous lu  
ous dire tout sin

le ces documents  
à réprimer un n  
ier que l'art des  
*l'intuition*. Qu'est  
its humains?! Ne  
adiction flagrante  
e chose que cette  
stration dont par



#### REVUE INTERNATIONALE

Emilio De Marchi, qu'on Chiesa e Strada de-  
vant à l'auteur d'un bon  
il a eu recours pour  
me suffit de considérer  
suffit de savoir simple-  
ment que l'esprit puisse  
d'autres termes, j'appréhende  
qu'il reflète ou non qu'il  
de l'humaine nature,  
l'âme. Si la réponse  
l'appartient pas exclusi-  
vement, elle appartiendra aussi au  
transformations éventuelles  
formules particulières  
les formules.

Cortis, *Demetrio Pianigalli*  
r s'y montre dégagé et  
les soient. La conception  
vivé, qui, répugnant à  
réalité écœurante ou le  
un devoir de placer de  
ce ignoré, de ceux que  
et qu'aucun *reporter* ne  
s faits divers. Un hom-  
miste de la lutte pour l'ac-  
complissement de son de-  
sir de sa fermeté dépen-  
dence, mais la paix, i-  
ni, pour toute récompen-  
se amour, n'ambitionne  
poser sa noble tête sur  
la paix du cœur, —  
les plus vrais et les plus  
part, on le sait, chaque  
mon moi, sans idéalisation  
allente, — que ce principe  
alisme à outrance. Si l'on  
va à la vulgarité qu'on  
types; à ce prix, et à



#### VUE INTERNATIONALE.

à mes yeux et sur le co  
à tout le bien du monde  
er ce beau roman, si je  
lorsqu'il s'agit d'ouvrag  
ible même, appliqué aux  
nent une histoire, c'est  
oin de se concentrer dar  
ractères, dans le choc de  
je me bornerai à not  
elli, le lecteur trouver  
maître, qui ne manque  
i, pour finir, un autre tit  
pas peut-être de tous  
ne catégorie de lecteurs  
é dans les manifestations  
que l'exécution, pas ph  
des localités, pas plus la  
celle de la ponctuation y  
à la famille peu nombr  
e pas. Aussi, à ce point  
partout avec discernem  
*Pianelli* à côté des gra  
les irréprochables de b  
*Sortis*.

∴

ons à autre chose. Pour  
les livres, de quelque na  
à deux catégories, en b  
cela sur l'autorité de M  
orte non pas en fait de

dire, — toujours d'après  
e pas avoir, comme tout  
cès, — succès momentan  
es comme de certaines in  
de leur légèreté et de le  
e la nôtre propice à ces  
r ou d'une heure, dus au





#### NATIONALE.

visible pour l'a  
le fiancé conj  
refus, elle lu  
elle porte dai  
taire tous l  
is pourquoi  
si étrange qu  
r de là que c  
car, en dépit  
jeune homm  
nais, persuade  
qu'il aime, le  
non plus en  
à elle-même  
Là, semble-t-  
pas être diffic  
l'autre au de  
ne fait que c  
ages, enregist  
ativement au  
lire choix. Le  
fait de la m  
itable dans u  
soudre en u  
t personne r  
tal des neuf r  
le la vie. Les  
vent au bon j  
te excellente  
en l'épousan  
t dans ce R  
e modèle des

peu, si vous  
aimé celle qu  
de passer po  
séduction, p  
in du jour o  
n, que lui eus  
ie pour la jeu



VUE D

si que

mée,

durab

*la mo*

aturel

destin

érité

de c

ivres

*pensé*

disting

per un

rer un

de se

lu sac

t de s

anches

me é

les Ré

ivrage

au n

*fants*

et ce

éditio

*Joël* ne

; ils c

ienne

ables,

le leu

que, q

comme

et de

ie-aut

le dim

ages,

cont

*pour*

ilan. J

e de l













#### LE CONGRÈS INTERNATIONAL.

se rendit en Hollande. Les journaux, comme le témoignent ses lettres, ont une vie très active, et des bruits de guerre en Prusse et la Turquie ayant obtenu la permission d'y prendre part. Il se rendit au congrès de Vérone.

La fiancée du prince ne put être mariée. Le roi convoqua son conseil et dit que le mariage ne pourrait pas avoir lieu.

Il conclut de nouveau à l'adoption.

Le roi restait stérile. On dut constater l'importance de celui d'Allemagne. Le roi continuait à hésiter et l'armée était en crainte.

Après la question d'inégalité de la succession, le frère de sa mère le prince Frédéric ne put pas être marié. On sentait que le roi hésitait à donner sa fille au prince. La cause était la même. Charles (frère cadet de Guillaume) Weimar. <sup>1</sup> Le grand-père, Frédéric-Auguste, <sup>2</sup> aurait déclaré que le mariage était nécessaire pour les enfants de la Prusse, d'autant plus que l'adoption ne compensait pas la perte de tendresse le roi désirait rendre l'union possible. Il avait l'idée d'épouser la princesse de Prusse; il le jugea bon.

« Toeplitz, 29 ]

ris par Brause, excellent homme. Une rare énergie est nécessaire pour les plus nobles désirs! Mais elle ne se trouve pas s'élever chez moi.

26 mai 1827.  
n 1828.





Élise Radziwill et son sacrifice à la volonté de son roi, à la raison d'état, ont une noblesse touchante qui peut se passer de commentaires.

..

Encore un livre sur Frédéric III, dû à la plume autorisée de M. Gustave Freytag. La noble figure de celui qui fut pendant tant d'années le kronprinz hantera longtemps l'imagination. Cruelle, la destinée lui a pourtant ciselé une enviable couronne : celle d'espérances qui ne seront jamais trompées. Lui, le guerrier, restera dans le souvenir des hommes tel qu'un messenger de paix. La raison nous dit cependant qu'il était empereur d'Allemagne, héritier d'une puissance qu'il avait ardemment souhaitée pour sa maison et qu'il n'aurait certes pas consenti à diminuer ; mais le charme de cette douloureuse figure est plus fort que tous les raisonnements. On ne peut pas croire qu'il n'eût pas été juste et bon.

N'est-il pas étrange que ce soit la France qui ait presque de l'affection pour le vainqueur de Woerth, tandis qu'en Allemagne on tient sa mémoire en médiocre estime lorsqu'on ne lui est pas hostile ? Cette médiocre estime est visible dans les *Souvenirs* de M. Freytag. Sans doute l'auteur des *Ancêtres* doit se défendre d'une telle accusation, il enveloppe ses jugements d'éloges pompeux sur la bonté du prince royal, ce qui lui permet de refuser à son impérial protecteur des capacités politiques et militaires.

La première partie du volume et la plus considérable est formée par des notes recueillies au quartier général de la troisième armée que M. Freytag rejoignit le 1<sup>er</sup> août 1870 et qui venait de Spire à Reims, pour reprendre le 8 septembre la route de l'Allemagne. Après la guerre, le second fragment complète ces notes en ce qui regarde Frédéric III. Puis viennent une relation officielle du voyage du kronprinz en Orient, une dissertation sur le cérémonial impérial et un dialogue patriotique en vers.

Nous n'apprenons là rien de bien nouveau et que déjà l'on ne sût. Mais il est intéressant de connaître les jugements d'un homme tel que M. Freytag sur un prince qui fut son ami à en juger par les conversations rapportées. Sans doute ces souvenirs n'eussent jamais vu le jour si le prince royal eût vécu toute sa vie. — « Seigneur, garde-moi de mes amis, je me charge de mes ennemis ! » est une

## REVUE INTERNATIONALE.

que les puissants, comme les simples mortels, devraient répéter soir et matin.

Le célèbre écrivain est arrivé à Spire: « Je trou-  
vâmes un maître très aimable et bienveillant; il est pour nous  
un exemple: pureté et franchise du cœur, profondeur  
de la pensée, de la lenteur dans le vouloir, partout où il n'est  
pas un sentiment vif. »

Sur les premières lignes on voit le procédé, et le  
procédé, que nous avons traduit par lenteur, frise le ser-

Freytag continue: « Dès que nous fûmes seu-  
lement la princesse royale. Mais dans sa compréhension  
de l'Allemagne il était comme un ange ailé  
qui plane haut au-dessus de la terre. »

Il traversa le Palatinat des vivats enthousiastes  
du kronprinz. « Il rendait joyeux le cœur des hommes  
par sa manière d'aristocratique politesse et de manière  
à laquelle il exerce une action conquérante. Mais une  
chose un souffle de poésie étrangère; elle s'efface  
dans la réalité. »

Il dit que l'impératrice Frédéric, après avoir fini  
de nous parler, irritée, ne voulut point l'achever  
représenté sous un faux jour, il n'avait pas été  
celui qui se permettait de parler de lui. Elle aurait  
dit: « Qu'importe mes protestations? On ne pourra  
rien empêcher les gens de bavarder. »

Voici un paragraphe qui n'a pas dû lui plaire. Mais  
ici, le prince était indisposé.

Ce soir je restai seul avec le kronprinz. Il était  
à son lit de camp, qu'il se fait dresser dans cha-  
cune des tentes, et lui, sur le petit secrétaire, se trouvaient, et  
ses yeux pussent s'y reposer, la photographie de  
lui et de ses enfants. Il parla aussitôt des si-  
nismes de ses enfants, de leur développement, de sa-  
voir qu'il avait perdus. Son œil devint humide et se  
remplit par l'amour et le chagrin.... Il parla ensuite  
d'une tendresse dévouée. Il loua ses riches-  
ses et l'esprit auquel il recourait toujours; il se plai-  
rait à reconnaître point partout la valeur d'une telle  
chose et quel bien il éprouvait à s'entretenir de celle-  
ci sans cesse. »



M. Freytag croit que si Frédéric avait montré un désir d'action, après la guerre, malgré les empêchements pu prendre part au gouvernement sur tous les terrains, ressaient pas directement son père. On peut en douter et dire quels étaient ces terrains? M. de Bismarck vient qu'il préfère renoncer au pouvoir plutôt que de rendre ses actes à qui que ce soit, même à l'empereur.

L'auteur des *Ancêtres* reconnaît au prince royal l'absence du sentiment du devoir des Hohenzollern, mais aucun entreprendre, nulle joie de créer, ni dans les plus importantes, l'habileté de commander comment une chose devait

Le dernier reproche est grave. Quant aux premiers, pas justement à l'empire un prince qui s'occupât moins de prendre que de conserver, qui fît aimer l'Allemagne là où il fait haïr? Et M. Freytag n'est pas loin de conclure qu'un Frédéric III une vie de grand propriétaire eût été préférable à une autre. Plus d'une fois il avait lui-même songé à renoncer à la succession au trône en faveur de son fils. Ces longues tentatives obscures, alors que toute son éducation de jeune homme mûr avait été faite en vue d'un règne futur, il était dans la position d'un fils de propriétaire qui ne possède pas les terres de son père, devant rendre compte de chaque chose qu'il dépense, dont les enfants mêmes sont entretenus par le grand-père, et qui a pour toute occupation à surveiller son père. Cela tend les relations du père et du fils, et un homme de cinquante années doit en souffrir douloureusement. Le prince royal nait volontiers à de tristes pensées. Les efforts mêmes de la cour royale ne parvenaient pas à chasser pour longtemps la mélancolie. Il se préoccupait aussi à sa manière des affaires, voyait les membres du parti libéral et exprimait alors son contentement sur certaines mesures.

« Son abattement croissait, ajoute plus loin M. Freytag. Il venait pour ceux qui l'avaient connu jeune, péniblement commençait à vieillir d'esprit et de corps, et longtemps après une terrible maladie il fallait reconnaître que son courage n'était plus celui de l'homme qui devait porter un jour la couronne impériale. »

L'éminent écrivain a raison, mais ne prend-il pas, en faveur de la nation allemande, l'effet pour la cause? Les indécisions, l'abandon à d'autres volontés ne résultent-ils pas





« Mais alors le kronprinz m'interrompit brusquement l'œil brilla :

« — Non, il faut qu'il soit empereur.

« Confondu, je regardai le prince ; il avait l'air d'un général de façon à ce qu'il enveloppât sa haute taille d'un manteau de roi. A son cou était passée la chaîne des ordres qu'il n'avait pourtant pas l'habitude de porter. Il se reposa des haltes et fièrement il s'en alla le long

M. Freytag était à ce moment-là très opposé à la constitution de l'empire allemand qui n'avait laissé que de la honteuse impuissance. Mais le prince Frédéric III avait été profondément blessé lorsque, durant l'exil, à l'annonce de l'arrivée du tsar, le roi son père, à son lieu, avait fait répondre à Napoléon qui voulait commander dans les questions de préséance : « A l'empereur le premier rang. » « Aucun Hohenzollern ne peut cela ne doit être valable pour aucun Hohenzollern prince avec emportement.

La mort du fils qui a suivi de si près celle du père dans l'ordre de succession une solution de continuité pour la nation allemande ? se demande M. Freytag généralement en Allemagne et ailleurs. Mais on peut répéter, juger ce qu'eût été Frédéric III si Dieu lui eût donné la santé et la vie. Il voyait ce qu'il y avait à faire ; il comptait aborder avec des vues larges le problème du fils il est donné de réaliser ses intentions. Ce n'était pas nous, un prince aussi incapable qu'on a bien voulu le dire. Il était en opposition avec son père et le chancelier de Bismarck qui ont amené la rupture entre le jeune empereur et le ministre si puissant pendant tant d'années. Son peu de santé, son crime d'être malade — et à cause de cela faible moralement — et condamné à mort, de ne pas avoir pu l'être. C'était une infériorité que cet état de valétudinaire qui le rendait allemand en souffrait.

Pour les étrangers qui se placent à un autre point de vue, ils admireront toujours cette noble figure de martyr. Quand un sentiment élevé pénétrait dans son âme, son visage prenait un captivant enjouement se répandait sur toute sa face. De telles minutes il était en vérité d'une ensorcelante



inquiète du pauvre grand homme; elle explique ses frasques surnoises — ou les excuse; elle forcera à rendre des jugements sévères portés sur lui jusqu'en ces derniers jours.

Le docteur Möbius reconstitue pierre à pierre la véritable maladie, notant les étrangetés de caractère dans la famille, le développement de la sensibilité et de la sensualité, les maladies qui affaiblirent l'homme fait. Peu à peu, sous l'influence de ces déceptions qui ébranlent profondément sa nature fiévreuse, apparaissent chez l'auteur de la *Nouvelle-Héloïse* les symptômes à l'égard de ses amis, qui tortureront le reste de sa vie.

« On a voulu voir dans la maladie de Rousseau, remède à son mal, une vraie maladie d'esprit. Je ne suis pas de ce genre d'excitation de l'homme malade de corps, solitaire et bien quelque chose de maladif en lui-même, toutefois folie au sens le plus précis du mot. La raison en est qu'il avait en réalité des motifs de s'inquiéter. Il paraît qu'il a été vraiment mal servi de sa signature, et qu'il a été torturé de tous côtés de la façon la plus grossière. »

C'était à l'apparition de l'*Émile*. Les poursuites judiciaires furent alors l'objet le troublèrent irrémédiablement. Il n'y eut dès lors que persécuteurs, qu'ennemis; aucune retraite n'était plus sûre. Sa querelle avec Hume l'achèvera.

Tout autre ébranlement eût déterminé chez Rousseau des persécutions, pense le docteur Möbius, bien qu'ici les persécutions qui l'aient provoquée. Les persécutions imaginaires s'enchevêtrent si étrangement qu'il est difficile de rendre un jugement. « Bien que nous puissions assez ordinairement trouver des raisons extérieures ou intérieures reconnaître le caractère maladif des explications de Rousseau, il existe cependant une chose où ses dires ne répondent pas entièrement à la réalité : le manque de connaissances plus complète empêche de le juger avec précision. »

Le médecin allemand ne met pas en doute la parfaite santé de Rousseau; toutefois quelques-uns de ses commentateurs pris en flagrant délit de mensonge, alors qu'il devait reconnaître la fausseté de ce qu'il avançait. C'est avec admiration qu'on observe, sous le scalpel du savant docteur, ce cas de génie qui reste intact, tandis que le corps malade, pris d'une fièvre intolérable, court de retraite en retraite. Et c'est avec surprise qu'on s'étonne avec M. Möbius de ce que Rousseau, incapable de résister justement les événements de sa propre vie, puisse ga-





à trouver un fiacre; elle y monte et se démasque pour un sourire d'adieu.

Robert a reçu le coup de foudre; mais il ne se morfond point longtemps; le domino égaré est entreprenant: tel père, telle fille. Et le peintre la voit bientôt entrer dans son atelier, accompagnée de son volage gardien. Les fiançailles suivent et la société repart pour Berlin. Peu après le mariage a lieu. M<sup>lle</sup> Emma Meyer devient M<sup>me</sup> Leichtfuss. Vous croyez peut-être que dès que père et jeunes gens ont remis le pied en Prusse tout va se passer convenablement et que ce coquin de Paris était seul cause de ces débuts incorrects? Voyez la suite. Emma a une sœur qui s'est fiancée au baron Jobst von Wolkenfels von... etc. etc. Or, si ces beaux noms font déjà de l'effet à l'étranger, il suffit d'avoir traversé l'Allemagne pour savoir quelle importance matrimoniale peut acquérir un jeune baron von quelque chose. L'envie vient à Emma de désunir le ménage; elle délaisse l'excellent Robert qui n'y comprend rien ou s'efforce de n'y rien comprendre. Il est relégué dans son atelier et apprend un jour par hasard que sa femme est occupée à mettre un enfant au monde!!

Après la noce de sa sœur Brigitte, Emma fait la connaissance d'un cousin du nouveau marié, Horst von Wolkenfels et reporte sur lui l'excédent de ses sentiments. Il le fallait bien: il eût paru trop immoral, sans doute, au public allemand qu'elle aimât un homme marié! L'excellent Robert songe à quitter le toit conjugal, sa fille Erna — celle dont il a appris la naissance par hasard — l'y retient seule. Enfin Emma abandonne son mari pendant un séjour qu'ils font à Venise, le divorce est demandé de part et d'autre. Le jour du mariage d'Emma et de Horst von Wolkenfels, Robert enlève sa fille et s'enfuit avec elle à Paris. Il finit par devenir aveugle et par épouser l'institutrice d'Erna. Nous épargnons aux lecteurs le récit de catastrophes, d'angoisses sans nombre, car le roman est très mouvementé.

Que Robert Leichtfuss soit mieux étudié que les autres personnages, cela est naturel; néanmoins les personnages secondaires sont par trop négligés. Dans le caractère d'Emma il y a bien des obscurités, bien des inconséquences qui ne sont évidemment pas voulues par l'auteur; de même pour Sophie, la gouvernante. Le beau-père est un type de parvenu que M. Hopfen a cherché à rendre comique et qui n'est que grotesque. Seule l'enfant est finement esquissée avec ses grands yeux doux, toutes ses jolies saillies et

#### REVUE INTERNATIONALE.

elle qui laisse la plus agressive l'implacable destin du pauvre Robert. Nous n'ignorons pas des événements qui n'ont plus que sur plusieurs imitations, mais le style est relatif, car cet ouvrage offre une action très vivante.

..

On connaît parfaitement l'Égypte, et est unanime aussi à trouver que les critiques allemands ne se sont pas allés jusqu'à le traiter de... doit être une grosse injure de... le lit peu bien que plusieurs... c'est la Suisse française qu'il faut... funich, j'ai lu avec enthousiasme... m'était devenu le modèle de... la fin tragique m'avait prouvé... nt que tout aussitôt j'avais... , type accompli du mari tendre... Avec lui j'étais amoureux... it... j'ai oublié comment en... mant. Et je copiait de ma... me donnait encore un peu... es divers états d'âme des héros... mon jeune enthousiasme... ias de sentiments modernes... supportable.

Comme à l'étranger, les femmes... ; elles goûtent sans arrière-pensées... phrases sentimentales, le

Notre dernier numéro nous nous... oman d'Ebers, nous laissons au... andes, contenue dans cette liv... 2. Nos lecteurs auront ainsi s... 3.













ath  
or d  
cs  
ne  
cte  
s,  
piq  
ues  
con  
co  
me  
t fa  
rs  
ét  
rofe  
s le  
ur  
rat  
sie  
e d'

rse  
au  
les  
age  
is  
s d  
l'ai  
enc  
ma  
calc  
pu  
nui  
rse.  
de  
; to  
re  
as



ateliers, que quand i  
 er la manière d'amuse  
 de s'amuser comme  
 s se sont quelque pe  
 er une affaire indust  
 ar émettre des actio  
 mme alléchant dans l  
 .vait pour *treize* franc  
 eu peut-être le vagr  
 eusement, la crise  
 pêché à cette émiss  
 dicat.... pardon le com  
 'elles auraient dû fai  
 la valeur nominale, et

∴

Borghese aurait été  
 arrangée différemme  
 e pour les dames et  
 n bal costumé dans c  
 -d'œuvre qui font de l  
 . été une fête dont on  
 té au bal donné au F  
 e mai 1887. Non seule  
 vait limité le choix a  
 its et l'appartement c  
 hentiques pour la plu  
 tins en majorité, don  
 r à un bal donné par  
 la cour de Bianca C.  
 abits noirs et les rob  
 t l'effet d'une cohue,  
 e toutes ces magnifiq  
 arence du catalogue d  
 paraissaient avoir ent  
 it dissimulé, et prêt à  
 les statues dignemen  
 ce que les admirateur  
 ousiasme artistique n

o la signora assunta del cuore.

GIUSTI, *Gingillino*.







#### REVUE INTERNATIONALE

n à leur prétention à la beauté; se pas, et l'on en est quitte pour se n'a pas su apprécier tant de charn été donnée d'une manière éclatan ii avait été refusée. Cette brave p u si l'on préfère, cette courageuse

l'Amour, avait envoyé au jury un et avait été admise au concours sur vérifier si le portrait était ressem e on a dû lui démontrer le plus p eauté, les grades ne peuvent pas

l'ancienneté, et que les promotions es. Elle a été furieuse de ce refus ;, en prenant pour son compte une où le concours avait lieu. Elle est utte aux quolibets d'une assemblée nent pour admirer des beautés, do ls-pères bien conservés des personn er des nouvelles.

..

is voulu écarter la supposition que c u prix. Supposer des vues d'intér al que la femme, destinée à tém e de la nature humaine, me répugi , revenir de cette opinion née des s rofesse pour le sexe faible en gér ampions en particulier. Les prix q usez élevée, étaient reçus avec enth ns de plaisir étaient incomparablem it de recevoir des bannières, des ori ter en sautoir.

urtant les brodeuses romaines, qu (elles font partie de la corporation ais miracles. Ces objets paraissaie gré cela, on leur préférait des dian toutes les devantures des orfèvres as marquer la date de la victoire ir aurait ôté une partie de leur bi







REVUE INTERNATIONALE.

s ont éclaté, la force armée

devons reconnaître qu'une bri  
vriers de Londres et de Vienne  
s par le nombre des participa  
montré savoir discipliner leur  
ues comme auparavant, de fa  
nements et à la société actu  
qui découle de cette tentative  
cette grande puissance qui n  
ût désormais ses forces et tend  
l'arrivera-t-il lorsque ce trav  
oin du reste de la manifestati  
ux sur cette question et pour  
eureusement, toutes les prob

ant, suivant les desseins arrêté  
mpereur Guillaume tend avec  
son caractère à proposer les  
possible pour donner satisfa  
ter par là de conjurer la tem  
ours par lequel il vient d'inau  
gramme dans ce sens, et il n  
ont bientôt les paroles. Mais c  
utiront-ils ces efforts? Quoi c  
trefois, il faudra toujours teni  
essayé de sauver le monde du

auquel nous venons de faire  
ssages qui méritent toute notr  
Bismarck quitta le pouvoir, c  
qui avaient éclaté entre lui et  
ligne de conduite à tenir da  
ls avaient trait aussi à la po  
ulaient avec une insistance  
raisemblance à cette hypoth  
sur Guillaume le dessein soit  
ssie, soit d'un rapprochemen  
été sans porter une rude at  
que européenne.





#### REVUE INTERNATIONALE

ssantes et par l'Ex  
grande prospérité  
tranquillité politique  
nitif de la faction  
a résultat des derni  
e l'autorité de la l  
sances, le phénomè  
e de faiblesse, une d  
oit au dehors. Or c'  
ne l'on doit cet heu  
voir fort gré.

ui devrait être de r  
ier les discussions in  
ée par la Chambre .

*land purchase bill*  
nous avons fait me  
ites par le secrétair  
est pas une solution  
Irlande, mais un p  
litique, mais social  
et les parnellistes,  
ne vive opposition  
nier a présenté un  
les esprits en Irlan  
re à réduire l'autor  
is la loi a triomphé  
votes contre 268.

osition contre le c  
'a pas de chance d  
nt pas un program  
ur grouper autour  
et de Naples, malg  
gliani, n'a pu réu  
es; et les autres m  
le même sens d'o  
de résultats diver  
n, du reste, a d'aut  
nent actuel que les  
à toutes leurs force  
cipale raison de pr



## BULLETIN DES LIVRES

---

**Pierre Petroz:** *Esquisse d'une histoire de la peinture au musée du Louvre.* (Félix Alcan, Paris, 1890).

— Dans une courte préface M. P. Petroz déclare avec beaucoup de modestie qu'il n'a pas eu « la prétention d'écrire une histoire de la peinture, mais simplement de montrer les changements qui se sont produits dans l'invention artistique depuis les premiers temps de la renaissance jusqu'à nos jours. »

En effet, les dimensions de ce livre (in-8° de 290 pages) ne peuvent guère permettre de larges développements sur un sujet aussi vaste que la peinture, quand elle embrasse un cycle aussi fécond que celui des quatre siècles et demi qui se sont écoulés de 1300 à 1855; mais elles suffisent cependant à donner un aperçu aussi clair que savant des productions de l'art de la peinture et de son historique. Mais pourquoi l'auteur se borne-t-il à l'esquisser sur les seuls modèles du musée du Louvre? Ce musée, un des plus riches du monde, a cependant, comme beaucoup de galeries, mais non comme toutes, le défaut de renfermer des médiocrités de peintres célèbres à côté de chefs-d'œuvre d'autres artistes et, chose pire encore, de n'avoir rien que des

médiocrités des uns et rien que des beautés des autres. Il faudrait, pour bien comprendre le but que s'est proposé M. Petroz, qu'il eût intitulé son livre *Histoire des tableaux du musée du Louvre* ou qu'il eût étendu son histoire aux chefs-d'œuvre que le génie artistique a créés depuis 1300 jusqu'à 1855 et qui se trouvent épars un peu partout. C'est une « esquisse » qui sera d'une grande utilité aux jeunes gens qui étudient l'histoire de l'art et on ne saurait trop appeler l'attention de messieurs les professeurs d'esthétique sur cet ouvrage.

**Georges Pradel:** *Montalègre.* (P. Ollendorff, Paris, 1889). — La lecture de ce roman vous empoigne dès le début, car les situations les plus variées, les sentiments les plus disparates y sont décrits de main de maître. L'auteur a le talent, rare talent, de se faire oublier, de n'être que le régisseur invisible de la pièce si palpitante à laquelle il nous invite à assister. Les personnages qu'il met en scène sont tellement vivants, chacun d'eux est si fidèlement décrit, l'action est si habilement menée, que ce n'est qu'à la fin du spectacle qu'on se demande qui en est l'auteur. Cet ouvrage est une



remords  
e, le sui-  
Un autre  
vant, non  
d'Alice,  
agoniste,  
malgré la  
né de dé-  
tre de la  
strinaires  
même ré-  
; elle est  
de péri-  
oir, con-  
nnête et  
branlable  
sa con-  
sa puis-  
peint de  
ges que  
l'auteur  
ssous de  
s assurés  
e *Comme*  
e avis.

vie er-  
is, 1890).  
qui fait  
eur et à  
ffet, n'a  
re l'im-  
gante et  
que ce  
ture il-  
, de son  
ient par  
s distin-  
hesse et  
s autant  
ines de  
bie pro-  
umaine.  
n est un  
e devant  
localités  
les ca-  
pinceau

et son  
lesqu  
quis l  
quette  
tables  
n'en  
récit  
au co  
Paler  
collec  
fermé  
vante  
lent, c  
les ex  
donne  
bleme  
pas d'  
ver e  
philos  
je ne  
le ch  
d'avo  
avec l  
entich  
là —  
çais d  
pas ce  
emmè  
cile e  
artiste  
quel q  
et le c  
l'art n  
en a c  
marqu  
marqu  
geur d  
veillan  
d'une  
çaise,  
si brill  
  
se lai  
ajoute  
que l'a  
sont é  
santes  
nent u

#### IVRES.

en examinant  
s arabes, les  
dans le arch  
ande maîtres  
grande partie  
données néces  
es de journaux,  
bibliographie  
par l'auteur  
se trouve à  
montre avec  
ce, avec quel se  
esse de maté  
é écrit. Aussi  
ctères physio  
oraux des ha  
a femme dans  
ociété, consti  
ndustrie, agri  
ce, croyances  
titions, langu  
passés en re  
de maître.  
ures, deux c  
alées dans le  
es tirées à pa  
coloriées, les  
es, quatre cart  
nent illustrer  
ation qui ne pa  
sprit ou à l'i  
eux mêmes de  
, en outre, da  
ue très déta  
les recherches  
spécialement l  
à tout cela qu  
aphique est di  
oin vraiment r  
el l'auteur a é  
t digne aussi,  
dire? de la  
lilan, Fratelli  
tation n'est pl  
ouverture elle-  
et vraiment s  
ente un Nias c  
resque est bie







[TE]

do

9).

te,

la

sa

ia

po

ol.

ol.

se,

se-

—

(Li

, p

lecti

ustia

s all

ersi

qu'i

algu

sa

ice

e nu

Bar

as M

otre

—

—

# Navigazione Generale Italiana

(SOCIÉTÉS FLORIO & RUBATTINO RÉUNIES)

Capital 100,000,000 de francs — Versé 55,000,000 de francs

## SERVICE DES PAQUEBOTS-POSTE ITALIENS

Service des **INDES** et de l'**INDO-CHINE** avec départs tous les vingt jours de **Marseille, Gènes, Naples** et **Messine** pour **Port-Saïd, Suez, Aden** et **Bombay**, en transbordement sur les vapeurs de la même Compagnie pour **Singapore** ou **Penang** et **Hong-Kong**. On accepte passagers et marchandises pour **Massaouah** et **Assab** en transbordement à **Suez**, et pour **Kurrachee, Madras** et **Calcutta** en transbordement à **Bombay**.

Service de l'**AMÉRIQUE DU SUD**: Départs réguliers de **Gènes** les 1<sup>er</sup> et 15 de chaque mois; départs facultatifs le 8 et le 22 de chaque mois de **Gènes** ou de **Naples** directement pour **Montevideo** et **Buenos-Ayres** avec escales éventuelles aux ports du **Brésil**.

Lignes régulières hebdomadaires pour **Malte, la Tunisie** et **Tripolitaine, l'Égypte, Grèce, Turquie d'Europe** et d'**Asie** et la **Mer Noire**. Communications directes entre **Brindes, Corfou** et **Patras** deux fois par semaine, en coïncidence avec les arrivées et départs de la **Malle des Indes**.

Lignes rapides journalières entre le **Continent, la Sicile, la Sardaigne** et les **îles mineures**.

Lignes commerciales de la **Méditerranée** aux ports du **Danube** et de **Naples** et **Palermo** pour **New-York** ou **New-Orleans** avec départs facultatifs tous les mois.

S'adresser pour tous les renseignements: A **Rome**, à la Direction Générale, Corso, 385 — à **Gènes, Palerme, Naples** et **Venise** aux sièges de la Société. Dans toutes les autres **Villes** et **Ports** aux Agences de la Société.

(Voir les itinéraires et les livrets d'informations de la Compagnie).

---

---

## Événement-Sport

---

La multiplication des agences et sous-agences interlopes de commission au pari mutuel a préoccupé le conseil municipal de Paris et même le parlement. Elle inquiète les gens soucieux de l'avenir du sport. Elle compromet l'intérêt des parieurs qui sont dépouillés en même temps que l'assistance publique est frustrée.

Aussi l'**Événement** ne pouvait-il se désintéresser de cet état de choses.

Il y a agence et agence comme il y a fagot et fagot.

Sollicitée par ses lecteurs, la nouvelle direction sportive de l'**Événement** organise, 10, boulevard des Italiens, et 2, passage de l'Opéra, à côté des bureaux du journal, sous le nom d'**Événement-Sport**, un service spécial, comprenant:

Les renseignements sur toutes les courses françaises et les principales courses étrangères;

L'exécution des paris, etc., etc.

Ce double service est confié à M. George Clarence, auquel devront être adressés tous ordres, tous envois de fonds, toutes correspondances à partir du 12 avril, jour de l'inauguration de l'**Événement-Sport**.

### CONDITIONS:

L'**Événement** publiera, chaque jour de courses, en tête de ses colonnes, sous formule chiffrée, un renseignement unique.

La clef de ce renseignement sera vendue, dans les bureaux de l'**Événement-Sport**, de neuf heures à deux heures, au prix invariable de dix francs, ou adressée à domicile.

L'**Événement-Sport** n'accepte aucun ordre de pari inférieur à vingt francs.

Tout ordre doit être accompagné des fonds et, en outre, de la commission, qui est toujours de trois pour cent.

Tout ordre, envoyé par lettre ou télégramme, doit parvenir à M. G. Clarence, le jour de la course, au plus tard avant une heure, et ce à peine de nullité.

L'**Événement-Sport** n'accepte pas les combinaisons.

Les turfistes de Paris, de province et de l'étranger pourront donc s'adresser, en toute sécurité, à partir du 12 avril prochain, à l'**Événement-Sport**, 10, boulevard des Italiens et 2, passage de l'Opéra, à Paris.

---

---

## RICHARD

Librairie Circulante française, anglaise  
allemande. — GENEVE.

VII<sup>me</sup> ANNÉE

# REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME  
LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA REVUE

**ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51**  
**PARIS - Rue de la Michodière - 6**

**Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,**  
**Paris, 338, Rue St-Honoré, 338**

## AGENTS DE LA REVUE.

Allemagne . . . . .	{ F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord	
Asie . . . . .	Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Londres.
Autriche . . . . .	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne . . . . .	Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	{ Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne . .	Nicholas Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Londres.
Hollande . . . . .	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie . . . . .	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan.
Italie . . . . .	{ Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie . . . . .	{ G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie . . . . .	Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse . . . . .	{ Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la *Revue* à Rome et à Paris, chez tous les agents de la *Revue* et chez MM. **Lagrange, Cerf et C<sup>ie</sup>**, 8, Place de la Bourse, Paris.



# INTERNATIONALE

## MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VII<sup>me</sup> ANNÉE

TOME VINGT-SIXIÈME — II<sup>me</sup> LIVRAISON

15 Juin 1890

### SOMMAIRE:

JOHN STRANGE WINTER. — Le beau Jim.

COMTESSE TOMASSUCCI KLINCKOW.

STROM. — Une correspondance inédite d'Hedwige-Charlotte reine de Suède (suite et fin).

MAURICE GAUJA. — L'alcool et l'alcoolisme.

UN ITALIEN. — M. Crispi, sa vie, son caractère, sa politique (suite).

ANÉDÉE ROUX. — Les deux salons de Paris.

C. DE NÉRONDE. — Le mouvement littéraire en France.

JEAN FLEURY. — Le mouvement littéraire en Russie.

J. P. NICHOL. — Le mouvement littéraire en Angleterre.

LOUIS DUCHOSAL. — Le mouvement littéraire en Suisse.

GREVIUS. — La vie en Italie.

Chronique politique.

Bulletin des livres.

### BUREAUX

ROME

51, Corso Vittorio Emanuele, 51

PARIS

6, Rue de la Michodière, 6

### PRIX DE L'ABONNEMENT.

	Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie. . . . . Fr.	30 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger . . . . . »	35 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale . . . »	42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.





# Institut Cartographique Italien

(ISTITUTO CARTOGRAFICO ITALIANO)

**ROME - Via Venti Settembre, 3 - ROME**

Cet établissement artistique exécute toute espèce de travaux géographiques et cartographiques ayant un caractère scientifique et servant aussi à l'usage des écoles: cartes murales, atlas, mappemondes, plans de villes, cartes statistiques, géologiques, marines, cartes-itinéraires, ouvrages d'ingénieur, etc.

L'INSTITUT dispose du concours des plus habiles spécialistes italiens et allemands, possède les meilleures machines et ne craint aucune concurrence, même étrangère, pas plus quant à la parfaite exécution du travail que pour la convenance des prix.

## PUBLICATIONS RÉCENTES:

**Annuaire de l'Institut Cartographique Italien**, I<sup>re</sup> année, 80 cent. - II<sup>me</sup> année, 1 fr. - III<sup>me</sup> et IV<sup>me</sup> années, 3 fr. — **Carte des Chemins de fer italiens** par l'Inspectorat général des chemins de fer (échelle 1:1,500,000), prix 3 fr. — **Atlas élémentaire** dressé second les livres adoptés dans les écoles du Municipie de Rome, prix 1 fr. 30 — **Carte spéciale des possessions italiennes en Afrique** par le prof. P. DURAZZO (échelle 1:1,500,000), prix 1 fr. 20.

## Le Journal de Saint-Petersbourg

EST LE SEUL ORGANE RUSSE PUBLIÉ EN LANGUE FRANÇAISE.

Ses informations sont puisées aux meilleures sources. Elles embrassent toutes les communications officielles, les traites et conventions conclues par le gouvernement impérial, toutes les nominations diplomatiques et administratives de quelque importance, les faits courants. Une rubrique spéciale est consacrée à la

### revue des journaux russes.

Le budget de l'empire, le rapport du Contrôleur Général sur l'exercice écoulé y sont publiés *in extenso*. Ajoutez-y un tableau mensuel des recettes et des dépenses publiques et un compte-rendu raisonné du mouvement des importations et exportations, un tableau hebdomadaire du mouvement des ports de Saint-Petersbourg et de Cronstadt et un autre exposant le prix des céréales par semaine, enfin un bulletin quotidien de la Bourse de Saint-Petersbourg et des dépêches sur celles de Moscou, Riga, Odessa — voilà pour les nouvelles concernant la Russie — sans parler de la partie littéraire, consacrée aux

### Revue russe

aux Sociétés savantes etc. — Ses feuilletons de théâtre et sa chronique musicale sont fort goûtés dans le monde artistique et littéraire. Il en est de même de ses comptes-rendus des expositions etc. etc.

Une large partie du journal est réservée aux nouvelles de l'étranger. Ses correspondances politiques de Paris, ses feuilletons littéraires de Paris et de Vienne, sa rubrique bibliographique sont très appréciés des connaisseurs. Ajoutons que le

### Journal de Saint-Petersbourg

ne s'est jamais départi des exigences auxquelles doit répondre un organe destiné à la bonne société.

### PRIX D'ABONNEMENT:

	EN ROUBLES			
	1 mois	3 mois	6 mois	1 an
Saint-Petersbourg. . . . .	2 —	5 50	10 —	18 —
Russie . . . . .	2 60	6 75	12 25	22 —
Etats de l'Union postale . . . . .	2 60	7 —	12 50	24 —

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste russes; de plus à SAINT-PETERSBOURG, à l'administration du *Journal*, Maximilianovsky, per. N. 15/13, et au bureau spécial du *Journal*, librairie de la cour impériale, pont de Police, m. de l'église hollandaise; à PARIS, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8; à LONDRES, chez MM. Delizy, Davies & Co., 1, Cecil street, Strand W.-C.; à BERLIN, M. Rudolf Mosse, Jerusalemstrasse, 48; à VIENNE, et à HAMBOURG, chez MM. Haasenstein et Vogler.

**Toute traduction ou reproduction des travaux de la REVUE INTERNATIONALE est interdite.**

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



## EAU JIM

---

« Pourquoi on appelait M. Beresford « le beau » ne n'eût songé à lui donner un autre nom moins que beau. Ses camarades en étaient peut-être dit que tout mensonge

Pour mon compte, je n'en crois rien, mon ami de Jim n'eût pas hésité à le déclarer laid ! Mais sa physionomie ouverte, ses yeux, ses dents étincelantes, son sourire élégant, faisaient oublier que ses yeux et la bouche trop grande pour justifier son nom ; toujours est-il que beau Jim il était, à partir du jour où il avait endossé son nom au moment où il le quitterait. Par son nom, il avait la sympathie de tout le monde et ce n'était qu'un seul individu qui n'en éprouvât rien. On en était souvent question au cours de la soirée, à l'instant d'en parler plus longuement. Une humeur et d'insouciance, ce ton de bonhomme inhérent au caractère irlandais ; il passait pour le causeur le plus spirituel du régiment. Il justifiait sa réputation. Il arrivait en permission de quatre jours, lorsqu'il revint, le capitaine Owen, excellent homme,

« Nouveau ? » lui demanda le beau Jim en lui



place, si vous voulez bien, et  
et harmonieuse.

levant une table, le beau Ji  
ment le petit monument vert  
e champagne à la main, il  
dit :

êtes depuis peu à Blankhor  
la arrivée au doyenné il y a  
Adlair, prise d'une violente  
nous accompagner ce soir.  
hompton n'est pas, j'en co  
nais enfin on y peut vivre

doute, seulement, en compa  
t singulièrement calme, rép  
ément, alors vous demeurez  
habituellement; c'est un clin  
de celui de l'Écosse.

quartier de Londres habitez-  
sque de paraître indiscret.  
place.

! des cousins à moi demeure  
s, en vérité, qu'à vos yeux

Heureusement que pour  
le vingt-cinquième doit, un  
suivi d'un bal.

ngt-cinquième, reprit M<sup>lle</sup> E  
alerie ?

tement. Ah ! dame, messieur  
coup plus grands personna  
lades à des palmiers.

mon compte, reprit la jeun  
votre régiment, car mon  
it rejoindre son poste en se  
ent ne me l'avez-vous pas  
avec un intérêt marqué.

ue vous êtes bon, répondit  
avant vers son interlocute  
i sorte que les grands yeu  
core plus beaux au pauvre

— Ce cher Stuart ! s'écria-t-elle, c'est un charmant garçon et en passe d'avoir une brillante carrière ; malheureusement, il est un peu gâté. Depuis Henri VII, la race d'héritiers mâles se perpétue sans interruption dans notre famille et aujourd'hui mon père et Stuart en sont les derniers représentants.

— Vous vous oubliez vous-même ! interrompit le beau Jim qui se souciait moins des Earle passés, présents et futurs, que de sa charmante interlocutrice.

— Mais je ne suis qu'une femme ! balbutia Nancy Earle, et, comme vous savez, les femmes ne comptent pas !

— Dieu merci ! nombre de gens ne partagent pas ce préjugé et à leurs yeux les femmes comptent beaucoup plus que les hommes.

— Cela se peut, mais s'il s'agit d'un arbre généalogique, c'est tout différent, répondit Nancy Earle en rougissant du compliment.

— Et quel âge a votre frère, mademoiselle ? demanda Jim.

— Dix-neuf ans ; il est grand, fort et bien de sa personne.

— Cela ne me surprend pas, reprit Jim en regardant un peu longuement la jeune fille.

— Stuart, je vous assure, est heureux comme un roi d'appartenir au régiment de Blankshire ; c'était une idée fixe chez lui depuis sa petite enfance.

— Notre père eût préféré qu'il entrât dans la cavalerie comme la plupart de nos ancêtres, mais Stuart n'a pas voulu en entendre parler.

— Il faut espérer qu'il continuera à se féliciter de son choix.

— C'est mon vœu le plus cher, riposta Nancy, car mes amis Adlair à qui j'ai parlé de votre régiment, m'en ont fait le plus grand éloge. A propos, ne pourriez-vous me dire, M. Paunceforth, si l'officier qu'on appelle le beau Jim est ici ce soir ?

A ces mots il ouvrit démesurément ses grands yeux bleus.

A coup sûr, M<sup>lle</sup> Earle n'avait pas entendu clairement le nom prononcé par M<sup>me</sup> Seton lors de la présentation. Avant d'être en état de rétablir son identité, il s'aperçut que la jeune fille avait repris la parole.

— Hélène Adlair, poursuivit-elle, prétend qu'il est réellement charmant et que ce surnom de beau Jim lui convient en perfection, en dépit de sa laideur.

— En effet, il est fort laid, riposta Beresford, prêt à pouffer de rire, mais bien résolu à se faire violence pour épargner à M<sup>lle</sup> Earle a confusion d'avoir commis un pareil impair.

REVUE INTERNATIONALE.

nsez-vous qu'il vienne ici ce soir? demanda  
voissant.

probablement, répondit Jim d'une façon évas  
'espoir sans doute de faire provision d'in  
et utiles pour son frère, elle ajouta:  
surnom, en tout cas, est la meilleure pre  
jouit cet officier.

est parfaitement juste, il n'a que des amis.  
vous, monsieur, ne seriez-vous pas l'excep

tes, non; permettez-moi de vous dire  
e, au régiment, les surnoms déguisent touj  
appelle beau, c'est que vous êtes laid et  
si M. Stuart vous ressemble, on lui donne

comprends. Ah! j'aperçois lady Margaret  
ntelligence, dit son interlocutrice, je vais

qu'à regret, mais avec une politesse exqu  
bras à M<sup>lle</sup> Nancy Earle; chemin faisant,  
n intention, mademoiselle, est d'aller s  
doyenné, si toutefois d'ici là je ne reç

mot de moi? fit-elle en levant sur lui

i, car à moins d'avis contraire de votre  
; allons, c'est chose convenue.  
nment, vous viendriez pour juger les cou  
is pas vous-même?  
parfois; mais il est certains cas où il est

e il reconduisait, avec sa courtoisie habi  
sa jeune amie à leur voiture, la femme  
a de ne pas leur faire faux bond le samedi  
r adieu échangé de part et d'autre, la  
n train dans la direction du doyenné.  
u Jim, nu-tête sur le perron, en plein sole  
d attaché sur la route.  
ut de quelques instants de silence, lady  
arle:

mpressé, aimable! Il est charmeur.

laid? riposta Nancy d'un ton

lady Margaret en riant, mais  
Au demeurant, c'est idiot de

ent Nancy.

épaules, mon enfant, dit lady  
s'effroya sensiblement. Puis, re-  
Vous me demandiez le surnom  
beau Jim.

La voiture crut être foudroyée  
comme l'Évangéliste par la lumière. Il lui sembla que tout tournait autour d'elle; elle ne distinguait ni valet de pied, ni cocher, ni ciel, ni terre, ni lady Margaret. Si longs que ces quelques instants lui eussent paru, néanmoins ils avaient dû être très courts, car lorsqu'elle recouvra ses esprits, sa compagne de route continuait à faire un éloge superlatif du beau Jim!

— On ne saurait, en effet, être plus sympathique, répondit Nancy en s'efforçant de maîtriser son trouble. Ah! combien je me félicite que Stuart soit dans son régiment! Puis elle ajouta d'un ton convaincu: Pour mon compte, je ne le trouve pas laid du tout, du tout.

En quelques tours de roues on arriva au doyenné. Nancy se félicita de la rapidité avec laquelle le trajet s'était effectué, tant il lui tardait, pour sa part, d'être seule, afin de mesurer l'étendue de la sottise qu'elle avait commise et surtout de chercher un moyen de la réparer!

Après s'être assurée qu'Hélène Adlair était profondément endormie, elle sortit de la chambre de son amie sur la pointe du pied et alla s'enfermer dans la sienne. Là, elle prit un siège près de la fenêtre ouverte et s'abandonna à ses tristes réflexions. Le soleil couchant teintait de reflets d'or et de feu les arbres du jardin; les

corbeaux croassaient; les enfants du voisinage s'élevaient des cris joyeux; les chiens grognaient en se

D'ordinaire, Nancy trouvait plaisir à regarder les chiens, les corbeaux, mais, comme il arrive quand on a une obsession, pour le moment elle ne prenait rien. C'était inutile, pensait-elle, de chercher à me faire il me semblait de la bêtise que j'ai commise tantôt. Elle avait gravée en lettres de feu cette phrase fatale: « I qu'il est charmant et que ce surnom lui convient *dépit de sa laideur!* » Non seulement il fallait être capable de répéter une chose pareille, mais manquer totalement de tact à le dire d'un officier à un autre officier du régiment. Un mauvais compliment eût visé un ami, n'avait-il plus été offensé encore? Bref, elle était au désespoir. Elle ne savait plus à propos. Puis, l'idée qu'Hélène Adlair devenait l'éditeur responsable de cette malencontreuse phrase lui traversa l'esprit. Plus elle considérait la chose, plus elle trouvait le remède. Tout en cherchant une solution à son tourment, elle ne laissait pas de rêver. Ah! comme il avait laissé passer sans la relever, par une expression choquante! Ah! quelle bonne et généreuse personne! Quelle délicatesse, il lui avait suggéré l'idée de lui écrire. Dans le cas où elle eût préféré ne pas le rencontrer le lendemain, qu'elle était mortifiée d'avoir eu la langue trop

A huit heures, la cloche annonça le dîner, mais elle n'avait pris encore aucune résolution. Le repas achevé, elle se pressa de remonter dans sa chambre et de nouveau elle se concentra sur un seul et unique souvenir. Le dilemme qui l'enserrait et pour mettre un terme à son tourment, elle imagina d'écrire à l'offensé. Cette décision prise, elle prit une plume et un buvard, d'une main fébrile elle écrivit les mots suivants:

« Blankhompt

« Monsieur. . . (Jusque-là, rien de mieux; mais elle s'arrêta). Il lui semblait que sa pensée se paralysait et qu'elle ne pouvait rien dire; enfin, elle parvint à surmonter sa fausse honte et se calma tranquillement). Permettez-moi de vous dire que je suis très regrettement le quiproquo que j'ai eu la maladresse de vous causer en causant avec vous; je vous en demande humblement

de mon amie, M  
demain par le ra  
e pas me garder r  
l'oublier si possib

s excuses et mes i

« NANCY EAR

reuve que votre i

et particulièrem  
cher et elle dorn  
rayons du soleil  
irèrent sa chamb  
ais la ferma sans  
porter à la poste  
r'on eût pu croire  
Heureusement, pe  
ne fût descende  
vestibule, à sa pl  
stre au destinata  
nant connaissanc  
ui tous s'écrière

roche; voyons, be  
3 millions à la têt

r, c'est tout simp  
d en glissant l'en

nissive; le post-sc  
: « Au reste, n'y p  
semble pas si mal  
cette lettre, il la  
disant: « Ah! que  
a doyenné. »

III.

plein au d  
la pelou  
près d'elle  
la mieux  
é jeune o  
és, pour s  
arda :  
oiselle, vou

pourrions  
ous serait

, mais elle  
ver une ép  
resford, e  
taquiner  
remières  
cette hypo  
raconta av  
interlocuti  
d'intérêt e  
Adlair l'ir  
mie d'alle  
alement co  
lla, le cœu  
née les o  
trouva m  
emps que  
ne semaine  
ite afin de  
ices du de  
ut l'occasi  
ie pour le

ent épris lui-même, qu'il aimait cette  
e on n'a jamais aimé sur terre!

patience du lecteur que de lui raconter  
de la foire suisse de Blankhompton, où  
étaient donné rendez-vous. Disons tout  
ers, les peintres et les tapissiers avaient  
loyenné; de son côté, l'élément féminin  
de ses travaux à l'aiguille, de ses coups  
s sourires.

and événement local, arriva enfin; les  
foule compacte à la fête; la plus impor-  
nue par la femme du doyen, sa fille et  
ar la femme d'un membre du parlement  
du maire. De fait, le comptoir de lady  
inq charmantes filles, était celui où l'on  
oir de grosses recettes; ces jeunes beautés  
aser un instant avec Hélène et Nancy,  
ient les dernières retouches à leur éta-  
m de fauvettes, envoyant leurs notes  
s au milieu d'un bocage.

de Nancy devint plus expressive en-  
e en fut frappée et se hasarda à de-  
attendait quelqu'un.

Earle en souriant, lady Margaret ayant  
frère Stuart qui fait maintenant partie  
a, je lui ai donné rendez-vous ici; pour  
casion d'être présenté à ses nouveaux  
Il est si jeune que je ne puis me faire à  
habit militaire.

ous ne dédaignons pas de prendre les  
on; envoyez-nous votre frère, nous tâ-

un bambin, reprit Nancy. Ah! comme je  
e plaira au régiment!

' sera traité durement comme les autres;  
gle; s'il s'agit de la cavalerie, c'est bien  
z-vous personne à qui le recommander?  
l m'a promis de s'en occuper.

au Jim le prend sous sa protection, tout  
roulettes, répondit Sarah.



Le ton sérieux avec lequel elle fit cette remarque tenait cet officier en haute estime; elle ajouta:

— Ah! voilà M<sup>me</sup> Antrobus et sa fille qui a  
C'est la belle Paule; lord Chatterton en a été a  
et au vu de tout le monde; il a même demandé  
beau jour, il l'a plantée là, pour en épouser un  
on prétend qu'elle est fiancée à M. Moïse Man  
une maison de banque à Shanghai; il est, di  
riche et encore plus laid, paraît-il: gros, cour  
un magot fait homme!

— M<sup>lle</sup> Paule est une très belle personne, re  
une taille de nymphe.

Puis avec l'habitude qu'elle avait de saisir  
de dépenser son esprit en critiques amusantes,  
vertissait si fort, elle ajouta:

— Sa mère a, par contre, la tête enfoncée  
comme entre deux montagnes des Alpes. Puis,  
elle reprit: Ah! voilà mon frère!

— Comment! s'écria Sarah Leslie stupéfaite, l

— Vrai, vous connaissez Stuart?

— Ah! si je connais Tommy! A Brighton, n  
jamais autrement. Il faut vous dire qu'il avait d  
une cour insensée. Puis, un jour ma sœur Viol  
avec ses seize printemps, sa fraîcheur et ses grâ  
ce côté ses œillades et ses compliments.

Le nouvel arrivant ayant entendu ces derni

— La vérité, c'est que vous n'aviez d'yeux  
pour un officier des *Horse guards*, et je me dis  
le jour où vous seriez sa femme, vous me traiter  
avec plus de bienveillance.

— Ta... ta... ta! riposta Sarah en entraîna  
du côté de ses sœurs qui l'accueillirent comme  
naissance et avec un empressement cordial.

Nancy considérait avec orgueil cette petite s  
des Earle (du moins le seul qui comptât) choi  
beau sexe. C'était un beau jeune homme, bien dé  
la physionomie ni aussi aimable, ni aussi ouve  
existait pourtant entre le frère et la sœur un air  
en dit.

Après avoir présenté ses hommages à lady

AU JIM.

Leslie, oubliant ainsi de d  
e. Bref, sur ces entrefaites  
la boutique de Nancy Ea  
de son frère, qui pour  
mande de Violet Leslie, un  
cette délicate opération t  
r lui parler.

« vivement, je veux te p  
nés de ton régiment.  
eleva sa moustache effilé  
lier:

« comment ça va? bien j'espé  
iette, comme l'auraient f  
ordant.

« art déplut souverainement  
ir, il le congédia en fro  
mpression.

« officier sérieux, homme d  
pas à quel point il était e.  
curieuse, en dehors du me

« as au désir de savoir si N  
ui eût paru avoir l'étoffe

« prononcer, répondit le t  
« rai vous éclairer en conn

« pensez-vous, c'est bien  
r horrible que le pauvre  
sées et révoltantes, ripost  
urs et difficiles, j'en conv

« le peut-on faire à un ca  
prit son interlocuteur.

« la tête si près du bonne  
corrigé cette disposition f  
ement ce serait pour moi  
porte intérêt... je l'aim

« voir l'œil sur lui pour v

agréable, mademoiselle, mais si vous avez d'un frère, au point de vue de son avenir, il se peut que les choses suivissent leur cours ordinaire; à la guerre!

La pauvre Nancy se préoccupait beaucoup du bien-être de son frère, que de son instruction elle ne sut pas apprécier, malheureusement, à sa juste valeur. Pour Nancy, le meilleur officier était celui qui plus vite au feu et meurt le sourire aux lèvres, celui qui sait obéir avant de commander, celui qui sait bien que diriger. En un mot, celui qui par l'exemple a appris à avoir un jugement juste et le courage.

Nancy Earle ne se doutait de rien de tout cela. Elle n'eut pas le courage de le lui dire. Bref, il fallait venir le Mentor de son frère et d'aplanir son chemin. En réalité, il ne savait pas à quoi

#### IV.

Le beau Jim comprit qu'il était de son devoir d'inviter Earle à venir dîner au mess avec ses futurs collègues. La chère y était plus abondante que redoutable d'où elle excitait la soif. Tous les convives furent frappés du ton tranchant et du larbi blanc-bec.

Beresford pour sa part fut consterné de voir le jeune homme marchait sans cesse sur sa longe. Disons-le tout net, le dernier descendant des Earle, n'a-t-on pas dit l'important! Mais il était aussi le dernier de la famille Blankshire et chacun se promettait de profiter de l'occasion. Un autre motif acheva de le couler sous le poids de la responsabilité sur lequel il se mit à blaguer (pardonnez-moi) du régiment qui passait à bon droit pour l'un des plus spirituels de l'armée. Celui-ci pour couper court à son subordonné, félicita, le verre à la main, Blankshire de l'acquisition qu'il venait de faire.

Seul Tommy ne comprit pas l'allusion d'

heures, allumé comme un phare, ce jeune protégé de Beresford, songea enfin à se replier sur la caserne, il héla un fiacre et cria par inadvertance au cocher : « Au doyenné. » Comme il montait péniblement l'escalier marche à marche, ses jambes tremblotant sous lui, la bougie qu'il tenait à la main inonda le tapis de taches de suif. En passant devant une glace, il fut frappé de l'altération de ses traits, ses yeux étaient injectés de sang ; ne pouvant surmonter sa torpeur il se laissa choir sur un fauteil dans sa chambre et s'y endormit.

Le lendemain, au moment de son réveil, la bougie était éteinte et la montre arrêtée. En descendant l'escalier, il rencontra le jeune groom qui lui avait ouvert la veille. Persuadé que la clef d'or ouvre toutes les portes et qu'elle ferme aussi toutes les bouches, Tommy lui graissa la patte d'importance, entra dans la salle à manger et s'accouda à la fenêtre ; mais il était bien plus absorbé par la crainte d'avoir fait la veille du tapage nocturne, qu'en état d'admirer les effets du soleil sur la pelouse. Il se dit que, les circonstances étant données, M. Beresford devait lui garder un chien de sa chienne. Comme il était très désagréable d'arriver mal noté au régiment, il se décida à aller plaider sa cause en personne.

— Ah ! c'est vous, jeune écervelé, venez un peu que je vous lave la tête à grande eau, s'écria le beau Jim en l'apercevant.

— Je soupçonne, mon lieutenant, que vous n'êtes pas content de moi ?

— En effet, votre début a été un four complet.

— En réalité, comme à ce dîner je n'ai ni mis les pieds sur la table, ni cassé les verres.... ni apostrophé personne, je me demande ce qu'on a à me reprocher ? dit Stuart avec assurance.

— Je vais vous le dire : on vous reproche une fatuité phénoménale.... un désir constant d'appeler l'attention sur le dernier des Earle.

— Moi ? on peut dire ce qu'on voudra, mais je m'en moque comme de l'an quarante !

— Tant mieux, car vos prétentions vous ont déjà fait grand tort. Mettez vous donc bien dans la tête que vous êtes d'ici longtemps destiné à occuper le bout de la table au régiment et que vous devez vous obéissance et respect. Votre façon de persifler le colonel Urrt qui était notre hôte hier, comme vous l'étiez vous-même, disposé tout le monde contre vous, en général, et moi tout le nier.

^ en juger par l'expression de Tommy, cette mercuriale ne lui

était rien moins qu'agréable; sa mâchoire inférieure, avait pris les proportions d'un violon.

— Décidément, je me suis conduit comme un

— Ma foi, oui, reprit avec conviction le beau

— Alors il ne me reste plus qu'à donner ma

— Quelle folie! vous ne parlez pas sérieusement d'honneur, si l'on donnait sa démission pour être mise dans l'armée, je vous demande où en seriez-vous?

— Vous êtes donc d'avis que je dois revenir prendre ma place au régiment, quand le moment sera venu?

— Parfaitement.

Au même instant, on frappa à la porte et le colonel Beresford. Il parut surpris d'y trouver le jeune Stuart Earle, avait produit une si mauvaise impression. Stuart Earle lui jeta à la face un rapide « bonjour » auquel le colonel répondit par un « bonjour » pour lui faire comprendre qu'il pouvait se retirer.

— Beresford, j'ai besoin de causer un peu avec vous.

On devine que le colonel ne mâcha pas les mots à son subordonné de leur nouvelle recrue et maugré que le beau Jim éprouvait d'être agréable à M<sup>lle</sup> Earle ne put prendre la défense de son frère Stuart.

Ce jour-là, Beresford ayant terminé son service de charité inaugurée la veille; la foule y était compacte, que c'était jour de marché; presque tous les gardes des environs s'étaient donné rendez-vous au doyen.

Nancy Earle ne savait à qui entendre; ses conversations attiraient les chalands et les décidaient à délier généreusement les cordons de leur bourse. La population la vendeuse ne laissait pas de déplaire au beau Jim qui ne pouvait souffrir; c'est à peine si profitant de l'absence de son frère et de sa sœur pouvait adresser un mot à M<sup>lle</sup> Nancy Earle. Ce jour-là, le frère et la sœur devaient repartir pour Londres et qu'il lui serait impossible d'obtenir une permission de huit heures avant la fin de septembre.

En dépit de l'entrain de cette fête dont Jim jouissait des plus beaux ornements et du privilège de contredire ce qu'il se trouvait le moins favorisé des hommes. Et ayant eu la bonté d'accorder dix minutes de répit

O JIM.

voir l'effet général

ir le bonheur de voir  
erty de M<sup>me</sup> Trafford  
efforts pour me faire  
e bonne volonté.  
y en poussant un s  
je déteste de dire a

ie que je quitte, re  
de vous....

mesdemoiselles Les  
a parole à Beresford  
les diables. Donc, av  
timents à l'aimable  
celle-ci à son compte  
ouvoir à l'occasion  
aimait si passionné  
à faire l'article, à fi  
e négligeait pourtant  
quelques mots aimabl  
rouva lorsque la jeu  
de faire sa connais  
à Londres à la fin d  
se, c'est que le mois

isa une loterie, cette  
de charité. Le hasar  
ont la possession ne  
laré que s'il avait eu  
lus pressé que de le  
re de plaisanterie, s  
erait précieusement  
dit la jeune fille ave  
offrir un ouvrage fai

Voyez-vous, c'est  
souffre d'être associ

a moment qu'il me v  
eau.

#### REVUE INTERNATIONALE.

L'accent de Jim en prononçant ces derniers d'insister davantage.

Lady Margaret et Hélène Adlair se déchargèrent des pénates, laissant à Nancy le fardeau d'acquiescer.

Prendre tous les billets afin de se ménager la jeune vendeuse, tel fut le stratagème.

La fête touchant à sa fin, ils allèrent s'asseoir sur des pierres à l'âpre parfum des mousses, placé à l'ombre des saules aux branchages discrets et tremblant sous le poids de la neige aussitôt leur mauvais génie, Stuart et Leslie le paradis terrestre des deux amoureux.

Coup, le galant officier eut la rage au cœur. Quelques semaines encore et ce jeune homme en coûte pour marcher sur les brisées d'aujourd'hui, pensait-il, les dents serrées, l'œil baissé. Puis toute la bande des Leslie arriva à la queue les uns des autres, si que le beau Jim vit s'évanouir son doux amour à sa bien-aimée.

Une fois dans sa chambre, Nancy se mit à réfléchir à plein cœur et se rappela avec émotion tous les détails de sa vie. Pourquoi M. Beresford avait-il fait tout cela pour elle ? Pourquoi par Leader son ordonnance le coussin fantôme si aimable, si empressé pendant le dîner ? Pourquoi au départ avait-il gardé si longtemps sa place ? Pourquoi surtout avait-il attaché sur elle un regard si tendre ? Cette pensée, une vive rougeur colora ses joues. Elle se rappela ces choses et pour la première fois de sa vie elle en voulut à son frère d'avoir si impitoyablement sacrifié à l'insaisissable bonheur qu'elle avait eu.

#### V.

Le lendemain dès sept heures du matin, Nancy se leva et vint frapper à la porte du lieutenant Beresford et s'assurant qu'il dormait encore profondément. L'ordonnance, la figure bouleversée, s'écria d'une voix basse et précipitée : — Mon lieutenant, au nom du ciel, réveillez-vous !

BEAU JIM.

répondit Beresford  
s a pris la semaine  
service, mais d'un  
ent en parlant.  
saillit, fit un geste  
d'un ton interrogatif  
és :

d'être trouvé mort  
ça n'est pas possible  
mon lieutenant,  
capitaine pour l'instant  
déjà glacé, raide  
n'est-ce moi qui  
la vérité, mon lieutenant  
n faut pour l'écrire  
la chambre de son

le sang s'échappait  
hors du lit et tenait

trop vrai ! s'écria  
dit d'Owen.  
leur ; s'efforçant  
il dit en s'adressant  
afin que je voie

tâté le pouls du  
sant :  
soins ! Il est mort

de la victime, l'a  
visité à prononcer  
non meilleur et  
chagrin était si  
venait d'entrer  
ts, considérait ce  
loin de vie, de  
vie mal assurée,



evu

rise

om;

été

t, l'

s le

l'ar

fair

ci n

ue

rriv

on

te l

it e

nm

doi

ar l

erp

ent

itui

ha

istr

ade

t, d

é de

ne

-ve

is-v

ne

dez

nez

pon

dir

qu'a

ress



Earle se découvrit, sa main trembla de fièvre et ce fut d'une voix mal assurée :  
*Amen !*

Le silence était si grand dans la tendre battre le cœur de son voisin sans doute de la mine patibulaire d'

— Vous êtes d'une pâleur effrayante, vous donc ce matin ?

— Il m'a été impossible d'avalier, devenant encore plus pâle.

— A votre âge, il faut réagir, l'homme blessé, des crises nerveuses.

Après quoi il ordonna à un des valets de servir du bouillon et un potage. Malgré les protestations, il les fit gurgiter l'un et l'autre. Le docteur

— Ma parole d'honneur ! je préfère que vous soyez dans le piteux état où vous êtes.

## VI.

L'ordonnance du lieutenant Beresford, sa tête baissée, son œil fixe, sa mine défaillante, celaient un homme profondément égaré. Il avait reçu une éducation fort sommaire, et ne savait écrire à sa manière des lettres à ses parents, mais de celles de son chef. Toutefois, il avait su ment pour fureter avec profit dans les papiers de son chef. Malheureusement Leader avait un trait de caractère qui le laissait aller à faire des potins, comme un enfant. Les leçons amères de l'expérience ne lui avaient rien enseigné que si la parole est d'argent.

Nous dirons donc que le jour même que nous venons de raconter, Leader, encore égaré, lent qui l'oppressait, s'était permis de dire au lieutenant Beresford et la victime de la soirée qui avait précédé le

ajouta-t-il, car d'habitude le capitaine Owen ne disait jamais un mot plus haut que l'autre.

— Ah! s'écria-t-il, est-ce affreux de penser qu'il est mort!

— Tu dis donc qu'ils ont eu une prise de bec dans la soirée? repliqua un camarade.

— Dame! je n'y étais pas, tu sais! mais j'ai entendu le capitaine Owen entrer dans la chambre de mon lieutenant, ouvrir et fermer précipitamment la porte, puis parler très haut.

— C'est bien possible, mais, tout de même, tu ne crois pas que le lieutenant Beresford soit l'auteur du crime?

— Mordieu! non, reprit Leader; seulement je trouve extraordinaire, ajouta-t-il avec obstination, cette discussion qu'ils ont eue ensemble ce soir-là.

Là-dessus, des commentaires à perte de vue, d'où il résulta que tous les soupçons pesaient sur le beau Jim!

Le premier soin du détective dès son arrivée de Londres, fut de demander compte à l'ordonnance des propos qu'il avait tenus. Or, en passant de bouche en bouche, ses paroles avaient été tellement amplifiées qu'il finit par les nier en s'écriant avec force:

— Mon lieutenant! lui être l'auteur du crime! Non, non, monsieur, je n'ai jamais dit cela.

— Pour l'instant, je vous demande seulement quel était le sujet de la querelle? reprit l'homme de la police.

— Je n'ai pas dit qu'ils s'étaient querellés, riposta Leader, avec une sorte d'emportement.

— Enfin, si vous ne me l'avez pas dit à moi, vous l'avez dit à d'autres. Racontez-moi tout ce que vous savez; les circonstances l'exigent.

— J'aimerais mieux me couper la langue que de vous répondre, dit l'ordonnance d'un ton ferme.

Le silence obstiné de cet homme eut pour conséquence immédiate de faire faire à Beresford la connaissance d'une geôle.

Il prit, du reste, la chose avec plus de philosophie que son ordonnance. Ayant la conscience tranquille, le lieutenant se disait que le détective serait le premier à découvrir que ses soupçons l'égarèrent. Sans doute, il est fort désagréable pour un galant homme l'être soumis à l'emprisonnement, mais à cela près, Beresford faisait contre fortune bon cœur.

Son colonel tint naturellement à venir lui apporter en personne le confort de sa sympathie; il était littéralement altéré et de



Il faut songer à vous disculper, mon ami, reprit  
vaudrait que la victime ne fût jamais vengée  
nocent payer pour le coupable. J'ai la conviction  
sentiment du malheureux Owen, surtout, mor-  
que les soupçons de la police se portaient sur

Je ma parole d'honneur, mon colonel, que je pré-  
ement plutôt que de savoir qu'une telle mort ne

;, nous différons de manière de voir, Beresford;  
vie et de la mort vient d'une justice suprême,  
plus puissant que le nôtre : aucune faute n'échappe  
eu.

Le visage du capitaine se détendit.  
mon colonel, reprit Jim; toutefois, j'ai pour l'ins-  
erveux tellement surexcité que c'est à peine si  
s. Permettez-moi de remettre mes intérêts entre  
monel, et d'ajouter qu'ils ne sauraient avoir de  
nseur.

JOHN STRANGE WINTER.  
(Imité de l'anglais par HEPHELL).

*prochaine livraison).*

---

## LE CORRESPONDANCE

GE-CHARLOTTE R

---

*(Suite et fin).*<sup>1</sup>

### Septième lettre.

UR LE BARON OTTO WILHEL

Stc

la plus vive reconnaissance,  
tre que vous avez bien voul  
année; soyez, je vous prie, pe  
ez toujours témoigné, vous :  
sincère de ma part, qui ne po  
e grand plaisir que je me ve  
vive voix.

tout le monde paraît désirer  
ous aurons également la pai  
e retour un grand inutile, ca  
, et je suis très persuadée q  
gé, aussi je ne me rendrai p  
nais quelquefois vous me pe  
vous nous raconterez vos h  
aisément que vous ne pouv  
voir été au coup de canon, c  
fficier qui désire faire son c  
sexe qui aime plaies et bosse

---

raison du 15 mai.









bien; il me paraît que l'armée suédoise est dans un bon moyen de tuer le temps et ils ont eu raison berg, à Lauenbourg, à Boitzenbourg et, pour terminer Ici il y a aussi une rage de danse; les bals particulièrement dansantes, pique-niques et soirées de musique se invitent présentement pour un souper quinze jours suis également jetée dans le tourbillon et je vais ce soir il y en a une entre autres chez le baron : une lettre énorme, il faut finir, mais ce ne sera ce vous avoir assuré des sentiments d'estime que je cher baron.

H.-E

### Dixième lettre.

A MONSIEUR LE BARON WILHELM KLINCKOWSTRÖM  
DRAGONS DE LA GARDE DU ROI ET GENTILHOMME  
GÉNÉRAL. — STRALSUND.

Stockholm

Je m'empresse, monsieur le baron, de répondre du 28 du mois dernier, avant que vous n'ayez risé bras ou jambes, ou aussi d'avoir été fait prisonnier s'il faut en croire les bruits publics, la Prusse ne laisser plus longtemps en repos. Il faut avouer que singulière manière d'agir; il se laisse prendre tout partient sans faire de résistance et il va ensuite trimoine du voisin, si tant est que vraiment la Prusse mais toutes les gazettes en parlent et nous sommes alarmes. La poste prochaine est attendue avec intérêt le monde, et je vous assure que je ne suis pas tranquille Axel est parti pour Carlsrona, il a un petit bâtiment et en a paru content au possible. Dieu veuille qu'il car je lui veux tout le bien imaginable. Je vous remercie des nouvelles que vous me mandez; puissiez-vous bientôt je désire le plus ardemment, mais je n'ose pas encore Ici tout le monde attend avec impatience la décision nouvelles qu'ont mandé les gazettes. Je désire qu'e

en repos depuis que nos troupes

portent bien. Votre tante Louise  
tement; elle revient de loin, mais  
r à son état et je le désire du fond  
e baron, portez-vous bien et ne  
time que je vous ai voués.

H.-C.

la lettre.

LINCKOWSTRÖM. — STRALSUND.

Stockholm, ce 19 mai 1806.

baron, de répondre à votre lettre  
ercier de votre bulletin; il paraît  
as tôt que vous autres à l'armée,  
us me parlez ne vous était point  
votre lettre elle se trouvait déjà  
es bulletins qui paraissent chaque  
arait que vous aurez enfin occa-  
guerre, car tout prend, hélas! une  
élas! cela peut être permis à une  
que toutes ces mesures se chan-  
ais s'il faut que guerre s'ensuive,  
ne démentent point leurs aïeux,  
issent avoir quelque avantage vé-  
quoique remplie de la crainte de  
éclater, se conserve, et l'on croit  
pprocheront; je fais les vœux les

s mander d'ici; chacun pense à  
pensées fixées sur la Poméranie  
l'alarme; on avait dit que 12 cha-  
de partir de Malmö pour rejoindre  
uit jusqu'ici n'a pas été confirmé.  
a reçu ordre de se rendre à Ystad,  
barqué pour la Poméranie; en con-

TEI  
ari  
uit  
nên  
ce  
vie  
H  
s  
le  
ph  
lui

p  
à  
de  
fon  
ouv  
yez

em

rto

bar  
ois  
de  
ue  
pa  
nen  
acle  
as c  
pei  
m  
han  
ne  
ell  
as r

tes pour me désespérer ;  
quoique mon cœur en gé-  
lme en soient affaissées.  
la suite de votre oncle ;  
acommodée, je vous prie  
ir que vous avez de les  
as trouvé extraordinaire  
vous souhaite bonheur,  
prie, sain et sauf de la  
re que dans la dernière  
d'envie que j'aie de rire  
xérité avec laquelle vous  
é cause que vous ne vous  
se ; l'aveu au fait n'était  
a cœur. Cependant, lors-  
qui auront lieu, je vous  
de vous souvenir de moi  
ment, ou par votre tante  
e je désire pour être ins-  
grâce de raisonnements  
et d'aucune utilité. Votre  
fredi, mais selon leur an-  
er du jour, cependant je

rai, en finissant celle-ci,  
tre jour le vœu de beau-

H.-E. CHARLOTTE.

inua sa correspondance  
années que dura le règne  
qui renfermait les douze  
trouvait écrit de la main  
ing Charlottens samt an-

lotte et autres lettres.

lignes feraient supposer que des lettres de Charles XIII et d'Hedwige-Charlotte douze premières, mais ces lettres

ours est-il que, quoique forcé de vivre maintes circonstances, le baron de la dire de ma mère, jusqu'à la fin de lein de reconnaissance et de respect e amie.

revenons, pour terminer cette esquisse la journée du 3 mai 1809, dont la actuelle de la Suède et l'avènement au trône rsparre raconte ainsi, dans son histoire, l'acceptation presque forcée de la régence. Skjeldebrand était allé le trouver la situation, il ajouta :

otre Altesse royale peut seule nous secourir. Écoutant ces dernières paroles, le duc Charles. D'un air demi-irrité, demi-railleur, dit on osait venir lui faire de telles propositions. Skjeldebrand répondit d'une voix ferme :

otre Altesse a déjà promis.

Comment cela ?

Qu'elle se rappelle les paroles prononcées par le duc : « Quand le navire de l'État est menacé, le capitaine s'élance au gouvernail et le combat. Où savez-vous ces paroles ? »

Les ai longtemps gardées comme un trésor. En effet, c'est comme une prédestination à la régence surtout devant la duchesse. Charles semblait craindre qu'Hedwige-Charlotte ne serait sinon plus, au moins aussi ble régence pendant la minorité de son fils. Le duc de Gustave IV faisait monter sur le trône la révolution de 1809 produisit d'autres événements et de sa descendance fut déclarée incapable. La régence fut offerte au duc de Sudermanie.

Charles posa alors une résistance plus vive et refusa d'entrer pour accepter la régence. Mettant de côté ses sentiments, son âge, son amour

ce fut bien malgré lui qu'il se rendit aux sollicitations réitérées des hommes politiques qui l'entouraient.

La diète fut convoquée, et elle s'occupa avant tout d'une réforme radicale de la constitution. Elle fut présentée le 6 juin 1809 au duc Charles qui après avoir juré de l'observer fut aussitôt proclamé roi.

Le 14 juillet de la même année les États proposèrent à Charles XIII d'élire pour son successeur le prince Christian de Holstein Augustenbourg, qui par égard pour la Suède prit le nom de Charles-Auguste. Le couronnement du roi Charles et de la reine Hedwige-Charlotte eut lieu le 3 octobre 1809.

A cette occasion, d'éloquents discours furent prononcés par les illustres professeurs André Hulten et Élie-Christophe Grenauder, membres de l'académie royale de Stockholm.<sup>1</sup>

Fidèles interprètes de l'enthousiasme du peuple suédois pour les souverains de son élection, les orateurs proclamèrent avec élan Charles XIII comme sauveur et restaurateur de la Suède et Hedwige-Élisabeth-Charlotte comme la reine la plus clémentine et vertueuse.

Le règne de Charles XIII commençait sous des auspices peu rassurants. La Russie et l'Angleterre se montraient hostiles à la Suède; il fallait à tout prix éviter de nouvelles hostilités. Se rappelant que la France avait été jadis sa plus fidèle et utile alliée,<sup>2</sup> Charles-Auguste chercha son appui.

La même politique le guida sûrement lorsque, après la mort subite du prince royal, il favorisa l'élection du prince de Ponte-Corvo (21 août 1810) qu'il adopta avec empressement. La plus touchante affection unit ces deux hommes pour le bonheur de la Suède.

Le 14 juillet 1817, le prince Oscar, fils du prince royal Charles-Jean atteignit sa majorité. La Suède et la Norvège, réunies en un royaume depuis 1815, exprimèrent à cette occasion leur attachement le plus sincère à la famille royale. Le sage et bon vieux roi eut une parole bienveillante pour tous; peu de temps après cette splendide fête nationale, Charles XIII fut obligé, à cause du déla-

---

<sup>1</sup> *Oratio qua sollemnem inaugurationem Caroli XIII atque Hedvigis Elisabethae Charlottae, celebravit Andreas Hulten.* — Upsalae 1812.

<sup>2</sup> Les relations les plus cordiales régnaient entre la Suède et la France sous Gustave III. Le parti dominant était français. La France de son côté avait à sa solde un régiment nommé le *Royal Suédois* commandé par des officiers suédois. — *Les Suédois depuis Charles XII* par BEAUMONT VASSY.



REVUE INTERNATIONALE.

, de remettre le gouvernement dans les mains

gmentèrent et le 4 février 1818, celui qui avait  
tion le « restaurateur de la Suède, » s'endormit  
, entouré des soins pieux de la reine et de son

t petit de taille, mais il avait de grands yeux,  
noblesse qu'adoucissait l'expression de la plus  
ux qualités de l'esprit et du cœur, il joignait  
e et beaucoup de simplicité dans ses mœurs et  
il protégea les arts et les sciences qu'il aimait  
seur. Enfin, chose bien rare sur le trône, il eut  
'en avoir, car il sut les apprécier et les con-

te ne survécut au roi que quelques mois. Une  
à une heure du matin, le 21 juin 1818.

IV, dont le couronnement venait d'avoir lieu  
lait se rendre en Norvège pour s'y faire sacrer,  
pressionné, remit son voyage et fit rendre les  
sa mère adoptive, la reine douairière.

Edwige-Charlotte furent inhumés dans les ca-  
Chevaliers, sépulture ordinaire de la famille

COMTESSE TOMASSUCCI, NÉE KLINCKOWSTRÖM  
(EDVIGE FERSI).

*arles XIII.*  
*de Suède.*

---

# L'ALCOOLISME

---

## DUCTION.

à une notoriété européenne, M. le  
il y a quelques mois, dans le grand  
médecine de Paris, dont il est le  
d'hygiène et de démographie, s'ex-

cupé, cette année, d'une question qui  
rations; je veux parler de l'alcoo-  
e donc pas au programme qui vous  
ons la reprendre. L'alcoolique est  
uis convaincu, pour ma part, que  
es sobres. Un pays paye bien cher  
ses de l'État ou de la commune,  
; verre d'eau-de-vie. L'alcoolique  
t, capable des pires inspirations. Il  
concitoyens, il entre pour plus de  
; des prisons; il peuple les hôpi-  
st ruineux pour sa famille et pour  
secouru sa misère et celle de sa  
re ses enfants scrofuleux, idiots,  
tailler pour suffire à leur subsis-

treux qu'il importe de faire con-  
nt échapper aux yeux les moins  
nt secrets et cachés! Il a fallu, pour  
servation de la science moderne,

E I  
dev

dev  
'enc  
sés  
, ra  
djo  
me  
hef  
, e  
ai c  
cur  
ne  
ons  
ive  
rse  
por  
qu  
pas  
x a

dir  
st r  
i de  
s o  
dire  
e c  
e h  
lui  
evr  
rés  
u d  
e s  
pass  
in  
, q  
iém  
.t p  
enc  
t si

*ria*, qui a remplacé depuis nombre *rrincette* et qui n'empêche pas tout le *postillon* ou *jambinet*, qui condamnait deux décilitres d'eau-de-vie à une goutte chauffée ensemble. C'était autrefois les gens, qui n'avaient pas grand temps à

conclure une affaire et traiter un client ou postillon tous les jours, souvent il survient dans le cours de l'année, des orgies; ce sont les fêtes de famille, les solennités religieuses comme les enterrements, les périodes de commémorations agricoles, les élections. On entre chaque mets, on ingère un ou deux *le trou normand*: c'est le succédané des Romains.

Le cidre à volonté, souvent le maître remplace l'eau-de-vie au cidre, et veut, le cidre roule sous la table chez lui. Les gens ont l'exemple que leur donnent leurs parents, du reste, on leur a fait boire du cidre sous l'influence du préjugé qui veut qu'un an, de l'eau-de-vie, sous prétexte de dis-je, ils en boivent indirectement en Normandie, dans la classe populaire, les ouvriers, prennent journellement leur dose et désignent modestement une dose d'alcooliques.

En région, les ouvriers des villes sont enivres. Avant le départ pour l'atelier, un morceau de pain; en y allant, tour à tour l'atelier même, nouvelle consommation; à la sortie du travail, nouvelles tournées de paye.

Il lui-même la journée d'un *solet* (ou d'un verre) ce qu'il boit. Il en a ressenti conséquemment, hébétude, faiblesse dans les jambes et de la marche.

Il est annexé au rapport de M. Claude.



produisent la pomme de terre, les grains et les betteraves est un poison terrible. MM. Dujardin-Beaumetz et Audigé ont établi, par des expériences sur des chiens, qu'il suffisait de 1 gramme 70 d'alcool amylique pur par kilogramme du poids du sujet auquel on le fait absorber, pour le tuer dans vingt-quatre à trente-six heures. Un homme du poids moyen de 80 kilogrammes serait tué par une dose de 136 grammes. Pour obtenir le même résultat avec l'alcool éthylique pur, il en faudrait 640 grammes.

L'alcool amylique produit même ses effets toxiques par la simple absorption pulmonaire. M. le docteur Lescœur l'a constaté à la faculté de médecine de Lille, où l'on avait installé, au laboratoire de chimie organique, une étuve chaude dans laquelle, au lieu de vapeur d'eau, on employait la circulation de la vapeur d'alcool amylique, parce qu'elle donne une chaleur constante de 130 degrés. L'appareil laissait échapper, par ses joints, un peu de sa vapeur. Au bout de quatre ou cinq jours, les personnes qui fréquentaient le laboratoire et dont aucune n'avait d'habitudes alcooliques, éprouvèrent un malaise tel qu'il fallut renoncer à l'emploi de cet appareil.

## I.

### L'ALCOOLISME AIGU.

L'alcool pénètre dans l'économie par trois voies. La première, celle qu'il prend le plus souvent, c'est le tube digestif. Après en avoir franchi la porte, il ne subit pas dans le sang des transformations chimiques comme on l'a cru longtemps; il pénètre, il s'incruste dans les tissus et modifie leurs propriétés, ou bien il est éliminé à l'état d'aldéhyde par les voies naturelles: point n'est besoin d'avoir fréquenté les laboratoires de physiologie pour connaître l'haleine caractéristique du buveur. Lorsque l'alcool reste dans l'organisme, ses deux lieux d'élection sont le foie et le cerveau. Lorsque, au contraire, il est exhalé par la respiration, il diminue les échanges gazeux, c'est-à-dire l'absorption d'oxygène et l'excrétion d'acide carbonique. C'est cette diminution des matériaux de combustion qui lui a valu la qualification d'agent d'épargne, titre auquel il a les mêmes droits que le thé et le café. Étant donné cette propriété il n'est pas surpre-

nant que le sang d'un individu empoisonné par l'absorption de l'alcool présente des caractères qui rappellent beaucoup ceux de la tétanie.

Mais l'alcool ne se contente pas de prendre la route de la sortie; il peut aussi se fixer dans ces organes. Il n'est pas rare de voir les ouvriers qui travaillent dans des locaux humides, devenir, malgré leur sobriété habituelle, de véritables alcooliques.

Enfin l'intoxication se fait même au besoin par la respiration. On a observé parfois, chez les blessés qu'on pansait, des symptômes qui se trouvaient pourtant dans l'impossibilité de boire. Le malade qui n'avait d'autre origine que le pansement. Mais le docteur de Gaulejac, en a cité de nombreux exemples. La thèse inaugurale sur le *Pansement des plaies par le charbon*, en soit, ce n'est pas par là habituellement qu'on se rend alcoolique, c'est son estomac.

L'estomac vide paraît absorber le poison plus facilement que l'estomac plein. Une expérience qui n'a rien de scientifique, mais à éviter l'ivresse en avalant une certaine quantité de lait ou de soupe. Nous savons donc que l'état des voies digestives influence sur la façon dont l'alcool est absorbé. Mais l'alcool absorbé, l'alcool engendre l'ivresse. Comment? Pourquoi? Nous l'ignorons, nous ne pouvons que constater que la nature devient sourde et refuse de répondre à nos questions. L'impossibilité de pénétrer les causes directes, nous savons du moins quelles conditions favorisent son action. Sans revenir à la qualité de la boisson, disons que l'état de bonne santé ou de misère physiologique a une importance considérable. Nul doute, en effet, qu'un homme qui boit de l'alcool pour suppléer à la nourriture ne se grise bien plus vite que le sybarite qui boit pour le plaisir.

Le climat a une influence énorme. Qui ne sait que les habitants du Nord supportent l'alcool sous les formes les plus fortes. En Russie, tout le monde est alcoolique et l'eau-de-vie est de l'alcool presque absolu; les étrangers en boivent dans cette contrée des doses massives qui seraient mortelles chez nous. C'est encore un phénomène remarquable que les Russes, sous leur climat humide, supportent bien les boissons fortes que les Américains qui, secs, et plus actifs, sous leur ciel brûlant, ouvrent la porte à l'intoxication alcoolique.

doivent aussi entrer en ligne de compte d'une résistance extraordinaire; D'autres, au contraire, sont des alcooliques Lasèque : une perturbation mentale traverse leur vie, surtout une tare héréditaire chez eux une prédisposition fatale. Deux types d'alcoolisme : l'alcoolisme aigu et l'alcoolisme chronique. Les symptômes sont temporaires dans le premier. C'est du premier que nous allons parler exactement que possible l'écho d'un aliéniste, dont nous avons l'honneur depuis plusieurs années. L'alcoolisme cérébro-spinal; car c'est dans les lésions de cette maladie, et elle y détermine des troubles sensoriel et moteur que nous décrirons.

Un coup de foudre peut foudroyer un homme d'âge mûr, comme celui d'avaler du poison, tomber morts comme frappés par la foudre. C'est rare. Le plus souvent, l'ivresse se présente en deux phases. La première se traduit par une excitation, et bien peu d'hommes n'ont pas connu cette phase. Quelques amis sont réunis autour d'une table, les bouteilles : leurs facultés intellectuelles, leur jugement légèrement ébranlé, ils deviennent incohérents assaisonnés d'une pointe d'humour. Ils appellent communément de l'esprit. Ils se sentent plus forts. Mais ils perdent l'équilibre et engendrent le bégaiement; ce qui était esprit deviendra

une scène de voir deux ivrognes, pris tout à coup dans les bras l'un de l'autre et se débattant avec des larmes. Car si quelques-uns ont une certaine tristesse, et c'est ainsi que le suicide est une des complications possibles de l'ivresse. Les alcooliques, dans la première période, à l'excitation, marcher, faire du bruit. Malgré tout, on a du sang d'agneau dans les veines.



#### REVUE INTERNATIONALE

Le second degré se manifeste par l'aneurisme de l'obscurcissement du sens moral. Le sujet est conscient; son état n'est pas un délire, mais une anémie. Or les hommes les plus vertueux ont des hallucinations terribles durant leurs rêves. Un exemple de ce second degré est présent à toutes les mémoires. Chacun connaît le voyage de Molière et Boileau avaient résolu d'aller, en son temps, à Rome. Molière, qui, heureusement, n'était pas un homme d'ordre, observa que ce ne serait pas glorieux d'aller à Rome sans avoir pris le temps d'y réfléchir, et il ne partit pas. Le lendemain l'exécution de leur projet fut ajournée. C'est alors que les citoyens sont battus. La deuxième période est la période du crime. C'est ce que raconte notre auteur italien. Un phénomène typique de cette phase, est la perte de la mémoire. Comme dans l'amnésie, voici le fait qui s'est passé, il y a quelques années, dans les principaux ports de France. On vit un médecin anglais et un commissaire de police se battre. Le lendemain, le cadavre du docteur anglais fut trouvé, percé de coups de couteau. Or il fut constaté que le commissaire de police qui, en état d'ivresse, avait frappé le médecin, ne se souvenait de rien. Le malheureux avait complètement perdu la mémoire et se trouvait dans la position affreuse d'un homme accusé d'un crime dont il n'a jamais eu connaissance. Il faut avouer que pour un commissaire de police, c'est un peu la tête! A cette période, les idées sont confuses et incohérentes; il passe d'un sujet à un autre sans ordre enchaînement, ce qui, d'ailleurs, n'est pas un phénomène d'entêtement remarquable. Expulsé d'un lieu, il va frapper à la porte, jusqu'au moment où il est admis. La troisième période, il roulera dans le ruisseau. Une jeune femme est poursuivie par un homme qui lui crie : « Je veux te tuer ! je veux te tuer ! » et elle se précipite dans le ruisseau. En résumé, un être dont il est impossible de dire qu'il est fou. Les hallucinations accompagnées de vertiges sont un des caractères de cette phase : témoin le fait de Molière qui voyait un ruisseau qui disait qu'il voyait les malades, et qu'il attendait que la sienne passât par là. Les troubles sensoriels sont fréquents : M. Bal-

mier, qui, lorsqu'il était ivre, croyait recevoir un coup de poing dans le dos, et ce qui le surprend, c'est qu'il avait beau se coller contre le mur, il ne sentait rien. Enfin, l'incoordination des gestes et des mouvements présente les troubles moteurs. Chacun connaît l'homme qui perd l'équilibre et manque à chaque pas, et qui ne peut pas se relever sans le d'insister.

On peut décrire cette phase de l'ivresse :

*laxitas membrorum, præpediuntur  
motus, tardescit lingua, madet mens,*

l'homme est renversé et il roule comme une masse dépourvue de connaissance, de mouvements, de sensibilité. Tout dire en un mot. C'est le troisième et dernier stade aigu, celui qui correspond à l'état comateux. Les phénomènes d'élimination s'activent : la surface de la peau, les sueurs, les reins se détergent en une abondance, la bouche se remplit de salive et d'une écume en majeure partie par la glande parotide. Les malades savent bien qu'ils entrent dans l'ivresse dès qu'ils ont le goût de la peine à cracher.

Le malade de Bacchus éprouve un léger malaise, une fatigue, de la courbature, mais, chez les natures fortes, on ne se fait pas attendre. Il ne faut pourtant pas s'attendre à des accidents même mortels. Une congestion envahit le poumon lésé par le poison ; l'hépatite, du côté du foie, des complications

à certains temps en temps des formes particulières ; on assimile l'homme à une bête féroce, est plus redoutable. On la considère généralement comme habituelle de l'absinthe. La forme apoplectique se montre violette, en état de coma, insensibilité absolue, a donné lieu à des méfaits, enfin l'ivresse prolongée : le plus souvent, elle dure en vingt-quatre heures, mais quelquefois un trouble permanent des idées et l'ivrogne Ball a observé ce fait chez un jeune homme

## REVUE INTERNATIONALE

outrageusement grisé après une  
re, dans le but de noyer son cli  
nie pathologique de l'alcoolisme a  
on trouve tous les tissus impr  
cerveau sont très congestionnés  
à traitement, il est bien simple  
ste à laisser l'ivrogne cuver  
ent cependant une intervention  
de apoplectique, il faut amener u  
née. Sans parler des vomitifs, t  
à d'arrêter l'empoisonnement c  
uttes d'ammoniaque dans un peu  
est trop grande, il est utile de l  
et le massage.

## II.

### LE DELIRIUM TREMENS

aborder l'étude de l'alcoolisme  
professeur Ball dans la descri  
ants et les plus terribles de ce vi  
. *tremens*. Il était sans nul doi  
fait allusion et Aristote nous pa  
racuse, dont l'ivresse vraiment  
. Mais le *delirium tremens* n'a  
iale qu'en 1813, par un médeci  
dant la lutte de Napoléon avec  
au-de-vie de contrebande y était

ns-nous quelles peuvent être le  
d'en étudier les manifestations.  
*tremens* est le corollaire d'une or  
gé de poudre pour partir, il fau  
ée d'alcool pour s'enflammer. M  
entelles doivent aussi être rang  
e: ce sont les excès de toute s  
as prolongées, excès vénériens, é

## L ET L'ALCOOLISME.

avoir reçu de son père une verte d'un accès de délire tremblant. Ici, le rôle de l'étincelle électrique qui les occasionnelles viennent encore d'une hémorragie, d'une blessure, d'une maladie aiguë et, dans cette catégorie en l'espèce est la fluxion de poitrine, les intoxications par l'opium et la morphine, les élémens que le plomb, prédisposent aux accès. Il n'est pas impossible que l'ingestion de boissons fortes, par exemple, détermine à elle-même des accès qui résultent ordinairement de l'abus de la bière les produit rarement. On a voulu ici accorder une place à la théorie de M. Ball veut bien que l'action en elle-même ne produise absolument cette théorie d'après laquelle on produirait jamais d'accidents convulsifs. Le délire tremblant s'observe en Amérique qu'en Angleterre et il faut en faire un objet de crainte qui, en interdisant strictement l'usage de l'alcool à ses coreligionnaires, avait fait disparaître la maladie. Le meilleur âge pour la maladie est entre quarante et soixante ans, alors que l'individu est au déclin de la vie et que les conditions de l'existence sont défavorables.

Le délire tremblant puisse éclater d'une façon brusque et est accompagné de symptômes avant-coureurs. La période prodromique est caractérisée par l'irritation du système nerveux, une interruption du sommeil, une tendance à boire plus que d'habitude. Une fille disait : « Quand notre père se met à boire, nous le savons toujours à l'avance, par son humeur et devient très méchant. »

Après, le délire commence. Ce qui précède le délire, le malade passe ses nuits dans un état d'agitation. Un caractère plus pittoresque, est fourni par les hallucinations, surtout du côté de la vue : les visions de lions, de rats, de serpents, d'insectes, de figures d'ombres et sur son lit ; il a de la zoopsychomanie, dans l'esprit des notions fausses et constantes. Le délirant est aussi en butte à des hallucinations auditives.

REVUE INTERNATIONALE

tactiles ; il se croit piqué  
le piquent cruellement  
leur nature, sont agacés  
ats mordent, les lior  
at, les voix préfèrent  
explique les fureurs d  
l a le courage d'un  
rtaines heures. « Dix  
cette espèce de for  
celants, ses cheveux  
rinces des dents, crac  
l le tableau plus hid  
prochent, imprime s  
s mains sont libres,  
vantables. » (*Diction*  
).

le plus constant de  
semble de l'individu  
oureux ne peut même  
phénomènes d'excitati  
ssion, qui peuvent re  
ttu et son pouls bat  
car le *delirium tremens*  
e, le sujet est couv  
rlant d'un de ses cl  
distance quand le v  
i vieux tonneau. » C  
ation, l'angoisse préc  
ne fluxion de poitri  
ionce par le retour  
l'amendent et les ha  
paraître dès que le n  
urité. On guérit cinc  
brusque du cœur, l  
ailleurs, si on ne me  
uérissent, car quelques-  
ntale.

incipaux phénomènes  
*delirium tremens*. N  
ui se résume dans l'i

yeu du chloral et de la morphine. Il prend pour tout le monde: Gardez-ent l'alcoolique d'un stimulant qui est essaire au fonctionnement de la mal au malade en potion cordiale ou en

### III.

#### ISME CHRONIQUE.

peuples que parce qu'il *assomme* les à coups de massue. L'ivrogne, en ef-malade. C'est à ce point de vue spécial, ol sur la santé, que je vais m'attacher oins de l'alcoolisme que des alcooliliminuer le nombre de ces derniers, ortrait et de les placer en face d'eux-enfant qui pleure devant une glace.

et un plaisir de remercier publique-ean de la Bâtie, qui a fait des alcoolilétudes, d'avoir bien voulu me prêter, ses observations.

gage journallement dans les cabinets

quelque chose pour me faire dormir. nt de mes insomnies, si je ne souffrais ivre le moins possible, lorsque j'entre ceux-ci s'attiédissent, dès que je suis qui, autrefois, était pour moi le bien-nuis indéfinissables.

cteur? On dirait des sensations élec-tements, tiraillements, élancements.... nirai certainement par croire qu'il y n insecte, par exemple, qui s'amuse à lans le gras des jambes. Je m'estime soubresauts ne me prennent pas. Et xemple — il faut avouer que la veille

j'avais mieux dîné qu'à l'ordinaire — j'ai cru qu'une inconnue qu'acharnée, prenait plaisir à écarter mes les uns des autres et à les tordre ensuite sur eux conté tout cela à mon vieux médecin. Il a parlé taxie locomotrice. Voyons, docteur, que puis-je bien vous que mon imagination soit affectée, que je sois lucinations douloureuses?

— Attendez. Racontez-moi la suite. Vous devez endormir. Comment vous comportez-vous dans le vous des rêves?

— Des cauchemars plutôt. Un soir, des bœufs et une autre fois, des serpents me menaceront; ou les détonations d'une bataille, les sifflements de balles.

— En somme ces accidents sont toujours dirigés. Et votre réveil?

— Il n'est pas pénible. Mais, en mettant le pied, j'ai prouvé presque tous les jours comme un malaise; je tourne, mes yeux se troublent un peu; ce moment-là et j'ai alors un semblant de vomissement; je crache blanchâtres et transparentes, le contenu d'une cuiller peu près.

— Mon diagnostic est fait; que buvez-vous?

— Ah! j'oubliais de vous dire, docteur, qu'après un repas glorieux, me sentant légèrement mal en train et sans avoir contracté l'habitude de prendre tout de suite et à jeun d'eau-de-vie.

— Je comprends.

Les intoxiqués de tous les genres ont ce point commun.

Le morphinomane n'a pas la force d'aller à son travail, stimuler en prenant, dès son réveil, sa première dose de morphine. La femme qui s'empoisonne avec de l'éther finement couchée, si elle ne croyait puiser un peu de plaisir humain passionnément la fiole qui ne la quitte jamais.

L'alcoolique qui ne se doute pas de son état, et qui je viens de reproduire les confidences, est un type. Il se présente toujours à nos consultations pour nous raconter ses misères de son sommeil. Mais il rit au nez du médecin et ne veut pas l'éclairer sur son mal.

— « Un tel boit plus que moi et il n'est pas malade ».

Il opposera toujours cet argument, sans vouloir

me doit compter avec la profession,  
nt de l'individu.

signes que nous venons d'étudier, — millement avec crampes et soubresauts, une note terrifiante, *pituite* glaireuse, des vomissements, des diarrhées, des selles sont amplement suffisants pour poser le diagnostic d'un début d'intoxi-

Il doit fatalement avoir mauvaise habitude, qui peut être communiquée à l'alcoolique, quand toutefois ce dernier est dans la transformation de son caractère, tendance particulière au mensonge.

que l'alcool développe surtout chez  
boit arrive à pleurer sans motif. Si  
terroge sur ses habitudes, elle n'en-  
ant dépit. Et je ne parle ici que de  
dans les services hospitaliers. Car  
tèle, un médecin ait l'aplomb de de-  
oit de l'absinthe. Et pourtant, il y a  
intoxiquées, l'alcool ayant grande  
udes sédentaires.

s de diagnostic, c'est parce qu'il faut que l'alcoolisme ne peut plus se dissimuler. Cette affection, dont l'étude réelle remonte à une trentaine d'années, a des caractères si précis, qu'on ne peut plus douter de ses observations.

que de plus en plus comme science, peu un art par l'étude de la physique. Néanmoins, pour reconnaître le vrai besoin d'être doué d'un sens spécial du front nettement accusé, la ride que je ne sais quel mélange d'ahurissement se dessine sur sa physionomie. Tout cela ne constitue pas l'élément de diagnostic nécessaire et suffisant, mais ce peut être l'éclair lumineux qui guide le médecin dans les habitudes du malade.

Malade parle pendant que je le dévi-



E INTER

e entra  
ns incer  
petit tre  
ée? J'ai  
icereaux  
n faut p  
et ses e  
que ch

jué, mal  
dre dans  
s ses fo  
à voir  
issera p  
s aussi  
ntoxiqu  
ains et  
parisien  
ressés. C  
igts vac

st peut-  
3. Il affe  
l par in  
t d'ango  
'alcooliq  
écis, ph  
ie. Et qu  
veut tri  
de son

liraison

---

# CRISPI

RACTÈRE - SA POLITIQUE

PAR

ITALIEN<sup>1</sup>

---

(Suite).

es élections de 1865, le programme du  
aujourd'hui, — de celui que Bertani in-  
homme d'État le plus apte à effectuer le  
i sa destinée, comme personne n'en dou-

variantes près, — variantes suggérées  
que Crispi n'a, un seul jour, cessé de  
éputé, celui qu'il effectue avec esprit de  
us de trois ans qu'il est au pouvoir.

ême n'est pas la marque la moins saillante  
nscience de ce mérite, que ses plus impla-  
nt lui refuser, et il en est justement fier.  
he parlementaire, à Naples, en 1884, l'ac-  
disait : « Mon seul titre à un tel honneur,  
ma constance et ma fidélité aux principes  
à une époque où les apostasies sont si  
communes. » Il disait encore, à la même  
État, arrivés à un certain âge, devraient  
ne de laisser après eux une bonne re-

octobre au 15 mai.

e reproduction réservés.

## REVUE INTERNATIONALE

mée. Si, dans leur longue existence commettre quelque erreur, leur soin s'est à l'effacer. Il faut laisser derrière soi l'âge d'estime. »

Il n'est pas à lui que pourront jamais songer en faisant allusion à un homme, manqué de caractère : « Le pouvoir des sciences faibles et les âmes irrésolues ont plus d'une fois ses intimes l'ont entretenu dont il laisserait le pouvoir. « J'ai une loi libérale. » Car l'amour de la vérité partagent son âme. Le premier l'a aidé à pu faire supposer qu'il fût autre. Au fond, ce qu'il veut, ce qu'il a voulu dans l'orbite de la loi, la loi devant la volonté nationale.

∴

Il est rare qu'un homme d'opposition expose son programme tout entier. Crispien a eu ce bonheur, ou il l'aura. Il a jusqu'ici d'appliquer jusqu'au bout la meilleure preuve, s'il en était besoin, de son d'État vraiment supérieur. Il était en position.

Il Crispien a pu, comme conseiller de l'État, exposer les principes et aux idées qu'il professait. Ces principes et ces idées avaient été l'œuvre d'une vie qui démontrait l'étude et la réflexion. En 1860, que, devenu secrétaire d'État, jouissant de toute la confiance de l'empereur et de la toute-puissance, il eût, sans hésitation, consultatifs, effectué tout un plan de réorganisation et de légèreté, de prévoyance, de réflexion, de pensée que chaque décret qu'il émettait avait une préparation préalable. La même année, son avènement au pouvoir, en 1887. Il avait passé les années passées aux affaires, si les

nt été le fruit d'études entreprises et achevées  
ans son œuvre il n'y a rien de hâtif. Certes, ses  
pu être remaniés et corrigés, car aucun chose  
elle ne soit encore perfectible. Mais sa pensée  
s été respectée et a toujours triomphé de toutes  
si bien de celles des amis que des adversaires.  
i aussi, que les réformes que proposait le pre-  
'il faisait accepter étaient la conséquence et le  
approfondies, des méditations réfléchies du dé-  
rispi aura réalisé en quelques années de pouvoir  
longue vie consacrée à la politique.

..

s réformes que Crispi n'a cessé de réclamer du  
it d'abord et ensuite de celui auquel il appar-  
éforme de la loi électorale, la réforme de la loi  
nunale, la réforme tribulaire.

rispi avait rêvé et voulu l'égalité des Italiens  
de tous les citoyens, du moins, qui ne sont pas  
t qui peuvent exprimer librement d'eux-mêmes  
ua pour une large part, comme député, à ren-  
loi sur l'électorat politique. L'art. 100 livrant  
un grand nombre d'électeurs qui en eussent été  
rès grande partie, à ses efforts. Il a pu dire à  
dernier discours, qu'après une expérience de  
ait aucun sujet de regretter la confiance qu'il  
corps électoral.

la, comme ministre, l'œuvre commencée comme  
ant les dernières inégalités qui subsistaient en-  
e peuple italien en classes.

ent égaux devant l'État, depuis que la réforme  
elé aux urnes politiques tous ceux qui ont la  
vote; ils n'étaient pas encore tels devant la  
t la Commune sont les seules entités sociales  
sse logiques et fondées sur l'ordre naturel des  
t la cohérence exigeaient et rendaient urgent  
nssent cette égalité et que tous les contribu-  
ne temps, directement ou par la délégation que

confère le vote, des administrateurs publics. C'est ce qu'il a fait par la loi provinciale et communale.

Une semblable innovation donnait lieu à des appréhensions de la part des gens timorés. On se demandait quel en serait le résultat. L'expérience a prouvé que les craintes étaient injustifiées. C'est qu'en effet, comme Crispi l'a dit encore dans son discours de Palerme, « les réformes radicales se présentent, de prime abord, comme une cause de faiblesse pour l'État. L'admission des classes inférieures aux honneurs de la vie publique, leur élévation à la dignité de peuple, engendre généralement la crainte que l'équilibre social n'en soit ébranlé; mais l'intérêt même qu'acquière les nouveaux éléments à ne pas troubler cet équilibre est une garantie de son maintien et de son affermissement. » Les nouveaux venus deviennent de la maison et ont désormais intérêt à ce qu'elle soit solide et durable. Il est à remarquer d'ailleurs qu'en étendant le droit de vote administratif, la loi présentée par Crispi entourait l'administration des communes de toutes les garanties possibles contre la légèreté, l'inertie ou la vénalité des administrateurs.

La troisième grande réforme réclamée par Crispi n'est pas encore achevée. La réforme tribulaire est pour lui, avec la création d'institutions de prévoyance, le moyen le plus sûr de résoudre, en Italie, le problème social. Il pourra introduire dans la législation tribulaire bien des modifications transitoires, bien des réformes partielles. Le principe radical qu'il a toujours défendu est celui-ci: imposer la rente, mais de façon à ne pas toucher au nécessaire et à ne frapper que le superflu.

L'application de ce principe est peut-être malaisée. Il y a des limites à déterminer qu'il est difficile de préciser. Remarquons cependant que c'est encore là un point où Crispi se rencontre avec le prince de Bismarck. En 1881, à la Chambre prussienne, le premier chancelier de l'empire allemand disait qu'on ne peut ni ne doit demander de contribution à celui qui vit du fruit de son travail et que l'impôt doit commencer là où commence le capital productif. Telle est aussi, pour Crispi, la base de la réforme future des impôts.

Le moment où il est venu au pouvoir était peu favorable à un remaniement des lois tributaires. C'est, sans doute, la seule raison qui l'a fait ajourner.

Car, c'est à cette double qualité surtout que se reconnaît l'homme d'État: la stabilité dans les principes, l'esprit d'opportunité dans leur application.

Sans sortir du sujet, nous en trouvons tout de suite un exemple. Théoriquement Crispi, comme tout son parti, a été contraire à l'impôt sur la mouture, qui était trop souvent un impôt sur la faim. En Sicile, en 1860, il l'avait aboli sans hésiter un instant. Des raisons politiques le voulaient. Cela ne l'empêcha de voter, il y a quelques années, contre l'abolition de ce même impôt, tout en le condamnant, parce que, en raison des conditions où se trouvait le royaume d'Italie, cette abolition était d'une opportunité douteuse et les effets n'en pouvaient être ceux auxquels on s'attendait. On privait l'État d'une source de revenus dont il avait besoin, sans pour cela améliorer le sort des pauvres. Le pain ne pouvait être à meilleur marché tant que subsistaient les droits d'importation sur les grains et sur les farines. L'abolition de l'impôt n'allait donc qu'au bénéfice d'intermédiaires peu dignes d'intérêt.

Améliorer le sort des classes moins favorisées, éloigner par là les dangers des problèmes sociaux, est une des pensées constantes de Crispi. Il y travaillera par la réforme tribulaire quand elle sera possible, il y travaille par des lois d'un caractère social, telles que celles sur la transformation des œuvres pies et la création d'institutions de prévoyance.

Ses vues sur le problème social ont été exposées dans un remarquable discours prononcé à Palerme le 15 mai 1886, devant un public composé en grande partie d'ouvriers.

« Le XVIII<sup>e</sup> siècle, disait-il alors, nous a donné l'émancipation de la bourgeoisie; le XIX<sup>e</sup> siècle doit nous donner l'émancipation de la plèbe. Par cette émancipation nous obtiendrons la concorde des différentes classes sociales, l'égalité en ce qu'elle a de possible et l'unité morale du pays. La bourgeoisie n'a plus rien à demander et à obtenir. Elle gouverne, elle administre, elle possède la richesse nationale.... La plèbe manque de tout. Sa renaissance ne fait que de commencer.... La nouvelle loi électorale ouvre aux ouvriers la voie par laquelle on arrive au gouvernement du pays. Ils sont électeurs et éligibles. Mais ils ne sont pas encore aptes à exercer leur droit électoral; il leur manque l'instruction nécessaire pour exercer leur droit, ainsi que la rétribution du mandat législatif, qui leur permettra de siéger au Parlement.... »

Après avoir montré de quelle façon la bourgeoisie avait atteint sa position actuelle, il indiquait les moyens d'émanciper les classes pauvres : dans l'ordre matériel, la création de maisons ou-

REVUE INTERNATIONALE.

de cuisines économiques, de magasins coo-

ral, la fondation de catéchismes hebdomadaires  
les droits et des devoirs des citoyens; la fon-  
ntaires, d'écoles professionnelles, d'asiles pour

nomique, la fondation de caisses d'épargne, de  
pulaire, d'ateliers sociaux, de caisses d'assu-  
lents du travail manuel, etc.

i sur le droit au travail:

1848 ont proclamé le droit au travail. Mazzini  
erronée et lui en opposait une autre: le devoir  
e les deux formules peuvent se concilier. Lors-  
aient du droit au travail, ils ne pouvaient en-  
ue ouvrier a le droit de travailler pour vivre.  
l'ouvrier a le devoir de vivre en travaillant.  
l'inertie abaisse et ravale....

nule sociale est la suivante: association du tra-  
i sorte que l'un et l'autre aient leur part de  
i de leur valeur respective. Pour élever le tra-  
ital, il est nécessaire d'une loi sur les grèves  
s prud'hommes, de l'institution de caisses de  
eliers sociaux....

voir le droit de refuser son œuvre et d'aban-  
nd il croit que sa tâche n'est pas rétribuée con-  
te, aux exigences des temps, aux besoins de

met en grève ne doit être puni qu'en cas de  
s droits d'autrui ou d'atteinte à l'ordre so-

œuvres pies se relie aussi, dans la pensée de  
lu problème social. On se souvient que pen-  
cile, Garibaldi, par inspiration de Crispi, avait  
s dommages causés par la guerre et par la ré-  
es œuvres pies qui n'étaient destinées ni aux  
gents, ni à l'enseignement, ni à des buts de  
me actuellement devant les Chambres est la  
t que Crispi avait en commun avec Cesare

Italie, un patrimoine d'un milliard et demi,  
revenus avaient parfois, jusqu'ici, les destina-

aux postulats des sciences sociales. Dès Crispi avisa au plus pressé : il approuva l'œuvre d'anciens, il érigea nombre d'œuvres à la loi présentée, fruit de longues études qu'il collectif approfondi, offre une réforme complète.

∴

Si dans ses idées politiques n'a pas été des principes administratifs. Il était unitaire, une époque où les esprits les plus au-delà de l'idée d'une fédération italienne. Rome seule pouvait être la capitale de l'Italie. À Garibaldi la formule d'après laquelle l'unité italienne devait passer par la conquête des annexions, l'unité italienne devint une réalité, au Capitole. En 1866, un ordre du jour de la capitale de l'Italie fut accepté et voté par Crispi....

Sur l'initiative internationale, Crispi a toujours voulu la même : c'est le seul moyen, à ses yeux, de maintenir la paix. On ne recherche que l'alliance des forts. Pour les armements, même si son parti a toujours professé, — c'est encore une fois avec le prince de Bismarck, — que pour les dépenses qu'occasionne la paix armée, ou la guerre militaire, ces dépenses sont moindres que causerait une guerre, même une guerre qui a souvent induit en erreur sur la force qu'il réclamait de forts armements, il devait se dire, au contraire, que désire la paix. L'ancien adage *Si vis pacem, para bellum* est plus vrai que nous ait légués la sa-

vement intéressé aux questions militaires. Il n'a pas eu d'avoir été, à Palerme, en 1848, l'organisateur, et en 1849, l'organisateur de la défense, et en 1889 la pensée de tous ses votes au sujet des armements ces termes :



ERR

is d  
et  
ara  
m  
ir n  
e la  
ort  
qui  
ida  
a c  
uoi  
rai  
arc  
és.  
de  
ése  
atic  
for  
es  
re  
Pro  
vol  
nt i  
e t  
plea

..

cas  
pi.

..

fa  
lé  
éra  
, re  
cet

CRISPI.

vé, malgré tout,  
au parlement for  
était sur le point  
: l'en empêchèren  
re de 1866, la con  
Couronne, la réac  
ent de la gauche  
as plus tard, après  
arlement de 1865

partis adversair  
on, elle voulut me  
dentiel. Ses mem  
résidence: deux r  
et de Crispi. Le  
ini fit pencher pou  
ence. Mordini n'é  
lus le candidat m  
ullottage, preuve c  
e centre gauche

Depretis et De L  
de scrutin.

nnage le plus en  
rons dit plus hau  
ement au pouvoir.  
e et de stabilité.  
ui faisait des ava  
tre de l'intérieur,  
des États sardes  
e rendait chez lu  
des combinaisons  
ne était ultra-dém  
nme, faisait dire d  
réaction!

ementaires, Crispi,  
s acceptables.

Martino, Boggio  
ulier à Crispi. Il  
offe, — s'il n'avait  
aurait voulu être l  
commençait à don

#### REVUE INTERNATIONALE

prochement politique le p  
de Crispi. Rattazzi avait  
occasion, par le chef de la  
sait d'une sorte de parti p  
u'en 1862, par exemple, il s  
quel sujet Crispi va-t-il bi  
ait y avoir entre eux de fré  
tique des affaires; il n'y av  
e leurs principes. Aussi, qu  
ia tous deux à Florence, dan  
Vecchio, n'eurent-ils aucun  
is lors, sauf sur quelques po  
ons incidentales, leur amitié  
ontairement devant Rattaz  
parle de lui avec une admi  
ante ses hautes qualités d  
ait bon, foncièrement bon.  
raient par une affabilité sir  
ès l'ouverture de la session  
ent remanié, tombait sur un  
rvice de la trésorerie. Lan  
reconstituer le cabinet: il y  
Chiaves, De Falco, Scialoja,  
cela plus de force. Alors ce  
vait se prolonger, et pendant  
se balançaient.

re avec l'Autriche s'annonç  
es pouvoirs extraordinaires  
à la sûreté publique. Comm  
ion chargée de l'examen d  
ses lignes générales, s'effor  
exigences du moment. A ceu  
et cherchaient d'entraver la  
e l'honneur et le renom ital  
uerre qui se prépare, disait  
de peu de durée, ni de peu  
guerre nationale, celle qui s  
rera son indépendance. Ce  
té l'exige. L'unité italienne  
taliennes.

ations de la Chambre et des tribunes, il

'avons pas eu de guerres véritablement  
s révolutions, des guerres civiles, mais  
ule, se soit mesurée avec l'étranger. Or  
talie a besoin d'un « baptême de sang. »  
ssa à une forte majorité.

, on voulait constituer un gouvernement  
principaux éléments de force du pays  
u la part la plus large et la plus émi-  
taliennes.

l Crispi reçut des ouvertures pressantes  
e que l'on entendait constituer. Les dé-  
été chargés d'engager les pourparlers.  
désirait nullement aller au pouvoir, et  
erre appartenait à ceux qui l'avaient  
t que si sa présence dans le nouveau ca-  
mener d'autres personnalités politiques  
it résigné et aurait accepté un porte-

suivirent au commencement du mois de  
reprit directement et en personne. Il  
me plus que démocratique. Il tâcha de

composerons, lui dit-il, formera l'éton-  
montrons au pays ce que vaut, ce que  
Ricasoli.

ns la composition du cabinet. On lui of-  
iculture; à Crispi était destiné celui de  
tefeuille de la marine.

rispi pour se consulter avec lui. Il n'ai-  
uel il aurait été préposé. Il finit par dé-  
te.

cussion importante avait lieu à la Cham-  
ncières à prendre en vue des conditions  
es graves circonstances qui se prépa-  
oi, tel que le proposait la commission,  
a rente. Dans les séances du 16 et du 17,  
discours et par son vote, en faveur de

article, qui obtint 145 voix contre 141. Ce résultat était un triomphe pour la gauche. Rattazzi et Ricasoli étaient au nombre de ceux qui avaient repoussé l'article.

Le soir même du 17, Ricasoli envoyait à Crispi son secrétaire Alestino Bianchi pour lui demander un nouveau colloque. Il s'agissait encore de la formation du nouveau ministère, qu'on appelait déjà « ministère d'union et de conciliation. » Crispi refusa de recevoir Ricasoli. Après le vote, il ne croyait plus une alliance possible entre eux.

Crispi se félicite encore aujourd'hui de sa détermination d'alors. Il n'aurait pu empêcher les erreurs diplomatiques et militaires qui ont été commises.

..

La guerre de 1866 est une des pages les plus sombres de l'histoire moderne de l'Italie. L'alliance avec la Prusse n'avait été combinée qu'à la suite du consentement de l'empereur Napoléon III avec lequel le cabinet de Florence s'était lié par des accords secrets.

Le but de Napoléon en consentant à l'alliance italo-prussienne avait été de dominer, à un moment voulu, les deux pays, d'intervenir peut-être au moment des hostilités, de pouvoir au moins, à l'issue de la guerre, imposer sa volonté.

— Faites l'alliance, avait-il dit, mais ne vous engagez pas à rien. Quel que soit le résultat de la guerre, la Vénétie vous est acquise: le programme de 1859 s'achèvera cette année. *Il suffit d'une sanglante démonstration sans besoin d'humilier l'Autriche.*

Au début, Bismarck ne soupçonna pas l'existence de pactes secrets entre le cabinet de Florence et celui des Tuileries. Il ne tarda cependant pas à les deviner et à s'apercevoir que le gouvernement italien ne faisait rien sans le consentement de Napoléon III. Il disait, le 15 juin 1866, au comte de Barral, ministre d'Italie à Berlin: « Je regrette d'apprendre que chez vous l'on puisse vouloir commencer par attaquer le quadrilatère, au lieu de le porter au fond de l'Adriatique et obliger l'Autriche à accepter le combat, en rase campagne. *Il y a là une pensée qui m'inquiète.* » Plus tard il disait à Crispi, en parlant de la paix de Nikolsburg:

— Je n'ai pas voulu que nos armées entrassent à Vienne. Je m'y suis opposé et j'ai eu à lutter contre le roi Guillaume et contre tout le parti militaire, enivré des victoires foudroyantes qu'il ve-

eu gain de cause. Je ne voulais pas  
mie irréconciliable, nous pouvions en  
ne pouvais pas compter sur l'Italie.  
trait faible.... »

..

re venu de Paris: « Il suffit d'une dé-  
besoin d'humilier l'Autriche » que la  
surdement conduite par l'état-major  
, dans sa bonne foi de soldat, ignorant  
, se préparait à conduire son corps  
it-major général répétait les erreurs  
tourner le quadrilatère, comme l'au-  
parer de la vallée inférieure du Pô, de  
riche, de marcher dans la direction de  
ur les forteresses. Elle rencontra à Cu-  
les, l'armée autrichienne sous le com-  
vert. Des deux côtés on combattit avec  
montra le digne descendant des vain-  
e fois, il lui était défendu de vaincre.  
armes. Le soir, chacun rentrait dans  
ait que, le lendemain, l'armée italienne  
n fut rien. A sa grande surprise, il ap-

prussien stimulait le cabinet de Flo-  
a s'y refusait. Vint l'armistice. Medici  
de Trente, Garibaldi était à peu près  
rdre de battre en retraite et obéit.  
ait de patriotes frémit de rage. Jamais  
ncre ne s'était présentée. Cette occa-  
perdue par de misérables intrigues

imé Louis-Napoléon, a dit Crispi. Mais  
aine pour lui n'eut plus de bornes. Et  
iora cessa pour toujours, quand nous  
l, — s'était prêté à d'aussi basses com-  
1866 a été perdue parce qu'on a voulu

..

Crispi ne prit qu'une part effacée et pagnie de 1866. Il trouva cependant le mo côtés de Garibaldi.

Aux approches de la campagne, les au le premier entre tous, firent des démar pour l'inviter à prendre le commandem s'annonçaient nombreux et enthousiastes. mille; les empêchements que le gouvernem leur équipement, les réduisit au tiers de c

Ce fut Fabrizi que les amis du général cher Garibaldi.

Le 10 juin 1866, Fabrizi arrivait à Capi de la part du gouvernement et de ses comp le commandement des volontaires. Le mêm pour le continent et de Gênes se dirigeait lieu la concentration de toute la vaillante les parties de l'Italie, accourait en foul gagna le lac de Garde et la vallée de l'A

Crispi se trouvait à Reggio d'Émilie po lorsque, les hostilités étant déjà commencé barreau, Carcassi, dont le fils était engag Alpes de Garibaldi, lui proposa de profiter rendre visite à Garibaldi. Aussitôt dit, auss partent pour Salò, sur le lac de Garde. Ils des trains, sont retardés par d'autres enco rivent. Pendant que Carcassi va à la rech se rend auprès du général. Il le trouve su voiture avec un ou deux officiers. Le géné major, était déjà à cheval, prêt à l'accom

— Venez-vous avec nous ? demande G

— Volontiers, mais où ?

— Passer une inspection aux avant-po

— Soit ; me voici.

Le général lui fait prendre place à sa brizi caracolant à droite de Garibaldi.

Tout va bien à l'aller. Le général desc

onne des ordres et remonte en voiture  
 ' général.

signalée; il est attendu au passage. Pen-  
 il redescend la vallée, les hauteurs voi-  
 eurs autrichiens et une pluie de balles  
 ocher cingle les chevaux, Fabrizi donne  
 e découverte, où Crispi sert de rempart  
 au plaisante aventure, pendant que les  
 On avait affaire à des *Jäger* tyroliens,  
 ise rouge du général formait une cible  
 fâcheuses circonstances, personne ne fut

lgraphe le renvoi de la cause. Il reprit,  
 'avocat.

∴

ent la campagne de 1866. Il a dit: « On  
 e si la guerre de 1866 n'a pas eu les ré-  
 us, c'est parce qu'en Italie on manqua  
 e deux puissances. Si les ministres d'alors  
 le chef de nos armées avait joué le rôle  
 s ne nous serions pas engagés dans une  
 à Custoza; nous serions allés à Vienne  
 Autriche. » Dans une lettre qui a paru  
 de Saint-Simon a confirmé ce jugement.

∴

se de 1866 fut suivie du mouvement in-  
 Tandis que d'autres attisaient le feu et  
 passions, Crispi employait toute son in-  
 prits de ses compatriotes, et se faisait, à  
 onseiller écouté de mesures conciliantes  
 On a dit que Ricasoli eut, un moment,  
 issaire civil à Palerme, en lui conférant  
 il aurait rencontré l'opposition de la  
 'refus de Crispi.

UN ITALIEN.

(e *liberalson*).

---



## LES DEUX SALONS DE

---

### I.

#### LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Lorsque, dans nos petites villes de province, le marché qui suit est généralement détestable, on conjecture qu'après la grande orgie de l'année 1890 s'écoulerait dans le recueillement. Ceux qui l'ont cru se sont heureusement trompés. Ceux qui ont suivi notre longue fête internationale ont vu un redoublement d'activité dans toutes les branches de l'art. Pour ne parler que des beaux-arts, nous ne pouvons nous empêcher de nous plaindre, et, par suite de la scission qui s'est faite dans la société des peintres, nous avons deux salons fort brillants l'un et l'autre. Aussi ma tâche est-elle chargée par la rare abondance de la matière, aujourd'hui à dire un mot de la « maison-mère » des Salons, les Champs-Élysées, tandis que l'exposition rivalise dans le magnifique palais du Champ-de-Mars.

Parmi les peintres illustres qui sont restés à Paris, je citerai d'abord M. Bonnat qui a retrouvé dans son atelier les traits sympathiques de M. Carnot. M. Bonnat avait déjà montré en 1889 dans tout l'éclat de sa gloire officielle. Le Carnot de M. Bonnat est, au contraire, en petite tenue, qui n'est chamarré d'aucun ordre ni de aucune décoration. Vous et moi sur un fauteuil de cuir. Plus exac-

tails, l'artiste a eu le tort de vul-  
 et, tout en le serrant de plus près,  
 ns ressemblant parce qu'il n'a pas  
 de bienveillance qui anime la phy-  
 gistrat.

le M. Bonnat est toujours un peu  
 me de C<sup>...</sup> il a exagéré l'expression  
 ne de ce beau visage de patricienne.  
 ne puis que louer l'ensemble et les  
 bras et du corsage aux reflets cha-  
 e dernier chef-d'œuvre le peintre  
 é.

la touche que se distingue un pein-  
 ion moins populaire, M. Benjamin  
 fois, à déployer toute la souplesse  
 se délicatesse des nuances que nous  
 la salle d'honneur: *Beethoven et*  
*naître* est en effet assis à son piano  
 t par ses divins accords les musi-  
 uns un recueillement profond. Cette  
 chose de singulièrement poétique et  
 Camposelice à qui appartient au-

evanche un second tableau inscrit  
*rix*. Cette femme nue entourée de  
 our symboliser l'irrésistible puis-  
 , » et si la tête et les jambes sont  
 la poitrine et la gorge sont peintes  
 mais le public s'est toujours montré  
 d. Benjamin Constant et *Victrix* a

urs, de critiquer les grands hom-  
 nt faire la part de mes préjugés et  
 n de dédaigner ce que les Italiens  
 rtifice habile qui consiste à sacri-  
 mieux faire valoir la portion qu'on  
 est des maîtres qui réussissent par-  
 pe-l'œil, et quand j'examine à la  
*tombeau* de M. Bouguereau je ne  
 létail aussi bien que l'ensemble, al

parfaite beauté de l'ange qui répand un éclat lu  
de la grotte, aussi bien que l'attitude touchante  
saintes mères de l'Église naissante qui, venues po  
adorent le Dieu ressuscité.

Ce sont aussi des esthéticiens intransigeant  
M. Gérôme. Le premier qui est aujourd'hui not  
de batailles expose une grande toile où les con  
une fort belle manœuvre d'artillerie; le second  
sage de moyenne grandeur, mais d'un prix in  
voyons un lion poursuivant des gazelles. C'es  
trois personnages qui fait courir un frisson dans  
sommes heureux de constater l'élévation persi  
sans déclin.

M. Henner mérite aussi le même éloge, et  
dans l'école moderne n'a su mieux faire contr  
les ombres, bien qu'il y ait un peu de monoton  
en l'occasion de le dire récemment, — dans la  
alsacien. Je regrette également que les deux f  
aux Champs-Élysées aient l'une et l'autre la t  
nez et le menton pointus. Passe encore pour le p  
Il fallait bien la peindre telle qu'elle était, ma  
cotte, M. Henner était libre et tenu de choisir  
pes caucasiens, et M. Lefebvre n'y eût pas mal

Quand on a nommé M. Lefebvre, il est vr  
chelle, et c'est à ce talent sympathique, en p  
nous devons le plus beau tableau du salon de l  
tre a choisi néanmoins un sujet singulier et c'  
gende que celle de lady Godiva:

« C'était, nous dit-on, la femme de Lœfric  
timide comme un agneau, douce comme une c  
était sans tache et sa pudeur scrupuleuse. Un  
tants de Coventry suppliaient le comte Lœfric  
accablants, elle intercédait pour eux. « De par  
guerrier, je ne remettrai aucun des impôts qu  
liez promener à cheval, nue comme l'enfant q  
d'un bout à l'autre de la ville. » Il pensait ain  
dition impossible: lady Godiva l'accepta: « Je  
dites, répliqua-t-elle, s'il le faut pour sauver  
et Lœfric, très marri de son imprudence, orde  
l'épreuve on ne mit pas le pied dans la rue, q

3 PARI

as, poi  
sur sa

ssi dé  
plane  
habile  
Lœfr  
pent  
produ  
récen  
blanch  
ons la  
eunen  
isés, la  
it et s  
ent a  
aux. C  
nte fi  
. souff  
liques  
officiel  
s.... Ce  
ent au  
ux fai  
evé à  
xécuti  
oi tou  
cents  
regre  
*Caille*  
nier d  
i divin  
é étinc  
s de h  
sans  
thier,

ations  
à coi

#### REVUE INTERNATIONALE.

nvoie trois belles toiles signées Munkacsy.

lave, qui avait tenu si dignement sa tragique représentation, s'est jeté cette année dans des frais avec ses jolies peintures en pleine campagne, et le cercle par un groupe de commémorations sont si animés et si expressifs. Les phases de cette causerie chargée de regretter son infidélité d'un

il y ferait fi néanmoins de cette œuvre colossale pour le musée de cette peinture allégorique qui rappelle la Renaissance italienne grâce, car cette perspective rend grandes figures faites pour être admirées lorsqu'on les examine de près. On n'aura pas de critiques ou de blâmes pour se désabuser de la princesse S\*\*\*. C'est une œuvre d'art de cette jolie personne ainsi que les objets accessoires qui est installée.

Après avoir parlé de l'Autriche il nous faut parler des tableaux que nous ont expédiés non seulement que la Roumanie par M.irea, la Grèce par M. Ralli, la Hongrie par Kœmmerer, la Russie par K. k, l'Amérique du Nord par M. Valent le *Temple d'or d'Amritsar* qui brillent au premier rang.

Enfin, nous ne pouvons pas oublier le Portugal qui jusqu'ici nous a contentés de constater qu'il y a j'ai distingué ça et là quelque chose de Lisbonne et qui ne sont pas seulement sa noble voisine, elle coïncide par un triomphe cent fois plus

*bars romains* de M. Checa a obtenu dans la salle d'honneur. Il y a tout couleur et la vie, ce que Voltaire a au corps. Sur le premier plan a malheureux dont le char vient de du cirque; d'autres se succèdent, qu'ils vont s'abîmer à leur tour tandis qu'un concurrent plus habile à la victoire au bruit des acclamations n'est pas seulement dans l'arène, s de cette vaste enceinte et particuliers hurlants et gesticulants qui pages ou des verts. On ne saurait voir composé et mieux équilibré et ce est que M. Checa n'est pas un de ces ls qui élevés à Paris pourraient se nos peintres français; c'est un Espagnar de Oreja et qui doit toute son drid.

M. Mélida qui continue sa piquante; M. Salgado, dont l'*Église abandonnée* et dix autres encore qui sont pour mais ils me pardonneront d'avoir fait venu, car, lorsqu'un génie apparaît clipsent devant lui. D'ailleurs, l'Italie en plus nombreuse que celle de Cas-développements.

la section artistique de 1889 est, en gnalerai tout d'abord M. Buttura ce asporte cette année à Cagnes où il a ar le plaisir des yeux. Il nous montre es jolies fermes éparses que domine dis que sur les flancs verdoyants de s moutons, on aperçoit à l'horizon, s montagnes aux cimes dorées par le Grèce.

ut formé et j'en pensais tout autant e trompais évidemment car en regar-ée des nouveaux ports à Marseille s. L'artiste s'est affranchi, cette fois,

de ce qu'il y avait d'un peu sec dans sa manière, d'confus dans son coloris, et dans ce dernier tableau bien supérieur aux précédents, j'admire la fermeté et la transparence des eaux.

C'est également avec une agréable surprise que j'ai vu de nouvelles toiles de M. Gagliardini que j'ai tant critiquées, parce que je voyais en lui un grand talent dévoué tout en restant le coloriste éminent que j'ai toujours vu en lui, il prend la peine de dessiner et son *Quatre-vingt-neuf* qu'encore un peu empâté est un ouvrage à peu près satisfaisant. Il y a aussi de bonnes parties dans *Un temps de pluie* mais l'ensemble est moins satisfaisant et le dessin est un peu serré. Aussi j'espère que ce tableau n'est pas le dernier.

Grâce à M. Gagliardini, je me sentais déjà très à l'aise à Toulon, mais j'ai complété mon instruction en visitant les deux remarquables toiles de M. Hardi que j'ai tant critiquées et à qui je crois pouvoir augurer un brillant avenir. *Rade de Toulon* est particulièrement digne d'éloge et me paraît avoir peu de choses à apprendre au point de vue du dessin et de la perspective.

A côté de ces trois habiles peintres de marines tiennent fort honorablement leur place à commencer par M. Tanzi dont la réputation grandit à chaque nouveau salon. Cette année autour de ses deux tableaux les *Gorges du Tarn* et la *Voie ferrée*; le premier qui est de grande dimension et représente des pèlerins à pied et à cheval s'engageant dans une gorge qui semble sans issue, et la fraîcheur des prairies d'été contraste fortement avec les cimes abruptes et sévères qui semblent couper l'horizon. M. Tanzi est d'ailleurs passé maître dans le traitement des nuances, mais il n'avait jamais déployé un art aussi habile dans ces *Gorges du Tarn*. Quant à la *Voie ferrée*, toile où l'auteur ne s'est pas mis en frais d'invention, elle est pas moins d'un effet saisissant. C'est la nuit; sur le premier plan nous apercevons des massifs de verdure: sur la gauche un massif de pins et dans le fond, au sortir d'une gorge, nous voyons un train à toute vapeur avec les feux rouges de ses locomotives qui répandent une lueur blafarde sur tout le paysage.

M. Tanzi avec sa prédilection pour le vert m'a fait penser à un Normand d'adoption, tandis que M. Giuseppe Gari

## SALONS DE PARIS.

ous montre toujours des cimes pel

dans la carrière  
s n'y seront plus....

estiné à détrôner un jour le glorieux  
na volontiers une mention des p  
*Philippe le Bel* qui surgit si fièrement  
ar le soleil. M. Garibaldi est un l  
ct, un peintre d'avenir.... mais il

ères qui nous promènent de la m  
urs dans des sites isolés ou désolés  
ivilisé » chez M. Castiglione qui d  
présente de nouveau au public a  
ateur et sa palette scintillante. Il n  
mme revêtue d'un costume éclatant  
in qui étale autour d'elle toutes  
ionale, tandis que sur la droite n  
azur du golfe napolitain que domine

e, mais il en est de plus fortes et  
en tête desquels je citerai l'illus  
n de ces artistes accomplis dont t  
mais qui sont le fléau des critiques  
usement à leur disposition qu'un ne  
dirai-je, par exemple, du portrait  
tienne à répéter mes éloges de l'  
autre tête blonde et non moins ra  
oins le portrait en pied de M. P\*\*\*  
iment surpassé en faisant habilement  
r, et en tirant parti d'un personnage  
rdies.

tres portraitistes la distance est  
-je de citer deux bons ouvrages  
Liardo, et je passe aux tableaux  
assez intéressants à commencer  
le artiste napolitain dont la *Tresse*  
au salon a décidément jeté sa gour



#### REVUE INTERNATIONALE.

à touche naguère un peu sèche est maintenant nuancée.

Mais si ce peintre est en progrès nous félicitons encore M<sup>lle</sup> Romani de Velletri de sa véritable transformation, car ses deux dernières œuvres ont un rang élevé dans la hiérarchie artistique, on dirait des Henner, mais notre admiration pour les qualités de son maître sans aller, suivant son exemple, jusqu'à exagérer ses défauts et j'admire surtout la figure intitulée *Jeunesse*. Cette jeune fille sans être précisément belle a encore l'air de quinze ans, mais elle est quand même capable de se voir jouer avec les trois jolis charmants dans les plis de sa jupe. Je pense aussi à une autre figure désignée sous le nom d'*Héroïne* où les cheveux et les épaules sont traités avec une vigueur dont est trop noir et le pastiche est, cette fois, trop visible.

Les femmes décidément se distinguent de la sculpture italienne et M<sup>me</sup> Marguerite Pillini en est une des plus remarquables. L'artiste nous introduit dans une Bretagne où nous assistons aux cérémonies religieuses empreintes d'un calme religieux qui nous rappelle les prières qui se succèdent à l'autel pour l'anniversaire de la sainte Vierge. Les figures sont si pleines de la sainteté du lieu et de la vie dans la divinité présente. Mais l'élève de M. Courbet, ne s'en tient pas à la sculpture, il sait peindre et dessiner et son coloris actuel ne laisse rien à désirer.

Les trois peintres dont je viens de parler, dont les œuvres méritent un examen détaillé. Par la volonté du monde je suis forcé d'abréger pour les bonnes toiles de MM. Robaudi, Silvani et Livetti pour arriver enfin à la statuaire qui a tant d'importance.

En circulant dans le joli jardin du palais nous avons noté en effet une vingtaine d'ouvrages. Ce qui est fait pour surprendre c'est que tous se concentrent surtout sur deux statues : la *Falguière* et la *Tanagra* de M. Gérôme.

#### ALONS DE PARIS.

à ses moments perdus. Lous qu'elle avait une phsolide et des bras magnifappelle le public, a des brpetit nez impertinent cmode montrent suffisamParisienne déshabillée. M.vulgaire et son seul méle.

leinement réussi à mes y  
t d'agrandir les statuett  
Mais si l'on apprécie en  
ns une attitude hiératique  
ux serrés, on se sent malg  
sinon de l'art égyptien,  
s de thèses et les excentu

incères et rendons homm  
us critiquions tout à l'he  
e force dans son portrai  
ncore dans « l'âge ingrat  
ins charmante dans sa ro  
la regardant à la difficult  
n triompher.

maîtres dont la renommé  
r à constater les progrès  
n et Roulleau qui viennei  
nt leurs éperons. Le pre  
statues au musée du Lux  
omplètement tous ses ouv  
être considérée comme  
t à fait ingénieuse, l'exéci  
le des eaux tient sa proie,  
de ses deux bras elle lu  
sourire elle cherche à  
evante et fatale illusion. N  
rusque mouvement il se  
cette tête adorable qu'il e  
ouffre et semble terrifié.  
a pas une valeur moins ,

#### REVUE INTERNATIONALE.

rêtir d'une touchante pudeur le beau visage mais l'influence latente de la divinité le beau cygne l'enlace et la presse de l'indécis et charmant semble le repousse. Les psychologues et les esthéticiens trouveraient en contemplant ce beau groupe et sans que le gouvernement l'ait déjà acheté, il y aurait beaucoup à dire maintenant sur le mérite par M. Chapu qui nous donne également *la Danse* et j'aimerais aussi à passer le premier mérite, telles que l'*Ève* de M. M. Lemaire, le *Persée* de M. Marqueste, le *Cellini*, le *Danton* de M. Desca, la *Caricature* de M. Frémiet, l'*Exortare aliquem* aussi le *Printemps* de M. Mitchell, un défaut d'espace qui me reste appartient de dire que la France, représente la statuaire au point de position de nos voisins est d'ailleurs, cette position, mais on y trouve deux ouvrages de M. Bogino, et la *Maternité* de M. Madras tout par l'expression et par l'énergie et par des plus pathétiques un soldat blessé, lui-même, est frappé par une balle et le prêtre contraste fortement avec la brave fantassin et M. Bogino qui est au point de vue de l'exécution s'est certainement surpassé.

En résumé, pourtant, que soit cet excellent ouvrage, la foule au même degré que la *Maternité* d'ici, nous donnait de jolies statuettes et nous le met au rang des maîtres. On ne saurait représenter expressif que les traits séduisants de ces deux jumeaux sur son sein. Ces délicieuses pantomimes, et l'un d'eux écarte délicatement le corsage de sa belle nourrice, comme il est habituel. On ne saurait voir un ouvrage si équilibré et il faut espérer que M. Madras obtiendra un tel succès.

En dehors de ces deux groupes remarquables, le beau renom de l'Italie, je n'aurais à

*captif* de M<sup>lle</sup> Marguerite Ceri-  
spagagna et un certain nombre  
s'élèvent pas au-dessus d'une  
je le besoin de m'arrêter pour  
, pour la *Revue Internationale*,  
mars qui nous fournira de nou-  
grès des trois nations latines.

AMÉDÉE ROUX.

---

## LITTÉRAIRE

---

*La Passion de M.*  
M. H. de Borni  
— Début de M. Et  
*sur d'Artiste* pa  
uriet. — Le poète  
le duc de Brog  
r<sup>e</sup> siècle par M. Jo  
le théâtre. — L  
nçaise.

t tout récemme  
s poèmes d'im  
s bon a affront  
eçu un accueil  
essoires, des dé  
ur ce genre d'  
Bernhardt n'a  
rs de son «Myst  
nt *La Passton*  
plus favorable  
gantes autant q  
uillée, avaient  
rés; le grand p  
ation de *Shylo*  
l'Odéon. Dans  
M. Harancourt  
hrist, Judas, A



DE INTÉRI

ter le g

pas les  
ont et je  
et traîne  
és de la

bouffeur  
ils des h  
de parti  
. M. Ha  
les par  
adition.  
pieuse,  
e. J'igno  
me tent  
à son i  
it un vi

chrétien  
ns prati  
et littér  
venus se  
ordinaire  
au poém  
e plein c  
me d'ou  
es déci  
is les ca

ce mom  
choisi po  
ble et e  
ictor Hu  
toujours  
a pas av  
ibes; et l  
» Il par  
imagina  
stère no

poème est chose impossible, les maîtres  
 leurs peines: comment donner une idée  
 écrite avec l'ambitieuse pensée de con-  
 Faust, le soldat, le prêtre, l'empereur  
 rsonnages. Nées de l'union de Faust avec  
 nation de la justice et de la pitié, sorte  
 plique sa mission en des alexandrins un

Faust, il conquiert le monde avec une  
 le: la lettre d'imprimerie.... N'était l'una-  
 che au nom de M. Vacquerie pour sa  
 ité avec laquelle il rédige et administre  
 son journal *Le Rappel*, on sourirait en  
 tillages. L'un des fragments les plus ap-  
 e conversation « dans une plaine » entre  
 buissonnière et trois passants: un voya-  
 » (excusez du peu).

lui démontrent les bienfaits de l'instruc-  
 ncer avec plus de fracas une porte ou-

rançais souligne dans ce moment-ci par  
 sage du monologue de Figaro à toutes  
 ef-d'œuvre de Beaumarchais: « Je me  
 le théâtre.... Je broche une comédie dans  
 ur espagnol je crois pouvoir y fronder  
 à l'instant un envoyé.... de je ne sais où  
 is mes vers la Sublime Porte, la Perse,  
 » de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes  
 'unis, d'Alger et de Maroc: et voilà ma  
 ire aux princes mahométans, dont pas  
 et qui nous meurtrissent l'omoplate en  
 rétiens. » Tel est, tiré à cent ans de dis-  
 met de M. Henri de Bornier. Son drame  
 se a été retiré par ordre du gouverne-  
 itérées de l'ambassadeur de Turquie. En  
 e son *Mahomet* n'était nullement atten-  
 ée du prophète, et pour preuve l'a donné  
 s et aux fonctionnaires français. La Su-  
 is protestations et le ministre des beaux-  
 nons M. de Bornier, mais ne nous la-  
 » sur cette décision. La reprise de la



#### REVUE INTERNATIONALE.

*Poland* qu'on annonce à titre de com-  
ment un régal tout aussi savoureux  
Ille pas s'aviser à Constantinople de d  
ble du sarrazin Noethold, qui vint  
dans le palais d'Aix-la-Chapelle les c  
!

Ille crainte de voir sur un théâtre  
effrayait les fils de l'Islam indépend  
attribué par l'auteur, rôle éminem  
on; en France d'ailleurs n'est-on p  
étrangers fussent-ils fondateurs de  
ujours des esprits frondeurs pour  
êmes les plus imprévues, et pour  
les abordant par l'absurde. M. Octa  
or rang de ces enfants perdus de  
du mouvement qui pousse les jeu  
llèle sinon conforme au courant cl  
volume *Sebastien Roch*, il fait le proc  
vec une âpreté, une violence injusti  
s auraient coutume de corrompre le  
ur un peu, dans l'excès de sa haine d  
uns la Compagnie de Jésus une sorte  
tout ce qui l'approche. Le choix reg  
pas l'auteur d'avoir un réel talent,  
qui est en même temps une mauvai  
raison un de mes excellents confr  
lus d'une jolie page où sont décrite  
un enfant isolé dans un collège où  
té de son origine l'empêchent de se  
stien Roch, n'a pas à regretter sa f  
on père, digne émule du pharmacien  
est un égoïste imbécile et féroce qui r  
paria: une main amie, soit parmi le  
, suffirait à le soutenir, à lui donne  
travailler, mais cette main il ne la  
remiers mois, et sa réputation de par  
Chez les natures d'enfant ardentes,  
on appelle la paresse n'est le plus  
la sensibilité; une impossibilité mei  
evoirs absurdes; le résultat nature



çonnets et ses fillettes celui ou celle dont se ressemblent. Il prend le parti de faire ger et à son retour M<sup>me</sup> de Mascaret trante lui dit, avec un accent de sincérité tromper, que ses prétendus aveux n'étaient

M. Guy de Maupassant entraîné par sation de plaisance, nous conte sous le titre de canotier qui ne peut guère se dire qu'hommes point bégueules. *Le noyé* est l' marin, battue comme plâtre et injuriée à gne de mari, du vivant de celui-ci, et qu' perroquet possédant un répertoire d'épith variées que celui du défunt. *Le masque* sance d'un bellâtre de faubourg, si habi séducteur qu'il ne peut se résigner à vie d'un masque de cire fine très habilement dans les bals publics et continuer ses cor

Peu de temps avant *l'Inutile beauté*, avait publié des notes de voyage extrême la côte italienne, la Sicile, Alger, Tunis e Paris et même la France, parce que la m'ennuyer trop, écrit-il au début de son seulement on la voyait de partout, mais faite de toutes les matières connues, expo cauchemar inévitable et torturant... » et pour le campanile de Pise.

« L'idée de construire cette gentille tonlonnes de marbre, penchée comme si elle de prouver à la postérité stupéfaite que l qu'un préjugé inutile d'ingénieur et que s'en passer, être charmants tout de même sept siècles plus de visiteurs surpris que rera dans sept mois, constitue certes un pro il y a, plus original que cette géante cha pour des yeux d'Indiens. »

Avec un compagnon de voyage, à l'e comme M. Guy de Maupassant on ne cou nuyer même dans les sites les plus connu et des monuments lui suggère à tout ins personnelles, celle-ci, par exemple, à pro

ÉRA

ays  
s th  
nt le  
l'effe  
cont  
; étr  
roue  
r la  
es se  
ibes  
. Ch  
ipter  
sur  
la b  
is de  
iture  
cet  
et q  
r les  
nès,  
; mû  
n le  
écen  
t aut  
entic

isées  
lum  
arius  
aride  
raise  
rrue  
ins  
ise.  
och  
ute l  
stru  
un s  
l'Ar  
opée

## REVUE IN

capricieusement  
mais ce noncha  
cher une plante  
à respect, l'en  
tait sacrée dans  
t donc pleins de  
u'un simple effo  
Ibert dédie son  
art et il s'effor  
préoccupation  
*e Mauperin* et  
nible. Tous les  
arti pris de pr  
de Paris et de  
t « Copurchic »  
ience la plus r  
nt parler : l'hist  
série de tablea  
tanées. Voici u  
e couturière, vi  
dra au rendez-  
n'a encore eu  
es sous son pa  
fuge, place de  
du train.... Un  
a paix coupait  
traversée jusqu  
le. Dans le rasi  
, qui arrivait «  
suprême conv  
r.... » Le dénoue  
amour sincèr  
andonnée pour  
e travail fini r  
ant à chaque p  
n étouffant ses

de M. Enjalbe  
à celui de M. P  
u prologue de l

## RE EN FRANCE.

ersets des vêpres catholiques  
rophéties formulées dans  
ours des luttes politiques  
t de charité sociale, l'espoir  
ur le mouvement boulangé-  
ir. Or Israël triomphe; la  
sociale recule pour du ten-

*ence de soleil.* M. Paul Adam  
ans s'intéresser particulie-  
le composent et qui le p-  
e, et l'on se demande ce  
vapeur qui le constituent  
lules dont elle est faite.  
squ'il a réussi à faire sa  
igue sérieuse, à ne délim-  
tère, à peindre une ambia-  
n beau tour de force, et

n n'a-t-il pas mis son li-  
en épinglant en tête de c-  
M. Paul Adam est d'aille-  
il a ses haines et ses  
le tête de Turc par le v-  
en page; son idole, en rev-  
tien, un moment person-  
énéral Boulanger).

et surtout un tableau de  
Ce maréchal est défait  
après avoir été la proie de

titre. Ce serait long. M. I-  
n'est pas un écrivain luc-  
ples, et les habille volont-  
« l'art symboliste. » Sac-  
ifle l'or vivant et subtil  
domination; qui la poss-  
t qui sait se l'appropri-  
mes. C'est pourquoi la m-

#### REVUE INTERNATION

se a raison, dans le roman et dans les lois.

Paul Adam proclame en sa préface dans son livre des personnalités que les hommes informés voudront au contraire.

Il est tout à l'heure de photographier le procédé qu'emploie M. Paul Adam dans la haute société, et il nous donne non seulement l'aspect des jours extrêmement correctes et mais encore leur état d'âme. Il note leurs faits et gestes, leurs expressions, image scrupuleusement exacte. Conservant une impassibilité, Hervieu n'intervient jamais, se contente avec une fidélité bien amusante. C'est un de ces romans qui échappent à M<sup>me</sup> de Mesigny avec M. de Mesigny de ce dernier avec miss Anne. Une idée bien incomplète. Je préfère de son roman.

Il était assez inflammable pour être un état de fortune correspondant à ce que pour la posséder, si la femme envie. A la première entrevue, il fut instantanément séduit et fut instantanément séduit. Il fut deux cent cinquante mille francs de terminer afin de passer à la suite d'abord goûté les joies faciles de l'amour ne consiste pour lui que ce qui lui plaît. La pensée du mariage à l'esprit d'Albert que sous le mariage pas moyen de faire entrer la femme vaincue par un sacrement; il se marie avec son épouse que comme la façon la plus simple de satisfaire la sensualité. Pour M. de Mesigny, et constamment depuis, le mariage est l'allégorie d'une Clotilde en train de faire que les visites agréables





Après quelques mois d'ivresse et d'ame par Jacques Fabrice. Ne voulant pas tuer lui propose un « match, » celui qui aura tiré dans une cible un nombre déterminé le mari est désigné par le sort.

Il demande un sursis de quatre mois bleau important. Arrivé à ce terme les sa femme ne peuvent l'empêcher de te croyant pas Béatrice capable de l'aimer, la grâce de l'homme qui l'a mortellement Béatrice entre au couvent. Quant à Pier une séduisante Américaine.

Il n'y a pas de personnages exotiques M. André Theuriet ; tous retracent des sans ou entre modestes gens de bourgeois à cette place M. Amédée Roux, mon éminent affectionné, vous a dit tout le bien qu'il p *Bois* et de *La maison des deux Barbeaux* son estime et son admiration pour l'un des les plus sincères et les mieux doués de *l'oncle Scipion* on retrouve son sens délicat, mais à une dose moindre, son personnage pendant la plus grande partie du temps

Ce héros, d'ailleurs des plus modestes, Victor Mouginot : il nous est présenté au année : orphelin et sans autre défaut qu'un vers la nonchalance, il est assez rudement qui l'ont pris à leur charge : la vie de l'extérieur lui devient odieuse ; il demande asile d'abord d'une papeterie, puis à son oncle Scipion une sorte d'aventurier point malhonnête, après des millions sans réussir jamais à rien. C'est ce type bizarre qui donne son exploitations successives d'un drap inusable vosgienne exceptionnellement solide, des g de Castro et des fleurs de Nice lui donne ces passagers, bénéfices dont il fait gén neveu Victor, après un séjour dans la personne son ami, un type aussi extravagant que l'un attachement fort tendre pour la gentil





use imitation de l'ode d'Anacréon: *Cupidon*

o, cest enfant impudique,  
 s desroboit les avettes (abeilles)  
 et, l'une tres fort le picque  
 et luy faict playes aigrettes;  
 pand pueriles lermettes  
 dinct durement à sa mère.  
 t, dit-il, que telles bestelettes  
 de picqueure si fiere?  
 es en soubzriante chere  
 y: — Et toy, mon enfant doux,  
 fais-tu pas playe amere,  
 mort, et non sanables coups?

n a écrit des centaines d'aussi jolis, ne lé-  
 siasme de M. Joseph Denais et ne justifient-  
 mporains qui le considéraient comme l'émule

r est tout à fait à la mode. La représenta-  
 charmant opéra-comique où il joue le rôle  
 r à son nom un regain de popularité. Le  
 te M. Albert Carré dans son livret plein de  
 ie et joyeux, il est proclamé roi de la Ba-  
 s de l'université; mais les règlements exi-  
 pour rire soit célibataire. Le jeune poète,  
 olette, est obligé de cacher sa femme sous  
 ci voyant les honneurs décernés à son mari  
 is XII, le roi de France, tandis que la prin-  
 e arrivant incognito pour se marier avec  
 , voyant Clément Marot dans son appareil  
 on fiancé. La scène des deux femmes se  
 en présence du roi qui ne sait laquelle est  
 es hauteurs de la fantaisie incohérente et  
 e, M. André Messager a composé une parti-  
 très mouvementée et très solidement écrite,  
 en droit de l'attendre de l'auteur d'*Isoltne*,  
 d. Fugère pour sa belle humeur irrésistible  
 r, M. Soulacroix pour sa belle voix dirigée  
 e Molé-Truffier en qui la comédienne égale  
 et pas peu dire, M. Danbé, pour l'homogé-

ION

po

as

f.

res

de

es

pri

a. E

e: l

dav

éjà

pl

rés

rtis

nt d

le

lu l

ix e

ian

die

ce

*fin*

*pin*

es

deu

don

n'a

neu

vel

ses

r ur

e le

t li

rve

*XI*

assin

tain

M

ts

urs turbulents a tenté de faire sacrer  
gien Henrik Ibsen à propos de la repré-  
lu théâtre-libre; sans aller, comme quel-  
s de ma connaissance, jusqu'à traiter ces  
rs, il faut avouer que les panégyristes  
ornes de l'exagération permise.

enri Lavedan; cette première œuvre dra-  
e de trente ans, connu seulement jusqu'à  
roquis parisiens a été accueillie avec une  
abitués de la Comédie-française et par le  
e de quelques lignes ne saurait donner  
ative de cette pièce en quatre actes qui  
se du dialogue et par l'étude approfon-  
te bien vivant, bien naturel, malgré ses  
ses excentricités, celle qui fait le sujet  
oureux de la belle-mère, ou plus exacte-  
me de son beau-père, encore bien sédui-  
halus fait mine d'entendre sans déplaisir  
rd, ponctuée par un baiser sur son épaule  
pour le bal, mais au rendez-vous pris pour  
tre non pas l'immoralité, cet argument ne  
l'absurdité de son attitude; elle avoue son  
ans, elle l'oblige à lui demander pardon à  
Le Brissard et son père cachés dans la  
seulement pour pardonner au coupable  
essine avec beaucoup de talent le carac-  
r pour rire, M<sup>lle</sup> Bartet, qui est mainte-  
le Paris, tire tout le parti possible du rôle  
uffit de voir M<sup>me</sup> Pierson en robe de bal  
le-mère peut être encore fort séduisante.

C. DE NÉRONDE.

que je puisse leur consacrer autre chose  
ennent de paraître: *Louise de Vauvert*  
3ornier et *Paysans et soldats*, scène de la  
e en Russie par le comte Tolstoï.

## LITT

---

- Les su  
, *Vivre*  
rices. —  
e théâtre  
les étra

su près  
e comm  
t, la plus  
t Saint-  
fin; cel  
gelé sa  
neau su  
ve à la  
des ren  
voisins  
ils sont  
opres v  
ée. Dès  
e couche  
elle s'es  
es navir  
oque or  
que dar  
nes plu  
le plai

LAIRE EN RUSSIE.

ont notable de la te  
barrage qu'on ava  
r cours s'est trouva  
ont verts, les arbris  
ême de fleurs presse  
avrent leurs chatons  
. Les mélèzes sont  
rterres sont des ta  
rouges, roses ou b  
les. La température  
. Les enfants rem  
et les promeneurs,  
sition des lourdes  
nent le renouveau,  
ail, le ciel se diapr  
ageantes. Une lumi  
rizon, et l'on voit li  
ver :

attendant son heure,  
r au bas du ciel.

avahi les plantes  
explosion de suicide  
Pétersbourg ! Des  
qu'il a échoué dai  
fait un reproche ir  
l nombre par un br  
a fenêtre, ou par c  
eu aussi des drames  
édécin, par exemple  
'avenir, s'empoison  
de se tire un coup  
se débarrasser d'un  
à fournir les médi  
t avant l'exécution.  
faits qu'à un roma  
nt trop comment e  
ement cette catastro

e certains étudiants





ture, mais il faut nourrir les siens, et, pour eux, il s'astreint à un rude et énervant labeur de bureaucrate. Ses appointements sont considérables, mais ils ne suffisent que tout juste. Il a une femme et une fille mondaines qui tiennent à faire belle figure dans le monde et qui ne se refusent aucune jouissance de toilette ou d'amusement, un fils qui étudie à l'université, mais en amateur, n'apprend que ce qu'il faut pour passer ses examens, et se préoccupe beaucoup plus de figurer brillamment dans le monde que d'écouter les leçons des professeurs. Cette jeunesse frivole, qui s'amuse, ne sait aucun gré au père qui s'exténue au travail. C'est son rôle de gagner de l'argent pour eux, le leur est de le dépenser joyeusement. A côté de cette famille tout un essaim d'amis du plaisir sans travail, un jeune admirateur des décadents français, un membre de nombreuses sociétés savantes de la Russie et de l'étranger, qui n'a jamais rien fait que des préfaces, des notes et surtout des démarches, etc., etc. Le récit paraît devoir être très long, car l'auteur n'a guère encore fait que nous présenter ses personnages, mais dût le récit faiblir un peu, il faudrait tenir grand compte à M. Boborykine de la série de types qu'il fait défiler devant nous et qui représentent au naturel tout un côté de la vie mondaine en Russie à l'heure présente.

C'est aussi un épisode de la vie mondaine que M<sup>me</sup> Moerder vient de retracer dans le *Messenger russe*, sous un titre qui a servi un certain temps de devise à toute une génération de jeunes filles : *Vivre de son travail*. Il y avait des aristocrates dans le nombre, mais la plupart de ces jeunes filles appartenaient à ce qu'on appelle la petite noblesse. C'était un noble sentiment, à coup sûr, qui les portait à vouloir se suffire à elles-mêmes. Mais on abuse de tout ; les voilà qui se mettent à étudier, les riches et les pauvres. On fréquente avec fièvre tous les lieux où l'on peut s'instruire ; les cours supérieurs surtout, qui étaient alors dans tout leur éclat et qu'on appelait l'université féminine. Dans cette ardeur de travail, la jeune fille oubliait jusqu'à son sexe et la coquetterie naturelle à la femme. Mais les cours furent fermés, puis l'âge venait, il fallait trouver l'emploi de ce savoir recueilli un peu hâtivement, sérieux cependant. Les riches reprirent leur vie de famille et, en somme, l'ardeur qu'elles avaient mise à s'instruire résulta un bien pour elles, mais pour celles qui avaient espéré tirer de ces études un moyen d'existence, la déception arriva vite. Il y eut des carrières pour quelques-unes, mais elles étaient tant ! Leur savoir, un peu pédanterie peut-être avait éloigné les jeunes épouseurs frivoles



c horreur. Un soir qu'il insistait, elle s'échappe dans la montagne. C'était aux environs de n ce moment une épouvantable bourrasque de rmière ne rentra pas. On la trouva morte le

ure dans une publication en trois volumes où presque M. Borborykine, — en fécondité du ux de ses récits qui ont eu le plus de succès plus long de ces récits est l'histoire d'*Un contemporain*. Fils d'un riche marchand qui le il a cherché asile dans un couvent. Dans sa ie la règle du couvent n'est pas assez sévère. n lac voisin un rocher creusé d'une excava-toute force se nicher et vivre. C'est là qu'il on lui apporte des vivres du couvent. Cela s sans que sa ferveur se lasse. Un jour on n père, qui voit la mort approcher, veut se pelle auprès de lui. Le moine refuse de ren-L'igaumène, — abbé, — insiste. Le père est ait accuser le couvent de captation, il com-bu du vœu d'obéissance. Le moine se décide monde, il assiste aux derniers moments de son faires de la succession. Une charmante jeune surtout par admiration pour sa conduite, il l en a reçu l'autorisation, mais il s'est aperçu est éperdument épris d'elle, il la lui cède et tage. On croirait, en présence de ce résumé age de la *Légende dorée*, mais tous ces per-actuels. A certains égards le paysan russe en me siècle de l'ère chrétienne en Égypte et en

Dantchenko raconte bien, mais il abuse de la e et hyperbolique qui, de même que la descrip-empêche de bien voir les objets décrits. er de la fameuse *Sonate de Kreutzer* du comte ie on le prévoyait, l'ouvrage a été traduit en français peut le lire librement, tandis qu'ici rand public de lire ni l'original ni la traduc-nt coupé soigneusement les feuillets dans us l'apportaient. Comme vos lecteurs peuvent

UNA  
era  
pa  
flet,  
st  
ise  
rôl  
i, e  
ate  
de  
se  
le  
s v  
ali  
nus  
  
e la  
a su  
  
nen  
fil:  
eme  
iev:  
i in  
npé  
isqu  
■■■■  
e à  
lle.  
dict  
és,  
inn  
ts p  
, n'  
onc  
lans  
v a  
tou  
e no  
éta  
nce  
. da

1 RU  
le l  
ar a  
nt c  
e d  
volc  
.ora  
étai  
éten  
s m.  
se r  
icai  
co  
orti  
le l  
ère  
ort  
ine  
st p  
ch  
as l  
s fo  
leat  
nte  
es j  
epe  
alà  
sau

la j  
une  
un l  
rts  
Féo  
t N  
péri

pr  
de  
atrie  
sa l

ean-Jacques Rousseau, — c'éta  
famille habita aussi d'abord  
ne, puis elle se fixa à Mo  
endait alors du duché de Wu  
ur le point d'épouser le duc d  
er sa main pour le grand-duc  
le, qui venait de mourir, avait  
trevue des futurs eut lieu à B  
nt l'un de l'autre. La lune d  
cieuse, seulement elle ne dura

e russe (sic) n'est pas le seul documents sur l'histoire nationale russe, la *Revue historique* publiée dans les grands un vaste champ aux études diverses familles de Slaves: grand huanien, etc., forment l'imme vers le nord, vers l'est, vers le nationalités, enclavées dans le vivre avec leurs traditions adés et surtout leurs langues, aux langues slaves. En dehors, les grandes revues littéraires de voyages dans ces diverses scou, qui ne se nomme pas, ra une excursion faite par elle V. ga et la mer Blanche. Cette s qui ont été le moins mod est mis en tête de recueillir le n a fait la plus riche moisson





#### REVUE INTERNATIONALE

idérable. Il n'est aucun pays où l  
Russie. Chrétiens dévots en app  
n fond de paganisme qui se dissi  
s chrétiennes. Les autres peuple  
ce rapport, mais ils ont oublié,  
recueilli un nombre considérable  
chansons traditionnelles, mais la  
sée. Jusqu'à présent cependant la  
périodique enregistrant les docu  
Cette lacune va être comblée. L  
ne publication trimestrielle qui  
ent. Nous n'en sommes encore qu  
iméro paraîtra prochainement. C  
et contiendra, nous dit-on, des  
s discussions sur les traditions pe  
itendue accompagnés de commen  
t de réponses, une bibliographie, e  
président de la société néophilolo  
(prononcez Pouinine): 5 roubles  
rature russe s'est enrichie ou va  
s d'ouvrages étrangers.

part des littératures possédaient d  
ale allemande: *Les Nibelungen*, l  
achev vient de lui en donner une,  
idu quatrain par quatrain et ch  
s russe de même mesure. Le tex  
t n'est pas exempt d'obscurités; l  
ongue introduction explicative. C  
honneur au jeune écrivain.

améron aussi était resté jusqu'à  
Vessélovskii a entrepris cette lo  
nserver soigneusement le style c  
ore de cas,

Le ton badin conviendrait mieux

serait plus traduire. Le temps n

s de traductions, qu'on me perm  
la prétention qu'affichent certa  
x nationaux sur leur propre lang

n est français, — le nom seul probablement, en lisant nos vers, il faut faire abstraction de l'e muet. Dans un recueil de *Morceaux* par exemple, la manière dont on doit prononcer les vers connus de Lamartine :

verrais, dans les célest's plaines,  
et d'leurs rout's certaines  
l'éther l'un par l'autr'heurtés, etc.,

est là rompre la mesure et faire disparaître les s. Un des charmes de la langue française est ces e, qui ne sont pas muets complètement, mais moins sonores que les voyelles finales n, et détachent suffisamment les mots sans

k-Romanskii, m'envoyait dernièrement un de sa façon dans lequel il ne compte pas étendant que c'est ainsi qu'on prononce. comme échantillon. Il s'agit d'un cimetière de jeunes filles :

d'oubli dont l'temps couvr'tout's choses;  
en brille leur mausolée.

rimé à Lwow (Gallicie). Le troisième dont est rimé à Saint-Petersbourg et mis en vente récemment, et cela justifie ma digression. C'est intitulé : *La Néva*. L'auteur, M. Dumur, est français. C'est également notre versificateur qui veut modifier. Les vers qu'il publie sont composés de iambes et d'anapestes, l'accent tonique remplacé par des accents grecs et latins. Il s' imagine avoir fait une découverte : s'est pas aperçu que tous nos vers français, et même nos vers sardes, sont composés d'iambes et d'anapestes. Mais, si, en s'allongeant un peu, il est vrai, et reçoit, par exception, cinq syllabes atones avant le versificateur, se sont astreints instinctivement à ce que les écrivains de tous les pays ont fait, et que les grammairiens eussent inventé la raison de cette découverte, prétend avoir découvert la rime, la plus grande difficulté des

INTERNATIONALE

le autre  
émistich  
labe mu  
nche des  
estes, a  
si comp  
aussi de  
de décad

oyageur  
endant  
ne espèc  
es, moïn  
Ernesto  
écemme  
*ti vita a*  
lointain  
venu à P  
ne. Il n  
devant j  
priva la  
depuis r  
t et par  
. chaleur  
nous ave  
à Shaks  
e: Haml

es voyag  
est pas  
pal, c'es  
leaux v  
odigieux  
le autou  
garrure,  
à fournis  
ils les de  
it par-d  
plaçait c  
t à leur



## REVUE INTERNATIONALE

bandit maladif et révolté

n de l'Académie des beaux-arts. On est au moment où j'écris. On a le premier rang. On a pris surtout l'exemple de M. Serguievskii, un grand peintre quand ils représentent un dessin. Ils n'ont que de maigres modèles. En regardant de grandes scènes d'histoire, la *Tollette de la mariée*, les romaines et inspirées par que MM. Bakalovitch et d'autre également et par les peintres sculpteur hors ligne, M.

des aquarellistes n'a mérité et nombre d'excellents aquarellistes ont été fondée voilà dix ans. On a fait un nom français, Villiers. Le premier des aquarellistes a aussi un nom français, les paysages unissent la vigoureuse couleur de velours. Il n'y a pas de couleur de velours. Il n'y a pas de couleur de velours.

exposition où l'esthétique joue un rôle. On a été passée sous silence, les personnes du monde, d'autre, se réunissent le mercredi. On peint à l'huile, à l'aquarelle, on peint sur porcelaine, on fait de petits travaux d'art. On fait une exposition de ce genre. On contribue à la fête et le premier des artistes ou des femmes. La présidente est M<sup>me</sup> Couriard, les toiles figurent à l'exposition.

autres expositions encore, on a tenu à celles que je vis.



## LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN 1

---

S'il faut en croire certains critiques influents, un mouvement littéraire considérable vient de se produire dans les lettres anglaises. L'Angleterre a trouvé un nouveau Dickens. Le nouveau venu est un Anglais élevé aux Indes, M. Rudyard Kipling. Il est rentré ces temps derniers dans la patrie de ses parents pour publier deux manuscrits dont l'apparition a provoqué l'enthousiasme des journalistes les plus réfractaires à l'éloge. La presse anglaise disserte à l'envi sur la date de la publication, sur le prochain ouvrage de M. Kipling, sur le talent de son cerveau, sur les titres et les sujets de ses productions futures: à peine aurait-on plus d'égal à M. Kipling que le lauréat lui-même.

Deux petits volumes de nouvelles, *Simple Life* et *Three Soldiers* ont suffi pour mettre ainsi en évidence le talent de l'auteur et, à leur suite, le mouvement littéraire. Les deux recueils sont consacrés à la description de la vie dans la colonie anglaise aux Indes: dans le premier, M. Kipling raconte des faits généraux de cette vie sous le nom de *Simple Life*; dans le second il étudie plus spécialement la vie des soldats. Dans *Three Soldiers* qu'il met en scène sont un Irlandais, un fils du Yorkshire et un fils du Devonshire; trois personnages qui, bien qu'ils soient étrangers, qui s'y connaît « palpitent véritablement de réalité ». On peut déclarer que jamais encore il n'y a eu de roman si vrai que dans aucune littérature. »

Nous n'avons pas le bonheur de connaître à l'heure actuelle la critique en question, tout ce qui a été écrit par les critiques de toutes les littératures; mais nous avons lu, com-

avec le plus sincère désir d'en ap-  
pus a été impossible de ne pas leur  
marqué avec beaucoup d'autres his-  
Elles appartiennent à une catégorie  
nmune~et très populaire en Angle-  
écits qui, d'ailleurs, n'ont rien à voir  
que l'on pourrait qualifier d'ethno-  
incipal représentant actuel est l'Amé-  
ble créateur est un Irlandais des pre-  
harles Lever, dont les romans, à peu  
*Charles O'Mallery* et *Harry Lorrequer*,  
e et vécue de l'Irlande à leur époque.  
ons pourrait également être appelée  
e hasard fait naître un artiste dans  
domination anglaise ou américaine,  
la Californie, cet artiste ne manque  
s compatriotes, et en même temps  
aphique de la mère patrie en décri-

Le fond est sérieux et expérimenté,  
le plus souvent à peu de frais;  
m s'amusant, ce qui est bien l'idéal  
dans les pays de race anglo-saxonne.

produire le meilleur effet dans cette  
re parler aux personnages un patois  
près aussi facile à comprendre pour  
New-York que le sont pour les Pari-  
ovençaux. Ce goût du public anglais  
e de mystérieux, mais il est incon-  
crivains, Dickens y compris, lui ont  
pourtant n'en a usé aussi magistra-  
ig, et l'on peut bien dire à ce point  
s'est vu encore dans aucune littéra-  
s conversations qui, si elles étaient  
it peut-être pas très originales, mais  
, intriguent vivement le lecteur par  
e. Ajoutons, pour être juste, qu'il y  
ait incontestable d'originalité: la lit-  
à des récits californiens, australiens,  
Kipling vient de l'enrichir de récits



La matière était nouvelle; la façon de la traiter, malheureusement pas autant. Comme ses prédécesseurs, M. Kipling a représenté une société toute leur pureté idéale, les vigoureux indiens ne cessent pas de se soûler, de se battre tout à fait comme le font les chercheurs d'or dans les histoires de Bret Harte. Nul doute que l'œuvre et qu'elle n'ait de quoi séduire le public par la simplicité des mœurs qu'elle retrace; mais que le principal mérite littéraire de *Dr Jekyll et M. Hyde* est une image fidèle des mœurs des comtés ethnographiques est même assez fantaisiste, sans que nous l'honorons. M. Kipling n'a pas longtemps avant de nous donner un Paul Perfield, qu'il les fasse anglo-indiens ou

La vérité est que le mérite intrinsèque de *Dr Jekyll et M. Hyde* est que Dickens a eu fort peu de part dans son succès. On a prétendu que Jésus-Christ n'a eu aucun mérite, et que, s'il n'avait pas vécu, les juifs n'auraient pas à la naissance du Messie qu'ils auraient l'entendre et le crucifier. Il y a aussi des gens qui montrent que Napoléon I<sup>er</sup> n'a jamais eu une maladie mentale universelle, et dans tous les esprits par l'attente d'un grand homme. M. Kipling n'avait pas eu l'obligeance de naître avec ses deux volumes, la critique anglaise de l'inventer et de lui faire le même succès qu'elle guette l'avènement d'un nouveau grand homme. L'impatience est tout à fait à bout. Plusieurs ont essayé d'organiser le grand homme attendu, le succès de Scott et de Dickens. Il y a quelques années, elle a salué d'acclamations M. Anstey, *Vice-versa*, qui, reposait au plus ingénieuses: un jeune écolier et son corps par la vertu d'une pierre magique. Une opérette où la famille Brasseur se succède. Après ce début, avait la partie belle, et il romans suivants une médiocrité infinie pour les lecteurs. Après lui ce fut le tour de M. R. L. de son roman *Dr Jekyll et M. Hyde*

## LITTÉRAIRE EN ANGLETERRE

ope entière, et que M<sup>me</sup> B  
chef-d'œuvre aux lecteurs  
le ce roman, même après  
n'était plus le père et le  
et même personnage revé  
suivant qu'il était mené  
Le roman de M. Anstey me  
le roman de M. Stevenson  
on, lui non plus, n'a pas  
on dernier recueil de n  
faire fête que le fidèle e  
Jaggard, auteur de *Cléop*  
s'allie avec le pouvoir

dont le pédantesque *John*  
aux dans la *Revue des De*  
ont eu besoin que d'un to  
hommes et remplir le p  
manque en ce moment de  
ux qui sont morts récem  
is et Antony Trolloppe,  
l'auteur de *A l'écart de l*  
avec puissance les grande  
a mis dans ses paysages ur  
n; M. Clark Russell, aut  
us poétiques descriptions  
e ces quelques écrivains o  
critique et le public sent  
r pour des chefs-d'œuvre  
de mesure, en même tem  
s. Et en attendant que le r  
ontrer, le roman anglais s  
ublic anglais. La grande n  
qui aux romanciers parisie  
res en trois volumes des  
es et vieilles, abonnées au  
ne petite charrette, condu  
natin la petite provision d  
Anglais voyageant sur le  
main un roman de la coll  
à cause de ce besoin sin

rouve l'Anglais d'affirmer sa nationalité dès c  
e. En somme, on ne lit plus guère les roma  
s lit-on plus qu'on ne les estime, et cela tie  
u'il serait intéressant d'étudier.

L'une de ces causes, celle qui se présente la  
et le dédain naturel de la race anglo-saxonne po  
on artistique des réalités de la vie; dédain assu  
urs de la part de la race du monde qui, dans  
plus grand cas de ces mêmes réalités. Un ro  
voir le génie d'observation le plus puissant et l  
endue, jamais il ne trouverait parmi les Ang  
ge social ni la même considération que l'aute  
pême philosophique ou du traité le plus abstr  
es. Par un contraste, où il entre peut-être l  
es instincts trop naturels, le peuple pratique  
ecte beaucoup plus les rêveurs ou les théor  
ui lui montre sa vie telle qu'elle est. Si, — s  
ès improbable, — l'Angleterre rencontrait  
Vatteau, elle ne cesserait pas de mépriser son  
ant et de lui préférer les abstractions symbol  
e Burne Jones. Walter Scott s'est attiré plus  
s méchants vers qu'avec ses beaux romans;  
a pas été moins répandu que celui de Tenn  
a été cité avec la même considération. On con  
nditions les intelligences d'élite se résignent  
quer un genre qui peut bien apporter la fort  
ais qui sera toujours considéré en Anglet  
férier, quelque chose d'intermédiaire entre  
urnalisme.

Une autre raison d'un ordre plus matériel,  
ffusion des bibliothèques circulantes, et par  
oissante pour le romancier d'un nombre con  
es Anglais sont si persuadés de l'infériorité l  
r'ils évitent, pour ainsi dire, de ranger dans  
es œuvres dont, au fond, ils sont bien autrem  
èmes ou de sermons. Chacun tient à lire le r  
journal a donné l'analyse et constaté le suc  
èque circulante est là; elle prête les trois v  
de de mettre les romans en trois volumes as  
ne des causes dont il faudrait parler); la da

## LITTÉRAIRE EN ANGLETERRE.

son mari est allé fumer  
cune un volume pour avoir  
asse dans une autre famille  
fais bah! ce n'est qu'un ro

on plus grave à cette décl  
toutes les théories littéra  
fait incontestable que la ter  
s vingt dernières années a  
on franche de la vie et la  
Or, le réalisme ainsi enten  
nais voulu le pratiquer, ni  
à l'admettre. C'est un prin  
la nature ne doit pas être  
coup de ses parties qui do  
ie déjà dès le dix-huitième s  
le nom d'hypocrisie anglais  
ms l'espèce le terme qui ex  
le dissimuler le fond de le  
ur leur intimité une bonne  
cela provient surtout de l  
violence primitive de ces s  
les latins, la force de cont  
noncer; il faut qu'ils les e  
s'épanouir dans leur bruta  
rvation personnelle et non  
raindre aux Anglais le réal  
ou de Nana pour eux n'ap  
purement objectives; eux-n  
les passions natives pour aq  
ginaires une curiosité tout  
t voir dans le naturalisme  
art des jeunes étudiants d'O  
rançais pour lire et relire  
est peu qui osent l'avouer,  
leur littéraire du roman d  
ent des détails passionnés,  
malheureuse inclination qu

être fâcheuse au point de



#### AIRE EN ANGLETERRE.

conseillerions seulement  
ses personnages lorsque  
itera ainsi de petites en  
de majorité de ses col  
cheuses si l'on songe au  
Il est certain, par exe  
l par un télégramme ai  
teurs s'attendent tout  
au poste.

re tout différent, une  
nmée, peut-être la dép  
u'elle vient de publier,  
tour dans la plus haut  
à travers la France e  
mique. Ni l'une ni l'autr  
utation de l'auteur de

qui, sous le pseudonym  
glaises de divers trav  
rnon Lee s'est essayé  
repris pour cette occasi  
me on sait, par M. Éd  
d'études psychologique  
d'ailleurs rien de com  
in; il contient divers  
à séduire et de perdre  
s parfois une puissance  
que et une élégance  
ndre jamais à l'horreu  
, ni de Balzac, qui, c  
ans le plus beau de s

omans anglais se com  
oman de Tolstoï: *La*  
aru que les critiques s'  
in fou dangereux. »

*s de Mincey annotées* ;  
parce qu'elles sont le  
'Angleterre. De Mincey  
leterre, une souplesse

infinie qui lui a permis de traiter les  
la même originalité et la même indiff

C'est ainsi que le nouveau volume c  
rature grecque, un autre sur le duel  
indienne. Cette souplesse a donné à l  
réputation de *fumisterie* et l'on y a  
lité secrète; ce qui empêche aujourd'h  
*ria de profundis* d'être considéré con  
littérateurs anglais.

Terminons en signalant deux ouvi  
ce moment grand bruit: le livre de M  
*la république* et les *Problèmes de la*  
sir Charles Dilke. Le premier est une  
l'état présent de la France, gâtée seule  
manifeste de dénigrement: le second, s  
d'une hauteur de vues et d'une impa  
les journaux ne peuvent avoir manqué  
guement parlé.

---





ouie, largement, hors de son étroite enveloppe, et Ferduci  
rait pas pu dégager l'anneau sans froisser un peu le beau lys  
nal. »

## I.

La section de littérature de l'institut national genevois a inau-  
au commencement d'avril le buste d'Albert Richard, le « poète  
nal, » dont elle avait pris l'initiative et qui orne aujourd'hui  
lle des Pas-Perdus de l'université où se trouve déjà celui de  
Monnier. La cérémonie a eu lieu à l'issue de la séance pu-  
e que la section littéraire de l'institut donne chaque année à  
a et MM. Eugène Richard, conseiller d'état chargé du départe-  
de l'instruction publique, et Alfred Didier, conseiller adminis-  
f, y ont prononcé d'intéressantes allocutions.

Albert Richard est né à Orbe (Vaud) en 1801. Son père était un  
le barbier, « dont les facultés intellectuelles offraient une cer-  
analogie avec celles de son confrère Figaro » et qui mourut  
après la venue de l'enfant. Celui-ci n'eut pour soutien que  
ur de sa mère, « femme d'esprit et de courage, mais sans for-  
» et il fit « de bonne heure une étude pénible de la dureté, de  
isme, du sans-cœur de la plupart des hommes. » Mais il montra  
onne heure aussi une imagination ardente, une curiosité infinie,  
soif de connaissances que rien n'apaisait. Il lit tous les  
s qu'il peut se procurer, il imite tous les héros qu'il rencontre  
ses lectures.

Par une sorte de prévision des luttes qui m'attendaient, poussé  
eurs par un vif enthousiasme pour le grand et peut-être pour  
aordinaire, je résolus, tout enfant, d'endurcir mon corps à la  
ère des anciens, d'être un homme de fer comme les Spartiates  
mme nos vieux Suisses. » Il se mit alors à un régime de priva-  
et de fatigue. Il entre chez un menuisier, ensuite chez un im-  
eur. Puis, il s'enfuit à Paris où, pendant près de trois ans, il  
une vie de privations et d'espérances. Comme il était doué  
volonté remarquable, il commença à faire des études sérieuses,  
enta des littérateurs, entre autres Victor Hugo et Louis Rey-  
Il était à la fois correcteur d'épreuves et rédacteur de pros-  
s, dans une librairie à qui les journées de juillet 1830 furent

fatales. Il dut donc revenir à Genève où il entra d'abord comme sous-maître dans une maison d'éducation. Quelque temps après, il fut nommé professeur de littérature française au gymnase supérieur de Berne et l'année suivante à l'université de cette ville. Le gouvernement bernois avait espéré faire d'Albert Richard un écrivain gouvernemental. Quand on vit qu'il y fallait renoncer, on lui fit la vie dure à tel point que bien des années plus tard il rappelait amèrement son séjour dans la ville fédérale, s'appliquant l'exemple de M. Bombelles, ambassadeur, qui considérait son séjour à Berne comme un acompte sur son temps de purgatoire.

Albert Richard eut à subir tous les tracassins imaginables. Au bout de sept années, il se vit déclaré incapable d'enseigner le français aux Bernois et remplacé immédiatement au gymnase supérieur. Il revint à Genève sans trop de regret et après quelques petites aventures on lui donna une chaire à l'académie.

« Albert Richard, qui, nous le reconnaissons, manque un peu de souplesse et de grâce, dit M. Julliard, a reçu en don, comme A. Barbier, la force et la chaleur. Il n'est pas seulement le chantre des vieux guerriers suisses ; il est, surtout, digne d'eux par la vigueur et l'héroïsme, par la nature même de son inspiration et de son caractère. Son talent a quelque chose de la fierté un peu âpre des montagnes helvétiques ; il est robuste, élevé, rugueux, escarpé, plutôt que délicat et riant. Ses vers ne sont pas de petits ruisseaux frais et limpides, qui murmurent doucement sur le sable entre deux rives fleuries ; ce sont des ravines, tantôt lumineuses, tantôt sombres, suivant qu'elles sont éclairées par le soleil ou qu'elles courent sous les bois, et qui bondissant sur les cailloux, ont une allure inégale et une voix un peu rude. »

La poésie du chantre de *Morat* ne présente aucune des préciosités et aucun des raffinements de l'école parnassienne contemporaine ; elle ne cherche ni les rimes rares et opulentes, ni les images imprévues, ni les épithètes chatoyantes et colorées, ni les expressions câlines et familières ; elle ne se perd pas dans les petits détails descriptifs, et parle à la pensée bien plus qu'aux yeux ; aussi dédaigne-t-elle tous ces hochets de fine joaillerie, dont sont rties tant de poésies de notre époque ; pas de hors-d'œuvre, pas petits coups de pinceau, de jeux de lumière ; mais un dessin goureux, des couleurs franches et peu nuancées, des contours rmes et parfois brusques et anguleux. Nous ne saurions mieux re que de donner une pièce de Richard qui nous paraît pré-

senter assez complètement le talent du sonnet:

Quand je vois un cheval assommé  
Je me dis: Que ne suis-je un instant  
Pour briser du sabot le front de ce  
Et le pétrir, ainsi qu'il mérite de l'

Pour le chien qu'on torture, ou toi  
Je forme un vœu pareil. Je voudrais  
Du lâche, à mon plaisir, et lui faire  
Sous ma griffe ou ma dent, ce que

Partout la cruauté, fille de la bassesse  
Et la force, affreux droit d'écraser  
Et le crime hardi, triomphant et n

Appellent chaque jour la céleste vengeance  
Hélas! je n'ai jamais su pardonner  
Tant l'horreur de l'injuste est prof

Nous avons cité tout à l'heure M. J. J. dans la  
partie d'une intéressante notice<sup>1</sup> qu'il a donné à  
l'inauguration du buste du poète national. L'œuvre  
nouvelle dont l'accent comique nous plaît, n'est pas  
pas à sa place.

## II.

M. le docteur Châtelain est à la fois un homme de  
lettres et une de nos autorités médicales. Il a publié, il y a  
quelque deux ans, un volume de nouvelles, *La folie de Jean*,  
rapide, succès léger naturellement, mais d'une  
étude de haute saveur: *La folie de Jean*. Le succès n'est pas  
moins vif et qui prend de la paille.

Il y a un point sur lequel les partisans de  
Rousseau sont d'accord, c'est celui de

<sup>1</sup> H. Stapelmohr éditeur, Genève.

<sup>2</sup> Attinger éditeur, Neuchâtel.

ressort des confidences de beaucoup de ceux  
 , quoi concluent la plupart de ceux qui l'ont  
 , qui l'ont examiné à un point de vue exclu-  
 montré une affection très caractérisée, mais  
 pétence, soit insuffisance de renseignements,  
 n résultat aussi complet que M. Châtelain,  
 oin que lui dans le cerveau du grand philo-  
 ceci de particulier, qu'on l'aime ou qu'on le  
 e pas d'inférents; il est impossible de le re-  
 un de ceux qui se sont approchés de son  
 e contre un enthousiasme trop vif ou contre  
 ie. Ce ne sont pas naturellement ces der-  
 nais ils sont un nombre et, chose curieuse,  
 qu'il s'en trouve le moins. Un instant, au-  
 ons cru que M. Châtelain venait se ranger  
*folie de Rousseau*, ne nous disait rien qui  
 , nous sommes heureux de reconnaître qu'il  
 qu'au contraire l'auteur, dans le domaine  
 ne cache pas son amitié pour son sujet,  
 on ne comprend bien que ce qu'on aime.  
 « La sympathie est l'âme de l'histoire. » Il  
 M. Châtelain une pitié infinie pour celui  
 : « Ma naissance fut le premier de mes mal-  
 n qui vous oblige à vous incliner devant ce  
 e contre une destinée lamentable.  
 de Rousseau est fort difficile à fixer, dit  
 e couleurs de la palette ont servi à le pein-  
 laquelle domine. Les uns en font un homme  
 ux à l'excès, les autres le racontent modeste,  
 nt en vue que le culte de la vertu. Les uns  
 n, Rousseau est « l'homme des contrastes,  
 hair. » Il avait toutes les qualités et tous les  
 uait d'un centre de gravité moral; il était  
 mes; on le voyait blanc, il suffisait d'un rien  
 s une série de dialogues entre un Français  
 et Rousseau lui-même qui se défend, il dit:  
 e idée de mes observations? Prenez directe-  
 en bien qu'en mal, le contre-pied du Jean-  
 urs. Le leur est féroce, cruel et dur jusqu'à  
 n est doux et compatissant jusqu'à la fai-

REVUE INTERNAT

raitable, inflexit  
ne pouvant rés  
. subjugué, qua  
estime pas. Le  
à mien, humain  
affecte autant d  
lui font à lui-m  
aussi exact que  
, un vide, une t  
la lacune va c  
les inconséquer  
ses premières a  
ans savoir le p  
es de son man  
ées et l'appari  
excentricités de  
complait, ils res  
certaines bornes  
e, plus aussi ses  
que. » Il se voit  
sente les gouver  
comme une bêt  
cuteurs le mieu  
s dangereux, ca  
remplir un acte  
contraire rester  
le mal que de  
, de recours a

sux-ci. Jamais s  
tons, se défend  
*ions*, les *Dialog*  
e qu'on lui refu  
isqu'en cette ex  
e soumission à  
avoir leurs droit  
eurs amis à ro  
res: « Je suis b  
Rousseau depuis  
paraît en ign

ont plus à charge qu'agréables; tout révolte et lui fait prendre les gens en on voyage en Angleterre avec David s étions couchés dans la même chambre de la nuit, je l'entendis (Hume) extrême: *Je tiens J.-J. Rousseau.* » res ne permettent pas de s'embarquer omplot, monte sur une élévation de peuple. Pour se justifier, pour que le leurs et lui, il écrit mémoire sur même mis empêcher la propagation de ses lus me confier à un seul homme qui confier uniquement à la Providence », manuscrit sur l'autel de Notre-Dame; tre à exécution son projet, il trouva suite des *Billets circulaires à tout* J'étaient des justifications manuscrites x passants dans les promenades, dans

de lui ne doutèrent guère de son état. rt: « Mlle Levasseur est venue m'ap- tend que Rousseau a l'âme malade; il pleurer, il parle tout seul la nuit. » M<sup>me</sup> d'Épinay: « Je pense comme vous ne sais pourquoi vous vous étonnez; La mort de Rousseau fut donc naturelle. On prétendit qu'il s'était tiré un et cette idée prévalut dans l'opinion, nq médecins, autopsie qui ne révélait e lésion, si ce n'est une légère déchir la chute du défunt sur le carreau toussel pense avec beaucoup de raison t mort, poussé brutalement par Thé e devant laquelle le corps était étendu. reproches mérités aurait brutalement t et ainsi occasionné sa mort, toutefois .. Sa culpabilité, si ce n'est d'assassi coups et blessures ayant entraîné la riations et des contradictions de Thégnages. »

#### REVUE INTERNATIONALE

uns qui manquaient d'information sur Rousseau dans son organe, tement dont il fut l'objet ont contribué à développer le germe. Le plus complet que celui-là. Vernes et Eugène Ritter ont de Rousseau et nous ont t « d'hommes de plaisir, d'oisiveté, d'enfants qui se l'ont même trouvé quelque chose de Jean-Jacques qui, s'il sortait d'un tel milieu, produisirent donc un enfant

à la définition de Moreau » et aux théories de M. J. le génie.

---

ent  
, de  
rinte  
a pl  
en  
at e  
du t  
rt p  
s d'l  
r le  
ioni  
ces  
l'él  
ven  
u jo  
des

rté  
vou  
es l  
e fa  
artic  
jou  
d'é  
les  
qu



donnent à grand renfort de grosse réclame, l'exposition de robes et d'habits de printemps, mais plus ne sont pas de bonne foi, car dans ces beaucoup de redingotes d'hiver qui n'ont pas et des robes de percale qui ont devant elles cinq peuvent utiliser à la recherche d'appas à couvrir, si on l'aime mieux.

La disparition du printemps exerce une fâcheuse influence sur la vie sociale. Ce sont d'abord les charmantes parties qui finissaient toujours par une petite sauterie (moins) et qui ont été retranchées des moyens d'aller à la campagne quand il pleut ou qu'il fait froid, ou qu'on a 30 degrés à l'ombre, ces trois vicissitudes météorologiques arrivent en succession. On a donc remplacé les parties de campagne par des parties, ou lorsque la pluie arrive on s'enferme dans l'amphitryon, où l'on fait servir plusieurs fois plus fort de la chaleur. Malheureusement, la fête a diminué dans les villes l'espace qu'on réservait n'y a plus que les rois et les princes de la baraque des lopins de terre à découvert, avec quelques qui souffrent terriblement de nostalgie. Il reste en fait de jardins.

..

La municipalité de Rome a voulu, à l'occasion de donner aux nobles étrangers accourus pour le mariage, spécialement aux français, une idée des réceptions dans un musée de sculpture. Avec un grand *flasco* du bal donné à la villa Borghese, elle n'a pu que sa réception eût l'air d'un bal, et elle a tué la musique, en parquant ses musiciens assez loin de la réception a eu lieu. C'était donc un *raout*, mais pour cadre le palais des conservateurs et cela n'était pas une soirée ordinaire. Sous la lumière du gaz, les statues avaient l'air de recevoir les invités et peut être plus, que les conseillers municipaux, huissiers capitolins, vêtus de leurs uniformes anciens, rangés des deux côtés de l'escalier donnaient

allait très bien. La foule se pressait partout, indroit où elle a été toute la soirée presque effet; c'était la petite salle où est la Vénus du un des plus beaux que le ciseau grec nous ait e par des lampes, à reflet rose clair, qui don- plus l'illusion que le marbre était changé en étrangers restaient ébahis, et les Romains, t spectacle n'est pas nouveau l'admiraient avec nt que s'ils l'eussent vu pour la première fois.

..

auraient bien dû se clore par cette fête municipi- nt, ce sont les artistes qui ont voulu dire le der- avouer avec regret qu'on ne peut l'appeler le ce qu'il est arrivé le dernier, mais il a manqué it et de la finesse qu'on a l'habitude d'associer

istique de Cervara avait splendidement réussi n tenir là. A la campagne ces armures de preux ec des arroseurs, sont spirituelles, mais trans- n elles frisent les travestissements de polichi- ap les artistes gais et encore plus les artistes mais quand ils veulent faire valoir ces qualités servent de l'esprit qu'ils ont au bout de leur mt des expositions de tableaux et de sculptures n en a fait dernièrement à Florence. Au con- ible qui leur témoigne de la sympathie, lui s le billet d'entrée pour l'amuser avec des tours i de baraque de quartiers excentriques, c'est eux-mêmes ni à leur art; c'est montrer qu'ils haute idée de leur grande mission, qui con- e l'esthétique en l'imposant même aux intelli- artistes romains n'ont qu'à se rappeler les bals refois quand ils transformaient leur jardin en e Caprée et donnaient aux dames, pour les les éventails finement peints par eux-mêmes. e bals étaient courus; on voyait chez eux pres- es, de généraux et de ministres qu'au Quirinal. *eventr à l'ancien*, selon le mot de Verdi; ils

ne s'en trouveront que mieux soit au point de vue soit au point de vue de la dignité artistique.

..

Verdi, dont je viens de citer un mot, en a fait, on dire on lui en attribue, dans ces jours derniers, un pourtant le défaut d'être un peu trop lugubre. Il lisant la partition de *Cavalleria rusticana*, de M. Mascagni vient de donner pour la première fois à Rome au théâtre il a dit: « Maintenant, je puis mourir content, car je cesseur. » Je doute fort que le célèbre maestro ait pu chose de semblable. Avant toute chose, nous savons modeste, malgré son immense talent, et ce mot ne reflète de son caractère. En outre, il n'est pas possible que Mascagni désigner comme son successeur l'auteur d'un opéra en un acte. Avant de donner à ce jeune veinard ce baptême, nous devons qu'il ait produit d'autres œuvres. Mais ce que je viens de dire doit diminuer en rien la grande admiration que mérite Mascagni ni les grandes espérances qu'il a fait naître. Au contraire, nous vous raconter en quelques mots son histoire qui est très intéressante. Simple maître de musique à cent francs par mois au village de Cerignola, M. Mascagni a écrit *Cavalleria* et l'a envoyée au concours ouvert par M. Sonzogno, et par les librets des bons villageois qui l'entouraient. Rien ne lui était venu et on le traitait de fou, non dangereux, qu'on laisse passer dans les rues parce qu'il n'a encore mordu personne. En 1885, à Rome il avait à peine de quoi faire le voyage en train et il est entré dans un hôtel de cinquième ordre, sans argent, mais il payerait la note. Il s'est fait indiquer le théâtre où il est tombé au milieu d'une répétition de son opéra. On a-t-on su que l'auteur était arrivé, tous les musiciens et l'ont salué avec des cris d'enthousiasme; les chanteurs et lesquels deux célébrités, M. Stagno et M<sup>lle</sup> Bellincioni ont été lui être présentés; M. Sonzogno a couru à sa rencontre et lui a mandant d'écrire un opéra en quatre actes pour lequel pendant trois ans lui serait accordé avec une indemnité fixe de 12,000 francs par mois. Il a touché en outre 12,000 francs pour premier acte et le trente pour cent sur les recettes de *Cavalleria* comme droits d'auteur. Dès que le public a confirmé

, et que l'œuvre de M. Mascagni a retenti sur  
ommée, les bons villageois de Cerignola ont  
onseil municipal pour nommer le compositeur  
ourne, sa patrie, lui a décrété des honneurs  
ccueil splendide; le gouvernement l'a décoré.  
passage plus brusque que celui de M. Ma-  
la plus complète à la plus grande renommée,  
grands honneurs, de la misère à la richesse?  
i. Cependant, M. Mascagni a gardé sa raison.  
t là probablement ce qui prouve la réalité de  
le petit opéra, qui du reste est un vrai bijou.

..

ncore la musique. Il y a à Rome un salon  
gers connaissent peut-être mieux que les Ro-  
nd souvent des célébrités devant un public  
le M<sup>me</sup> Fabi-Altini, fille d'un célèbre artiste  
et femme du célèbre sculpteur qui a présidé  
Saint-Luc. J'ai eu le plaisir d'y entendre der-  
ni. Ce nom qui a quitté l'affiche depuis plus de  
a beaucoup d'amateurs la créatrice du rôle de  
et celui du page Oscar dans le *Ballo in Ma-*  
ées ont passé depuis ces créations, mais elles  
raîcheur de la voix de M<sup>me</sup> Tiberini. Elle vit,  
sa jolie villa de l'Ardenza près de Livourne,  
n passer quelques semaines à Rome. Je lui ai  
rets elle parvenait à conserver la fraîcheur de  
ondu tout simplement que c'était l'effet de la  
æ. Cette réponse simple et empreinte de vérité,  
tous les jours ses deux heures de solfège, m'a  
fet, nous avons maintenant nombre de célé-  
nt éreintées après deux ou trois ans d'exer-  
a raison de cette décadence provient du sur-  
igées de forcer leurs moyens musicaux ainsi  
ir esprit et de leur santé. Elles doivent ap-  
ras, recevoir des visites toute la journée,  
os aux journalistes, assister à des dîners, à  
ons de cour, et en outre chanter au théâtre au  
naine. Il n'y a pas de santé qui puisse résister

à ce surmenage qui s'aggrave d'autant plus qu'il car elles savent bien qu'elles en ont pour peu de qu'elles en profitent pour s'enrichir. Les longs encore cette situation.

J'ai demandé à M<sup>me</sup> Tiberini, si la musique à la mode a sa part dans cet éreintement des chanteuses. Elle a répondu qu'elle pensait que oui. Le chanteur n'est qu'un élément de l'orchestre et doit lui obéir, tout en utilisant les mêmes moyens, car la voix n'aura jamais la force d'un instrument.

Quoi qu'il en soit de l'avenir, et tout en regrettant que nos fils et nos neveux n'entendront pas souvent ces voix si retentissantes, qui sont après tout le meilleur instrument qui existe, je me suis empressé d'entendre le plus long possible de M<sup>me</sup> Angiolina Tiberini-Ortolani, qui avec la plupart toujours les grands artistes, a prié M<sup>me</sup> Fabi-Alti de l'accompagner au piano dans plusieurs morceaux. L'art de l'accompagnement, laquelle celle-ci excelle est un art difficile et il n'y a pas de pianistes qui le possèdent. Il exige un certain tact de la part de la personne qui l'exerce; le plus grand mérite d'un accompagnateur est de faire briller le chanteur, en l'aidant et surtout en le soutenant, et en le ramenant à la bonne voie, sans que personne s'en aperçoive. Les pianistes qui veulent s'imposer font mal chanter les chanteuses. En vantant leur bravoure, ils éveillent un sentiment d'orgueil et de préjudice de la musique qu'ils jouent. J'ai souvent vu des chanteuses refuser de chanter, de crainte d'être accompagnées par un pianiste d'une certaine renommée, parce qu'ils leur obligent à forcer leur voix pour se faire entendre.

..

J'ai promis à mes lecteurs, dans ma chronique, de leur parler de l'exposition romaine, que je n'ai pu en dire assez en détail. J'en dirai seulement quelque chose de la révélation que la ville de Rome possède de ses richesses. Les Romains eux-mêmes ne connaissent pas, il n'y a rien à en dire. Cette exposition a un peu l'air de ces magasins que l'on voit dans les grandes villes, où l'on trouve pour tous les objets nécessaires à la vie, et rien

IE EN ITA

tablissement

rait ajout

lus exact,

surtout fr

rtistique c

ement inc

véablemen

qui sont d

is grand

. On reste

, M. Bizz

3 aciers, c

agnols et l

enons q

phie, pou

erie des c

à méthod

t puissanc

rique, car

udraient :

faire de

t de leurs

rs rapins

acial qui

uatre, qui

rler de l'

ainsi, ce

us mainte

rées à cel

nse d'un

it donné

t l'artiste

..

xcetti vou

glorieus

gè d'avo

. voie, le

à la hauteur du point de départ. Le *Chryst* tableau historique, de grand art, qui avec quelque grandeur de conception révélant un artiste est un tableau de genre, un peu porcelaine, est traitement traité par Nono dans son *Refugium* la pensée laisse à désirer tout autant que l'exécution. La pècheresse est agenouillée devant un crucifix au milieu des nonnes la regardent faire. D'un côté un serpent fait concurrence aux troncs d'arbres par sa présence. Cela devrait nous rappeler la légende biblique d'Ève qui a levé son chapeau et l'a placé avec soin dans un vase qui ne pourrait pas être foulé par ses ébats hystériques. La pècheresse est une constance qui révèle des habitudes d'ordre et de discipline. On ne peut que louer la victoire de la religion sur cette pècheresse. Les nonnes qui l'entourent ont l'air de vouloir la punir. Cette circonstance pour donner à la pècheresse du couvent. Le paysage qui rappelle un coin de la Toscane est traité assez à la légère et manque totalement de relief. M. Laccetti d'en revenir à son ancien système de répéter le « *torniamo all'antico* » de Verdi qu'il a adopté.

..

*Sois honnête* de M. Veruda est un tableau de genre et décèle un pinceau énergique; mais qui manque de pensée et dans l'exécution! C'est une femme qui se débat d'un moribond ou d'une moribonde, car les mains ayant l'air de deux griffes, appartenant à des naturalistes et qui sortent du bois du cadre entre les draps, dans une pose désespérée, peut-être diabolique, mais qui montre que sous son châle en lambeaux l'étoffe et l'usage révèlent la misère, il y a de la vérité. Ces haillons ont furieusement l'air d'être en hâte et pour l'occasion, afin de ne pas trop insister sur la pècheresse ou le mourant, car la demoiselle a oublié de mettre ses savates et ses jolis escarpins à la Richelieu. On ne peut pas voir sous le lit, et c'est de bonne foi. On ne peut pas à la jeune femme de se conserver honnête; mais on ne peut pas que son conseil a furieusement l'air d'arriver.





Turin et Florence ne sont pas restées en sportives. Mais c'est Catane qui a remporté entre toutes les villes italiennes. Elle a un théâtre à qui elle a donné le nom du plus grand Bellini. Ce théâtre, œuvre de l'architecte, est rang parmi les plus beaux de l'Italie, où il est si grandement superbe et a comblé les désirs des comédiens qui en se rappelant qu'au temps des Romains le théâtre somptueux avec un Odéon y annexé, n'ont pas voulu d'en être réduits à un simple *Politeama* a donné lieu à une série de fêtes, y compris tout ce qui a un rapport quelconque avec l'art, ce qui existe en instruments de musique, payant appartenu au maestro. Il y a eu aussi un salon et la non moins inévitable exposition. Je souhaite un plus grand succès que n'en

..

Florence a inauguré dimanche passé Garibaldi. C'est la seconde inauguration de ce genre de cette année; car déjà, on a dressé il y a quelques jours un monument à Daniel Manin. Au train dont on va, on ne peut pas imaginer une société ayant pour mission la production d'œuvres d'art, car ceux que nous avons possédés jusqu'à présent sont si nombreux et si monumentaux et il serait difficile d'en trouver de nouvelles places et les nouveaux squares pour les nouveaux quartiers des villes italiennes. On ne tends point dire par là qu'on a tort d'élever des monuments à de grands hommes. Je pense au contraire que l'usage de faire des statues aux hommes qui ont eu une si grande part dans l'histoire politique de la patrie, montre une reconnaissance et une reconnaissance me permet de douter que cette coutume d'orner chaque place d'un monument soit une erreur de l'art. Si au lieu de faire dans toutes les villes italiennes, au nombre de 108, autant de petits monuments à Garibaldi — et il y en a de fort peu — les provinces et les communes avaient coutume d'en faire autant qu'on en dresse à Rome, je pense que l'art ne pût être plus grandioses, plus dignes des héros.

## VIE EN ITALIE.

L'histoire de l'art une empreinte  
ervation purement esthétique je  
ne d'orner les places publiques,  
nt dans l'Italie entière qu'il ne fa  
sitôt. Il s'ensuivra qu'après les  
chercher de moins grands, au fu  
iplient. Nous en sommes déjà pr  
ut le monde saura encore qui é  
li, mais en sera-t-il de même  
ssa, M. Fanti et tant d'autres  
minents, illustres et utiles da  
endant leur vie, ils n'ont pourta  
assez profond dans l'histoire pol  
que dans trois siècles une pers  
dire exactement ce qu'ils ont f  
nt un coup d'œil sur l'inscriptio  
s respectives. Et si par hasard

∴

réponse à une aimable inconnu  
ement de polisson — le mot y  
qui se trouvaient au bal de la  
volontiers en costume de déesse  
it pas la comparaison des statues  
rsiste dans mon opinion. Pauline  
peau, comme on dit, pour passe  
ne personnage historique, mais  
de la plus parfaite beauté. Le c  
odèles les plus belles dames de l  
Il n'y a donc rien d'offensant c  
ité à d'autres dames également  
reste, les décolletages à la mode  
velléité existe à l'état endémiq  
et spirituelle inconnue a été à  
oins montante que sa lettre, en  
a toilette des dames: plus on est  
it cas, ce que j'ai dit n'était poi  
e opinion individuelle, qui peu

NAT  
croi  
, pa  
aut  
, le  
s li  
put  
l st  
eut  
sion  
é

—



à la puissance des nations alliées, qui se basent sur cet équilibre.

C'est donc toujours la même situation et ses défauts. De cette situation et de ce moment nous avons en ce moment une proposition de loi, où de nouveaux crédits militaires vont être présentés au Reichstag, et où ils rencontrent une réaction de la part la plus libérale de la chambre. La discussion au sujet de ce projet de loi a été commencée, mais les arguments mis en avant par M. de Caprivi pour ces crédits, a-t-il dit, ne sont qu'une petite partie de ce qui est plus importants encore, qui devront être destinés à une grande transformation de l'armée, transformation nécessaire pour mettre l'Allemagne à l'abri de toutes les éventualités de l'avenir. Par conséquent, le Reichstag ne peut qu'approuver les demandes qui lui sont présentées, il n'a rien à dire: on ne pourrait trouver un argument plus logique et convaincant!

Mais à côté de ces teintes sombres il y a aussi des dispositions de plus en plus cordiales qui tendent à établir entre certaines puissances. Certes les discours des gouvernements en vue de s'armer jusqu'à la dernière limite, de leur importance aux dispositions amicales, démontrent toute l'instabilité de la situation. Mais il faut prendre le bien comme il vient; et, pour le dire, il y a raison d'être satisfaits des efforts qui sont faits pour dissiper les nuages et les malentendus.

Aussi voyons-nous s'accroître toujours les relations cordiales entre la France et l'Italie. Il est vrai qu'il y avait couru, bruits de nature à faire concevoir de fausses espérances, ne se sont pas vérifiés. Mais c'est de suite trop loin, oubliant que la situation internationale et réclame des procédés d'une extrême prudence. Le plus important est celui de voir tous les jours ceux qui auparavant montraient le plus d'hostilité, changer de langage et témoigner d'une sympathie croissante. C'est un signe manifeste que le père répond, ainsi que nous le disions la semaine dernière, à la voix et au besoin des deux peuples.

Mais il serait désirable que le gouvern-

en des preuves plus solides de ses bonnes dispositions dans laquelle ce dernier s'est engagé déjà sur le terrain commercial, dans lequel il a obtenu des concessions importantes pour l'abolition des droits de douane. Quelles sont les véritables intentions de l'Italie? S'il veut vraiment améliorer ses relations avec l'Italie, il faut qu'il ne tarde pas trop à le faire en faits.

Les tendances protectionnistes de plus en plus manifestes en France ne nous laissent guère d'espoir. Nous avons à peine besoin de rappeler la loi sur les céréales, et la composition de la commission au sénat, où, sur trente-six membres, il y a vingt-trois protectionnistes.

La satisfaction, en ce qui a trait aux relations avec l'Italie, qui intéresse directement l'Italie, nous est venue du prince de Naples a reçu l'accueil le plus important politique qui ne peut échapper à l'attention. Il a été non seulement cordial, mais solennel, témoignage sincère du czar pour la dynastie de Savoie et de l'existence entre les deux États. Il faut se réjouir de la sympathie entre les deux dynasties, sympathie qui existe entre les deux pays, le sentiment des souverains et des peuples, une base solide et durable pour un bon accord avec l'Italie, de même que la cause de la paix.

Le prince Victor-Emmanuel, de retour de Saint-Petersbourg, a été à Berlin montre qu'une entente amicale entre la Russie et l'Italie, faisant partie de la triple alliance et en train de s'établir par l'entremise des sou-

rapports des autres nations entre elles, comme un des éléments importants de la politique internationale, et de quelles dispositions ils témoignent.

Il ne faut pas se produire entre la Porte et la Grèce ou le royaume de Crète, cette dernière puissance ayant le droit, à l'avenir, de toute participation aux affaires de l'île, afin d'enrayer tout malentendu avec la Turquie de Constantinople. Ces dispositions de la Russie, si sincères, ne peuvent que profiter à l'Italie.

son crédit et à la tranquillité générale, l'absence dans la question de Crète ayant été noirs de l'horizon politique de l'Europe.

Une alliance vient d'être signée entre la Russie et la Serbie; mais ce fait a un caractère moins pavorable qu'il paraît le croire tout d'abord. De même l'attitude de la Russie semble vouloir être l'avant-garde de la Russie du moins le représentant de ses intérêts, ses rapports avec l'Autriche-Hongrie se sont améliorés à la suite des déclarations faites par le comte de Kalnoky, protestation par laquelle les régents ont fait tout leur dévouement pour l'Autriche-Hongrie. De cette profession de foi, nous croyons que la Russie a été parfaitement dans le vrai dans l'attitude de la Serbie est le point le plus important.

Si nous tournons maintenant les yeux vers l'Espagne, nous ne trouvons presque rien d'intéressant.

L'Espagne vient de se donner une loi qui est une réforme universelle. L'éducation politique de la jeunesse est en voie de mûre pour ces innovations? Il y a lieu d'espérer qu'elle s'attendre à de bons résultats. L'Espagne espagnole saura faire des nouveaux droits un usage prudent de façon à accroître les libertés libérales.

En France, quelques escarmouches parlementaires, soit de la nomination du vice-amiral Duperré de l'escadre de la Méditerranée, soit de la loi sur les élections ont permis au gouvernement de remporter un succès à la Chambre.

Le voyage du président de la République en France, a été l'occasion de nouvelles manifestations en faveur de la République. A ce point de vue M. Carnot à Belfort a une importance extrême à trait à la situation politique. En effet les déclarations du président de la République ont pris un caractère plus profondément patriotique et

TIQUE.

rrains, qu  
onstration

ande pru  
facile, dev  
ion patrio  
l'air de p  
y a en c  
dans les es  
our des c  
n'étant p  
r entre l'  
ance. Mai  
ercheront j  
ouverneme  
gitent en  
ons indiqu  
ax nation  
de l'expa  
ions de l'A  
rait pu le  
suite de s  
re les me  
s'est soule  
de la pa  
niques. M  
et par M.  
ge nullen  
être établ  
à engagé  
nous tro  
onduite à  
ou sans u  
parti extr  
rispi. La  
, l'ordre c  
vé par 3  
uche et q

t une acti



#### REVUE INTERNATIO

par jour. Dans celle  
budgets; dans les s  
projets de loi de n  
de discuter le pro  
on le prévoit, sera  
e la dissolution de  
nir, et l'on prête au  
r jusqu'à la fin de l  
prouver sans trop  
lambre.

M. Crispi en Afriq  
couronnement par  
nt de faire suite la  
e de cette région, e  
s dans cette même  
nement. Plusieurs  
aventures coloniale  
avec des sacrifices

---

## VRES

teur des *Contes in-*  
donne aujourd'hui des  
ur, écrits avec verve  
et dont la lecture est  
cile. Mais il nous faut  
fois de plus l'abus que  
ot amour en l'appli-  
e qui lui ressemble et  
n'est pas lui, ce qui  
int d'ailleurs les his-  
is raconte M. Chene-  
s intéresser et même  
is toucher au bon en-

**equin :** *Quelques écrits.* (Librairie acadé-  
et C<sup>ie</sup> éditeurs, Paris,  
comprendra qu'après  
is avons consacrée aux  
le Hennequin, dans la  
ztionale de juillet der-  
fussions que mention-  
ation de ce volume. Il  
ntre les articles pu-  
e Hennequin, ceux qui  
otifs divers, ont été  
l'être conservés. Avec  
i *francisés*, il clôt la  
*udes scientifiques.* On  
naturellement, l'éton-  
tion et la rare vigueur  
i caractérise tout ce  
Émile Hennequin. Ce

## REV

me contient deux capit  
sur Flaubert et Victo  
chapitres intéressants su  
, Edmond de Goncour  
mans et quelques page  
sur la *Course à la*  
douard Rod, sur *Panurg*  
e part, nous regrettons  
ant que l'on ait négligé d  
ne celles sur M. Franc  
1 (*Revue contemporaine*  
ert Spencer et Wagner  
mérienne) sur les Poét  
ues (*Revue de Genève*)

Fréytag, sur les Souv  
ader (*Nouvelle revue*).

eussent mérité d'être  
l'édition complète des  
ile Hennequin car, ains  
me signalé aujourd'hui,  
rer que pour toujours  
« le patient labeur d  
aux pensées sincères  
s étranges ». Quoi qu'il  
rcions les exécuteurs te  
s et les éditeurs de noi  
is de relire ces pages s  
nt écrites, mais si ple  
es rares et essentielles

**Fernand Fouquet: *Le***  
*ire et madame Segond-*  
*iure.* (Naugerat, édite  
890). — M. Fouquet  
coupe M<sup>me</sup> Segond-We  
bien raison. On sait q  
er a débuté à l'Odéon, c  
vites de M. François  
un succès à la Saral  
l. Depuis M<sup>me</sup> Weber a  
ur toutes les scènes pari  
t du classique et du m  
sans retrouver son su  
bre. Actuellement, ell  
la province interpréta  
l'une manière novell  
. Fouquet. Souhaitons-  
ir succès car le Théâtre f

inét:  
pap  
t et  
exan  
nier  
d'un  
le la  
tère  
non  
l'e  
vous  
de  
nt qu  
e s  
lique  
tant  
exer  
ta é  
de l  
re fo  
ne ti  
el n  
de  
us la  
e, ca  
uée  
sour  
ext  
es  
istes

que  
men  
le, p  
aujo  
rev  
ne i  
dans  
ui t  
avai  
, sal  
on d  
ir d  
vre  
le p  
ait c  
ense

de toute une vie consacrée à lutter pratiquement contre les difficultés sociales. L'auteur y fait preuve d'une profonde connaissance d'un sujet aussi vaste, aussi grandiose, qui s'impose à l'attention de tous les philosophes, de tous les penseurs, de tous les hommes qui s'occupent du mouvement social ou qui peuvent exercer une influence sur la politique des nations. L'auteur traite avec une justesse d'observations et une élévation de pensées vraiment remarquables des réformes qui sont nécessaires pour sortir de l'impasse où l'on se trouve; il en indique trois fondamentales, savoir, l'organisation vraie de la puissance sociale, l'établissement équitable des ressources de l'état et l'organisation du droit de vivre, et enfin, l'organisation et l'émancipation du travail. Cette étude qui est intéressante au suprême degré est suivie d'une série de considérations touchant la république française et le socialisme, la politique des gouvernements de privilèges et celle de la république du travail.

Le nom de l'auteur, sa vie qu'il a dépensée au profit de l'humanité, nous dispensent de tout autre éloge et de toute autre recommandation.

**Glasing: Demos**, roman traduit de l'anglais par Hephell. (Librairie Hachette et C<sup>ie</sup>, 1890). — Lecture à recommander à cette époque de revendications sociales où les utopies que l'on rêve empêchent souvent les réformes utiles de s'accomplir. Le héros du livre pour avoir voulu mettre sans discernement en action, une fois devenu riche, les théories qu'il professait du temps où il était simple ouvrier, se voit conspué par ceux mêmes qu'il voulait servir; ses tentatives

échouent et finit à peu près, pour que le lecteur sa nature pathique a fait de son

**Alfred**  
**nisme des**  
can, Paris,  
dans cet o  
néraux de  
que. Tout  
de l'évolut  
il croit qu  
ment modi  
teurs méci  
teurs d'or  
les doctri  
faits de  
comme de  
du mécani  
*automate*  
phénomène  
leur côté r  
tous des i  
l'évolution  
de *force*, v  
tre en lun  
ral d'*idées*  
portance  
vue dans  
cosmologie  
piéter l'é  
par un é  
psychique,  
possible de  
perpétuell  
ainsi la p

Les arti  
rable coll  
lèvres, dir  
et de goût  
par M. Et  
teur du m  
et des arc



L'Equinoxe. Dessin de G. E. Le Sénéchal de Kerdréoret, d'après son tableau. - Nature morte. Dessin de M<sup>me</sup> Marie Cornélius, d'après son tableau - Environs de Honfleur. Dessin de Düttschhold, d'après son tableau - Le plateau de Combs-la-Ville. Dessin d'Ernest Le Villain, d'après son tableau - Bereft. Dessin d'Edmond Wyly Grier, d'après son tableau - Matinée d'été. Dessin de Johannes Grimelund, d'après son tableau - Les Martigues, en Provence. Dessin de Camille Dufour, d'après son tableau. (Salon de 1890).

**Journal des économistes.** Rédacteur en chef: M. G. DE MOLINARI (Librairie Guillaumin et C<sup>ie</sup>, rue Richelieu, 14, Paris, 48<sup>e</sup> année).

*Sommaire du numéro de mai 1890:*

Le budget de 1891, par M. Michel Lacombe - Les nouveaux monopoles, par M. Emmanuel Ratoin - Les émissions de billets de banque en Angleterre, par M. G. François - Revue critique des publications en langue française, par M. Rouxel - Les Kongsu ou Républiques d'émigrants chinois dans l'ouest de Bornéo, par M. le Dr H. Meyners d'Estrey - Bulletin - Société d'économie politique (réunion du 5 avril 1890) - Discussion: La liberté de tester doit-elle être limitée? Compte rendu par M. Ch. Letort - Comptes rendus. Notices bibliographiques - Chronique économique, par M. G. de Molinari, correspondant de l'Institut - Chronique financière, par M. R. d'A.

**Revue universelle illustrée:** I. Marie-Anne de Bovet, Victime, d'après E. Lynn Lynton - II. Pierre Gauthiez, La ballade des patron-

nets (poésie)  
Foire - IV.  
comble, souv  
Auguste Her  
coup d'évent  
Essarja, La  
Antony Vala  
mands de F  
VIII. Louis S  
salons au s  
L'homme (F.  
et le théâtre  
X. Émile M  
au XIX<sup>e</sup> siècle  
Félix Naquet  
de 1890 - X.  
les (fin) -  
Jean, Propos  
- XIV. Ch. M  
Pierre Tissot  
armuriers de  
Concours de  
*illustrée.*

Musique: l  
ceuse pour p  
33 frises, leti

*Recueil des  
bassadeurs et  
(Félix Alcan,  
-- La collecti  
structions au  
nistres de F  
auspices du  
étrangères,  
d'un nouveau  
œuvre de M  
professeur à  
pour ses trav  
czars, est coi  
va des origin  
les deux pays  
la-Chapelle e  
lome compren  
à 1793).*

L'auteur a  
cuments inéd  
diplomatie r

#### IVRES.

se diplomatique; celle  
nent quantité de détails  
la cour des czars et  
ices de Russie.

y a dans cet ouvrage pl  
lication consciencieus  
te de documents inedi  
ntroduction qui précéd  
notices qui les expl  
relient, nous avons là  
plus complète ou plut  
oplète qui ait encore  
nce ou en Russie sur  
relations entre les d

.—J. Stahl : *Magasin  
ducation et de récréati  
et C<sup>ie</sup>, Paris).*

iminaire du n. 611 (1<sup>er</sup> ju

ésar Cascabel, JULES  
a guérison de Jessy  
N R. CORYELL, par M.  
emaine des enfants,  
A.

itty et Bo, histoire  
és, par J. LERMONT.  
es jeunes aventuriers  
t, J.-P. BRUNET.

ues et monuments d  
e fort de Roule à Cl  
tude des beaux-arts,  
TERON. Huit dessins.

#### livres reçus :

de la librairie Hachet  
is, 1890 :

AMUEL ROCHEBLAVE, .  
comte du Caylus : *L'  
rtiste - L'antiquaire.*  
LOUIS LÉGER, *Russes*  
des politiques et littér  
e la maison Félix Alc  
):

H. BÉNARD, *L'esthétiqu  
et de ses successeurs.*  
I. QUESNEL, *Histoire d*





# Navigazione Generale Italiana

(SOCIÉTÉS FLORIO & RUBATTINO RÉUNIES)

Capital 100,000,000 de francs — Versé 55,000,000 de francs

## SERVICE DES PAQUEBOTS-POSTE ITALIENS

Service des **INDES** et de l'**INDO-CHINE** avec départs tous les vingt jours de **Marseille, Gênes, Naples et Messine** pour **Port-Saïd, Suez, Aden et Bombay**, en transbordement sur les vapeurs de la même Compagnie pour **Singapore ou Penang et Hong-Kong**. On accepte passagers et marchandises pour **Massaouah et Assab** en transbordement à **Suez**, et pour **Kurrachee, Madras et Calcutta** en transbordement à **Bombay**.

Service de l'**AMÉRIQUE DU SUD**: Départs réguliers de **Gênes** les 1<sup>er</sup> et 15 de chaque mois; départs facultatifs le 8 et le 22 de chaque mois de **Gênes** ou de **Naples** directement pour **Montevideo et Buenos-Ayres** avec escales éventuelles aux ports du **Brésil**.

Lignes régulières hebdomadaires pour **Malte, la Tunisie et Tripolitaine, l'Égypte, Grèce, Turquie d'Europe et d'Asie et la Mer Noire**. Communications directes entre **Brindes, Corfou et Patras** deux fois par semaine, en coïncidence avec les arrivées et départs de la **Malle des Indes**.

Lignes rapides journalières entre le **Continent, la Sicile, la Sardaigne et les îles mineures**.

Lignes commerciales de la **Méditerranée** aux ports du **Danube** et de **Naples et Palerme** pour **New-York ou New-Orleans** avec départs facultatifs tous les mois.

S'adresser pour tous les renseignements: A **Rome**, à la Direction Générale, Corso, 385 — à **Gênes, Palerme, Naples et Venise** aux sièges de la Société. Dans toutes les autres **Villes et Ports** aux Agences de la Société.

(Voir les itinéraires et les livrets d'informations de la Compagnie).

## Événement-Sport

La multiplication des agences et sous-agences interlopes de commission au pari mutuel a préoccupé le conseil municipal de Paris et même le parlement. Elle inquiète les gens soucieux de l'avenir du sport. Elle compromet l'intérêt des parieurs qui sont dépouillés en même temps que l'assistance publique est frustrée.

Aussi l'*Événement* ne pouvait-il se désintéresser de cet état de choses.

Il y a agence et agence comme il y a fagot et fagot.

Sollicitée par ses lecteurs, la nouvelle direction sportive de l'*Événement* organise, 10, boulevard des Italiens, et 2, passage de l'Opéra, à côté des bureaux du journal, sous le nom d'*Événement-Sport*, un service spécial, comprenant:

Les renseignements sur toutes les courses françaises et les principales courses étrangères;

L'exécution des paris, etc., etc.

Ce double service est confié à M. George Clarence, auquel devront être adressés tous ordres, tous envois de fonds, toutes correspondances à partir du 12 avril, jour de l'inauguration de l'*Événement-Sport*.

### CONDITIONS:

L'*Événement* publiera, chaque jour de courses, en tête de ses colonnes, sous formule chiffrée, un renseignement unique.

La clef de ce renseignement sera vendue, dans les bureaux de l'*Événement-Sport*, de neuf heures à deux heures, au prix invariable de dix francs, ou adressée à domicile.

L'*Événement-Sport* n'accepte aucun ordre de pari inférieur à vingt francs.

Tout ordre doit être accompagné des fonds et, en outre, de la commission, qui est toujours de trois pour cent.

Tout ordre, envoyé par lettre ou télégramme, doit parvenir à M. G. Clarence, le jour de la course, au plus tard avant une heure, et ce à peine de nullité.

L'*Événement-Sport* n'accepte pas les combinaisons.

Les turfistes de Paris, de province et de l'étranger pourront donc s'adresser, en toute sécurité, à partir du 12 avril prochain, à l'*Événement-Sport*, 10, boulevard des Italiens et 2, passage de l'Opéra, à Paris.

# RICHARD

Librairie Circulante française, anglaise  
allemande. — GENÈVE.

VII<sup>me</sup> ANNÉE

# REVUE INTERNATIONALE

PARAISANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA REVUE

**ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51**

**PARIS - Rue de la Michodière - 6**

**Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,**  
**Paris, 338, Rue St-Honoré, 338**

## AGENTS DE LA REVUE.

Allemagne . . . . .	{ F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord Asie . . . . .	{ Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Londres.
Autriche . . . . .	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne . . . . .	{ Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	{ Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne . .	{ Nicholas Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Londres.
Hollande . . . . .	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie . . . . .	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie . . . . .	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie . . . . .	{ G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie . . . . .	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse . . . . .	{ Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la Revue à Rome et à Paris, chez tous les agents de la Revue et chez MM. Lagrange, Cerf et C<sup>ie</sup>, 8, Place de la Bourse, Paris.

# REVUE INTERNATIONALE

## MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VII<sup>me</sup> ANNÉE

TOME VINGT-SIXIÈME — III<sup>me</sup> LIVRAISON

*15 Juillet 1890*

### SOMMAIRE:

JOHN STRANGE WINTER. — Le beau Jim  
(suite).

ERNEST TISSOT. — Études sur la littérature française.

MAURICE GAUJA. — L'alcool et l'alcoolisme  
(suite).

UN ITALIEN. — M. Crispi, sa vie, son caractère, sa politique (suite).

AMÉDÉE ROUX. — Les deux salons de Paris.

JEAN MENOS. — Le mouvement littéraire en Allemagne.

A. LO FORTE-RANDI. — Le mouvement littéraire en Italie.

AMÉDÉE ROUX. — Le mouvement littéraire en France.

GREVIUS. — La vie en Italie.

Chronique politique.

Bulletin des livres.

### BUREAUX

ROME

51, Corso Vittorio Emanuele, 51

PARIS

6, Rue de la Michodière, 6

### PRIX DE L'ABONNEMENT.

	Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie . . . . . Fr.	80 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger . . . . . »	85 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale . . . »	42 —	24 —	14 —

*Prix du Numéro: 3 fr.*

# Institut Cartographique Italien

(ISTITUTO CARTOGRAFICO ITALIANO)

**ROME - Via Venti Settembre, 3 - ROME**

Cet établissement artistique exécute toute espèce de travaux géographiques et cartographiques ayant un caractère scientifique et servant aussi à l'usage des écoles: cartes murales, atlas, mappemondes, plans de villes, cartes statistiques, géologiques, marines, cartes-itinéraires, ouvrages d'ingénieur, etc.

L'INSTITUT dispose du concours des plus habiles spécialistes italiens et allemands. possède les meilleures machines et ne craint aucune concurrence, même étrangère, pas plus quant à la parfaite exécution du travail que pour la convenance des prix.

## PUBLICATIONS RÉCENTES:

**Annuaire de l'Institut Cartographique Italien**, 1<sup>re</sup> année, 80 cent. - II<sup>me</sup> année, 1 fr. - III<sup>me</sup> et IV<sup>me</sup> années, 3 fr. — **Carte des Chemins de fer italiens** par l'Inspectorat général des chemins de fer (échelle 1:1,500,000), prix 3 fr. — **Atlas élémentaire** dressé second les livres adoptés dans les écoles du Municipi de Rome, prix 1 fr. 30 — **Carte spéciale des possessions italiennes en Afrique** par le prof. P. DURAZZO (échelle 1:1,500,000), prix 1 fr. 20.

## Journal des Débats

POLITIKES ET LITTÉRAIRES

FONDÉ EN 1789

7, Rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois

Le **Journal des Débats**, organe républicain-conservateur libéral, publie chaque jour des articles sur toutes les questions de politique intérieure et étrangère, et consacre à toutes les questions littéraires, scientifiques, économiques et artistiques des articles dus aux écrivains les plus compétents et les plus connus.

Les informations du **Journal des Débats** sont puisées aux meilleures sources. Des correspondances télégraphiques particulières lui permettent de tenir ses lecteurs au courant des événements qui se produisent dans toutes les capitales d'Europe, en Chine et au Tonkin. Indépendamment de ses correspondances télégraphiques, il publie les renseignements les plus précis et les plus exacts sur le mouvement politique, économique et littéraire dans le monde entier.

Le service des informations parlementaires et politiques du **Journal des Débats** est organisé de telle façon qu'aucun fait, d'importance même secondaire, ne peut lui échapper. Il tient à conserver sur ce point sa vieille supériorité, et il met tout en œuvre pour qu'on ne puisse la lui contester.

Dans ces dernières années, le reportage parisien a pris un développement considérable. Le **Journal des Débats** s'est mis en mesure de renseigner ses lecteurs sur les faits quotidiens, avec la plus grande rapidité et la plus complète exactitude. Les indications fournies au jour le jour sont complétées par des COURRIERS DE PARIS qui donnent aux événements saillants leur physionomie propre et les mettent en pleine lumière. De plus, sans sacrifier le Feuilleton dramatique hebdomadaire, le **Journal des Débats** publie, le lendemain même de la première représentation, un compte rendu sommaire de toute pièce nouvelle.

On s'abonne dans tous les pays faisant partie de l'Union Postale, chez les directeurs des Postes.

**Prix de l'abonnement.** — Union Postale: Un mois 7 fr. — Trois mois 21 fr. — Six mois 42 fr. — Un an 84 fr.

Les abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois.

Union Postale: Un Numéro 25 cent.

Toute traduction ou reproduction des travaux de la REVUE INTERNATIONALE est interdite.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



«TE

i, d

lait

en

sé

rie

oin

le

ient

es

oi

u p

Su

ave

arac

ue

vou

qu'

end

oute

ous

ter

re s

avec

qu

au

rad

on i

à d

api

sa





— Du tout. Le capitaine Owen parlait d'un ton assez haut, mais cela sans la moindre parolle à gorge déployée.

— C'est bien, merci; cela suffit.

Le jeune Manners comparut ensuite; il fut couché il s'était endormi sur-le-champ le temps qu'il avait passé avec les autres le lieutenant s'entretenaient gaiement en amis.

En somme, sa déposition était identique le monde témoigna de la sympathie à ce , appartenait que depuis douze mois au régime

Après une suspension d'audience de quatre jours de Beresford. De toutes les dépositions la plus émouvante.

— Votre nom?

— Jim Beresford.

— Votre profession?

— Officier.

— Votre grade?

— Lieutenant au régiment de Blankshie

— Le capitaine Owen était-il déjà au régiment quand vous êtes arrivé?

— Oui, monsieur.

— Vous vous êtes promptement liés avec lui?

— Oui, et d'une étroite amitié.

— Êtes-vous également en bons termes avec lui?

— En d'excellents termes.

— N'avez-vous jamais eu de différends avec lui?

— Jamais.

— Lorsque le capitaine est venu chez vous, n'avez-vous pas eu une explication un peu vive?

— Aucunement.

— Le capitaine Owen ne s'est-il pas engagé dans une conversation avec vous?

— Du tout, mais il était ennuyé, non, car nous n'avions jamais maille à partir avec lui pour aucune autre raison.

— Laquelle?

— Il ne m'appartient pas de divulguer



mots, il se prit à sangloter, se souvenant que dérés avaient failli compromettre la vie du n

Sans craindre la mort, le beau Jim, néan livré d'un grand poids, car l'âme la mieux tr et la plus courageuse ne peut se défendre en préhension cruelle. Quoiqu'il eût bien le sen cence, plus d'une fois il s'était surpris portan main à sa gorge, se demandant à lui-même q sensation qu'on éprouvait au contact de la c

Le soir, à dîner, le colonel fit asseoir Be but à sa santé; chacun s'associa à cette dér avant tout un témoignage de sympathie et tout se passa en silence et comme il convenai pareille catastrophe.

— Tiens! Où donc est passé le jeune Stur docteur.

— Morbleu! il est allé se coucher, riposta sc une poule mouillée qui ne peut supporter une un anémique au moral et au physique.

— Il est tout naturel qu'il ait été frappé épouvantable qu'imprévu, reprit Jim; toutefois que je sache pour s'en montrer aussi troublé.

— Je suis absolument du même avis, rip que voulez-vous, c'est comme ça!

Il se pouvait aussi que ce jeune écervelé pensait Beresford, et que la susdite personne trevue qu'elle avait eue avec le capitaine Ower devait-il pas craindre qu'une certaine bague trouvée chez cet officier, auquel cas, il serait de nouveau?

Jim songeait encore qu'il avait peut-être dans la salle d'audience cette donzelle à la c teint rouge et à l'air provocant pour être à j amourette! Les défaillances morales de ce m pitié de Beresford, aussi se promit-il de saisir pour faire entrer des principes de saine morale tout en le rassurant au sujet de la bague. Vo le cœur net, il résolut d'aller trouver Earle, rait rentré chez lui.

Après s'être decouvert respectueusement

ard  
as  
ssés  
ar  
sole  
vis  
ient

issa  
ant  
l'Ag  
t éc  
rtre  
son  
ne

n ir

l. F  
enc

e i  
lire  
il re  
e v

sfor  
a l  
s'é

Stu  
ser  
arl  
ité

au  
ain  
piti  
d'u

ce moment, l'illusion du rêve tomba  
de Beresford qui à la pensée de se  
Stuart comme dans un étau; puis, l  
il s'écria après un instant de silence  
Ah! misérable! la corde.... le gibet, poi  
es mots, le visage de Stuart blêmit,  
dée qu'un sort ignominieux l'attendait

Que voulez-vous dire? s'écria-t-il d  
Je veux dire, reprit le beau Jim, qu  
satures, un reptile, un monstre; vou  
d'un crime épouvantable.... C'est voi  
suvre ami Owen! Et vous voulez, mi  
e sur moi!

ce disant, il le secouait avec la vio  
un rat.

rtant par un effort désespéré le der  
ébarrasser de l'étreinte du lieutenant  
et pantelant sur un fauteuil, il ripos  
Ah! vous aurez à me rendre compte  
Eh bien, vrai comme Dieu existe, s'  
j'en rendrai compte; je maintiendra  
capitaine Owen, que vous l'avez fr  
e la tête; pour vous mettre la cord  
éter ma dernière conversation avec  
r où vous l'avez tué et de produire la  
par votre maîtresse.

De quelle bague, de quelle femme  
d'un ton radouci.

Si vous l'ignorez, je vais vous le dir  
en saphir et diamants sur laquelle es  
vez donné ce bijou comme un gage d'  
e la brasserie de la *Queue du canard*.  
?

même instant, un cri s'étrangla dai  
prit:

En revenant de Blankmore vous ête  
eeking; elle vous a appris alors,  
enu dans l'après-midi à la brasserie  
à son doigt, il la lui avait fait ren

mi  
rue  
me

our  
es

il l  
rni  
ma  
ver  
ez a  
ané  
ssa  
, je  
'....

ui  
d'u

le, c  
Je

à é  
des

app

i; o  
atic  
l co

el d

ura

.ieu  
re j  
l m  
....

- Par ma foi ! je ne vois pas ce dans ; le fait d'être le dernier d'é de vous lier avec une créature pter pour belle-fille ? Le fait d'a-t-il empêché de répandre le sa ue que si ce dernier argument pules, j'en tiendrais compte, mais est depuis des siècles honoré et é par un misérable tel que vous, m t le plus tôt possible.

- Il n'y a pas eu préméditation de asta Earle, je vous en donne ma p près une pause, le lieutenant Be on :

- Votre parole d'honneur !

- Ah ! vous croyez qu'il ne m'appar dit Stuart en rougissant. Grand L ar comment les choses se sont pas sincérité : je n'avais, je vous l'affi ,pitaine Owen, mais j'avoue que s s privées m'a exaspéré ; s'il se fût rances et à me démontrer que je accepté sa mercuriale. Au lieu que, provocant, me persiflant sur arcasmes sur ma famille et sur ma t à garder devers lui la bague en t instruit mon père de mes freda ment déshonorer ma famille et m . Bref, il avait blessé mon orgueil vrai, la réponse insolente que je s. N'ayant plus la tête à moi, je ai le capitaine.... mais, aussi vrai q ont l'intention de commettre un pa . Et tout à l'heure, étiez-vous enc e ?

- C'est un sentiment cent fois pire ésespoir, dit Stuart en proie à un

- Ah ! comme la ressemblance du f : frappante, pensa le lieutenant. Il n'en était pas moins tout au monde





velle tentative, mais  
profonde gratitude; Be  
t ce qu'eût pu dire  
ère.

rappelez-vous que s  
vieux père et pour  
convaincu qu'il es  
es hommes.

oncé ces paroles d'u  
te, laissant le coup  
arle se laissa choir  
essenti de l'antipath  
mi, c'est un sentim  
léjà regagné la mai  
. Jim entra dans la  
rendez-vous pour l  
e avec son chef, s'e  
tuart Earle, indispo  
er aux obsèques du  
en prévenir officie  
vous dire encore, c  
n perdu.

le colonel d'un air  
de la raison, il es  
le compagnie, il fra  
naissance d'une drôle  
yen de le mettre en  
Blankhompton. C'e  
savoir. Le pauvre  
contrarié; avant  
échi qu'il se proposai  
ivant lui, c'était u  
ir cela, Beresford, qu  
me certaine questio  
un instant le silen  
el; du moment que  
ait ignorée du cap.  
hose pour moi.

e ferai ce que vous  
onel; je reste plus c





LE BEAU JIM.

brût, M. Brown, d

rs, Rose Meeking a  
lieutenant, elle pâ  
t les juges. Jim le  
une chaise, ajouta.  
Le dos appuyé cor

visite a de quoi vo  
nement sera doubl  
ix vous demander  
faite publiquemen  
rien que la vérité  
esford. A quoi ser  
tes; vous avez fait  
lui qui témoigne

re qui soit contra  
e.

en passé sous silen  
en a eue avec voi  
rtiez alors; devant  
incident que de vot  
a chose était-elle  
rateur la scène q  
n. Là-dessus, voilà  
t comme une flèche

raîtrai un jour dev  
s; j'ai dit à Stuart  
lésapprouvait notr  
que pour sûr son  
fallait nous faire  
vons pas vivre de  
ojets, puisque vot  
st alors que d'un ai  
e répondis que je  
avait aller la lui r  
, il jura, tempêta,  
iors de lui il sort

INTERNATIONA

s lors, je l'ai

ez de dire est

e, répondit-e  
ère seule qui  
sa faveur en  
z cru pouvoir  
s, en eussiez-  
Beresford.

pas terminée  
Stuart Earle  
a rendue si n  
l'un en voul

ce jeune inse  
veux, sachez  
lpation de m  
de faits auss  
'hésiterai jan  
ment son int  
ler franc ave  
ent vous dir  
, évidemmen  
s.

! soulagemen  
vous, je me d  
. Je vous cer  
démêler ave  
çon aux mo  
pareille, il y  
j'y songe jou  
! que je sois

ger vers la t  
radouci:  
vous ne livre

sens pour lui  
rétendez qu'i



mouvement de  
jour des dé

— Tout  
à la véri

— O  
la con  
rible

po  
n

... avant que Stuart Earle et le lieute-  
... appelés à Blankhompton. Le capitaine  
... prendre le commandement du détachement à  
... moment était donc enfin venu pour Beresford de  
... congé, congé que le colonel mit d'autant plus d'em-  
... d'accorder, qu'il avait su par Stuart que M. Earle et sa  
... de retour à Londres. Heureux d'aller revoir sa Dul-  
... comme on disait au bon vieux temps, le beau Jim eut vite  
... de boucler sa valise. Bien que, à chaque instant, la vue de  
... choses lui rappelât son cher ami Owen, il espérait cependant  
... qu'un changement de lieu chasserait de son esprit l'idée fixe qui le  
... hantait jour et nuit.

Le trajet de Blankhompton à Londres lui parut d'une longueur  
désespérante, et pourtant il avait pris le plus rapide des rapides.  
Bref, huit heures du soir sonnaient quand il entra en gare; il alla  
dîner à une taverne du voisinage, puis entra au théâtre simple-  
ment histoire de tuer le temps; il se berçait aussi de l'espoir qu'un  
heureux hasard lui fournirait peut-être l'occasion de rencontrer  
au spectacle la charmante Nancy. On pouvait voir là de jolies  
femmes à la douzaine, mais aucune d'elles n'avait ni cet aimable  
sourire, ni cet air d'enjouement!

Rentrer de bonne heure se coucher à l'hôtel, tâcher de s'en-  
dormir au plus vite, lui parut être encore le meilleur expédient  
pour abrégér les heures jusqu'au lendemain. Vers midi, il se pré-  
senta chez M. Earle; Nancy était chez elle. Du plus loin qu'elle  
aperçut le lieutenant Beresford, la physionomie épanouie de la  
jeune fille trahit tant de joie que le beau Jim, enflammé par la pas-  
sion, heureux d'être enfin en présence de celle qu'il aimait, oubliant  
toute cérémonie, la pressa avec effusion contre son cœur en disant:

— Ah! ma bien-aimée, mon amour!

Tous deux restèrent quelques instants sans pouvoir articuler  
un seul mot; mais la première émotion passée, la jeune fille rompit  
le silence, en prononçant la phrase suivante qui produisit sur Jim  
l'effet d'une douche d'eau glacée:





ncy d'un ton qui  
oubliais que Stua  
faisait peut-être  
ndus, ajouta Nan

ancy, non, Stuar  
e que croire au r  
des choses qu'on  
a été effectiveme  
m avec chaleur ;  
suis convaincu c

je voudrais savo  
est toute simple,  
re a fait menson  
er ce cruel suje  
gique de mon n  
et plus je reste  
riminel, dit Nan  
t mot, mais le r

sait-il? demand  
conjure, pas un  
refusé de croire  
mande donc sim

que j'en chang  
un conseil, c'e  
rder votre prot  
le criminel ne

blir que la res

z? demanda Nan  
ferais, répondit  
nies que l'on a  
able? Votre sil  
vous supplie d  
première requêt  
bien en tenir c

JIM.

353

re Nancy, vous ne sauriez vous  
re en moi ; je voudrais vous ré-  
que je ne fisse pour vous, mais  
ne puis porter un coup qui  
que le coupable. Seigneur Dieu !  
même d'une souillure puisse at-  
famille.

t les premiers à vous prier de

est loin de soupçonner la triste  
et salutaires dans lesquels elle  
le sentiment de l'honneur au-  
a famille des femmes vaillantes  
re d'un mari, d'un fils, s'ils ve-  
nneur, elles les pleuraient avec  
sang qui coule dans ses veines

n pareille conjoncture que fe-

le coupable à la justice, même

e, s'il s'agissait de frapper votre  
demanda Jim d'une voix triste.  
Nancy.

ation qui m'a lié la langue, car  
dont le nom est pur comme l'or ;  
serais à coup sûr lavé du soup-  
esse me sera certainement par-  
ont je suis l'esclave.

ncy avec un tremblement dans  
is adresser encore une demande.

coûte, si l'on tente jamais de

rmel, riposta le beau Jim.

-vous pas que votre généreuse  
vives contrariétés, d'amers re-

— Quant à cela, j'ai la conviction de m'attirer l'entière l'estime et la sympathie des honnêtes gens.

— Avez-vous en main les preuves de votre culpabilité? reprit Nancy d'un ton anxieux et il se pencha vers elle.

— Oui, certes, et je les conserverai précieusement. La justice ne saura pas découvrir la vraie personnalité.

— J'espère que vous verrez mon père, dit-elle. — Nancy d'une voix moins grave.

— Il me tarde d'autant plus d'avoir ce moment de tous mes vœux le moment de pouvoir lui parler. Je ne prévois pas quelle objection il peut me faire. Je suis un beau nom, j'ai de la fortune et je jouis d'une grande réputation. Mon colonel est prêt à témoigner en ma faveur. Je suis connu dans toutes les notes du monde. Ah! c'est aujourd'hui seulement que je me félicite de ne m'être jamais écarté de la droite. Sans doute, parfois, il est difficile, ridicule même de résister aux autres camarades; mais, après tout, il faut rester ferme. En tout cas, voyez-vous, que l'estime de soi-même ne nous fasse recevoir la récompense de nous être laissés aller. Je ne veux pas continuer à me donner une mauvaise figure. En somme, si j'ai ma conscience tranquille, c'est que les routes tortueuses me sont étrangères.

— Ah! mon cher Jim, je vous aime! dit-elle en lui donnant son front à baiser.

## X.

Une heure après environ, on entendit résonner dans le corridor, puis la porte s'ouvrit. Nancy et le beau Jim s'ouvrirent brusquement. Il ne se doutait pas quel visiteur l'attendait de Nancy; dès que la présentation fut finie, le père lui donna la permission de se retirer.

L'attitude du maître de maison, le dos droit, la tête haute, était bien celle d'un homme persuadé de sa supériorité et habitué à écouter avec condescendance les sollicitations. Ah! qu'il était loin de se dou-

t pour objet un projet matrimonial combiné  
ancy; comme jusque-là, elle lui avait épar-  
ion à ce sujet, M. Earle n'était aucunement  
e grave question avec le jeune officier; une  
sûr, plus de clairvoyance.

resford, que désirez-vous de moi? A quoi  
otre visite? dit le vieillard avec bienveillance.  
eur, vous demander la main de mademoiselle

ille.... répéta M. Earle, comme frappé d'une

ijà j'ai eu l'occasion de la rencontrer chez le  
et je vous aurais même adressé depuis plu-  
le, si je n'avais eu la crainte que ma démarche  
ltive; de plus, je concevais encore des doutes  
recevrais de mademoiselle Earle. Je me suis  
re jusqu'à l'automne, dans l'espoir que j'au-  
s et fréquentes occasions de la voir. Or, à  
ez en Écosse et, en outre, je ne pouvais ob-  
m'a donc été, monsieur, d'attendre votre  
r vous exprimer mes vœux et formuler ma  
la plus vive impatience que j'attends votre  
e de m'exprimer est encore trop faible pour  
la chaleur des sentiments que m'inspire ma-

d'un instant, le vieillard reprit d'un ton sec:  
au courant de vos intentions?

ce matin même je lui ai ouvert mon cœur.  
puisse être de l'honneur que vous me faites,  
e, vu les circonstances, je dois décliner votre  
nom qu'en celui de ma fille.

puis-je savoir du moins sur quel motif est  
famille jouit d'une grande considération; je  
maison et, en outre, je possède une fortune  
ons; je ne dois rien à personne pas même à

ce n'est ni une question de famille, ni une  
M. Earle avec animation.

ria Jim d'un ton curieux et anxieux tout à

la fois. Ma réputation est irréprochable; les c  
sers depuis huit ans sont tous prêts à l'attes

— En vérité, monsieur, il m'en coûte de  
il est préférable d'éluder la réponse. Tenez, c  
considérons l'entretien comme terminé.

— Pardon, monsieur, mais je tiens absolu  
réponse qui vous fait repousser si impitoyabl

— Vrai, vous y tenez sérieusement? ripos

— Très sérieusement, monsieur, reprit B  
contractés par une grande tension nerveuse.

— Sachez donc que, si vous m'aviez adress  
tomne dernier, je vous aurais accordé la mai  
pareille union eût comblé tous mes désirs, ma  
produit un événement d'une telle gravité....

— Comment ça ? Me croiriez-vous l'auteu  
du capitaine Owen ? s'écria Beresford d'une

— Si je voyais en vous un misérable capa  
meurtre, je vous aurais déjà mis à la porte. P  
d'amener a été rendu contre l'assassin du c  
doute, vous avez été acquitté à l'unanimité,  
que la lumière ne sera parfaite, votre existen  
neur peuvent être sans cesse menacés. Pensez-  
qu'il ne soit pas du devoir d'un père d'écla  
situation pareille ? Non, monsieur, cent fois n  
dussiez-vous m'accuser d'avoir des idées horr  
raisonnables, soit sur les questions d'honneu  
tions d'amour, que je me reprocherais d'offrir  
aussi menacé.

Avec un geste de profond désespoir, Bere

— Hélas ! je comprends, monsieur : les juge  
sévères et cruels ; mais, enfin, si ce mystère e  
rez-vous encore les mêmes objections à m'op

— Non, je ne les aurais plus, riposta M.

— J'espère, du moins, que vous ne me r  
heur de revoir mademoiselle Nancy ?

— Loin de moi l'idée de vous imposer cet  
donnant l'autorisation de revoir Nancy, je v  
évidente de l'estime que j'ai pour vous. La sei  
demande c'est de ne pas dès maintenant vou  
fondément dans son cœur, d'éviter de vous r



INTERNATI

gaîment.  
de la no

demanda-  
re ?

et il désir  
ste sort !

orrible ! s'  
Nancy, oui  
, sinon d

alors re

épondit Ji  
à Nancy f

lui fait  
urtre d'O  
son excès  
pliquée.

re votre i  
beau Jim  
arquoi at  
ie, je n'ai  
remarqu

tion ; en l  
udes sur

n'il vous  
rompant,  
at payer  
'sonne.  
s dit à n  
coupable ?

our me fi  
à pareille  
moi qui l





# ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

---

LE THÉÂTRE RÉALISTE FRANÇAIS

ET

M. HENRY BECQUE

## I.

Parcourir ces derniers hivers, même vaguement, les feuilles des revues parisiennes il est facile de remarquer que le roman ou pour dire correctement, naturaliste, n'excite plus le même intérêt que jadis, aux grands jours de M. Émile Zola, au lendemain de *Le roman expérimental* et de *Nana*. Pour citer deux romans purement réalistes, parus cette saison, ni la *Bête humaine*, ni *Sous l'officier* n'ont obtenu l'honneur et l'avantage des hommages ou des attaques qui ont valu à cent mille exemplaires *Nana*, *Sapho*, la *Fille Elisa*. Le problème esthétique et le problème éthique que sous-entend la lecture du roman réaliste ont été — il est vrai — mis en discussion souvent et par des hommes si compétents qu'il serait peut-être difficile de croire résolu, si des problèmes de cette nature n'étaient, en littérature, des thèmes que chacun comprend, discute, résout différemment et malgré lui, d'après des habitudes de pensée et de vie. S'il en soit, certainement, il a été beaucoup, beaucoup trop écrit sur ce sujet; on a répété jusqu'à l'ennui les mêmes lieux communs, les mêmes solutions superficielles. Tant et si bien, que le lecteur s'est lassé et que les critiques eux-mêmes se sont lassés, à leur tour, de toujours redire la même chose. Car, c'est le moindre défaut des romans de M. Zola d'être tous construits semblablement sur les mêmes théories. Alors, sont venus les psychologues: M. Gide, M. Rabusson, puis MM. Huysmans, de Maupassant, Rod, Zola, Margueritte, etc. ont abandonné la tradition réaliste.



teurs à succès, les comédies à succès, critiquant, déplus révoltant parti-pris qui se puisse concevoir. Celui-même, « il ne craint pas de se répéter. » Et la l'on pourrait tirer de ce fatras d'études partiales que le théâtre contemporain manquerait d'auteurs ceux de talent se stériliseraient par l'abus des procédés le théâtre devrait forcément devenir naturaliste. M. Zola avait bien essayé d'écrire quelques pièces nouvelles : *Thérèse Raquin*, *Renée*, le *Boulon de rose* mont du public avait été tel qu'il était à prévoir qu'il ne se trouverait de directeur assez téméraire pour l'adapter. Ainsi, d'un côté, des auteurs plus ou moins l'autre, des directeurs intimidés par le mauvais vouloir, le théâtre imprimé n'existant pas — c'est le seul sans muscles, sans organes et sans vie — nécessaire d'expériences malheureuses le théâtre restait inadapté de la formule réaliste. On voulait des pièces connues, on n'en voulait pas d'autres — et tout était

Tel était à peu près l'état des choses lorsqu'un talent et, ce qui est plus rare, fort épris de questions de théâtre sur ce double principe de ne jouer chaque hiver et « de donner chaque fois une œuvre nom connu afin d'intéresser la critique et les lettrés de cette curiosité, de produire deux ou trois jeunes talents de la salle attirée par un confrère célèbre. » Fatiguements, un peu de défiance de la part de la critique, coup d'encouragements, le Théâtre libre est aujourd'hui un succès et l'on peut même ajouter que son succès dépasse les prévisions les plus optimistes. Établie à la fin du siècle, la troupe de M. Antoine composée d'artistes pour la plupart intelligents a, sans doute, joué les œuvres les plus détestées ou les plus applaudies, celles des propos desquelles, la presse, la chronique a le plus parlé dans les dernières années. Il suffit de rappeler les innombrables occasions où l'on a vu dans la *Revue des Deux Mondes*, de la *Presse* et des *Éclair*, de *La France*, de *Revue*, du *Père Lami* et de tant d'autres qu'il est inutile d'énumérer ici. Bientôt une revue, le *Théâtre Libre*, ayant pour unique fonction de compter les représentations, d'étudier les pièces et

acteurs qui les ont dites.<sup>1</sup> Puis, encouragés  
acteurs des autres scènes parisiennes repré-  
*être libre* ou en commandèrent aux auteurs  
le. C'est ainsi que M. Porel donnait cet hiver  
Ancey et *Amour* de M. Hennique, que les  
*Monsieur Betsy*, les Menus Plaisirs, les *Deux*  
udeville l'*Infidèle*.

ces discussions, toutes ces pages écrites, ces car comment dire ce qu'un acte joué à Paris et de tracas! — me paraissent indiquer que s ne s'intéresse plus ni à la poésie, comme , ni au roman, comme il y a dix ans, mais aux choses du théâtre, ce qui ne veut pas l'il n'y ait plus de jeunes poètes ou de jeunes z ceux-là même, au dédain de jadis, a suc- ès sérieuse et souvent le désir leur vient de on auteur dramatique. Citons M. Haraucourt, l'autres. Il m'a donc paru qu'il y avait quel- en quoi les pièces écrites par ces nouveaux t de celles des maîtres dramaturges actuels: s fils, Henri Meilhac et Édouard Pailleron; i qu'il convenait de définir les théories esthé- iliste français. La chose présentait quelques seurs du *Théâtre libre* étant pour la plupart s de leur œuvre. Ce qui m'a engagé à choisir resque fait que du théâtre, en qui les natu- un maître et qui a pour lui l'autorité d'œu- nnes comme telles par de très compétents:

Becque, l'auteur des *Corbeaux* et de la *Pa-*  
*érons* son œuvre au point de vue esthétique,  
 gager ses procédés de composition en ayant  
 er à l'entour de nos thèses une série d'exem-  
 ivres de la récente école. Puis, dans un se-  
 enterons d'exprimer la philosophie de l'œuvre

Devant quoi, nous devons, sans entrer dans l'aphie, indiquer au moins les grandes circons-

— E. Dentu, éditeur, Paris, 1889 (sept fascicules).

tances de sa vie. Ainsi, pour ceux que préoccupent les choses littéraires, nous aurons cherché d'éclaircir la question assez obscure du théâtre réaliste français. Il est difficile, en effet, de distinguer dans des manifestes pleins d'injustices, presque d'injures pour ceux qui sont arrivés et dans des pièces d'une incorrection absolue, les réformes et les trouvailles. Il en est qui prétendent que c'est très simple, très facile, qu'il suffit de voir sale, de dire sale et de penser sale. Au fond, cela n'est qu'un mot, cela ne signifie rien, mais il est regrettable qu'à première apparence cela semble vouloir dire quelque chose et même beaucoup de choses. Il est des sujets que l'on gagne plus que l'on perd à éviter; celui de la *Fin de Lucie Pellegrin* est du nombre. Et je dis cela non pas au point de vue moral, mais au point de vue artistique. De même que M. Renan trouvait que c'est le propre d'une coupe d'être épuisable, je trouve de même que c'est le propre d'une œuvre d'art d'être belle. Or, il en est plusieurs parmi celles jouées par M. Antoine qui ne sont que répugnantes.

M. Henry Becque est aujourd'hui un homme approchant de la cinquantaine. Il a une véritable célébrité dans le monde littéraire de Paris et si, au théâtre, ses œuvres n'ont jamais obtenu de ces succès à deux cents représentations qui font un homme riche en quelques mois, il convient d'ajouter que peu d'auteurs ont été plus admirés et plus critiqués que lui. Ses débuts furent d'une excessive difficulté, il lui fallut des prodiges de patience et d'habileté pour faire jouer chacune de ses pièces, et ce ne fut qu'après des mois de démarches inutiles, de négociations avec les directeurs, de pourparlers avec les acteurs qu'il parvint à voir la *Navette* au Gymnase ou les *Honnêtes femmes* à la Comédie-Française. Un jour d'impatience, il louait la Porte Saint-Martin et faisait représenter à ses frais *Michel Pauper*, puis pendant des années, il faisait le tour des théâtres de Paris, le manuscrit des *Corbeaux* sous le bras. Partout, on le refusait avec des paroles polies: « Nous ne pouvons pas, ce n'est pas notre genre... » l'éternelle rengaine. Enfin, de guerre lasse, M. Becque se décidait à les publier en brochure, et le jour où il allait envoyer le dernier *bon à tirer*, M. Thierry, l'administrateur du Théâtre Français, lui demandait une lecture. La pièce était reçue, étudiée, corrigée, jouée enfin devant l'hostilité du public, le 14 septembre 1882. Depuis, M. Becque n'a écrit que trois actes, *La Parisienne*, à la Renaissance, le 7 février 1885, et pendant quelques hivers, il fut le chroniqueur de la *Revue illus-*



DE INTE

n'est  
n : *ma*  
ograph  
nsons

nons, qu  
in si co  
ur fêter  
grappe

ationne  
en mus  
à en c  
tine Ni  
suite,  
la Nav  
d'Her  
d'Enne  
rire ce  
çois bi  
réalist  
s sont  
ar un p  
s d'ex  
opérett  
nières  
is, l'élo  
. lieu c  
d'une  
urtisan  
i ne sa  
belle s  
r'il s'en  
aussi, c  
ardin  
e devin  
court, l  
incour  
phrase  
*digue*  
. venue

fermées, pas mal d'invraisemblances, très peu de psychologie et pas de littérature du tout. Pour *Michel Pauper*, la question se complique. M. Becque s'y est évidemment proposé plusieurs choses qui sont intéressantes par elles-mêmes : l'étude d'un ouvrier qui deviendrait un inventeur si une passion ne désolait sa vie et si pour oublier, il ne se tuait à boire ; l'étude d'une jeune fille fière, courageuse, passionnée et pure ; de plus, M. Becque montre la noblesse opposant ses préjugés à la bourgeoisie et la classe bourgeoise opposant ses préjugés à la classe ouvrière, enfin quelques grands caractères : la patience peut-être découragée de M<sup>me</sup> de la Roseraie ; la vraie intégrité morale sous ses petites prétentions, du baron Von der Holweck. Mais comme à plaisir, M. Becque a accumulé les invraisemblances, les faits arbitraires, les maladresses de plan et tous ceux qui ont vu ou lu *Michel Pauper* sauraient prouver à l'occasion, que ce drame est infiniment mal construit. Enfin, surtout, l'écriture en est mélodramatique et enfantine. Le comte de Rivailles parle à Hélène : « Ton bras est ferme et droit, il pourrait tenir une épée, tu as les flancs d'une amazone. Belle comme tu es, avec ta nature et tes appétits, veux-tu te condamner toi-même ; épouser quelque saltimbanque et te morfondre entre les quatre murs du mariage ? Soit, mais tu regretteras toujours l'existence que je t'aurai offerte active, puissante, désordonnée où la volonté est sans limite et les extravagances sans frein. » Ce à quoi Hélène, l'ingénue de vingt ans, se répond à elle-même entre autres choses : (Je crois utile de rappeler que l'action se passe de nos jours et que les acteurs ont des costumes de nos modes) « Non, je ne céderai pas ; il me reprochera d'avoir abandonné mon cœur, il me reprochera d'avoir défendu ma personne ; mais quelle est donc la jeune fille qui oserait recevoir dans ses bras un autre homme que son mari ? » Et ailleurs : « J'ai été droit à lui comme à l'homme de mon choix et de ma destinée, ses paroles ont enflammé ma solitude ; j'ai crié son nom dans mes insomnies, mais je ne serai jamais la maîtresse de celui qui ne me veut pas pour femme ! » Et plus loin, M<sup>me</sup> de la Roseraie accable de reproches son mari : « Ah ! je ne te maudirais, si tu te préoccupais d'une société honteuse qui ne se souviendra pas de toi, demain, lorsque nous, nous cacherons nos blessures pour cicatriser les tiennes. » Décidément avec *Michel Pauper*, M. Becque n'a plus rien à envier à MM. Richebourg ou de Montépin ; il en a les déclamations, les incohérences stylistiques voire même les incorrections. Il est certain qu'il y a dans la Na-



#### REVUE INTERN

tude mieux approfondie  
is le scénario en est touj  
ce n'est point la peine  
tre français tout plein c  
uite en ce qu'il a sans d  
s la grâce des comédies  
il en a l'échafaudage des  
ous, la bouffonnerie qui  
». D'ailleurs, il y a tant  
es (une petite dame év  
elque naïveté à venir pa  
l'autres choses. C'est de  
es portes se ferment, o  
individuels. »

1 point de vue esthétique  
our les raisons que voil  
*het Pauper* et la *Naveti*  
e comme disait La Har  
lement dans les *Honnêt*  
tainement d'une valeur  
*tenne*. Le but du théâtre  
ou bien de mettre en  
és par une intrigue que  
nétration possible, un ca  
ychologie passionnelle. I  
mœurs ou des études ps  
qui sont des nécessités.  
ation nombreuse, plusieurs  
arallèles enchevêtrées le  
e la mise en scène, — tou  
vie. C'est ainsi qu'a pr  
nous assistons à la ruin  
par une bande d'homme  
les principaux; puis, cô  
et désolant de Blanche  
t de tout son cœur que  
man plus triste encore  
d'une très jeune fille qu  
aux amours d'un vieux  
us amoureux insinués p

e et galante de M<sup>me</sup> de Saint-Genis, dans où passent Gaston, le *pschutteux* homme d'architecte Lefort et d'autres. Apprêts et les présentations d'un dîner, des figurations, une relative mise en scène de la réalité par grands tableaux plus que de mots sont essayés M. de Goncourt dans *Le Ventre de Paris*, M. Daudet dans *Le Docteur Mystère*, M. Paul Alexis et Oscar Méténier dans *Le Maître*, M. Eugène Ionesco dans *Le Maître*. Je cite, au hasard : seulement les auteurs ont l'avantage de venir les premiers (1882) et d'exprimer parfaitement cette

technique, au contraire, le scénario ira de plus en plus se faire rare. Ce qu'il importe de rendre, c'est une passion, tout le secret d'une situation, se nuanceront afin d'exprimer des pensées et des sentiments. Il y aura une scène inscrite à la troisième personne, non pas directement et pourtant clairement, mais, par des phrases. Ainsi, dans les romans, on montrera un jeune homme engagé au mariage, il se borne à trois personnes.

Le maître œuvre de M. Becque et une œuvre qui veut étudier les mariages à trois, de même, il lui suffit des trois indispensables : — le reste ne compte pas, dit trois fois, n'importe quel salon du monde élégant, les très admirables conversations de Lafont, de Lafont et de Du Mesnil.

Le théâtre libre procède de même, et les écrivains les plus complets que nous avons, l'auteur discuté mais applaudi de son œuvre, de *Le Maître*, de la *Grand-mère*.

Le théâtre de tradition moliéresque ne renferme pas de détails de la vie banale : des lettres, des dîners expédiés en trois minutes, etc. Les préoccupations de M. Becque ont été, d'une part, l'absence de l'attention du public pa-



à ces paroles de la jeune fille : « J'épouserai. C'est si peu de chose un mari sort, il s'absente, il a des occupations, jamais. Regardez M<sup>me</sup> Chevalier avec ainsi dire pas. — *Lambert* : Son grand là. — *Geneviève* : Peut-être ! » Dans les s de M<sup>me</sup> de Saint-Genis et de Blanche, x Teissier et cette proposition louche de tiendrais beaucoup à m'attacher une pe- e et sûre qui se tiendrait déceimment ou pas mariée ce serait la même chose enne phrase à phrase, dont entre autres, entendu appeler de génie un peu par- « Vous êtes libre penseur ! Je crois que bien avec une maîtresse qui n'aurait pas r ! » On le voit, ces mots si nombreux es préoccupations psychologiques. Chez ité se complète par l'explication psycho- es comédies ne dépendra donc plus de gique des caractères, ou, pour saisir la face, M. Becque n'écrira plus des pièces . comédies logiques et raisonnées. Ce qui e mettre en scène d'amusantes actions, t comme cette étude est une apprécia- la vie humaine, autrement dit une phi- ndiquer dans ses théories générales.

### III.

Becque a étudié un monde curieux dont .es mœurs spéciales — pour ne rien dire prends toutes les comédies de M. Becque *Sardanapale* :

iqueurs parfumées  
à des mondes lointains,  
rons que peu d'années  
ssent entre les mains.

#### REVUE INTERNATIONALE

En somme, M. Becque n'a fait que continuer la tradition des romans de son époque. Son œuvre ne diffère pas essentiellement de celle de Daudet et autres. D'un côté, les romans sont la tête farcie de préjugés, d'instincts, d'émotions, laissée dans tous les panneaux et d'autre côté, le père avec son éloquence de la plume, M<sup>me</sup> Delaunay, la petite bourgeoisie comme une romance, M<sup>me</sup> Chevalier, les principes qu'elle oppose à toutes choses, *Corbeaux* qui est trop bonne, trop naïve, laisse voler si naïvement. Tous, tous, instruite, peu intelligente, trahit, trahit : « qu'elle lui *puait* au nez, » serait sans doute moins caricaturale. Les hommes d'affaires, les femmes, les principes, ni principes, ni préjugés, roie, dépeçant les fortunes, décapant, Roseraye, profitant du génie, nant rien, que de mauvaises spéculations, lâchement, laissant femme, enfante, marchand, avare comme Shylock, l'âme est vilaine sous des apparences, M<sup>me</sup> de Saint-Genis l'intrigante, très riche et qui ne cherche que l'argent, jusqu'à un certain point Du Mesnil, société élégante, surtout galante, jusqu'à la lassitude, qui a vu tous les théâtres du boulevard, quée, analysée dans tous les romans, avant Balzac — cette société de cheveux roux, dont les principes, les sentiments sont fugaces et changeants, la pauvreté est hideuse, dont la morale est sans sens. C'est Chevillard dans l'œuvre, c'est la *Navelle*, c'est Lambert dans l'œuvre, c'est dans les *Corbeaux*, c'est Lafcâr, toujours l'homme à bonne fortune, à femmes des naturalistes, c'est d'autres. En somme, l'être banal,

t méritant certes la question qu'Antonia s donc, mon ami, seras-tu assez fort pour s supérieures? » Il est aimé on ne sait pour- pour sa beauté, pour son argent, pour ses it-être, tout simplement parce qu'il ne sau- ans Chevillard, d'Antonia sans Arthur, de que le hasard seul a voulu que ce soit celui-ci ce soit Arthur et non pas Armand. Vous stant, menteur au besoin et que les lamen- oseraye sont vraies pour peu qu'on ait le é de le prendre tout à fait au sérieux: « O vous êtes légers, ingrats et cruels! » — et C'est toujours si bavard un homme, si mal-

change guère, plus ou moins dépravée, plus lon sa condition sociale, mais ce sera tou- A. Lemaitre en une de ces pages sagaces et en sait écrire: « un petit animal resté au nature que les jeunes faunesses mythologi- our jour et qui prend tranquillement son » Ainsi, il est un type de femme que M. Bec- surtout étudié; et ce type qu'il a fantatisé é dans Hélène, brutalisé dans Antonia, poé- celui de la parisienne, ce composé de ca- e charmes que les peintres, que les roman- eph de Nittis, les Jean van Beers, les Henry oubliable. Un des premiers, M. Becque en l a réussi, semble-t-il, ou tout au moins son ru plausible à quelques-uns. Selon lui, le telles femmes proviendrait tout simplement ervé les apparences, les préjugés d'usages point, d'opinions qu'elles n'ont plus, de sen- vent guère. Voyez Clotilde, dans cette pièce Elle passe pour honnête, son mari dort sur va à la messe, c'est une chrétienne et pour- elle en a eu, elle en aura, mais elle est si ûrement comme M<sup>me</sup> de Moraines dans *Men-* ue le moins possible. Vous pensez déjà, c'est ssé, une Lespinasse. Erreur; sans doute, des rent parfois de ses lèvres et parfois aussi,

des attendrissements, lorsqu'elle est ennuyée. Alors, il resque qu'elle ait un cœur, mais ces moments-là sont si sont-ils sincères? Car elle est froide, désespérément froide le lui dit avec tristesse, ce Lafont qu'elle aime pourtant, elle aime comme elle sait, comme elle peut aimer. Pour le mot amour ne représente pas ce qu'il représentait même de la *Dame aux Camélias*. Elle conçoit l'amour fantaisie, nt, voire calcul. Ce qu'il y a de prodigieux en elle, c'est applique à des sentiments modernes, raffinés et déformés qui les expriment mal, mais que la correction ne lui permet de changer. Vous remarquez, c'est une femme d'amour qui pas à l'amour. Elle va même jusqu'à dire du bout des lèvres est embêtant l'amour! » — Enfin, ajoute le poète auquel toujours revenir quand on parle de l'âme moderne :

Elle se fait aimer sans aimer elle-même;  
Un maître lui fait peur, c'est le plaisir qu'elle aime.

Ad, sur tout cela, le mot de l'abbé Taconet reste vrai, tout-à-fait : « Tenez, ce sont de grandes saletés. » Mais ne pas sans vous demander si Jules Lemaître n'a pas un peu aussi, lorsqu'il demande « qui d'entre nous serait fâché d'entrer une Clotilde sur son chemin ? »

pressent, l'amour qui réunit des êtres si maladivement és, des jeunes hommes si inconstants, des jeunes femmes doit être un sentiment, il serait plus juste de dire une singulièrement capricieuse et décevante. Un rien le fait a rien le fait mourir cet amour qui n'est plus ni tragique , mais bien sceptique et charmant. Si elles avaient eu vivre dans cette société-là, ni Françoise de Rimini, ni le, ni Doña Sol ne se fussent tuées, elles auraient trouvé arranger leurs devoirs et leurs désirs; avec le ciel il est imodements, n'est-il pas vrai? Mais j'y pense, il n'y a plus oise de Rimini, ni de Marguerite, ni de Doña Sol puisqu'il de passion : « Amour, fatal amour, » disait Dante et vous que pense Clotilde : « Il est embêtant l'amour ! » — Voici relire, il me vient l'impression très nette qu'en précisant nements, malgré moi, je les déforme. Et puis, en cette an rends au sérieux des choses qui ne doivent point être sérieux. C'est toujours l'histoire de l'abbé et du *Juif* et : *Il ne faut jurer de rien* d'Alfred de Musset. Pour en

ait des mots à part, des mots nuancés et sou-  
cis et poétiques. Il faudrait n'être dupe de rien  
et sceptique pourtant. Il faudrait être un Heine  
bourget sans tendresse. A quoi bon, après tout ?  
son : *ce n'est pas la peine, non, ce n'est pas*

la scène, en évitant de se prononcer, des êtres  
ou cruels et intéressés, ou dépravés et légers  
se disputent, s'aiment et se trompent sans cesse,  
les, monotones, affreusement désillusionnants,  
la misère, la tristesse, le mensonge de la vie.  
une longue plaidoierie éparse dans toutes ses  
tour à tour par presque tous ses personnages.  
oseraye dans *Michel Pauper* : « Je ne sais si  
moi, mais on me proposerait de recommencer  
, tant elle contient de fatigues et de peines. »  
sais ce qu'elle est la vie ! des satisfactions sans  
une grandeur : une combinaison terre à terre  
liberté et la passion. » Et c'est ainsi que le  
e siècle, on croirait lire du Barbey d'Aure-  
chic, de profanation et de blague ! Siècle de  
sieurs qui ont bafoué toutes les causes, culbuté  
Enfin, le langage frustre de la fille de chambre :  
et, l'ivrognerie en bas ! Je ne ferai pas de vieux  
oit de trop vilaines choses ! » J'entends encore  
cette recommandation répétée avec tant d'in-  
Saint-Genis : « Méfiez-vous de tout le monde,  
et dans la *Parisienne*, le récit typique de  
toujours lorsqu'il y a quelque chose à donner,  
et, une faveur grande ou petite et que deux  
présence ; d'un côté un brave homme, pas bien  
méritant, et de l'autre, quelque farceur qui  
n'a rien de son savoir-faire ; toujours c'est le farceur qui  
le monsieur qui est blackboulé. » En somme,  
lui-même lorsqu'il écrivait dans ses curieux  
textes :

ent que les forts et les sages  
ent, trafiquent, font leurs prix ;  
es, trop las pour tant de peine,  
emplent la mêlée humaine



RE

ant  
s de  
rrêt  
anda

l'é  
Est  
e ps  
Be  
co  
ouv  
pre  
s én  
pai  
evic  
cert  
s'at  
ante

le s  
n o  
*ten*  
veu  
ren  
il  
râc  
ère  
dans  
glen  
era  
lies  
ur  
qu'e  
ios

## ' L'ALCOOLISME '

---

*Sutte).*

étudié l'alcoolique habillé, l'alcool-  
l'examiner étendu au lit: alors le  
nement s'élargit considérablement.  
fera une idée du degré de l'intoxi-  
lans une certaine mesure, apprécier  
issons que le malade ingère quoti-  
ché, les jambes nues. Le médecin se  
la sensibilité du client. Celui-ci n'a  
il ne manifeste aucune excitabilité,  
er le long de ses jambes. Brusque-  
aiguille dans les chairs: la douleur  
e par un léger cri. Le médecin jette  
qu'au sang, au niveau des chevilles:  
obtient est encore moins appréciable.  
des pieds. Si l'intoxiqué est seule-  
(vin, cognac et rhum), sa sensibilité  
oindrie, et même abolie chez l'ivro-

*bsinthisme.*

pondra à la même manœuvre par  
e vertigineuse. « Je suis très ner-  
t-dire que l'absinthe l'a rendu ner-  
git au chatouillement. Mais l'absin-  
ce et une rapidité insolites, comme

## REVUE INTERNE

mise en expérience  
a sectionné la mo  
ir dissimuler, se ren  
ou front se couvri  
, haletante.

deux signes de la p  
sensibilité), et l'hyp  
les appellerons sy  
ent toujours par af  
ans le principe, les  
nifestent aux mains  
tent de diagnosti  
l'absinthisme de l'al  
s huiles essentielles  
ibilité du contact, .  
le problème est diff  
oit de l'absinthe, m  
sorbe-t-il pas aus

Il faut tenir compte  
l'absinthe est essenti  
alcool rectifié à un  
me principes excita  
es feuilles et des so  
nthe, mêlées elles-m  
res, comme l'anis, l  
ées comme l'hysope

M. Cadéac et Meun  
tes seraient même  
la liqueur d'absinth  
aines, à l'Académie  
riences, qui conclu  
the elle-même. Mai  
e de la Faculte, a r  
résultats tout différ  
a méthode expérim  
ectueuse.

cipale cause d'erreu  
é d'essence d'absin

l'autre, d'un pays à l'autre et même d'un t ainsi que l'essence d'absinthe algérienne ve. La plante dont elle est tirée ne res- itable absinthe, et les animaux en suppor- érables en injections sans être incommodés.

quantité énorme d'absinthe que quelques- rique peuvent ingérer impunément. Mais nignité, ils continuent, une fois revenus absinthe, ils deviennent rapidement intoxi- es essences commerciales d'absinthe étant end pourquoi les résultats expérimentaux ariables.

port, M. Laborde a émis les conclusions l'approbation de l'Académie:

le vraie est, de toutes les essences qui entrent composition de la liqueur d'absinthe, la plus it, la plus dangereuse.

de produire l'attaque épileptique vraie.

de des convulsivants épileptisants, parmi les e, d'origine végétale, ainsi que l'ont établi les rmés depuis par tous les expérimentateurs au-

leur capitale, scientifiquement et pratiquement, inion publique, que d'attribuer le titre de *bien-* la substance fondamentale qui imprime à la actères toxiques les plus dangereux.

liqueur d'absinthe, de même que toutes les li- es « apéritifs, » telles, par exemple, que le ver- me que l'alcool pur, et *a fortiori* les alcools constituent des poisons que condamne et ré-

l'usage, les poisons sont d'autant plus violents bles à la santé, que les substances qui les com- isolément, douées de propriétés toxiques plus ure comme par leur intensité: telle est, par- xsinthe, grâce à son action épileptisante.

me est, en dernière analyse, et demeure le qua- de cette action qui, avec l'action toxique de onstitue les deux grands ennemis, les deux é publique et du développement de l'espèce; aut pas se lasser de déclarer et de faire la

Au cours de la discussion soulevée par ce grand docte assemblée, l'un des médecins présents a reçu de la communication de MM. Cadéac et Meunier la curiosité, en sortant, de compter le nombre des personnes attachées sur son passage. De l'Académie à son rencontre dix-sept cafés, devant lesquels étaient des amateurs de toute sorte; or, sur ce nombre, 183 seulement, ce qui signifie que les adorateurs de la liqueur représentent les  $\frac{4}{5}$  des habitués de cafés.

On conçoit donc très bien que la plupart des intoxiqués mixtes: c'est-à-dire des névrosés en même temps que des névrosés par les huiles essentielles sentant en somme, sur leurs jambes le plus souvent d'anesthésie à côté des zones d'hyperesthésie.

On pourra dire que l'absinthisme est l'intoxication si l'on trouve des foyers d'hyperesthésie autre que la plante des pieds. Au tronc, par exemple, on peut constater des points d'hyperexcitabilité. Une simple pression sur les parties latérales de la paroi abdominale, une pression du médecin de chaque côté de la colonne vertébrale, suffit à provoquer des mouvements désordonnés. Le point d'hyperesthésie est le point ovarien, ainsi nommé de chaque côté de l'abdomen, au-dessus du pli de la ceinture. Si on comprime ce point, le malade se renverse sur le dos, la tête rejetée en arrière, le cou contracté, et il pousse un cri perçant, un « ha! » caractéristique.

#### b) *Les buveurs d'amer.*

Ce qui vient d'être dit de l'absinthe est aussi applicable aux liqueurs très répandues aujourd'hui: les amers que ne jouissant pas de la même réputation de toxicité, peuvent, en réalité, rendre des points à celle-ci.

Depuis longtemps l'épicurien Horace a fait des amers des apéritifs: « Ne buvez pas de Falerne mêlé de miel », disait-il, car pour un estomac vide il ne faut que

Quoniam vacuis committere ventri  
Nil nisi lene decet.

condamnation avant la lettre du vermouth, du *le*, du bitter, etc.? Horace visait, il est vrai, un plus innocent, mais, même en prenant ses paroles pouvons nous les appliquer sans peine. Que s'intoxiquent tout doucement sous le couvert sommant avec excès des boissons réputées saines, telles que le vulnéraire, le vin de quinquina, que sais-je encore! Il faut voir, dans les salles, à l'hôpital, avec quelle insistance les patients demandent un bon de vin de gentiane.

Encore de travail sur le pouvoir toxique de champagne. Pourtant, d'après ce que mon ami Dejean de la Serre lui-même sur une femme hospitalisée à la clinique du docteur Lancereaux, je me crois autorisé à dire que le champagne est peut-être la plus dangereuse des boissons. L'observation de la malade du docteur Lancereaux est instructive.

Elle, âgée de vingt-cinq ans, qui reste sobre jusqu'à ce jour, est devenue, fatale pour elle, de s'établir marchand de vin, comme cela se pratique à Paris chez les filles, se met à boire avec les clients pour pousser son vin. Elle contracte un goût prononcé, exclusif, très vanté sur les murailles et les vespasiennes, n'importe plus autre chose, remplissant son verre trois fois par jour. Plus tard elle arrive à boire sans l'additionner d'une seule goutte d'eau.

Après un mois d'excès de ce genre, la malade est incapable plus se tenir debout, étiquée à un point qu'elle ne peut marcher et présentant déjà la paralysie des muscles. Ce dernier caractère, qui n'a été reconnu que dans ces derniers temps, est un des symptômes de l'intoxication par les huiles essentielles. Les extenseurs des membres sont seuls paralysés, la malade, incapable d'étendre ses doigts peut saisir son verre, mais ne pourrait vous envoyer une claque. L'amer ne pouvait mettre son pied à plat; le vin lui était insupportable. Bien plus, en lui touchant les jambes avec douceur, on lui arrachait des cris

semblables à ceux du chloral et de la morphine,

## REVUE INTERNATIONALE

est restée quatre mois entiers dans son lit, et la figure absolument décharnée a eu raison de ces troubles nutritionnels. Car, c'est un fait que les troubles nutritionnels ont disparu peu à peu et qu'elle a engraissé.

Le malade n'avait aucun intérêt à la vie, ne buvait depuis quinze mois seulement, à sa vie sédentaire cette intoxication extraordinaire. Car, c'est un fait que les buveurs vivant en plein air et qui ne sont pas alcoolisés en partie par la fatigue et par les efforts d'un organisme intact. Une intoxication est susceptible de présenter, dans les premiers symptômes de l'alcoolisme, des symptômes qui qu'il en soit, M. Lancereaux a fait plusieurs observations analogues, par un certain amer; et il a constaté, de la marche rapide des lésions essentielles contenues dans l'économie de l'amer, jouit à un haut degré de la vie que le bitter et le vermouth.

### c) L'avenir de l'alcoolisme

Le temps n'est plus où l'alcoolisme est considéré avec le nez rouge des buveurs et les gens qui parlent trop; seules les intoxications alcooliques étaient considérées comme l'antagonisme de l'alcoolisme. « Car, comme le dit Fournier, il est à remarquer que le poisonnement par l'alcool se ne fait pas par l'alcool, mais par les produits qu'il boivent journellement, sans lesquels ceux dont les excès, même les excès de l'ivresse profonde, sont séparés de l'alcool. »  
Le temps n'est plus enfin où l'alcoolisme est considéré dans le *delirium tremens* et où il est prouvé par des statistiques positives.

arenton, vingt pour cent des fous qui sont s peuvent rendre l'alcool responsable de leur as croire que tous les intoxiqués en arrivent tic des autres ne soit pas moins impitoyable. a pas le privilège d'arriver aux grands désor- être digne de la pathologie mentale, il faut mpérament bien trempé; il faut que sa santé tacles!

erons d'effleurer ici le chapitre si ardu des ar l'alcool dans l'organisme. Toutes les cel- énétrées par l'alcool, sont profondément mo- la dégénérescence graisseuse et le malade us cet envahissement des tissus par la graisse. ésordres du système nerveux, dont j'ai parlé ii, avant tout, la transformation du foie qui, se ratatiner tout à fait. La cirrhose dite al- l'affection du foie la plus commune dans les

cirrhose d'origine alcoolique est-elle rare à , comme l'atteste Dejean de la Bâtie, les al- dre des points à ceux de Paris au point de rtionnel? Uniquement parce que c'est l'usage lement qui retentit d'une façon spéciale sur si qu'on l'a reconnu récemment. Or, la masse consomme avant tout du vin, tandis qu'à te du rhum indigène.

d'assez nombreux dangers, même dès le dé- n. La présence permanente de l'alcool dans , des différents organes contribuant à altérer font en sorte que l'organisme déprimé voit e à toutes les influences morbides. Ce sera ré dans la tempête des grandes maladies

mon lecteur: je lui demande de se rappeler n de poitrine qui, à sa connaissance, ont eu ; qu'il fouille dans la vie de ces morts: com- sont pas justiciables d'habitudes alcooliques un spectacle bien émouvant que d'assister de fluxion de poitrine. Quel tintamarre ve- veuses! Le malade délire comme un enfant



sous le coup de la même affection ; malence inouïe et présentant cette note si partout dans la psychologie de l'alcoolique l'enfant une pneumonie à forme cérébrale monie de vieillard au point de vue du affligé d'une vieillesse anticipée, parce par l'alcool autant que par la longue

On peut en dire autant de l'érysipèle épidémiques et de toutes les endémies

Mais la somme de tous ces accidents alcooliques n'est rien auprès du tubercule.

La découverte du bacille de la tuberculose dans les crachats des phthisiques a égaré au second plan, dans les causes de la faiblesse de la constitution, la *maladie* nous disons dans le métier. Aujourd'hui l'infection par le microbe. Pourtant, en l'école moderne à ne vouloir combattre la tuberculose de terrain prime et primera longtemps dans nos maladies infectieuses la tuberculose restera difficile à connaître et à combattre à cause de la multiplicité et la précision des découvertes.

Que l'on rejette ou que l'on admette l'existence de la tuberculose, il faut s'incliner devant la réalité de « misère physiologique. » Seul le confinement, comme l'a fait si admirablement les adultes, une tuberculose héréditaire confinés, sévissant sur les malheureux des ateliers, qui travaillent agglomérés de nombreux becs de gaz leur dispute respirer. Il y a aussi une tuberculose d'origine typique : débutant par la tuberculose celle des confinés offre sa première lésion et a le privilège d'une marche rapide ; c'est quand ce n'est pas la tuberculose miliaire qui fait le plus de victimes. M. Lancereaux nous dit qu'il est d'une délicate dépouille les milliers d'observations qu'il

où on supprimera l'alcoolisme, dit-il, tié le nombre des tuberculeux ! »

Not de l'hérédité alcoolique qu'il faut on recherche la cause première des sera d'abord évident pour tout le intoxiqué hérite de la tendance à a plus, des phénomènes de fourmil-é observés chez des jeunes gens que tout soupçon de mauvaises habitudes, imptaient des alcooliques parmi leurs chacun peut constater, c'est que les dès leur âge le plus tendre, sujets par les excitations les plus légères... tard des candidats à l'hystérie et à des tuberculeux engendrent des né-évelopper ainsi la proposition: des de parents alcooliques morts de tu-

fois, voilà le mot que je veux placer iant ceux qui l'ont lu de retenir que que répandue est, dans la grande tal de l'alcoolisme.

#### IV.

##### IPSOMANIE.

ans son livre de la *Folie lucide*, sont ils en trouvent l'occasion; les dip-i s'enivrent toutes les fois que leur termes, les alcooliques sont des vi-s fous; les alcooliques sont des ma-êmes qu'ils doivent rendre responsa-ipsomanes sont des malades hérédimoments, parce que leur système tent en eux une tare organique qui us leurs excès.

## REVUE INTERNATIONALE

trouve-t-on une grande différence entre celui du dipsomane, entre celui de l'autre, entre le caractère de l'un et de l'autre. Les alcooliques se recrutent sur toute la classe ouvrière; au contraire, les dipsomanes, Lasèque, sont le plus souvent de la bourgeoisie, ont subi des examens et joui d'une éducation. Ce n'est la maladie ni des

qui caractérise essentiellement la dipsomanie. Elle revient par accès périodiques, pendant lesquels le malade tombe dans les plus profonds abîmes de l'abjection, et pendant les intervalles, à la sobriété la plus absolue. Les dipsomanes deviennent tristes, moroses, déprimés, et souffrent d'un grand malheur. Ils perdent l'appétit, tout ce qui les entoure; enfin, la soif les prend, et le dipsomane à la gorge en lui-même ce qu'il veut éteindre à tout prix. Le dipsomane a conscience de son état, et pendant les accès il est capable de tout pour se procurer de l'alcool, s'il le faut. Je connais un homme qui est pris de son accès chaque fois qu'il sort de chez lui; il disparaît alors de chez lui pendant quelques jours; sa famille sait ce que signifie cette absence, et pendant ce temps, la bourse fortement diminuée, cet homme, habituellement assez raisonnable, pendant ses crises: il paye à boire au premier venu, et la généralité est sa plus cruelle punition. Personne ne pourra mieux dépeindre la dipsomanie que nous empruntons à Sainte-Anne<sup>1</sup>:

B\*\*\*, âgée de trente-trois ans, est une femme alcoolique dont le père s'est suicidé, un frère est aliéné, un autre est mort de la maladie, un cousin est aliéné; elle a eu des périodes de tristesse et de découragement, des tiraillements à l'estomac, des douleurs vagues, des tiraillements à l'estomac, des douleurs dans le ventre. Elle avait déjà remarqué qu'elle paraissait le malaise de l'estomac.

---

*Notes cliniques sur la dipsomanie. Paris.*

1873, à vingt-quatre ans. Son mari, qui la connaît depuis plusieurs années, l'aimait beaucoup; elle, de son côté, avait une grande affection pour lui. Les premiers signes d'une grossesse vinrent au bout de quelque temps, vinrent encore ressembler à une grossesse ordinaire, ne semblait donc devoir troubler la tranquillité de Louise. Vers le troisième mois de la grossesse, Louise devint triste sans motif; toute société, toute distraction, toutes les obligations de la vie lui étaient à charge; elle se sentait partout le même sentiment d'ennui et de lassitude. Elle éprouvait, en même temps, du dégoût pour les aliments, commençait à ressentir, au contraire, une soif incessante, avait de la peine à avaler, une sécheresse dans le gosier. Elle se désaltérait avec des infusions de menthe, puis du vin, mais cela ne la satisfaisait pas; elle était inassouvi; elle se décida bientôt à prendre un peu d'alcool pour se soulager. Le soulagement qu'elle éprouva tout d'abord la rassura; mais la première excitation de l'ivresse dissipa son calme, et elle absorba en peu de temps une demi-bouteille

d'une eau-de-vie régulière, elle se sentit redevenir triste, se remit à son penchant, qui est suivi des mêmes conséquences. Sa famille attribue cette envie à la grossesse et elle se sentait oppressée, reproches, conseils, surveillance pour faire rentrer son caractère dans le droit chemin; elle promet et tient parole pendant quelque temps, mais le besoin de boire de l'eau-de-vie l'emporte et elle se livre à son penchant. Une idée fixe qui l'obsède, la poursuit sans qu'elle puisse s'en débarrasser. Après une courte lutte, se voyant sur le point de succomber, elle se soustrait aux reproches qu'elle prévoit, elle emporte avec elle des hardes qu'elle vend à qui les veut. Puis elle achète de l'eau-de-vie, et, seule, dans sa chambre, elle boit jusqu'à ce qu'elle roule à terre, privée de connaissance. Son mari qui l'a cherchée toute la nuit, la ramène à la maison, où elle se réveille, mais sans meilleurs résultats; de nouvelles crises surviennent jusqu'à l'époque de l'accouchement, survenu, du reste, sans accident.

Après l'accouchement, Louise ressent de nouveaux symptômes de grossesse, toujours accompagnés de malaise, avec le vomissement, le gonflement de l'estomac et sécheresse de la gorge et suivis du besoin de boire. Elle résiste d'abord, car elle a conscience que si elle se livre à son penchant elle sera entraînée jusqu'au dernier degré de l'ivresse. Mais les symptômes ne lui manquent pas, on fait bonne garde, mais elle succombe à la lutte; tous ses efforts contre les besoins irrésistibles. Dès lors, les accès se répètent à périodes irrégulières, mais peut-être plus par-

ticulièrement vers l'époque des règles. Aux excès l'abus de l'absinthe, dont l'effet ne tarde pas à se manifester par des secousses musculaires et de vertige. La famille ne peut plus supporter l'état de la malade. Cette femme, chaste et vertueuse, n'a pas plutôt commencé à l'âge de la pudeur, toute retenue. Pour un verre d'alcool elle se livre. Les cabarets de dernier ordre lui servent de milieu de la population dégradée qu'elle fréquente avec les prostituées du lieu aux débauches les plus perverses elle est obligée de laisser jusqu'à ses vêtements qu'elle ne peut solder en argent et les agents de police la massent au milieu de la chaussée gisant à terre presque complet.

La crise passée, elle rentre en possession d'elle-même, désolée de ce qu'elle a fait, elle promet de ne plus recommencer. Ses résolutions sont sincères et elle se prête docilement à toutes les mesures qui ont pour but de la détourner de son penchant. Placée dans une maison de commerce, espérant qu'entourée toute d'une stricte surveillance elle n'aura pas la facilité de boire à son soir tranquillement chez elle où l'attendent son mari et ses enfants, toutes ces précautions sont vaines; quand l'impulsion lui vient, elle invente mille moyens pour boire et recommence son premier verre, ses plus belles résolutions disparaissent à l'assouvissement brutal de ses appétits.

Plus tard, on décide de la conduire chez un oncle à la campagne. Elle accepte volontiers, comptant trouver un repos efficace. Là, en effet, tout est mis en œuvre pour empêcher de nouvelles rechutes; on emploie la persuasion, l'intimidation même, mais sans aucun résultat; dès que l'accès lui vient, toute surveillance et recommence à s'enivrer. A un moment, elle paraît s'amender et l'on obtient un répit. Son mari, la croyant guérie, la ramène à Paris, où tout recommence. Mais, dès le premier jour, elle se sent triste et sans goût de son ménage et passe une nuit sans sommeil. Le lendemain son mari, revenant de ses occupations, la trouve étendue par ses déjections et dans l'ivresse la plus profonde. Elle reste quelque temps chez son oncle, mais sans aucun résultat appréciable. Revenue à Paris, elle reprend son existence à double face, se conduisant tantôt comme une femme soignée avec affection son mari et son enfant, tantôt se livrant aux orgies les plus abjectes.

En janvier 1877 elle part un matin, sans manifester que celui de travailler; elle se rend à sa maison de campagne par la route du désir de boire et n'ayant pas d'argent, elle

ne et ne quitte pas les cabarets de deux jours. La police, elle couche au poste, où son mari la voit, à moitié nue. Tous ses bijoux et la plupart de ses vêtements sont encore restés en gage pour solder sa dépense. Le lendemain, le même fait se renouvelle. Cette fois, elle s'absente quatre jours, pendant lesquels elle s'enivre de vin et de nourriture, se rendant furtivement chez les voisins et y demeurant jusqu'à l'heure où les boutiques se ferment. La dernière, elle erre toute la nuit dans les rues, d'un cabaret à l'autre, afin de demander à sa boisson le soulagement pour la soif ardente qui la dévore. Le surlendemain, le jour d'elle amène son arrestation. Quand son mari est en liberté de police, elle est de nouveau presque nue. Son argent disparu, laissé, elle ne sait où, en nantissement de son argent. Son manteau était également resté engagé pour son argent. Pris à cinq heures du matin sur la place Saint-Martin, vers la fin de juillet, se sentant triste, elle sort pour distraire un peu en se promenant au square des Filles-du-Calvaire et de se faire accompagner de son petit garçon, mais elle n'a pu résister à ses impulsions; malgré ces efforts, elle a hemin faisant quelques verres de vin, et, arrivée à son domicile, elle confie son enfant à un ivrogne qu'elle a rencontré en trouvant pas à la maison, part inutilement à sa recherche. Les heures de soir, il la voit revenir accompagnée de son ivre tement ivre comme elle et qui la ramène de force. Le lendemain, à son domicile d'être mal reçue et avait arrêté son ivre tement ivre chez lui. Le lendemain, on la plaçait chez son ivre tement ivre pouvoir la surveiller, mais, l'accès venu, elle s'enivre dans un quartier éloigné, où on l'arrêta deux

jours. Elle laisse des traces profondes et plus durables. Elle s'enivre qu'elle tombe sans connaissance et sans mouvement pendant plusieurs heures dans la prostration et conserve pendant une hébétude qui la rend incapable de tout

effort. Sitôt qu'on l'a conduite à Sainte-Anne, où, une fois arrivée, elle était calme, raisonnable et donnait sur son ivre tement ivre très précis.

Elle avoue sa funeste tendance à boire. Elle sait qu'elle s'enivre dans son ménage et qu'au contraire ses déréglés dérèglent la désolation et la misère, son mari ne pouvant subvenir aux besoins de la maison et aux dépenses exagérées de son ivre tement ivre. Elle indique avec assez de netteté les prodromes de son ivre tement ivre et l'inutilité de ses efforts pour y résister.

ster Plusieurs fois, se sentant déjà sous l'influence de l'accès, elle est sortie avec son fils, espérant, dit-elle, trouver dans sa présence une garantie contre les tentations, mais c'était en vain; elle ne pouvait s'empêcher d'entrer, son enfant à la main, dans les débits de vins.

A diverses reprises elle a eu l'idée de se suicider, de se précipiter dans la Seine; elle buvait même pour se donner du courage, mais l'eau-de-vie avait pour effet de lui enlever toute énergie. Au lieu de s'en tenir à la faible quantité nécessaire pour produire un peu d'excitation, elle en ivrait jusqu'à l'ivresse et l'abrutissement.

Nous avons longuement examiné plus haut les lésions organiques produites par l'alcool. Comme conséquence de l'union intime du physique et du moral chez l'homme, il devait y avoir à la longue une tare psychique : la voici. La vie de cette malheureuse femme montre, mieux que toutes les descriptions, à quel degré d'abaissement peut descendre le niveau moral chez les alcooliques. La folie, telle est la déchéance la plus déshonorante vers laquelle puisse conduire l'alcool, et la forme de folie que je viens de décrire n'est malheureusement pas la seule que revête l'alcoolique.

Voici un autre exemple de l'état d'affaïssement moral auquel peut arriver un alcoolique; il nous est communiqué par un magistrat d'une Cour d'appel de France et il est extrait d'une procédure qui vient de se terminer par un arrêt d'acquittement.

A\*\*\* est âgé de vingt-huit ans, il est le fils des gens les plus honnêtes et menant la vie la plus régulière qui soit possible; le père, ancien gendarme, décoré de la médaille militaire est garde particulier; il a donné à son fils une bonne éducation, qui lui a permis de devenir instituteur; pendant cinq ou six ans, A\*\*\* — les certificats de ses chefs le prouvent — a été un bon maître d'école. Bien de sa personne, il a plu à la fille d'un entrepreneur aisé et a été agréé quoiqu'il fût sans fortune. Ce mariage et le changement de situation ont été fatals: se trouvant subitement relativement riche, il a fréquenté les cercles et les cafés, il a joué et bu. Sa santé a été bientôt éprouvée par ce nouveau régime, et à la suite d'incartades il ont causé quelque scandale il a été d'abord suspendu, puis mis à disposition: incapable de nourrir sa jeune femme, aigri, pendant malheureuse, il l'a ramenée chez son beau-père, et s'est, en 1888, retiré lui-même chez ses parents; puis, au commencement de 1889, honteux, dit-il, d'être à leur charge, il a disparu, sans dire où il allait. A la fin de cette dernière année, on le retrouve à X\*\*\* où il se présente lui-même à la gendarmerie, se disant l'au-

teur d'un fait répréhensible, et demandant à être arrêté. Mais il ne donne aucune explication, et le parquet du lieu ne peut constater qu'une chose, c'est que depuis plus d'un an, il ne justifie pas d'un domicile fixe, ni de l'exercice d'aucun métier ou profession. Il est alors poursuivi pour vagabondage, et la veille du jour où il va être jugé il écrit au procureur de la république que se trouvant sans ressources, sans force, sans santé, il n'a plus qu'une voie à suivre, celle de l'hospitalisation à long terme dans les prisons: l'inculpation de vagabondage ne peut lui assurer ce bénéfice, aussi annonce-t-il qu'il est résolu à outrager gravement ses juges, afin de les forcer à prononcer contre lui une peine de longue durée. Et, en effet, le lendemain il les outrage, mais il avait compté sans la longanimité de gens de cœur qui lui infligent seulement deux mois de prison pour vagabondage, et vingt-quatre heures de prison pour outrages à l'audience envers des magistrats.

A"" interjette appel du premier de ces jugements, mais entre la condamnation et la comparution devant la cour, la réaction s'est opérée, il semble avoir recouvré la possession de sa volonté, l'homme libre a repris le dessus. Devant les juges du second degré il pleure, il demande pardon, il s'écrie: « J'ai été fou un instant, mon vieux père me réclame, il m'envoie le moyen de rentrer chez lui, il me facilitera la recherche de moyens d'existence, rendez-moi à lui. » En même temps il justifie par des pièces ne laissant pas place au doute que toute l'année 1889 a été employée par lui à des pérégrinations en Suisse et dans le sud-est de la France, qu'il y a trouvé dans diverses maisons commerciales ou industrielles des fonctions malheureusement provisoires mais dont il s'est acquitté à la satisfaction de ses chefs. L'avocat général conclut à son relâche et la Cour d'appel rend un arrêt conforme.

Il serait intéressant de pouvoir suivre l'existence de ce jeune homme dont la vie jusqu'à présent n'a présenté en dehors des instants d'ivresse, aucune éclipse certaine de la raison, mais chez lequel assurément la volonté, dont l'exercice confine de si près à celui de la raison, a été momentanément paralysée.

Deviendra-t-il fou? Est-il encore curable? Graves questions que le temps seul permettra de résoudre.

MAURICE GAUJA.

*(La fin à la prochaine livraison).*

---



# M. CRIS

SA VIE - SON CARACTÈRE -

PAR

UN ITALIEN

(Suite).

.....

Au nombre des déplorables effets de la diplomatie de 1866, se place, au premier machiavélisme qui en résulta pour le gouv de quelque autre puissance et de celui l'Europe qui dirigeait déjà les destinées pendant vingt ans, exercer, comme chance fiée, la plus haute et la plus légitime influence sur l'Europe. Le cabinet des Tuileries savait qu'il avait été le coadjuteur du cabinet de Florence, dont il avait été le coadjuteur. Quant au cabinet de Berlin, il ne se faisait pas d'illusion sur la diplomatie italienne de duplicité, comme système et introduit dans la pratique les principes du florentin. Un seul des hommes mêlés aux événements qui précédèrent la guerre de 1866, à se soustraire à ce triste renom: le prince de Bismarck, sur la demande du cabinet de Florence, fut envoyé à Berlin où il resta trois mois environ. En 1866, le prince de Bismarck disait à M. Crispien

---

<sup>1</sup> Voir les livraisons du 25 octobre au 15 juillet.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

jouer *fair play* et agir avec une entière

à parler ici des polémiques qui surgirent  
 tard : — des accusations portées contre le  
 , qui avait paru faillir à son passé de loyauté  
 t le caractère semblait s'être terni au contact  
 - de la défense peu prudente et peu habile que  
 ra présenta de lui-même et de ses actes dans  
 oyer dont la première partie seule est connue du

ent écrites lorsque l'auteur de cette biographie a reçu  
 nentaire qui est aussi un éminent historien, la lettre  
 de son devoir de publier ici dans ses parties essen-  
 : convaincre d'erreur, on ne l'accusera jamais d'avoir  
 bi. Or ce serait en manquer que de passer sous si-  
 d'une si grande importance pour la recherche du  
 souvent à discerner et à saisir dans l'histoire de nos  
 e des temps reculés :

un profond regret les pages 240 et 241 de la *Revue In-*  
*juin*. La connaissance profonde et intime que j'ai  
 ents politiques et militaires de l'année 1866 m'auto-  
 jugements qui y sont exprimés ne sont pas justes,  
 ent sur des données de fait erronées. Nous avons été  
 eux, mais diplomatiquement corrects.

er avec certitude que le cabinet de Florence ne s'en-  
*accords secrets* avec l'empereur...

ans les conditions où se trouvait l'Italie en 1866, nous  
 llier à la Prusse sans en prévenir l'empereur. C'est  
 rck comprenait fort bien ; c'est même ce qu'il dési-  
 . tenait à l'alliance de l'Italie surtout parce que cette  
 lui une garantie que l'empereur l'aurait *laissé faire*.  
 garantie, — Bismarck l'a avoué lui-même au général

t pas osé entreprendre la campagne contre l'Autriche.

l'entremise du comte Arese, s'il aurait vu d'un œil  
 iance avec la Prusse, l'empereur répondit qu'il ne  
 mais qu'il n'y aurait pas fait obstacle.

qui l'empereur aurait dit ces mots : *Il suffit d'une*  
*plante, sans besoin d'humilier l'Autriche*.

ces paroles n'ont jamais été participées ni oralement

, le 12 juin, Nigra écrivait à La Marmora : L'empereur  
*dant la campagne* il pourrait se faire qu'il fût utile  
 e la guerre avec trop de vigueur. »

tait la pensée de l'empereur Napoléon, ce ne pouvait  
 e fut la pensée de La Marmora ; et l'indignation qu'il

## REVUE INTERNATIONALE

emps n'est pas venu encore où la vérité pourra compléter le jour, où les responsabilités apparaîtront dans toute leur évidence et où un jugement équitable pourra être prononcé sur les véritables d'un jeu politique qui ne fut peut-être qu'hésitant et qui fut taxé de tortueux et déloyal. Le soulèvement de 1859 était trop récent, les liens entre la cour et celle des Tuileries étaient trop étroits, l'ascendant de Napoléon III trop considérable, les conditions paraissaient encore trop incertaines pour que le cabinet pût s'affranchir de la tutelle qui pesait sur lui, se dégager

— lisant ces lignes (voir *Un po' più di luce*, page 311) n'était

été stipulé avec la Prusse obligeait les deux parties à *poursuivre, une fois engagée, avec toutes les forces que la Prusse mettait à leur disposition*; et La Marmora avait un tel fonds d'orgueil qu'il n'admettait même pas que l'on pût manquer à un engagement.

Le 5 mai, l'empereur, par l'entremise de Nigra, lui exprima qu'il trouvât moyen de se délier des engagements qu'il avait pris, car dans ce cas l'Autriche aurait cédé la Vénétie, La Marmora répondit péremptoirement, parce qu'il s'agissait pour l'Italie d'une question d'honneur. Il refusa, quoiqu'à ce même moment Bismarck se fût avisé que le traité du 8 avril n'obligeait pas la Prusse à aider

l'Italie. On est donc inexact que le gouvernement italien ne fit rien sans le consentement de Napoléon III. Il demandait, il est vrai, des conseils à la Prusse, mais si ces conseils n'étaient pas conformes à nos intérêts, ils n'étaient pas suivis. C'est ce qui arriva, par exemple, à la fin d'avril, lorsque le gouvernement décida de concentrer l'armée sur le Pô. Le comte Vimercati écrivait à Castelli :

« L'empereur a adressé des reproches à Nigra parce qu'après lui avoir demandé conseil pour savoir s'il devait, ou non, continuer à s'armer, le gouvernement, sur la réponse négative de l'empereur, agit contrairement à l'avis qui lui avait été donné. Sa Majesté ajouta que, dans ces circonstances, les déclarations de Rouher à la Chambre nous seraient utiles. »

Les paroles dites, le 15 juin, par Bismarck au comte de Barral montraient des doutes inquiétants ;... mais il est prouvé que si la décision du 24 juin fut mal conduite, elle avait cependant pour but de faciliter au général Cialdini le passage du Pô et sa marche à travers le territoire que l'on espérait voir poursuivie sur Vienne....

Quant à la bataille de Custoza en elle-même, ce serait folie de dire que La Marmora voulût de propos délibéré la perdre. Comme à Solferino, la bataille de Custoza eut lieu à l'improviste. Mémorandum avait poussé l'abnégation jusqu'à des limites où cette qua-

node surveillance dont ses actes étaient entourés, se-  
influence qui entravait sa liberté d'action. D'autre  
savait encore au juste ce que serait, dans l'Europe mo-  
puissance qui, après avoir aspiré à la primauté dans la  
on germanique, visait maintenant à en exclure l'Autriche.  
se fier à elle? Son attitude en 1859, après Villafranca,  
pas paru peu amicale, que dis-je? hostile à l'Italie?  
pas elle qui, en intimidant Napoléon III, l'avait fait man-  
programme de délivrance des Alpes à l'Adriatique?  
en effet; et ce qui, au fond, par le fait des circonstances,

changer de nom et s'appeler de l'imbécillité, il lui aurait man-  
n de se rendre coupable d'une telle faute. Il n'avait pas avec  
-major; il se trouvait, par conséquent, dans l'impossibilité  
s ordres qu'il aurait fallu, et ceux qu'il donna, par lui-même,  
effet d'assurer la défense des positions de Monte Croce et de

ir de la biographie de M. Crispi dit encore qu'après Custòza  
*gouvernement prussien stimula le cabinet de Florence à*  
*Marmora s'y refusait.*

ore, il est dans l'erreur.

raite sur l'Oglio, deux jours après Custoza, aura été une faute  
ais il convient de se rappeler qu'aussitôt après cette retraite,  
eale général Cialdini de reprendre le cours des opérations sur  
t de les conduire comme il le croyait mieux. Or, pour achever  
de son plan, Cialdini voulut que l'armée placée sous les ordres  
lu roi gardât ses positions jusqu'à ce qu'il lui fît savoir de

se qui concerne Trente, l'auteur de la biographie se souvien-  
ayant pu réussir à faire entrer cette partie du Tyrol dans le  
avril, La Marmora obtint cependant une *communication ver-*  
*binet de Berlin, d'après laquelle il ne se serait pas opposé à ce*  
*l'acquît.*

rmora était favorable à une opération militaire dans cette di-  
a est prouvé par le fait même qu'il assigna à Garibaldi ce  
guerre. Lorsque Medici fut envoyé en Val Sugana, La Mar-  
ait de Rovigo, le 20 juillet, au général Pettinengo, ministre  
e:

éral Medici est parti hier; il espère arriver à Trente avant  
me Garibaldi, par la prise du fort Ampola, s'est ouvert la  
Riva, *il est à espérer que le Tyrol ne nous échappera*

ur dit plus loin:

*armistice; Medici n'était qu'à quelques lieues de Trente....*  
a La Marmora n'a rien à faire: il n'était pas ministre des af-  
gères. Je remarque cependant que la relation officielle autri-

avait été probablement un service rendu à l'Italie, apparaissait encore comme un acte d'inimitié.<sup>1</sup>

Nous n'avons dit ce qui précède que pour montrer la part qu'eut Crispi dans ce que l'on peut appeler le relèvement moral de l'Italie politique aux yeux des étrangers. Car les conséquences de la conduite du gouvernement italien en 1866, peut-être difficilement explicable et destinée par cela même à paraître équivoque, se firent sentir encore longtemps après, en 1870, par exemple. M. de Bismarck, au début de la guerre, envoyait le baron de Holstein en mission à Florence — auprès de qui ? Non pas auprès des hommes au pouvoir, qui appartenaient au parti que le cabinet prussien avait appris à connaître et dont, à tort ou à raison, il se méfiait ; mais auprès des hommes d'opposition, qu'il ne connaissait pas en-

---

chienne mentionne, vers cette date, l'arrivée de renforts autrichiens considérables dans le Tyrol et qu'il n'y a pas lieu d'affirmer que *jamais une si belle occasion de vaincre ne s'était présentée*. La Marmora ne savait pas au juste quelle était l'importance de ces renforts, mais il était préoccupé de la situation précaire dans laquelle se trouvait Medici. Il écrivait, le 2 août, au général Pettinengo :

« J'ai dû détacher une division du corps de Cucchiari pour appuyer Medici, qui s'est, à mon avis, trop aventuré vers Trente. »

« J'ai vu Medici lorsque, après l'armistice, il vint à Padoue, et je me souviens de lui avoir entendu dire que *militairement* c'était un bonheur pour lui d'avoir dû se retirer, parce qu'il n'aurait pu faire à moins d'être écrasé....

« M. de Bismarck, erronément informé par Usedom et par Bernhardt, a pu croire en conscience que La Marmora essaya de jouer la Prusse et de faire les intérêts de la France. Mais c'est avec douleur que je vois cette impression partagée en Italie, où l'on connaît le caractère loyal et intègre de La Marmora et où cette opinion est démentie par des témoignages et des documents sérieux. J'ajouterai que, il y a déjà plusieurs années, M. de Thyle fut autorisé par M. de Bismarck à déclarer au sénateur Jacini qu'une plus exacte connaissance des faits l'avait induit à modifier ses appréciations sur la conduite de La Marmora en 1866. »

L'auteur tiendra compte de ces observations dans le remaniement que devra subir la biographie de M. Crispi en vue de sa publication en volume.

<sup>1</sup> Voici, à ce propos, la lettre du comte Brassier de Saint-Simon, ministre de Prusse à Florence, que nous avons déjà citée dans notre précédent article, et qui mérite d'être reproduite ; — nous la retraduisons de l'italien :

« Monsieur,

« Vous me demandez de vous faire connaître la vérité au sujet de la sommation faite, en 1859, par mon gouvernement à l'empereur des Fran-

aspiraient plus de confiance instinctive. Ces mêmes  
 isaient sentir encore vingt et un ans après, lorsque  
 ouvoir, en 1887. Il était aisé de s'apercevoir que  
 itrée dans l'alliance des puissances centrales, jetée  
 ar la grande faute de Tunis, l'Italie n'occupait  
 un rang égal aux deux autres puissances. M. Crispi  
 re les préventions des cabinets alliés et à rendre  
 roque aussi entière que possible. Nous verrons  
 il s'y prit et de quelle façon il mit à profit, pour  
 ports personnels qu'il avait noués avec le prince  
 empiéterions sur la suite chronologique de notre  
 ous ici dans de plus amples détails. Que l'on nous  
 implement que des démarches n'ayant, de la part  
 tre but que de donner à l'Italie la place qui lui  
 iple alliance, ont été mal interprétées; on a voulu

1 Mincio. Je n'hésite pas un instant à vous confirmer  
 vous fais remarquer que cette sommation fut faite  
 le l'Italie, mais pour mettre un frein à l'ambition dé-  
 rte et sauver la liberté de l'Europe. Mon gouverne-  
 ant que la guerre n'éclatât, avait connaissance des  
 ombières entre Cavour et l'empereur des Français.  
 cession de Nice et de la Savoie, ainsi que de Gênes  
 en vue de permettre à la France de réaliser son  
 éditerranée un lac français; constitution d'un royaume  
 du prince Napoléon et d'un royaume parthénopéen en  
 urat; Rome, les Marches et l'Ombrie au pape; le Pié-  
 , la Vénétie, le Tyrol, l'Istrie, Parme, Modène et Bo-  
 e Savoie. Vous comprenez sans peine que, si la Prusse  
 à temps Bonaparte sur le Mincio, c'en était fait: ja-  
 t recouvré son unité, et elle aurait été divisée en  
 s françaises. Au lieu de cela, elle a pu se reconsti-  
 ce résultat, elle le doit absolument à la sommation  
 naparte.

ontrée assez peu reconnaissante de ce bienfait de mon  
 e lors de l'éphémère alliance de 1866, elle agissait  
 e si elle avait été avec la Prusse, et en secret elle  
 e et avec l'Autriche contre nous. Malgré cela, les  
 ies de la Prusse sont et seront pour l'Italie, qui n'aura  
 lliés plus sincères que mon gouvernement et le peuple

juillet 1870.

« BRASSIER DE SAINT-SIMON. »

1. Tome XXVI<sup>me</sup>.

27

y voir l'intention de M. Crispi d'accentuer davantage les trois puissances dans des vues d'intimidation, caractère défensif et pacifique de la triple alliance; il a voulu qu'étant donné le rang qui lui revenait et fût considéré comme l'égale de ses alliées. Noble et patriotique, dont personne qui aime son pays ne saurait le lui reprocher. Ce qu'il voulait par son ascendant personnel, par sa droiture, de franchise, de loyauté qui découle d

— Avec vous, lui a dit plusieurs fois le p  
on sait que penser et que croire. On sait ce  
l'on peut reposer entièrement sur vous. L'  
été la bienvenue dans la triple alliance et l'A  
cueillie avec joie; mais il restait le souvenir de  
il vous appartenait de le dissiper.

..

Vers la fin de l'année 1866, Crispi, avec De Boni et Carcassi, députés de la gauche parlementaire, et d'autres amis appartenant à d'autres partis politiques, Crudeli, du parti modéré libéral, et Alberto M  
transigeant, fonda un journal qui a longtemps  
sa pensée, auquel il a lui-même donné plus d'  
d'un style nerveux et inégal, mais puissants p  
gumentation, — et que l'on regarde généralement  
encore, comme son organe attitré.

Le programme de la *Riforma* se résumait dans sa devise, empruntée à Bacon de Vérulam : *clenda ab imis fundamentis*. Le but du no  
de préparer les réformes de tout genre dont l  
Les fondateurs annonçaient de nouvelles luttes p  
celles qui avaient assuré l'*unità*. Ils voulaient —  
dans ce programme les idées maîtresses énoncées  
sa lettre du 14 octobre 1865 à ses électeurs de  
maient le suffrage universel, à l'exclusion du  
scrutin de liste; la rétribution des fonctions d  
compatibilité avec d'autres fonctions publiques  
déchéance du mandat électif de tous ceux qui  
des entreprises subventionnées par l'État; la li

a séparation absolue de toute religion et de la levée militaire et de la garde nationale et la réduction de l'armée permanente en milice ou des comités spéciaux des différentes armes, établissements militaires, etc.

Encore que la responsabilité ministérielle fût abolie; que la justice devînt plus accessible; que la peine de mort fût abolie; que la faculté d'accéder à la liberté provisoire fût élargie; que l'enseignement fût gratuit et obligatoire; que les universités fussent autonomes; que l'enfant fût banni de l'école. Ils demandaient encore la simplification dans l'administration publique; l'impôt progressif; l'abolition du monopole des banques d'octrois, des impôts sur la consommation, la vente des biens du patrimoine ecclésiastique.

et sur quelques réformes politiques et administratives. Ce programme était plus radical que celui de Crispien. La solution faite par la majorité des fondateurs à l'égard des intentions, mais moins pratiques, qui appuyaient le journal une force personnelle ou une influence sociale n'était pas oubliée. Bertani, qui avait été un des rédacteurs du programme, disait même explicitement s'en proposer la solution comme un devoir, imposée comme une nécessité.

Comme de la *Riforma*, il était aisé de reconnaître que, quelles que fussent de tel ou tel des signataires, il n'en consistait pas en un ensemble de principes communs à tous, ou à l'engagement pour chacun d'eux. Il était entendu que, si le pouvoir resterait fidèle aux principes de son banc de député et chercherait à les faire valoir, les buts que se proposait la grande majorité des fondateurs étaient atteints. Il était aussi de démontrer que la monarchie, même la plus hardie qu'elle soit, ne pouvait réussir à un succès rapide et mérité. Elle fut pour un parti gauche parlementaire, qui voyait en elle l'expression la plus complète de ses idées. Tous les membres du parti a fourni à l'Italie y ont peu ou prou. Le journal conserve des lettres de Depretis et de ses amis de s'abonner au journal et de lui pro-



#### REVUE INTERNATIONALE.

s lecteurs. En 1868, Crispi y publia un  
ai eurent un grand retentissement, sous  
*ministère Menabrea*. En 1869, la *Ri*  
es les plus violentes à propos de la Ré  
était alors sous la direction du député  
patriote courageux, esprit caustique, ti  
(1866) sous le coup d'injures atroces qu  
quelques-uns de ses anciens compagno  
tard, la *Riforma* eut à traverser des  
prise de Rome, elle transporta ses bur  
itale de l'Italie, et dut suspendre plusieu  
e les reprit en 1872, sous la direction d'  
, Nicotera, Oliva, Colonna di Cesarò, i  
ndit de nouveau en 1873 pour les rep  
d'une manière définitive.  
i a soutenu presque à lui seul le poid  
ce journal de polémique et de propag  
la fortune que lui procurait l'exercice  
y a passé.

∴

ernières semaines du ministère Ricasoli  
ochaine. Un projet de loi ministériel  
et le patrimoine ecclésiastique rencontra  
oppositions. Crispi, rapporteur de la c  
ontre le projet. Le ministère présenta s  
refusa d'accepter. La crise finit par la ré  
par Depretis au ministère des finances  
après, sur une interpellation Mordini, au  
réunions populaires en Vénétie, le mi  
. Il commença par proroger la Chambre;  
tion.  
lections furent contraires au cabinet. C  
l (15 juin 1867), le baron Ricasoli avai  
l'avait perdue. Il l'avait perdue en tai  
tant qu'homme d'état et en tant que m  
ctoraux élurent Crispi: ceux de Maglie e  
our ce dernier.  
ouvelle Chambre fut convoquée pour l

dire dans le courant du mois de février, 1, qui ne se faisait pas faute, quelquefois, ministres, fit auprès de Crispi, par l'inter-aldini, de délicates ouvertures. Il s'agissait d'un cabinet nouveau, ou tout au moins Ricasoli. Dans cette dernière combinaison, leur était mis à la disposition de Crispi. auparavant, il avait résisté aux instances et fois aussi il refusa. Les raisons qu'il alléguait : il n'était pas avec le fier baron toscan communauté de vues. Il devait le dire lui-même quelques mois plus tard (12 juillet 1867) dans son discours décisif, prononcé en faveur du moine ecclésiastique, il répondait à M. Massarum, appelé « dévoreur de ministères : » « s, quoi qu'en dise M. Massari, dévoré de ministres qui se sont succédé de 1861 à 1867 par la majorité qui aurait dû les soutenir.... Si, nous et qui mène à la liberté, je rencontre et serai bien aise, je n'aurai du moins pas à regretter ce moment, en 1866, où l'honorable Ricasoli m'a dit : moi. Je ne ferai pas une révélation inattendue : l'après lui, le programme politique du ministère fait partie, aurait surpris tout le monde et de politique en Italie, changement de responsabilité associés Ricasoli et Crispi. Mais nous nous sommes rencontrés et notre rencontre était passagère, et que nous sommes les mêmes. L'honorable Ricasoli composa un cabinet pour éviter les désastres de Custoza et de Lissa, et de la guerre. Que cela soit dit pour tous les ministres et pour tous les citoyens. Notre voie est celle de la liberté et ceux qui marchent de conserve avec nous, seront nos alliés. »

∴

Après l'échoué, le cabinet Ricasoli se représenta libre. Dès les premiers moments il se sentit victorieux et remporta cependant la victoire dans les

élections présidentielles : Mari, candidat de la droite, eut 195 voix ; Crispi, candidat de la gauche, en eut 142.

Malgré la présence de Rattazzi, Crispi était alors, tacitement reconnu, le chef de tout le parti, au nom duquel il eut plusieurs fois l'occasion de faire des déclarations à la Chambre. Ainsi, le 30 mars, au sujet de la demande d'exercice provisoire du budget, il traçait la ligne de conduite que la gauche parlementaire entendait suivre et déclarait, en interprète de la pensée de tout ce côté de la Chambre, que la gauche voterait l'exercice provisoire, mais avec l'espoir et presque la condition que cette faculté lui était demandée pour la dernière fois. A cette occasion, élargissant les bornes de la discussion, il proclama solennellement les principes de la gauche et affirma ses croyances politiques.

« — Ce que nous sommes?... Nous sommes ceux qui ont cru que l'œuvre de l'unité devait précéder celle de la liberté, même au prix du sacrifice de celle-ci. Mais aujourd'hui que la question de la Vénétie est vidée, nous qui aurions eu recours à tous les moyens pour le rachat de cette terre italienne et pour l'acquisition de notre indépendance, nous sommes d'avis qu'il faut changer de méthode et ne recourir à d'autre arme que la liberté ; — la liberté doit nous donner ce qui nous manque encore. Mon devoir est donc de proclamer ici, au milieu des représentants de la nation, que ce n'est qu'en réorganisant les administrations intérieures, en consolidant nos institutions, que nous obtiendrons ce qui reste du territoire italien entre les mains de l'étranger. Voilà pourquoi nous sommes contraires à tout acte agressif envers les autres puissances européennes.

« Ce que nous voulons?... Nous voulons à l'intérieur une administration simple et aussi peu coûteuse que possible ; nous voulons des impôts bien assis et moins onéreux ; nous voulons enfin une liberté réelle et non pas une fiction de liberté comme nous l'avons eue jusqu'ici. Nous ferons en sorte que l'Italie se consolide en tant que nation, convaincus que, une fois consolidée, le retour à la mère-patrie des régions italiennes qui sont encore entre les mains de l'étranger sera un complément naturel de ce qui a été fait et je dirais une récompense de notre sagesse. Aujourd'hui la liberté et la civilisation peuvent plus que le canon.

« S'il y a encore quelqu'un pour croire que notre parti, parce que quelques-uns de ses membres ont été à Marsala et au Frioul, songe à renouveler de ces tentatives téméraires, il se trompe et

t nos intentions. Toute chose a son temps, fossilisé. En politique, la conduite des ec les temps et les conditions sociales et si ne doit pas varier c'est le but que l'on

er de la question posée devant la Chambre, auxquels les faits devaient donner raison aujourd'hui encore :

n'est pas perdu ; mais les finances sont ma- . Les ressources économiques du pays sont finances se rétabliront ; notre crédit re- it avoir le crédit d'un grand pays.... Soyons ous tant que nous sommes, aussi bien de ensons à l'Italie, ne pensons qu'à elle, et ssuré. »

es d'approbation accueillaient ces paroles. finances, répondait :

orté par ce que vient de dire l'honorable oire que le ministère et l'honorable Crispi s et qu'à partir de ce jour il sera beaucoup supposé, dans la Chambre récemment dis- te majorité, sans laquelle un ministre des atre, sent les difficultés de sa tâche. »

ait été apparemment si près du pouvoir. é si fort, si compact, si nombreux, si bien cependant son heure n'était pas encore

..

ron Ricasoli, après un vote de confiance t inopinément que le cabinet avait donné roi les avait acceptées. Aucun fait parle- é cette grave décision. On en fut réduit à sa que la position de Ricasoli était minée r-Emmanuel supportait mal sa rude fran- transigeante, et qu'entre le souverain et trangère, l'accord était loin d'être parfait. e roi chargea de composer le nouveau adroit, maniable, dévoué au delà de toute

expression à la monarchie et à la personne qui aurait dû être appelé à sa place, avait conventions qu'inspirait son passé chez ceux qui pas ou qui le connaissaient mal — les mêmes avaient nui si longtemps dans l'esprit de Cavour et modéré.<sup>1</sup>

Rattazzi savait mieux que personne quel Crispi; il ne se faisait par d'illusion sur sa position et il résolut de l'attirer dans le nouveau cabinet.

Crispi, qui faisait marcher de pair la vie l'exercice de sa profession d'avocat, se trouvait été appelé pour la défense d'une cause, lorsqu'un télégramme pressant de ses amis — entre autres d'Albert Mario — le rappelèrent à Florence. Il y alla au nom de Rattazzi, le priant d'accourir et de venir occuper sa place dans le nouveau cabinet. Crispi ne céda pas aux sollicitations. Il vint et vit Rattazzi et peut-être la combinaison qu'on lui proposait. Garibaldi fut

Le général se trouvait sur le continent. Il était opposé au projet d'invasion du territoire pontifical qui avait coûté le succès de Mentana. Crispi connaissait ces projets et il avait de longue date avec Garibaldi une intimité à lui. Il lui montra les dangers de l'expédition et désapprouvaient même ses amis les plus dévoués, entre autres, et qui devait, d'après eux, Aspromonte. Crispi essaya en vain de le dissuader de franchir la frontière, au moins jusqu'à ce qu'une révolution éclatât à Rome même; il lui démontra que, comme il était dans la Chambre, il fallait éviter désormais de provoquer que le gouvernement n'aurait pas permis une telle invasion. Il montra un autre danger encore, et plus grave, une invasion de la campagne romaine aurait entraîné une nouvelle intervention française.

Telle était, en général, la conviction des

---

<sup>1</sup> Dans les derniers temps de sa vie, c'est-à-dire par lui-même l'homme que La Farina avait tant aimé, M. de Cavour modifia son jugement sur Crispi. Il dit : « Crispi, malgré tout, a l'étoffe d'un véritable homme d'État. On ne peut pas espérer pas qu'un beau jour, nous ayons à nous trouver devant le monument de la grande œuvre entreprise. » (CHIALA, Discorsi).

léclaraient décidés, si le général insistait  
vivre et à se trouver à ses côtés sur les

ment pour que Garibaldi retournât dans  
r besoin, il serait accouru sur le continent.  
t à ce sage sacrifice, et il acceptait le por-

r le continent, disait-il, il faut que je re-  
us et pour moi. Je ne dois pas être, à un  
alternative de manquer à mes devoirs de  
ie j'ai pour vous. Je ne veux pas commettre  
re réduit à vous arrêter. Faites à ma guise

irrémovible. Crispi déclina l'offre que lui

le lui à Garibaldi où il lui dit: « Si vous  
sur les États pontificaux, avant trois mois  
alie. »

..

mps, Crispi tint envers le nouveau cabinet  
ve bienveillante. Il ne prit que rarement  
sur des questions techniques. Nous excepte-  
e le projet de loi pour l'approbation de la  
c le gouvernement français au sujet de la  
pontificale (24 avril 1867). Parlant à nou-  
lu 15 septembre 1864 il déclara nettement:  
battue de toutes nos forces, mais maintenant  
i seulement une loi de l'État, mais un pacte  
avons la déplorer, mais nous sommes les  
specter....

e même discours :

prix de ces humiliations, nous avons as-  
quement!.. Je dis diplomatiquement, parce  
tie de l'Italie réside dans les bras de ses

casion de la mort de Carlo Poerio (29 avril)

appelé noblement le grand et beau rôle  
mi et collègue en conspirations.

reprit la parole le 15 juin, à l'occasion  
des secrets. Dans le développement de  
nait une enquête immédiate sur l'usage  
nt les quatre premiers mois de l'année  
ce et une âpreté peut-être excessives  
t et celui qui l'avait présidé. Il fut  
, qu'il taxa d'idole faux et déchu,  
y des moyens immoraux dans les élections  
proche en pleine séance: « Vous vous  
avez.... »

La proposition Crispi fut le dessous: 116  
à l'enquête, 114 en faveur.

..

Dans la séance du 25 juin Crispi reprit  
les militaires et dans un discours plus  
il en montra les inconvénients au  
italien.

reprit la parole le 12 et le 15 juillet, en  
liquidation du patrimoine ecclésiastique  
raison du premier de ces deux discours  
e d'une érudition en histoire et en droit  
bre était peu habituée et parla avec  
de cause des pouvoirs laïque et ecclésiastique  
méridionale depuis le moyen-âge. Le  
re unanime en faveur du projet pr  
zi. La loi passa à une forte majorité  
ue le comportaient les circonstances e  
ée.

Il a dit que de nouvelles démarches en  
laire entrer Crispi dans le cabinet. Not  
exacte. En tout cas, il avait pour re  
avait opposées, au mois d'avril, aux in  
s s'étaient même aggravées. Garibaldi  
à un coup de main sur Rome, auquel  
il fit faire à moins de s'opposer par tou  
e de la force.

∴

tembre 1864 garantissait les frontières des  
les attaques du dehors. Elle établissait,  
apes françaises auraient évacué Rome.

il maintenu ? Non.

s françaises se retirèrent de Rome, mais,  
ernement impérial, il se forma, pour l'oc-  
elle et la défense éventuelle de la papauté,  
e légion d'Antibes du nom de la petite ville  
ieu. On affirma d'abord que la légion d'An-  
de soldats étrangers enrôlés sous les dra-  
en réalité, le général Randon, ministre  
ette légion de soldats français. Un général  
Dumont — vint la passer en revue, sur la  
sous les fenêtres du palais pontifical. Le  
mission fut d'abord nié, ensuite atténué. Il  
lémentir après la publication d'une lettre  
ur du général Randon au ministère de la  
tion, c'était donc encore la France qui était  
tion fût déguisée, il y avait violation de la  
par la convention de septembre. D'ailleurs,  
tana dissipèrent les dernières équivoques.  
s la discussion à laquelle donna lieu cette  
milieu des cadavres que vint le dernier mot,  
les morts parlent mieux que les vivants, ils  
et il exhibait à la Chambre trois livrets de  
accueilli une quarantaine ; — il les déposait  
nce pour que les ministres en eussent con-  
on usage pour la défense des intérêts natio-  
es, disait-il, n'a de romain que le nom ; c'est  
s soldats qui la composent ont été pris dans  
avant qu'ils eussent achevé leur temps. Mais  
ldats enrôlés dans la légion ne reconnais-  
leur souverain : leurs livrets font foi qu'ils  
pereur et à la constitution française et non  
était organisée selon les lois de l'empire,  
de l'armée française.... »



les choses se savaient en Italie. L'Assemblée nationale avait voté l'art. 3 de la convention le 10 juin, une échauffourée à Turin avait eu lieu, des interpellations — des députés — avaient été faites à la Chambre (22 juillet 1867). Le gouvernement italien observerait la convention, la composerait et la ferait respecter dans toute l'Italie.

Mais la nation s'agitait. Les Français avaient fondé des comités de secours pour l'Italie. Le 10 juillet 1867, le *Comité central* de Paris publia une proclamation dans laquelle il déclarait que « la convention de septennaire soumise au pouvoir ecclésiastique par le gouvernement sacerdotal, n'est pas une convention de paix, mais une convention de guerre ». Cette proclamation fut lue dans toutes les églises. Elle fut lue à Florence, le 10 juillet, par Crispien, d'accord avec lui, Pallavicini, Caillet, et d'autres. Dès le moment où Crispien vit que quelque chose pour résoudre les flancs et ne le quitta plus. Il prit entre ses mains la direction du mouvement de secours. On lui doit le premier pas que publia le comité, ainsi qu'il y avait des doutes et des incertitudes sur le succès final. Mais Crispien était sûr, le mouvement devait partir.

..

En août 1867, Garibaldi était à New-York, plus que jamais résolu à la conquête de Rome. Crispien lui fit traduire ses idées. Garibaldi évita d'aborder le sujet sur lequel l'Assemblée nationale voulait le mettre. La trinité de ce que lui dictait sa conscience ne lui permit pas de poser la question.

Garibaldi alors lui avoua que s'il avait posé le sujet, c'est parce qu'il le connaissait. Il ne voulait pas aller à Rome à ce moment, et que, dans ces circonstances, il ne pouvait pas discuter sur des idées. Crispien fut très touché par la confiance de Garibaldi à sa personne et à la cause.

l doutât un seul instant de pouvoir tou-

sant ses idées, les impressions rappor-  
t-il avait fait à Paris, avec Bertani, pour  
elle. Il insista sur les conséquences d'un  
ion insuffisante et qu'on ne manquerait  
auses; il le conjura enfin d'attendre que  
e de donner le signal de leur délivrance,

n'avait que trop attendu.

que le gouvernement, résolu à observer  
se serait énergiquement opposé à une  
der comme compromettante.

las de vivre au milieu de tant de hontes,  
battant.

de nouveau, le grand danger, le danger  
qui ne manquerait pas de suivre sa ten-  
ie dans la servitude et l'Italie dans des  
lie n'était pas encore à même de la re-

ierre contre l'étranger, dit-il, serait la  
il ajouta :

ent, vous serez avec moi.

serrant la main : s'il y a une interven-  
ec vous; mais jusque-là, non.

il s'opposa à ce que l'expédition eût  
eut recours à lui dans le but de l'em-

sque toute résistance devint vaine, lors-  
aient abouti qu'à une guerre civile et que  
stait avec Garibaldi. En effet, pendant les  
, l'agitation en Italie ne cessa de grandir.

..

ldi se rendit au congrès de la paix, à  
embre. Il parla contre toutes les guer-  
ma sainte, la dernière, la seule néces-  
apauté. Le 16 septembre, il excitait les  
t leur faisait entrevoir de prompts se-

Il revint aussitôt après à Florence, sombre, — il en repartait pour Anagni l'acclamait avec enthousiasme. Les volontaires accourus de toutes parts, l'action des différents corps était établie pour porter dans la direction de Viterbe, de Monterotondo; Nicotera, à gauche sur Velletri. Le point de concentration s'efforçait encore *in extremis* de réunir pour cela son fidèle ami Fabrizi. C'était à Garibaldi qu'il serait infaillible. À Pérouse. Cela ne manqua pas d'arriver. D'Arezzo, Garibaldi se rendit à Caprera sur le lac Trasimène; il ne croyait pas donner l'ordre de l'arrêter. Cet ordre fut refusé.

Il intervint aussitôt avec énergie et pour que le gouvernement permit l'opération libre et sans conditions. Le 10 août. Pendant ce temps, Garibaldi d'Alexandrie et de là à Gênes et par une forte escadre.

À ce moment le parti d'action espérait que la diplomatie apaisée par l'acte de gouvernement, Rattazzi aurait favorisé les opérations qui se faisaient à Rome. Plus que d'insurger. Il y fallait réveiller les esprits qui était le but et l'idéal du gouvernement. Cette idée, Fabrizi partait pour Turin et à la hâte de Paris.

..

Garibaldi que l'impatience dévorait d'attendre l'occasion pour s'enfuir et revenir sur le terrain, croit l'avoir trouvée, et parvient à Rome qui faisait le service postal avec la diligence, reconduit à Caprera et soumis à l'opération.

s, le ministère Rattazzi donnait sa démission. Le roi lui demandait une proclamation par laquelle il reconnaissait le mouvement des provinces romaines, la dissolution des comités, l'arrestation d'autres mesures de répression odieuses et le ministère n'y voulut pas consentir et préféra se résigner. Rattazzi provoqua dans l'opinion un élan d'enthousiasme et en faveur de ceux qui l'encourageaient. Partout eurent lieu des démonstrations de *vive Garibaldi, vive Rattazzi*, et dans les rues de Florence: *Nous voulons la mort de Rattazzi!* — *Nous voulons Rattazzi et Crispi au*

Le général Cialdini le soin de former le nouveau cabinet, et quoi qu'on en ait voulu dire, ce ne pouvait être qu'un cabinet libéral. La crise avait éclaté le 19. Le 21 octobre, le roi se rendit à Florence et se mettait à l'œuvre. Il intervint Crispi; Depretis et Bixio qui arrivaient de Naples, Durando, accouru de Naples, Cesare Corbelli, Antonio Mordini, Angelo Bargoni.

À Florence la nouvelle foudroyante que Garibaldi avait échappé à la surveillance de ses gardes, et qu'il avait eu le temps de délibérer sur son sort, il se rendit à la place de Sainte-Croce et dirigeait précipitamment sur la frontière. Le roi donna l'ordre de l'arrêter; l'ordre ne fut pas exécuté. Le 23, Garibaldi rejoignait son corps, marchait sur Montemaggiore et de cette ville, pendant la nuit du 23 au 24, sur Monterotondo, le 25.

Ce jour, le général Cialdini, à Florence, résistait aux mains du roi. Sur de nouvelles instances le roi mença ses infructueux essais, le 26, pour y échouer presque aussitôt après. Le général Menabrea alors chargé de composer le cabinet.

Le cabinet institué par décret du 27 octobre 1867. Les comités de la gauche et du marquis Gualterio lui donnaient une direction libérale et réactionnaire marquée.

Garibaldi avaient cru fermement jusque-là que le roi leur avait donné son assentiment. Une proclamation du roi

Victor-Emmanuel les détrompa au moment où de Monterotondo ils s'étaient déjà avancés sous les murs de Rome. L'effet de cette proclamation fut désastreux. Nombre d'entre eux perdit courage et renonça à l'audacieuse entreprise. L'armée papale s'était d'ailleurs concentrée dans Rome; un corps d'expédition français était sur le point d'y arriver. Garibaldi sentant devant lui des difficultés insurmontables, battit en retraite sur des localités où il eût pu se défendre, — Tivoli, Monterotondo. Ce mouvement détermina la défection d'une autre partie des volontaires, de ceux, notamment, qui étaient affiliés aux idées de Mazzini. Leur mot d'ordre était: puisqu'on ne peut prendre Rome retournons à nos foyers, élevons des barricades et proclamons la république. Trois mille mazziniens défectionnèrent.

On sait comment les choses prirent fin. Crispi avait été prophète en prédisant à Garibaldi que sa tentative provoquerait infailliblement une intervention de la part de la France. A Mentana, les troupes françaises du général de Failly soutinrent l'attaque des troupes papales et les chassepots « firent merveille. » Malgré cela, la bataille de Mentana était gagnée jusques à quatre heures de l'après-midi. A cinq heures les colonnes garibaldiennes battaient en retraite.

Le 4, au matin, Garibaldi rentrait sur le territoire italien à Passo Corese. Le soir on l'arrêtait à Figline. Crispi qui était allé à sa rencontre à la frontière, et qui l'accompagnait dans le train protesta hautement contre cette arrestation illégale, ainsi que contre l'indigne déploiement de force et d'agents de police dont le général Garibaldi était l'objet. Quelques jours après le tribunal de Rieti rendait une ordonnance (12 novembre 1867) confirmant la légalité de l'arrestation de Garibaldi.

— J'attacherais ce jugement sur le dos des magistrats qui l'ont prononcé, exclamait Crispi.

Et contestant leur compétence il faisait opposition dans les voies légales.

Les interpellations qui eurent lieu à la Chambre le 9 décembre et les jours suivants, montrent à quel degré d'animosité la conduite du cabinet français avait monté les esprits en Italie. Miceli en arriva à dire: « L'Italie est désormais entraînée, malgré elle, à être l'ennemie de la France. » Mais il ajoutait, — et les sentiments qu'il exprimait étaient ceux de tout le parti libéral italien: « Quand je parle ainsi, je le fais avec une profonde douleur. Je me souviens que, dès ma jeunesse, j'ai aimé, j'ai fortement aimé le peuple qui a

donné au monde la plus grande et la plus glorieuse des révolutions. J'appartiens à une génération d'hommes qui croient devoir en partie leur éducation patriotique aux leçons sublimes données par la France de 89. J'admire Goethe qui au lieu de repousser les Français entrant en Allemagne, exclame : Soyez les bienvenus, ô étrangers qui nous apportez la liberté et des droits jusqu'ici ignorés !... »

La Porta, le 9, Villa, le 10, — ce même Villa qui a montré, l'an dernier, son affection pour la France, — prononçaient de véhéments discours.

Civinini de la droite disait : « Toute âme généreuse et qui sente hautement la dignité de la patrie déplore que l'amitié de la France s'exerce d'une manière qui ressemble à une protection ou à une tutelle. »

Guerzoni exclamait : « Mentana a tué Magenta. »

Entre tous les orateurs Crispi est celui qui s'exprima envers la France avec le plus de modération. Que l'on remarque qu'il fut en même temps le plus violent et le plus impitoyable envers les auteurs de la convention de septembre et le cabinet Menabrea. Mais, au sujet de la France, lorsqu'il exhalait l'amertume de son âme, Crispi disait : « Quand je parle ainsi d'elle, j'entends parler de son gouvernement ; nullement et jamais de son peuple, que je respecte et que je ne crois pas solidaire des événements qui s'y passent » (16 décembre 1867). Il disait encore avec une confiance que les faits n'ont pas eu le temps de justifier : « Soyez certains, messieurs, que les Français se laisseront d'occuper les provinces romaines. Toute occupation comporte une dépense et une honte. La dépense demande des impôts ; la honte est l'aiguillon le plus irritant que puisse ressentir une nation généreuse comme la nation française.... La patrie de Voltaire ne voudra pas voir transformés en sacristains et en gendarmes au service des prêtres les enfants glorieux de ces indomptables soldats de la révolution qui ont fait le tour de l'Europe. »

Et après avoir stygmatisé Rouher qui avait, dans la séance du 5 décembre, prononcé la fameuse phrase : « Jamais les Italiens n'auront Rome ! » il ajoutait :

« L'expédition de 1849 a tué la république, l'expédition de 1867 tuera l'empire.

« J'ai été en France, il y a peu de temps ; je me suis aperçu que l'esprit public n'est plus avec l'empereur. Tous les partis travaillent l'envi pour qu'à un moment donné, sans de profondes secousses,

un changement de régime puisse s'opérer à la France si je pensais que les orateurs du palais du Luxembourg ou au palais Bourbon de cette grande nation. Les mercenaires qui qu'ils partirent de Toulon et lorsqu'ils ne n'ont pas été salués par l'applaudissement des soldats de Solferino et de Magenta le triomphe, et les veuves et les orphelins sur le champ de bataille recevaient des secours généreux de la nation française. Séparé du gouvernement.... »

Il disait aussi de l'empereur :

« Il comprend que, fils de la révolution, respectant le principe des nationalités. Et cléricale, il en restera suffoqué. »

*(La suite à la prochaine livraison).*

---

# ALONS DE PARIS

---

## II.

### CHAMP-DE-MARS.

que les sages dissertent pour savoir  
ou derrière nous, mais je suis per-  
a eu plusieurs, l'un desquels et le plus  
à Paris, à la satisfaction générale,  
le pont des Invalides en l'an de  
durant, nous avons vécu là comme  
iné, savourant les douceurs de la fra-  
du soir au matin à la sainte alliance  
ministration empressée et vigilante  
ctacles nouveaux et d'une splendeur

sur nos rêves, et l'Exposition ne re-  
les débris d'un feu d'artifice, lorsque  
ranimer cette froide poussière en ins-  
peintures au palais des Beaux-Arts.  
étrange, mais on a pu se convaincre  
ait raison. Il y a, en effet, à Paris, en  
rant de prospérité, les étrangers ne  
que l'année dernière et la foule s'est  
Champ-de-Mars qui n'est pas aussi  
rtir du navire le merveilleux pano-  
ore là pour nous accueillir; l'ascen-



seur de la tour Eiffel grince toujours sur ses  
Paris a refait ses jardins dévastés; de charmai  
sent çà et là et l'illusion est complète lorsque  
à droite, à gauche, et devant nous les trois nob  
excitaient en 1889 l'admiration du monde.

Ils n'ont plus, il est vrai, leurs cafés encom  
ple de statues s'est dispersé sur tous les points  
des visiteurs instruits et recueillis accourent  
matin pour inspecter les douze salles ouvertes au  
nistes, et comme la concurrence est une chose e  
tate dès l'abord la grâce et la coquetterie de cet  
dis, qu'aux Champs-Élysées nous circulons e  
murailles de peintures et que beaucoup de bons  
dans les frises, toutes les places sont bonnes, en r  
de Mars et le plus humble débutant se voit au  
M. Meissonier.

Mais il est malheureusement un privilège qu  
général ne saurait communiquer à personne, ca  
thique attirerait le public même au fond d'une  
aussi bien que les gens de goût. Les premiers on  
de vénération qu'inspire toujours un homme qui  
850,000 francs; les seconds contemplent avec stu  
vre composé dans l'extrême vieillesse et qui por  
talent aussi ferme et aussi délicat qu'il pouva  
de trente ans. Ce tableau de 1806, un des plus g  
nous ait donnés, est le digne pendant du 1807 pe  
de New-York et l'effet en est peut-être encor  
Au centre du champ de bataille, nous apercevons  
val, lorgnette en main, suivant d'un œil impassib  
qu'il vient d'ordonner, une charge de cuirassiers  
doute la déroute de l'ennemi sur lequel, à droit  
çaise dirige un feu terrible. Tout autour de Na  
un brillant groupe équestre où nous voyons l  
maréchaux, des héros légendaires tels que l'  
Les gestes, les attitudes, les physionomies sont er  
avec l'idée mère du sujet, et nous aurions trop  
dire si nous passions des hommes aux chevaux.  
d'ailleurs, un ouvrage aussi suggestif, et cette t  
mètre carré nous livre en quelque sorte la qu  
volumes de M. Thiers.

## DANS LES SALONS DE PARIS.

Champ de Mars, mais ce n'est pas le  
e, car M. Meissonier a lui aussi un e  
en son genre que celui de Napoléon  
salon il a été suivi dans sa retraite  
n, Puvis de Chavannes, Gervex, Roll, T  
adeleine Lemaire, Monténard, Israel

tous, — après le maître bien entendu  
rolus Duran qui expose une brillante s  
ont le plus modeste ne sera pas j  
cs. Duran, en effet, n'a pas son pareil  
ntes étoffes et de donner à ses moc  
ls nous plaisent tous avec leurs soie  
façon magistrale; mais la dame en r  
car elle est d'un coloris merveilleu

en général, des modèles plus sévères  
: l'on se presse autour de sa *Salle de  
française*. On voit là le jeune Rein  
-Rousseau rêveur, et le bon gros Spi  
un peu distrait.

reint les gens sur une gamme moins  
i beaucoup car il expose les célébrit  
piquant et chiffonné de M<sup>me</sup> Jeanne  
adorablement niaise de Coquelin C

ement devant le Jean Béraud: *Salle*  
s ces types rangés autour du tapis  
évanouie jusqu'à la vieille femme ra  
regards envieux des décavés, sont  
uteur a désormais pris sa place parm

on plus une mention honorable au tab  
le *Vernissage*. On y retrouve avec pl  
t avec M. Bonnat et M. Mercié; Falgu  
i à M<sup>lle</sup> Bartet; Dalou, Rodin, Dag  
nant un gros cigare, etc., etc. Ce tab  
ui, mais il en aura bien plus encore

mode et qui n'est pas resté au-des

ONA

ema

ière

nt p

ns s

u ne

's e

a fe

ées

frec

oi,

ta

tem

' de

et

argi

mes

es r

à l

toil

pou

et

ve

frai

A. l

ten

par

cul

-nc

be

, ru

ée

orn

s, e

du

llié

ite,

ses

ARIS

1, s

, se

our

gle

ut :

st e

e co

mes

de

is d

use

ars

es l

ante

cime

ort j

opin

et

An

in :

et

es j

mé

ient

son

i ne

rtra

M.

enve

1 av

nen

ows

mor

nné

lls :

l'ex

, de

eur

INTER

pas m  
is je k  
roduit  
es habi  
ire et a  
de la  
elfelt e  
ni parm

*Un fu*

l un s  
s natio  
ns Tha

qu'un  
e de ci  
t Liebe  
e me r

pose cir

c'est

d'innoc  
ents ani  
si le su

un, le  
erons p  
encieux

ameu  
brandt

sur un  
à la cri  
le douk  
elles si

a gar  
rait cor

lui se  
eux et  
resque  
et Ve

r'un ex

#### SALONS DE PARIS.

5; mais l'Espagne nous arrêter comme au palais de l'industrie tableaux de M. José Frappa qui it de M. Thévenet l'ex-ministre ment. C'est pourtant comme p a plus l'attention publique, et l' egarder son *Bureau de nour* , ses types ecclésiastiques et tainement copié d'après nature, i fait la sieste à demi noyé da elques années et M. Frappa c -cinq mille francs pour une toil

ssises de M. Salzedo ouvrage foi it un peu froid; l'*Intérieur de* ; le *Conseil de guerre en Es* M. Munoz y Cuesta; la *Discussi* Leon y Escosura; l'*Écrivain* , ons à l'Italie qui, au Champ-de e a su joindre la qualité à la qu: rans soient restés fidèles à lei

3 MM. Sinibaldi et Boldini et l ux ouvrages importants à comm Cette vierge d'Albion qui paraî es est debout, un fouet à la ma sur la docilité du dogue à larg accessoires sont traités avec u romeade de la belle patricien ux aimables visiteuses du Cha e faire lapider, — affirmerai-je

Carolus Duran, la distance es ansent certains critiques d'art. un excellent observateur, il a justement de M. Meissonier, et tout particulièrement dans se Nous sommes dans un atelier de chever un travail important, un ami éclairé et sévère lequel oncer. Les attitudes de ces deux

mes sont bien en situation, et nous n'ad-  
— une belle femme fort bien faite et à  
son joli minois enflammé par la curio

J'ai loué tout naturellement M. Sin-  
beaucoup de talent et ensuite parce qu'il  
précie le plus, mais il me faudra faire  
simplement justice à M. Boldini méda-  
selle et artiste à la mode. Ce n'est qu'  
qu'on puisse passer sous silence, et si  
semble s'accroître chaque jour, c'est qu'il  
éminent le don de l'expression; son c-  
son pinceau les sujets sérieux se trans-  
ment en caricature et, sur les sept gr-  
au Champ de Mars, je dirai franche-  
Aussi, suis-je vraiment navré quand j-  
ces deux beaux enfants si agréables à  
représenter dans des attitudes si burles-  
famille, M<sup>me</sup> R<sup>\*\*\*</sup> ou M<sup>me</sup> X<sup>\*\*\*</sup>. Tous  
maigreur effrayante, et, loin de pallier  
plaisir à le mettre en saillie. Tous ceu-  
s'extasient, il est vrai, sur la ressemb-  
lement tel qu'il est, le chapeau en arri-  
les dents sortant sous la barbe grise d-  
sien, mais il y avait assurément moyen  
à la physionomie spirituelle et le pein-

A côté de ces deux artistes qui  
l'exposition il en est quelques autres  
norer leur pays, et j'ai, notamment,  
• MM. Tofano, Pittara et De Sanctis. Le  
se complaît dans l'antithèse comme un  
de ses toiles est d'un matérialiste, l'autre  
avoir été peinte que par un idéaliste  
monde de plus vapoureux que cet effet  
nobles traits qui se tient debout à sa-  
ou plutôt, d'un symbole. Ce sont deu-  
contraire, que les deux misses Marg-  
épaissi ses couleurs sur elles et autou-  
n'est pas suffisamment exact et il se-  
artiste de ce mérite dérivât insensi-  
nisme. »

ne, aucun reproche de ce genre à animalier qui nous donne aujourd'hui savoir-faire. Je préfère néanmoins à ses *Foins* quel que soit le mérite le a le tort de nous rappeler un des onheur, tandis que le *Pâturage sur* nt original, où, le site bien choisi est aussi beaucoup le petit paysage où ltérer auprès d'une mare gracieuse- j'augure bien de l'avenir artistique

je le crois bien, expose pour la pre- voir étudié avec fruit les œuvres de la *Prrière du soir à Byzance* le pay- es ne laissent absolument rien à dé- angés sur une seule ligne dans une t entièrement sacrifiés et je regret- ile et aussi délicat, ne travaillât plus mortes.

culpture qui n'exigera pas un bien compté qu'une cinquantaine de mor- dire, espacés sur le grand palier cir- nde. Parmi nos statuaires en renom nt consenti à abandonner le joli jar- ustrie, et je n'aurai à citer ici que on et Cordonnier. Le premier expose *une mère allaitant son enfant* qui a vec la jeune mère de M. Madrassi . Ce sont là deux ouvrages fort gra- autant du groupe de M. Desbois *La* ne manque pas de talent, mais il a uaire pour nous développer sa lugu- musée de province voudra donner en marbre blanc.

t inspiré lorsqu'il a imaginé de nous lu cadavre de Victor Noir. Cette com- trême et le modèle de la statue de à côté a beaucoup meilleure façon. sur un buste excellent de M. Floquet t, et passons à M. Cordonnier qui a



personnifié le xvi<sup>e</sup> siècle d'un colossale, un peu froid, mais de bon, sans doute, mais beau dans son groupe *L'obsession*. vivantes et l'on peut constater coup de peine à garder son s

Parmi les étrangers il n'y a pas de statues qui aient osé affronter le public. Je n'ai rien à dire du buste de M. de Genève, ni du haut-relief du buste de bronze de M. Zambacco de M. Trentacoste sur son joli buste. La dame avait commandé à l'émplacement plus importants, mais ces monuments n'ont pas survécu. Aujourd'hui à Londres et je n'ai

J'ai fini.... et je m'arrache les cheveux. Ce charmant palais où se pressent les mondes. Cette fois encore le public a vu si M. Meissonier a dû essuyer le ridicule, il a su mettre les rieurs de son côté. Les trois paroles magiques sont : l'argent, le succès, qu'il a escompté cette fois. Le succès sera sans lendemain. Je ne puis pour ma part et je crois que les artistes au palais de l'industrie ont obtenu cette admirable installation d'art. En d'autres termes, — a obtenu une pleine sécession va continuer et se poursuivre. Les peintres, car, ainsi que je l'ai dit, regagnant leur ravissant jardin. Le poste qu'il occupait. Cette fois, du reste, à vivifier la cité nouvelle, universelle, et l'année 1890 pourra se flatter, elle aussi, d'être le temple des beaux-arts et de

---

## LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ALLEMAGNE <sup>1</sup>

---

**SOMMAIRE :** Henrick Ibsen, 1828-1888. Ein litterarisches Lebensbild, von Henrick Jaeger, deutsch von Heinrich Gschalig. Dresden und Leipzig Heinrich Minden, 1890 — Goethe's Tagebücher der sechs ersten Weimarischen Jahre, 1776-1782, Herausgegeben von Heinrich Dunker. Leipzig, Verlag der dyk'schen Buchhandlung, 1889 — Stammbuchblätter aus Goethe's Nachlass. Dr Walther Vulpus. *Deutsche Rundschau* — Théâtres berlinois et pièces nouvelles.

Une biographie d'Henrick Ibsen, écrite par Henrick Jaeger vient d'être traduite en allemand. Il nous semble utile d'en parler ici, au moment où l'intérêt s'éveille en France pour Ibsen. Aussi, le grand dramaturge norvégien n'a-t-il pas trouvé en Allemagne une seconde patrie? Le nombre de ses admirateurs y est considérable; on y joue ses pièces; il fait école.

Chez nous il s'introduit par la brèche qu'a largement ouverte Tolstoï. Tous deux génies d'une haute valeur morale dont il serait intéressant de faire une étude comparée, — logiciens rigoureux quoi qu'on en dise, chercheurs d'absolu, dédaigneux du relatif et trop grands pour notre génération médiocre. Peut-être aussi nous ont-ils été envoyés justement parce que notre époque a plus besoin qu'aucune autre que des voix puissantes lui parlent d'idéal et de conceptions de la vie plus noble.

Il y a chez Ibsen, — comme chez Tolstoï, — une naturelle propension à attaquer les codes de la société. Par de là les objections, ses

---

<sup>1</sup> Le *Mouvement littéraire en Allemagne* de la *Revue* du 15 mai dernier attribue, par une faute d'impression, le drame de *Jeanne d'Arc* de M. J. Barbier à M. Harancourt. Lire *au drame* pour *à un drame*, p. 153.

## REVUE I

au préjugé qu  
otestations, à re  
sa personnalité,  
porter par l'opi  
force aux yeux d  
t donné leur noi  
loquer les usages  
Il fait dire à Bra  
avec, au front, c  
un esclave du pl  
en conscience ce  
lois pas ceci hier,  
ela demain.

Bacchantes sont  
re est plastiquem  
e la figure de l'iv  
une caricature de  
in :

un sait, grand ou  
de tout quelque  
eux un peu à l'ég  
le un peu envers  
ousiaste un peu  
ntit la louange d  
le un peu à pron  
ngémeux un peu  
promesse et tout

k Jaeger, en su  
use, son adolesc  
vations à Berge  
t de cette farou  
s dans lesquelles  
sor. Écoutez ce  
ale, dans *Catill*  
otte vide, inactive  
vie semblable à  
le étroite arène j  
outs lointains et d  
ici la vie se glace et  
Ici le jour se traîne  
Et aucune pensée ne



La Norvège n'avait pas compris en laissant à l'écart son plus grand poète elle possédait; elle reçut ses pièces avec colère ou dédain. Les plus violentes tempêtes qu'il ait soulevées, se déchaînèrent lorsqu'il se fit le défenseur de la femme dans *Nora*, les *Revenants*; mais cette nouvelle attitude se laissa ressentir dans l'*Union de la jeunesse* et précédemment encore. Ce fut le fruit de sérieuses méditations. Les femmes de ses premiers drames ne vivent que pour leurs maris, leurs fils ou leurs parents. Le dévouement à l'homme aimé, telle est leur plus grande qualité. Dans les *Prétendants au trône* le poète formule cet aphorisme: « Aimer, tout sacrifier et être oubliée — telle est l'histoire de la femme. » Mais peu à peu il en est arrivé à exiger d'elle ce qu'il exige des hommes.

Comment attendre quelque chose de bon d'une société dont la cité n'arriverait jamais à prendre possession de son moi? La femme n'a-t-elle pas à soutenir aussi l'édifice social? N'est-elle pas la première éducatrice de ses fils et de ses filles? Si elle reste toujours à l'état de jouet de l'homme comment pourra-t-elle remplir sa mission? Il faut qu'elle devienne une personnalité distincte, capable de juger par elle-même. Elle a une âme, elle aussi, à développer, des responsabilités dont elle doit sentir le poids.

« Tu es avant tout épouse et mère, dit Helemer à sa femme qu'il a toujours traitée en enfant et qui veut conquérir son individualité. » Elle répond: « Je ne le crois plus, je crois qu'avant tout je suis un être humain, moi, aussi bien que toi, ou du moins je veux devenir tel. »

« Mais la famille est détruite, la société s'écroule si les femmes mettent en tête de semblables idées, » s'écrient les gens paisibles.

Je ne vois pas que cela doive être l'inévitable résultat des théories d'Ibsen; au contraire, l'édifice social plus fort reposera sur des bases plus solides.

Le dramaturge a violemment éclairé les torts de la société à l'égard de la femme qui, malgré tout, reste prisonnière de l'opinion. Parvient-il à lui refuser le droit de sauver son être intime de l'asservissement auquel peut l'entraîner l'homme? Lisez les *Revenants*. Si le pasteur Manders n'avait pas par de mesquines raisons de convenances conseillé à M<sup>me</sup> Alving de rentrer dans la maison délaissée de son mari, Oswald ne serait pas né et il échapperait à cette horrible maladie.

on encore. Que deviendront ceux d'une question est dans la dernière scène des que deviennent des enfants à un foyer

les conventions, certains devoirs même avec l'anéantissement possible d'un jour, lorsqu'il faudra comparaître des serons seuls sans mari, sans femme ou nu. « Qu'as-tu fait de ton âme? l'as-tu dégagé de la lumière ou de la nuit? de lâches concessions diminué en toi la force intime qui t'avait été confié? » cet étrange poème dramatique, — une s du poète avec *Brand* et de la famille nt d'angoisse que quelques-uns ont pris ragement. Ce n'est que la lamentable qui n'ont pas eu la force de vouloir, dividualité. Peer Gynt a couru le monde intention d'agir demain, se grisant de la réalité. Même il a fui le bonheur, fant. Il est enfin revenu dans sa patrie: stée. Tout à coup il entend des voix

— Tu devais nous penser — Nous tendions  
ants chœurs — Et devons rouler ici — Qui

sèches emportées par le vent:

— Nous n'avons été ni guirlandes, ni pro-  
printemps en fleur — Les vers nous ont

— Tu devais nous chanter — Tu nous as  
ions pu retentir! — Dans le fond de ton  
18....

mbant des feuilles:

— Tu devais nous pleurer — Nous pouvions

**Des brins d'herbe écrasés :**

Nous sommes les œuvres — Tu devais nous accomplir — Là était la force — Que tu n'as pas voulu aimer — Au dernier des jours — Les non-accomplies — Viendront avec des plaintes — Ce sera le temps des larmes.

Chez les races du Nord, l'individu ne se perd pas dans la masse; il n'attend que de lui-même l'impulsion qui le fera agir. Pour elles une œuvre, un être n'est parfait que s'il possède une valeur intrinsèque — indépendante. Nous autres Latins, nous sommes païens encore par un esclavage à des normes tout extérieures. Cependant il souffle sur nous à l'heure qu'il est un grand vent venu de loin. Les écrivains russes aujourd'hui, Ibsen demain, de nouvelles conceptions de la vie, de l'art montent à l'assaut de nos temples grecs. Notre génie, représentant d'Athènes et de Rome, avait conquis les barbares; ils vont nous conquérir à leur tour, paisible conquête.

Mais conquête néanmoins dont quelques-uns d'entre les jeunes semblent prévoir les résultats. Devant leurs yeux cependant flottent des brouillards encore; ils cherchent à fixer la vision et n'y parviennent pas. Symbolisme, modernisme, états transitoires qui assoupliront la langue, mais dans laquelle elle ne doit point rester embarrassée, les pieds lourds de trop longues draperies.

« Poètes et penseurs, a écrit M. Charles Morice dans un livre<sup>1</sup> remarquable, — malgré ses erreurs, — nous écoutons les vents de mystère qui sourdent du fond des phénomènes et nous allons à la lumière, à la vie, fût-ce au fond des ténèbres historiques, si elles recèlent plus de vie et de lumière que ce présent crépuscule qui semble mener la danse des morts. »

A quiconque lira sérieusement le livre d'où sont extraites ces lignes, — livre où aujourd'hui en travail palpite pour enfanter demain, — comprendra la transformation lente et sourde, mais fatale que subit notre vieux génie gaulois. Devant les problèmes de la vie on ne se détourne plus à la Voltaire avec un bon mot, on s'arrête respectueux et l'on réfléchit. Oh! les rares! Mais ces rares vont par leurs livres prendre peut-être la tête du mouvement moderne.

Si je me suis attardé à ces réflexions suggérées par Henrik Ibsen, c'est que l'étude passionnée que nous faisons des littératures

---

<sup>1</sup> *La littérature de tout à l'heure*, par CHARLES MORICE. — Perrin et C<sup>ie</sup>, Paris, 1889.

étrangères, cette revue même du  
magne révèle une orientation int

M. Dunker vient de publier le  
de Goethe à Weimar en une édit  
rière elle les précédentes. Le mé  
tabli le texte et de l'avoir donné  
et les premiers fragments livrés  
Au jour le jour, en phrases brev  
de sa vie, ses impressions, se ser  
la Saxe électorale ou de ceux de  
flexions sont jetées en travers  
savoir à quelle date elles appart

Le premier, Riemer, fit copie  
*Journal* pour son ouvrage sur  
loin d'être fidèles au manuscrit. Il  
chancelier de Müller put obtenir d  
Burkhardt donna le texte origin  
Goethe publiée à Weimar (troisiè  
de très nombreuses erreurs, une  
des abréviations fréquentes. Une  
M. Dunker l'a entreprise et a r  
d'abuser des annotations; le text

Le *Journal* commence le 11 n  
embrassant le voyage en Suisse q  
de Saxe-Weimar. Préoccupations  
reux, mobiles impressions d'artist  
tisan, travaux littéraires y sont c  
rapide. Quelques-unes des person  
sont désignées par des signes : po  
M<sup>me</sup> de Stein celui du Soleil, pou

Ami du prince qu'il servait, G  
occupations, être prêt à toute l  
joyeuse vie à la cour de Weimar  
les promenades, les fêtes se suc  
était l'ordonnateur. Le théâtre c  
un incendie. Mais la grande salle  
l'Eltersbourg, de Tiefurt, le parc



tres. Les seigneurs et les dames de la cour jouaient la comédie ; le père-mère était régisseur, le duc premier acteur, Goethe poète et directeur. Lorsqu'il ne donnait pas assez de temps à son rôle de *maître des plaisirs* la duchesse-mère se fâchait.

*1<sup>er</sup> août 1779.* — J'eus une forte explication avec la duchesse-mère au sujet de l'ancien (les anciens griefs). En des circonstances qui ne peuvent être changées certaines aigreurs s'accumulent et il faut à la fin d'une façon quelconque elles se livrent passage. De temps en temps se répète.

Il exprime-t-il à plus d'une reprise la crainte qu'un homme ne lui ne sorte diminué de cette agitation, de ces tiraillements :

*1<sup>er</sup> juillet 1779.* — Que Dieu veuille que les champs et les prairies soient encore chers et que je prenne encore goût à ces plus simples joies des hommes.... Je ne dois pas m'écarter du chemin tracé ; mais ce n'est absolument pas simple. Je désire seulement que peu à peu toute l'émotion tarisse en moi ; mais qu'il me reste une belle vigueur pour monter l'eau à égale hauteur dans de vrais tuyaux.

Et plus loin, le 25 du même mois :

Je ne me désiste cependant point de mes idées et je lutte avec l'angoisse, ma hanche dût-elle en être démise. Personne ne sait ce que je fais ni contre combien d'ennemis je combats. De mes efforts et de mes luttes et de mes peines je vous supplie de ne pas rire, dieux spectateurs. A tout hasard pouvez-vous sourire et m'assister.

Après un instant la position élevée à laquelle il est parvenu l'épouvança.

*avril 1780.* — La tête me tourne, dit-il, de la hauteur du bonheur que je me trouve vis-à-vis d'un tel homme (un des intimes du prince, mais en disgrâce.) Comme Polycrate je voudrais parfois jeter à la mer mon bijou le plus cher. Tout ce que j'entreprends me réussit. Mais aussi je suis point paresseux à entreprendre.

Il ne se laisse cependant point enivrer par cette faveur qui l'a élevé si haut.

*mai 1780.* — .... De nouveaux secrets me sont révélés. Il m'arrive encore d'étranges choses. Je m'exerce et je prépare le possible. Dans mon milieu actuel je n'ai presque aucune digue hors de moi. En beaucoup encore, je veux néanmoins devenir le maître. Celui-là seul qui annonce à lui-même est digne de dominer et sait dominer.... Je sens que peu à peu à mon égard une confiance générale et que Dieu veuille que je la mériter, non comme il me serait facile de l'obtenir, mais que je le désire. Ce que je supporte de moi et des autres, aucun

#### LITTÉRAIRE EN ALLEMAGNE.

ur est la tranquillité profonde de  
-à-vis du monde ce qu'il ne pe  
fer.

extérieures viennent rompre

it la pierre qui est devant lui!..  
! Si les hommes au moins n'éta  
riches si incapables! Si, etc. etc.  
mes affaires, que l'expérience, l'a  
ce du plus petit au plus grand!  
i, il était beau; à la cour de  
es charmantes et quelques-un  
ans le sanctuaire de calme o  
nom de M<sup>me</sup> de Stein revient  
aussi celui de la belle Corona  
entendue pour la première fois  
isait avec le duc. Ce dernier e  
776. Un instant il semble que  
ux dans une même passion p  
n *Journal* porte en date du 8 fév  
et le duc chez Laide (Adélaïde  
dames d'honneur de la duchess  
t Corona et ils se brouillèrent  
rivit:

de nouveau; mon amitié tu n

sur les fréquentes visites du  
averti Charles-Auguste. Le du  
u après la cour bavardait de  
esse la comtesse Bernstorff. L  
es plus difficiles. On le savai  
. On pouvait le rendre respc

le tout genre il se réfugiait  
t donné aux portes de Weima  
; à *Egmont*, à *Iphigène*; il

hevée, non encore sous sa fc  
r'au retour du voyage en Itali  
distribués et la pièce fut joué

première fois le 6 avril 1779. Goethe Schroeter comme Iphigénie excitèrent un prince Constantin remplissait le rôle de Fédor. Le rôle de Médée fut de nouveau donnée au château de Weimar. Constantin ayant refusé de jouer, Charles

« Cela fit plaisir au duc d'apprendre l'histoire de Goethe dans son *Journal*. Il se domine de plus en plus et croît presque journellement en force de caractère, en persévérance, en compréhension, en résolution.

Lui-même a cherché à dominer la passion de la Corona Schroeter :

« Il me semble aussi que ma position est de plus en plus saine et meilleure. »

Ce *Journal* de Goethe n'apprendra rien de nouveau à ses admirateurs. Il est intéressant toutefois à l'occasion d'un texte définitif d'abord, et aussi par l'observation de l'auteur de *Faust* exercer sur lui-même un élan vers un développement plus parfait de sa propre satisfaction et le bien des autres. C'est un homme qui a enveloppé de lumière ses années de lutte et qu'il l'a conquise.

M. Dunker en donnant le *Journal de Goethe* continue ses savants travaux sur la vie et le caractère de Goethe, a, entre autres, publié en 1888 son livre *Goethe als Mensch* qui complète admirablement le *Goethe als Dichter*.

Toutes ces publications ont été rendues possibles par Walther de Goethe, le dernier et le plus jeune fils de Goethe, décédé à Leipzig le 15 avril 1885. Ses papiers ont été gardés avec un soin jaloux, — on les a conservés dans la maison ni les collections, malgré les offres de la bibliothèque de Leipzig. Par testament le dernier survivant a institué une fondation pour la duchesse et l'État de Saxe-Weimar. Tous les papiers de Goethe, le *Faust* est donc réuni et l'on a fondé un musée national et les archives de Goethe. Par testament ab-intestat que ce que les deux frères ont eu de biens personnels. De ce nombre sont les papiers de Goethe. M. Walther Vulpus a consacré un article dans le *Rundschau* de juin dernier. On ignore de quelle manière il était entré en possession.

l'abord appartenu à un jeune officier Char-  
en, né à Leipzig en 1785 et mort durant  
Il a de la valeur parce qu'il renferme un  
Louise. Le voici :

« On comprend le bonheur domestique. Ceci  
r votre bien affectionnée Louise, r. de Pr.  
6. »

à date ou le lieu indiqué, remarque M. Vul-  
ne vint à Weimar que le onze. De là elle  
par Mulhausen, Brunswick et Magdebourg.  
cri de triomphe de Iéna. Elle apprit la vic-  
avant de rentrer dans sa capitale.

Les allemands séparent la signature de la  
chefs de l'armée française. A l'un de ces  
en a présenté son album le soir même de  
avait, il faut croire, la passion des auto-

robablement appartenu au grand maître des  
fils de Charlotte de Stein. Goethe l'emporta  
voyage le long du Rhin et du Mein, alors  
nefort où, depuis la mort de sa mère, dix-  
n'était pas retourné. Il y fit écrire tous  
s Brentano entre autres, parents de Bettina  
même le poète fit la connaissance de cette  
ng, la troisième femme du conseiller privé  
sorcelante nature elle captiva Goethe, ré-  
onna un regain de jeunesse. (Goethe et Ma-  
nach).

racé quelques vers dans l'album, prenant  
xpressions favorites de Goethe: *brett wie*  
ussi large que long, aussi long que large):

« tils je me compte,

tu m'appelles.

« toujours me nommer ainsi

n'estimerai.

« volontiers je resterai

que large, aussi large que longue, etc. etc.

fut en rapports d'étroite amitié avec la

. .

L'année dernière se fondait à Berlin sous le nom de *Scène libre* une société de jeunes écrivains naturalistes, ayant à leur tête M. Otto Brahm. Leur but était de réformer l'art dramatique et de permettre à de jeunes talents de faire jouer leurs pièces refusées par des directeurs de théâtre. Les fondateurs ne voulaient pas davantage être les imitateurs du naturalisme français que ceux du réalisme russe.

La *Scène libre* a donné en 1889 quatre représentations; elle vient d'en donner quatre autres cet hiver et ce printemps: *La puissance des ténèbres* de Léon Tolstoï, le *Quatrième commandement* du poète viennois Anzengrüber,<sup>1</sup> la *Famille Selicke* de MM. Holg et Schlaf et *De par la grâce de Dieu* d'Arthur Fitzger.

Le *Théâtre libre* de M. Antoine a le premier donné à l'étranger la *Putissance des ténèbres*, rien donc de nouveau à en dire ici.

Dans la pièce d'Anzengrüber on ne voit pas très bien ce que le quatrième commandement a à faire avec les infortunes de l'héroïne Hélène qui, pour obéir à ses parents renonce à l'homme qu'elle aime, — son maître de musique, — et épouse un riche débauché. Malheureuse et malade elle s'en prend au dit commandement. Au reste la pièce est bonne; l'auteur connaît très bien la bourgeoisie viennoise, il met en scène ses habitudes et ses travers.

Avec la *Famille Selicke* on patauge en plein naturalisme. Le père Selicke rentre ivre chez lui, la veille de Noël, et les spectateurs sont forcés d'assister à ce retour d'ivrogne qui pendant une demi-heure titube à travers la chambre, bégayant, grognant, etc., un Coupeau adouci. M<sup>me</sup> Selicke, sa grondeuse épouse, Toni, sa fille aînée et deux fils assistent à la scène qui pour eux n'est pas nouvelle. Lise, la fille cadette, agonise dans un coin; elle meurt, ce qui dégrise le père. Dans la marge de cette terne réalité se déroule une idylle toute romantique. Un jeune étudiant en théologie, qui par amour pour Toni a loué une chambre chez les Selicke, demande la main de la jeune fille; elle le refuse afin de se dévouer

---

<sup>1</sup> Anzengrüber est mort à Vienne à la fin de décembre 1889, à l'âge de 50 ans, la veille du jour où l'on allait jouer pour la première fois sa dernière pièce: le *Quatrième commandement*.

aux siens. L'action se passe à Berlin, avec emploi du dialecte berlinois que l'on a reproché aux auteurs de ne pas assez bien connaître. Le détail trivial est fidèlement noté, la reproduction exacte; mais cela sent par trop l'eau-de-vie.

De France vient la méthode. — « Les disciples ont pris les maîtres au mot. La conscience était de ne rien inventer, de n'apporter dans l'étude de la nature aucun préjugé d'idéal, de ne rien dédaigner surtout, de fouiller de préférence dans les tréfonds et les bas-fonds, car « la perle est là-dedans. » On l'y a cherchée — je crois même qu'il y a de pauvres gens qui l'y cherchent encore, » a écrit M. Charles Morice dans la *Littérature de tout à l'heure*, déjà citée. Oui, il y a de pauvres gens qui cherchent encore la perle dans cette boue — non pas inféconde tout à fait — où a roulé le naturalisme. De ce nombre sont MM. Holz et Schlaf.

Quant à la tragédie de M. Arthur Fitger, *De par la grâce de Dieu*, c'est du romantisme pur; elle ne concorde en rien avec les théories énoncées par les fondateurs de la *Scène libre*. En voici l'intrigue: Après la bataille de Valmy une jeune princesse allemande — princesse de par la grâce de Dieu — épouse dans un village des bords du Rhin son frère de lait, le garde forestier Wolfgang. Pourquoi? Pour que nous puissions assister à la lutte entre les préjugés princiers et le fanatisme démocratique. Le mari oblige sa femme à renoncer à ses droits, à ses titres, à se retirer avec lui dans une solitaire maison de garde. Les parents de l'ex-princesse cherchent, à son insu, à la faire rentrer en possession de ses domaines et de ses prérogatives. Wolfgang la rend responsable de la tentative qui avorte; la maltraite; elle le tue, puis est traînée devant le tribunal par une multitude furieuse.

M. Charles Frenzel, dans le compte-rendu de cette pièce (*Deutsche Rundschau*, juin 1890) conclut en disant: « Sur un théâtre de paradis cette tragédie aurait obtenu un bruyant succès; sur la *Scène libre* elle ne pouvait qu'être prise au mot et tomber sous un unanime et joyeux éclat de rire. »

M. Fitger, est originaire de Brême; il est généralement plus estimé comme peintre que comme poète; sa première pièce, la *Sorcière* est restée au répertoire.

Les écrivains qui ont fondé la *Scène libre* font partie de la société la *Jeune Allemagne*; ils ont exprimé leurs idées dans une revue: *Freie Bühne für modernes Leben*. « Amis du naturalisme, disent-ils, nous voulons bien faire à ses côtés une partie de la

route; mais nous ne serons pas étonnés si durant le voyage en un point que nous ne devinons pas encore le chemin tourne tout à coup et révèle à nos yeux de nouvelles et surprenantes perspectives sur l'art et la vie. » Mais comme ils repoussaient toute alliance d'art avec la morale, ils s'embourbent dans le marais. La *Scène libre* agonise sans avoir fait connaître à l'Allemagne un dramaturge de génie et elle a accepté de jouer une pièce comme la *Puissance des ténèbres*, où il n'est question que de faute, de repentir, de responsabilité morale.

Aussi se forme-t-il une autre société distincte de la première, mais ayant la même organisation, c'est la *Scène allemande*. La profession de foi qu'elle vient de publier témoigne de vues plus tolérantes que celles de son aînée. Charles Bleibtren, très connu et si discuté comme poète et comme romancier, en est le directeur. Il ouvrira son théâtre en septembre et fera jouer tout d'abord une de ses pièces, le *Jugement de Dieu*, puis on montera celles de MM. Conrad Alberti, Max Stenpel et Wolfgang Kirchbach. Comme ces jeunes écrivains ne se sont point jusqu'ici distingués par l'aménité de leurs critiques, ils doivent s'attendre à être peu ménagés. Pour eux, il est vrai, ce ne sera pas chose nouvelle: ils cherchent le tapage. On sait l'aventure de M. Bleibtren qui, pour se venger de M. Otto de Leixner, le rédacteur de la *Gazette des Romans* — celui-ci s'était permis quelques critiques à son égard — le diffama dans son roman, la *Folie des grandeurs*. Cela lui valut un procès jugé à Charlottenbourg, au cours duquel il fut condamné à retrancher les chapitres attaqués par l'offensé, à payer les frais et à subir un mois de prison. M. Bleibtren a pendant quelque temps dirigé *Das Magazin*, revue de littérature allemande et étrangère dont il a, en avril 1888, cédé la direction à Wolfgang Kirchbach.

M. Conrad Alberti <sup>1</sup> est un des chefs aussi du groupe littéraire la *Jeune Allemagne*, dont les représentants mettent trop souvent des talents réels à éreinter toutes les gloires qui leur portent ombrage. Leurs jugements sur l'état et l'avenir de la littérature en Allemagne sont des plus pessimistes. Ce n'est pas sans raison. Toutefois, ils ont trop l'air de dire: « Voici mon ours, prenez mon ours. » Et comme l'on tarde à prendre leurs ours, leur colère éclate.

Écoutez les sombres réflexions de M. Bleibtren; elles datent du 8 janvier 1887:

---

<sup>1</sup> Directeur de la *Gesellschaft*.

sints, de même que les étoiles du chant et solennellement le ciel. Nuit profonde alen-ée d'éclairs.... La littérature de cette époque retour. Sa décadence présage la ruine. Si l'on ne possède ni une intrigante perle noblesse, ni une bourse pleine, ni une aître-atelier pour mutuel lavage de mains de tous temps il a été bien vu de parader. lieu de vivre enfermé dans l'art. Donne champagne et la gloire te trouvera bien.... »

l'apparition du roman la *Folie des gran-* devine le jeune ambitieux prêt à casser attirer sur lui l'attention. Ce phénomène, st pas rare et se produit souvent chez nous. eux hochent la tête et blâment; le but est n livre. Reste à savoir si de casser les vitres ls pour se faire saisir au collet par la po-génie.

orte sur la littérature allemande M. Conrad sévères que ceux de M. Bleibtren et éga-ler au moment où ces jeunes assument la réâtre national.

ié par *Das Magazin*, intitulé: *De la patho-* allemande, M. Conrad Alberti n'épargne s vérités. A son avis l'Allemagne souffre itaires, fatales à son développement intel-on, la passion pour tout ce qui est étranger devant les supérieurs.

ttaque tout d'abord à la décentralisation.

cisté en Allemagne un point géographique vers es efforts de la poésie, pour échanger des idées, r ensemble et se séparer là où une tradition i dans quelque coin de l'Allemagne des hommes encontraient, peut-être se réunissaient-ils, et ser avec ardeur dans leur trou, ayant pour elques disciples autour d'eux, jamais d'exercer s tendances de leur époque et d'enchaîner à venir.

ondre en citant les noms de Goethe et de a été considérable, même à l'étranger, bien



qu'ils aient vécu dans les conditions que rberti. Il envie le grand centre unique, P décentralisation proviennent l'absence de g la forme, le manque de style. Mais les avoc déjà célèbres à Rome pour leur éloquence, à peine. L'union politique exerça, il est vra sur la précoce formation de la langue frança génie propre fit le reste.

« Le Français, dit notre jeune critique, tout latin de la forme, sait que pour le mond n'est rien de plus qu'un caillou. » Suit une cuisine des deux pays, d'où il ressort, comr lemands servent sur leurs tables de meill Français, seulement les Français savent mie les restes. Ce serait à peu près leur seul tal il ne faut pas en vouloir à M. Alberti; il n impertinence, plutôt faire un compliment.

Il passe outre. « N'est-il donc pas affi penser que nous possédions notre sol depui puis 1000 ans une haute culture et que par tion nous n'ayons que depuis 350 ans une m viendrait une littérature une et forte? Aujo bruch n'est-il pas fêté à Berlin et à Vi Anzengrüber élevé aux nues en Autriche e l'Allemagne du nord? »

Et qu'amène cette décentralisation? L'éj des tableaux, de toute les richesses du pays. allemand — je ne dis pas prussien — me dé ment. Que Munich garde ses beaux musées, la sienne et tous ses trésors, Dresde son in ne vois pas qu'un pays soit bien à plaindre et Goethe, Schiller, Lessing, Wieland, Klop Kant, Hegel, sans parler d'autres. Si l'Alle est, traverse une crise de stérilité artistique croyons-nous, à la décentralisation.

La seconde maladie héréditaire que M. C à ses concitoyens est la passion pour tout (*Auslaenderet*). On se récriera en France, c cela est vrai. Tout en s'admirant beaucoup, qui ne commette pas ce péché mignon? —

rent beaucoup aussi ce qui leur vient du dehors. En ces temps-ci ils font tous leurs efforts pour se corriger de ce travers. Ils étudient au moins deux langues étrangères ; mais ne possèdent jamais la leur, assure notre jeune critique. Et à toute époque ils ont accueilli avec enthousiasme les chefs-d'œuvre des autres littératures. On joue plus souvent Shakspeare à Berlin qu'à Londres. Au dix-huitième siècle nos écrivains faisaient loi au delà du Rhin et même précédemment on y retrouve cette imitation de la France.

D'où cela provient-il ? La pensée allemande est puissante. Le mal serait sans remède, nous confie M. Alberti, « car le sens de la forme et le goût ne sont que faiblement accordés à l'Allemand. » Ce n'est pas nous qui l'avons dit.

La troisième affection héréditaire attaque plus particulièrement les écrivains et les poètes. Ce sont les façons rampantes devant les supérieurs. « Ne voyons-nous pas, s'écrie notre critique, des écrivains renommés décrocher au moyen de dédicaces des ordres et des titres auprès de principes qu'un vrai pacte devrait à peine, comme son semblable, honorer de son attention ? »

Et comble d'abaissement, des hommes comme Spielhagen permettent à des rédacteurs de retrancher des chapitres entiers de leurs romans !

Pour conclure, M. Conrad Alberti déclare que ces trois maladies proviennent du manque de conscience propre, tant nationale qu'individuelle.

Mais il ne suffit pas de voir le mal, il faut y porter remède. Nous souhaitons à M. Bleibtren, à M. Conrad Alberti et à ceux qui vont les seconder bonne chance, car ils sont porteurs de promesses d'avenir. Ils représentent la génération nouvelle aux prises avec l'ancienne, les jeunes formules démocratiques, les aspirations sociales, battant en brèche les théories démodées inévitablement condamnées à succomber. Ce sera chose intéressante que de suivre cette évolution, de la comparer aux autres. Les dieux de cette nouvelle école sont Ibsen, Tolstoï et Zola.

Il faut avoir peu étudié ces trois écrivains pour unir le nom de M. Zola à ceux d'Ibsen et de Tolstoï. Dans l'étude de la vie, le premier reste à la superficie, les deux autres s'établissent au centre, et l'on ne peut que souhaiter à la littérature allemande de les prendre pour maîtres.

∴

Nous mentionnerons sans insister et plets quelques représentations et quelques *Erich Brake* d'Otto Girndt et *Charbons* au Schauspielhaus, *Le sous-secrétaire* brandt au Théâtre allemand, *La Marsidenz theater*, *Juliette* de M. Octave F

∴

M. Ernest de Wildenbruch a vu int drame, *Generalfeldobrist*, parce qu'il lern, l'électeur de Brandebourg, qui n'y scène se passe en 1620; le héros du dr de l'électeur, margrave de Brandebourg néral des États silésiens. Toute la pièce triotisme; mais le sujet y fait la leçon méconnu, vaincu, dépouillé de son mai d'un enfant, celui qui sera plus tard l'espérances. A Berlin, M. de Wildenbruch qui a été chaudement applaudie. Elle zig d'abord, puis à Hambourg et à Copenhague plus sensible au poète que sa tragédie les premiers Hohenzollern lutter contre leurs brigandages lui avait gagné les b

Toutefois c'est poésie de cour et natives, si imparfaites soient-elles, de la pour acquérir une littérature nationale tions modernes.

## RAIRE EN ITALIE

---

rand ouvrage sur *Nicola Speda-*  
e sur la *Civiltà* — Enrico Castel-  
Ugo Valcarenghi et son roman  
e d'Eduardo Arbib — *Nihil*, nou-  
oy et son livre sur l'*Alpinismo*.

ommencer cette chronique, en  
te d'une œuvre d'une haute va-  
ge à dire, — pas une des revues  
est que, hélas, son auteur n'ap-  
aires dominantes. Giuseppe Cim-  
ininterrompues à reconstruire  
III<sup>e</sup> siècle qui s'est appelé Nicola  
» « désir constant de mon oisive

eux gros volumes que Cimbali  
sont dignes en tous points du  
nent convaincu que toute étude  
écrite comme elle doit l'être  
ar complètement avec l'homme  
ette identification n'est possible  
se complète d'âmes et de buts.  
e plaisir de connaître person-  
on toutes, du moins les qualités  
aillantes du grand penseur dont  
octrines.  
ille d'écrivains distingués; ses

frères Enrico, Francesco et Eduardo ont des noms estimés dans le monde des sciences et des lettres importantes. Publiciste sympathique, vif, batailleur, il a combattu et combat toujours pour l'enthousiasme avec lequel il a pendant tant d'années travaillé à son grand ouvrage sur Spedalieri est une preuve de la puissance de son esprit et de la rectitude de son cœur. S'il aime et s'il honore Spedalieri, c'est que dans celui-ci il n'admire pas seulement l'intelligence et la sagesse, mais encore la conscience sans tache et sans voile, revêtu d'oripeaux, orné de charmes, ni rendant de vaines et pompeuses promesses, les vérités qu'il aime, mais qui, au contraire, les aime dans leur simplicité, sans se préoccuper de parti, ni de savoir si elles plairaient ou déplairaient à tel ou tel, convaincu et prêt même au martyre.

Les *Droits de l'homme* publiés vers la fin de la révolution où la grande révolution bouleversait la France, mais avant tout il était chrétien; ce qui veut dire que pas été prêtre il aurait toujours pensé et écrit ainsi. Sa qualité ajoute certes du prix à son œuvre. Il est très rare même de voir un prêtre, assez convaincu de sa mission de son sacerdoce, pour savoir se séparer des intérêts matériels et mondains de la curie archipuissante; et qu'il va déchaîner sur lui les colères, les injures, les persécutions de ses collègues ignorants ou fanatiques. Il fait plaisir à Christ au nom duquel seul il entre dans le monde, marcher droit à son but serein et tranquille. Ce n'est pas le saint de tous: celui d'affirmer que les hommes ont des droits sacrés, inaliénables et inviolables, que Dieu avec des droits sacrés, inaliénables et inviolables des personnes et non des choses et que la religion première à reconnaître ces droits, à les prêcher, à les défendre en face du tyran quel qu'il soit qui opprime ses peuples.

L'originalité de ce livre sur les *Droits de l'homme* n'est pas dans ce qu'ils ont été reconnus par Spedalieri, mais dans ce qu'ils ont été reconnus par Spedalieri comme intangibles, — cela avait été fait avant lui par beaucoup, mais dans ce qu'il a le premier compris et démontré l'existence d'un lien entre ces droits et les enseignements

fait d'avoir été le premier à accréditer en la grande révolution, laquelle parlait justement du droit de l'homme. C'est là sa gloire. Cette entreprise facile et ardue. Facile, parce que la vérité de ses principes brilla dans son esprit d'une lumière aussi claire, que le mouvement de la terre à celui de l'attraction universelle à l'intelligence de Newton ; la vérité complète, une sorte de vérité apodictique dont l'apparition se fait tout de suite comprendre et par sa beauté. Difficile, parce que ses affirmations heurtèrent directement et en pleine poitrine tout un monde qui, depuis des siècles s'était affirmé à force de hypocrisies. Le nombreux et formidable parti de la cour et le nombreux et formidable parti de la curie romaine prêtèrent et lui prêtaient ses forces ; la nombreuse compagnie de Jésus qui dominait à Rome et dans le monde, faisaient craindre que de grands et immenses obstacles ne fussent mis à ce que le livre de Spedalieri, — livre philosophique et évangélique, — fît son chemin dans le

monde, — cas rare aussi, — Spedalieri avait pour lui. Mais nous avons-nous pas tous quelle chose risible devient l'autorité infailible, même aux yeux des plus intranquilles ? à peine un pape veut-il se rappeler qu'il est le pape et exercer véritablement son vicariat ? Le pape Pie VI, tant qu'il se prête à être un instrument des mains du parti qui commande au Vatican, — l'histoire des deux derniers papes. Mais malheur aurait de faire quoi que ce soit de nature à diminuer le prestige de ce parti. L'autorité de Pie VI était une œuvre chose en elle-même, un appui matériel, l'œuvre de Spedalieri qui fut bien vite attaquée et par tous les moyens licites et illicites, par le parti catholique, et dont l'auteur.... l'auteur un mort. Mort mystérieuse, mais à laquelle ne fut pas le pape qui avait déjà servi à faire disparaître le pape qui avait supprimé les jésuites.

Il faut que Giuseppe Cimballi consacre à ce grand livre, se divise en trois parties. Dans la première figure du penseur, racontant ses vicissitudes et ses

études; dans la seconde il parle des deux grandes œuvres apolo-gétiques par lesquelles Spedalieri défend le christianisme contre les accusations de Fréret et de Gibbon. Cette partie ainsi que la troisième qui est entièrement consacrée aux *Droits de l'homme*, peut à bon droit être comptée parmi les plus élevés et les plus savants travaux critiques qui aient vu le jour en Italie. En le lisant, on comprend facilement que Cimbali ait employé dix longues années à ce travail. C'est une étude sérieuse, longuement pensée et pour la mener à bonne fin il a dû lire et méditer des centaines d'ouvrages dont certains sont colossaux; les uns parce qu'ils étaient pour ainsi dire la base historique des œuvres de Spedalieri, les autres parce qu'ils soutenaient des doctrines contraires aux siennes ou parce que pour ou contre ils s'étaient directement occupés de ses écrits.

Dans cette œuvre de longue haleine il y a certes des défauts; mais on peut en trouver dans les œuvres considérées comme parfaites. Il y a en effet çà et là quelque répétition inutile; mais ce sont des taches imperceptibles; l'œuvre entière est coulée dans le bronze et vivra d'une longue vie, tant que dureront dans les hommes le culte et l'enthousiasme pour les grands hommes et pour les grandes œuvres.

..

Enrico Zannoni, l'auteur bien connu de *Studio dei caratteri nazionali*, a publié le volume promis sur les lois qui gouvernent le développement de la civilisation. Dans cet ouvrage, digne frère des précédents, l'éminent professeur tend à démontrer que l'histoire n'est pas l'œuvre du hasard, mais le produit de deux forces suprêmes: la nature et la raison humaine. J'ai dit tend à démontrer, parce que tout en reconnaissant dans Zannoni un digne émule de Vico, de Buckle, de Romagnosi, de Cattaneo, il ne me semble pas qu'en recherchant les causes des faits dans l'histoire, on doive, — même avec l'escorte de ces grands penseurs, — donner à la raison humaine un poids égal ou presque à celui des forces de la nature. Certes, la raison exerce une influence persuasive dans les actions humaines; mais, de grâce, quelle valeur accordons-nous à cette bienheureuse raison? Si par raison on pouvait entendre une chose existant par elle-même, comme la nature, indépendante de toute influence, étant une autorité absolue, inexorable qui va droit au

culté à admettre qu'elle est en vérité règle la race humaine. Mais l'histoire e-t-elle pas, au contraire, d'une façon grand nombre de cas la raison s'est anité s'est conservée et si, malgré les de l'humanité, la société a pu proque l'explication de ce fait doit être la raison humaine ?

tion plus élevée qui devrait nous per-  
tative pour arriver à la connaissance  
de l'histoire ne nous amène qu'à l'hal-  
idre pourquoi les savants doivent être  
vérité, c'est-à-dire que toutes les fois  
oir affirmer une loi qui explique tout  
analogues, il se trouve constamment  
ffrable. On ne peut certes pas mettre  
mais leur cause efficiente, essentielle,  
la connaître ? Habitues à expliquer un  
avons beau accumuler faits sur faits  
nitivement à un premier fait ne déri-  
par lui-même, et qui explique et lé-  
drat faire un saut, et plusieurs le  
cause suprême, auteur de toutes cho-  
teur. Mais puisque un Dieu créateur  
ent, ni par conséquent l'objet d'une  
nécessité où ils se trouvent de devoir  
de tous les phénomènes de la vie  
ent des lois pour leur propre usage  
- voyez l'étrangeté — ont bien le pou-  
nomènes, mais ne possèdent pas celui  
t de nous dire pourquoi et comment  
ont ces lois éternelles ou pour mieux  
lle et éternelle qui contient en elle  
là le *busillis*.

ni, et admettant avec lui que la na-  
eux facteurs de la civilisation, on ar-  
est un fait en elle-même, indépendant  
ntraire l'homme étant un phénomène  
lle soit, ne peut pas ne pas être un  
né à l'existence de l'homme et su-



bissant par conséquent l'empire de ses besoins d'aspect avec le changement de ceux-ci. Supposons un des deux facteurs de la civilisation équivalent à un rang de cause suprême un phénomène humain qui se développe et s'améliore sous l'influence des modifications de la nature.

Des deux facteurs admis par Zannoni il ne reste la nature seule, pourvu pourtant que par nature on entende un mystérieux et inexplicable, car tout ce qui s'accroît par elle, y compris ce que nous appelons le progrès de la civilisation, peut être raconté et décrit, évalué, mais ne pourra jamais être expliqué dans son essence efficiente. Le mystère reste toujours là, immanent à tout ce qui vient d'elle, malgré les nouvelles hypothèses et les nouvelles constructions que nous échafaudons, les fils du XIX<sup>e</sup> siècle, qui sont aussi parfaitement ignorés par les grands penseurs d'il y a plus de vingt siècles.

Malgré la présomption qu'on a de nos jours de tout expliquer scientifiquement, nous restons en plein en fait nous faisons qu'accumuler des faits pour rester dans l'obscurité, nous suivons dans leur succession, nous les examinons, nous les classons. Mais de l'immense chaîne nous ne connaissons qu'une petite partie, quelques anneaux seulement, les autres nous échappent, et nous échapperont toujours, l'une dans la nuit impénétrable des temps préhistoriques, dans la nuit inscrutable des séries infinies des siècles.

La civilisation *universa*, comme l'appelle Zannoni, est la chaîne à partir des temps les plus reculés jusqu'à un point déterminable de la chaîne des faits humains. Qui peut savoir combien de siècles a duré l'état que nous appelons préhistorique, de milliers de siècles a duré la période que nous appelons historique et héroïque? Et qui peut dire le nombre de siècles dans lesquels l'humanité doit s'engouffrer encore, pour embrasser avec l'imagination ce lointain avenir dans lequel de notre époque si remplie d'activité et de progrès, de couleurs, de confusions, de fabuleux et disons-le même, de prévisions.

Je n'ai pas l'intention par tous ces raisonnements de donner son prix à l'œuvre de Zannoni qui témoigne des besoins qu'il a faites. Au contraire, j'éprouve le besoin de louer toute la partie de son livre qui concerne l'histoire

ce complète des faits humains et de leur va-  
qui fait que son ouvrage, — à part le point  
struit le lecteur qui en tourne les pages avec  
roissant.

∴

ntenant à des sujets moins sérieux.

o Castelnovo du don qu'il m'a fait de son  
*tre*. Il est superflu de dire l'accueil que j'ai  
me dont l'auteur est une ancienne connais-  
aimer et à l'estimer il y a plusieurs années,  
on beau roman: *Due convinzioni*. J'ai eu  
l'aimer et de l'estimer toujours davan-  
vrages: *Reminiscenze e fantasia* e *Bussiné*  
dans d'autres publications. Castelnovo est  
es amitiés, non seulement à cause de ses  
artiste, mais par cette rectitude de l'âme qui  
pages, de toutes ses lignes. Ses pensées,  
ages sont de l'or pur sans mélange. Le meil-  
sse en faire est que si j'étais artiste, je vou-  
me il l'est. Il y a chez lui un équilibre par-  
ls inventives; aucune d'elles ne ressort au  
il en résulte une sérénité manzonienne où  
couvre et il y a dans ce qu'il raconte et dé-  
dessin et de couleur qui force à reconnaître  
ans le goût.

ant toutes disputes oiseuses au sujet de l'idéa-  
le l'expérimentalisme, du naturalisme, lisez:  
*ia di tempo* e *Fuori di posto*, le *Petit salon*  
rez que les récits de Castelnovo sont très  
ges.

∴

lont je me suis déjà occupé dans cette *Revue*  
*Baci perduti* doit être jeune, très jeune;  
*osienze oneste* en est la preuve. Il renferme  
nais c'est un talent qui ne reconnaît aucune  
s'astreint à aucune proportion, à aucune con-

venance, choses toutes que — à l'exception de des écrivains n'arrive à posséder qu'après travail « dans les années qui font grisonner

Le contenu de ce roman, disons-le immédiatement en rien à son titre qui, pour moi du moins, Est-ce un titre sérieux ou un titre ironique s'applique-t-il au héros du roman? Dans le t-il aux autres personnages? Examinons le

Le héros, Alberto Valli, est un jeune homme mais d'une honnêteté à toute épreuve qui qu'au jour où il devient fou s'obstine à vouloir société parce qu'il a le malheur de ne rencontrer indifférents ou stupides, ou dépravés ou même mêmes de sa famille ne sont rien de bon inutile, la mère qu'il adore parce qu'il la croit sainte, n'est qu'une coquine qui a comme un fils pour lequel celui-ci a toujours éprouvé vénération. Lui-même se trouve être le frère

Si le roman avait pour titre *Fatalité* ou thèse que pour certains individus comme Albert une mauvaise étoile, un sort contraire et inexorable empoisonner leur existence, de la naissance au roman, a un tout autre titre, il porte celui *Les Alberts*, qui justement parce qu'il est au pluriel ne pas se rapporter à Albert seulement, mais à tous les Albert qui donés de consciences honnêtes se croient damnés comme lui à être malheureux, parce qu'ils ne savent s'accorder avec les consciences dépravées de la société.

Et puis pourquoi dans ce roman les consciences honnêtes doivent-elles vivre isolées l'une de l'autre pendant leur existence, tandis que dans la réalité elles se trouvent si difficile que les âmes bonnes se trouvent isolées et s'estiment? D'ailleurs, même en admettant que l'Albert soit condamné par la fatalité, comme il ne peut contrer que de mauvaises natures, je ne vois pas comment l'honnêteté a vraiment pénétré son caractère, il lui-même la compensation due à sa rectitude. Les Albert et tous les autres Albert, ne sont pas des personnes réelles, mais des fantômes ébauchés par un

altée. Ils n'agissent pas par impulsion propre, ures, les inclinations, les sympathies et les an- as; ce ne sont pas des personnages objectifs, t subjectifs. Quand ils agissent et parlent, c'est agit pour eux.

enant la seconde hypothèse, celle où le titre ironie, et s'appliquerait aux personnages cor- en scène, mais même en ce cas-ci le titre *vétes* serait erroné. L'auteur, en effet, nous

Albert jeune, sans cervelle, il est vrai, mais ur impénitent, prêt à souffrir la faim et la soif ettre une action contraire à sa conscience; et et des femmes corrompus ou de nature ou par te que si ce roman devait, comme c'était l'in- nous donner une idée de ce qui est la société tort de nous la représenter divisée en deux n seul individu honnête, de l'autre une foule ns. Ce qui serait faux et un paradoxe étour-

arenghi croit être un réaliste. Son roman est l'antasmagorie. La société qu'il nous met sous i société réelle, mais la société qu'il a vue et pe de ses sympathies et antipathies.

a deux routes; si l'on suit l'une on ne ren- ts hommes; si l'on suit l'autre on ne rencontre romancier doit les connaître toutes deux, car qu'il sache que s'il existe des vices, des défauts, des horreurs et des erreurs, il existe aussi ections, des actions nobles, des vérités, des nes à voir.

li, qui jamais ne rencontre un honnête homme e la société, est un cerveau déséquilibré, indi- principal dans un roman qui a la prétention ial.

ent se sert de lui comme d'un porte-voix pour ses idées sur le sujet, qui, nous semble-t-il, e soumises à une *errata corrige* longue et pa-

nancier me pardonne la franchise avec la- on livre — c'est que je regrette de voir un si

beau talent se perdre dans l'indéterminé et le vauquel il tend est noble; employer son intelligence pour découvrir les plaies de la société pour les cicler faut avec le fer rouge, est une œuvre méritoire voir le faire comme l'a fait un autre romancier E ses *Tre contesse*.

..

Les *Tre contesse* sont un roman à grandes proportions l'auteur nous dépeint la société turinaise durant fermentation fiévreuse où Turin était devenue capitale d'Italie. Ce brusque passage mit la capitale piémontaise dans les conditions d'un homme qui ayant vécu jusqu'ici dans la simplicité trouve tout d'un coup à l'improviste millionnaire se voit jeté dans une société différente de celle qu'il a vécu jusqu'ici. La conséquence fut un genre de délire la fièvre et de l'ivresse, où la passion la plus folle et les plaisirs, ce qui amenait la nécessité de faire de tout un genre de voir la satisfaire.

Eduardo Arbib nous montre justement toute la décadence d'alors, son aristocratie, sa bourgeoisie. C'est à nous sommes obligés de constater en combien de villes la plus saine de l'Italie, la capitale glorieuse et héroïque, où chaque individu était un caractère, où l'économie avait été une vertu et l'attachement à la loi, devint le théâtre de toutes les passions les plus honteuses. Cela nous serre le cœur de voir la société turinaise si pointilleuse dans l'observation de ses mœurs d'elle-même tomber dans les vices les plus bas.

Arbib, en véritable *vériste*, — pardonnez le jeu de mots — dit que l'histoire qu'il raconte est vraie dans tous ses personnages, dont il n'a fait que recueillir et qu'il a recueilli à force de patience et de fatigue. Il assure que plusieurs des personnages de ce véridique récit d'autres sont vivants; que quelques-uns d'entre eux habitent Turin, d'autres à Rome. Il assure pourtant avoir observé la physionomie, physique et morale, pour que le lecteur puisse les reconnaître, mais que si malgré les peines qu'un y arrivait, il prie qu'on ne crie pas sur

... telle, « car les individus ne comptent pas, c'est la  
... à étudier, analyser, et retracer dans ses vices et ses  
... passions d'amour, de jeu, de lucre, d'envie, de ven-  
... ses ingénuités et ses perfidies, dans ses ivresses et

siété Eduardo Arbib l'a véritablement étudiée. J'aun affirmant que ce beau roman fait réellement vià Turin durant cette époque, c'est donc presque un ue, un document précieux sur la vie turinaise dans iodes les plus importantes.

on se noue autour de trois comtesses: MM<sup>mes</sup> De Sanno et Sacchetti. La première est le type de la femme dans sa propre corruption; séparée de son mari, elle n'a pas de cacher ses dérèglements, elle suit hardiment son plaisir, et de s'imposer par son luxe, quelle qu'elle soit. De faux pas en faux pas elle finit par descendance devenant la maîtresse d'un homme qui n'est qu'un homme, grâce aux vols énormes qu'il a commis en sa vie. C'est une créature vulgaire incapable d'une bonne idée, d'un sentiment noble et généreux. La seconde est une malheureuse femme qui compte par des chagrins, des terreurs et de l'argent perdu, une fortune honorable commise dans sa jeunesse. La troisième est le type de la femme vertueuse et de l'autre. C'est le type de la femme vertueuse et entendue, et sa vie s'écoule heureuse comme elle le peut en la compagnie d'un mari de peu de tête, mais de beau-

roman est vaste et il y a en scène un grand nombre de personnages plus ou moins intéressants, mais tous indistincts. On rencontre de nobles figures : le banquier Fauglia, Fauglia et Pasquale Cirò, son intime ami ; on y voit des types grotesques, dégoûtantes, terribles : Bombicci, le notaire Donà, Filippo Corchiano. Parmi les femmes il y a des types mystérieux, indéchiffrables, mélange de bien et de mal : Margherita Cirò, l'indigne épouse de l'excellent Pasquale.

res sont d'une vérité surprenante. Chacun des per-  
lui-même. Les gens honnêtes sont nombreux. Mais  
ysionomie propre détachée de celle des autres. De  
trouve beaucoup, mais quelle profonde différence  
l'abjection de l'un et le vice et l'abjection de l'autre.

Il n'y a rien en eux d'indéterminé, de vaporeux. Ce sont des personnes vivantes, c'est pourquoi elles s'impriment indélébilement dans notre souvenir. Les lecteurs de ce roman n'oublieront pas les yeux d'acier d'Adalgisa Cirò, l'effronterie excentrique de Filippo Corchiano, l'astucieuse avidité de Bombicci, la sale figure abruti de San Donà, l'air de parvenu de Moneglia, resté inutile et incapable malgré ses millions, la folie amoureuse tragi-comique de Brunacci, les désordres de la comtesse de San Donà, les remords et les craintes de M<sup>me</sup> Gavorrano, la rectitude du banquier Fauglia, la fibre d'acier de Cirò, les pensées honnêtes de la comtesse Sacchetti et les honnêtes manifestations d'amour de son mari.

Ce roman renferme une étude approfondie de la vie moderne dans tous ses côtés. Il y a la comédie, il y a la tragédie; c'est le drame humain dans toute l'extension du mot. Du commencement jusqu'à la fin, on y trouve ce sens parfait de la réalité et de la vérité, qui fait que pas un moment l'idée ne nous vient que l'auteur se trompe, exagère ou altère.

Le remarquable ouvrage d'Edoardo Arbib a pourtant ses défauts ou, si vous préférez, ses excès. Cet Ilario Fauglia, par exemple, est d'une ingénuité qui dépasse le croyable et ce comte Sacchetti embrasse trop sa femme qu'il trouve moyen d'embrasser même en public, sans autre circonstance atténuante que son admiration sans bornes pour sa moitié qui, — entre parenthèses, — la mérite. Mais ce sont là de légers défauts très pardonnables chez un romancier qui a su du reste dans chaque personnage sculpter un caractère.

..

« N'est-il pas vrai, me demandait un ami, qu'Arturo Colautti a dû vivre au moins un certain temps en Russie, sans quoi il n'aurait pu donner à son livre *Nihil* une couleur locale aussi vraie ? » Et moi de répondre : « Ce n'est pas nécessaire. On a écrit sur la Russie, ses usages, ses mœurs, ses conditions sociales et politiques une bibliothèque entière. Les Russes eux-mêmes dans plusieurs romans, généralement bien faits, nous ont aidés à lire clairement dans cet écheveau compliqué, embrouillé qui est la société pétersbourgeoise; par conséquent, en puisant à ces sources, étant donnée la pénétration naturelle à l'écrivain, je crois qu'il ne doit pas être très difficile d'écrire un roman sur la société russe, sans que pour cela il ait été peu ou prou en Russie. Cependant il est pos-

sible que Colautti connaisse *de visu* ces froides régions et que son *Nihil* les retrace d'après nature. Mais comment ferons-nous, vous ou moi, pour déclarer que *Nihil* renferme de la couleur locale, puisque ni vous ni moi n'avons vu de près la terre du nihilisme ? »

A part cette question de la couleur locale, je suis le premier à reconnaître à ce roman une importance toute spéciale, car le drame qui s'y développe est essentiellement humain.

La toile de *Nihil* est des plus simples. Une dénonciation a été faite à la terrible police de Saint-Petersbourg et peu de temps après les dénoncés, parmi lesquels se trouve une femme, sont pendus. Qui a été l'espion ? La comtessa Wanda Lubomirski, une belle aventurière polonaise qui, de perversité en perversité, a été jusqu'à l'infanticide et qui n'a échappé au gibet qu'en se vendant âme et corps au terrible chef de la police de Saint-Petersbourg. Elle dépense largement, accueille dans son magnifique palais la fine fleur de la société et entre une danse et l'autre étudie son monde, surprend de graves secrets et les dénonce.

Les nihilistes, qui à leur tour disposent d'une police infaillible, découvrent que Wanda est la dénonciatrice et ils en décrètent la mort. Comme exécuteur du périlleux et difficile mandat on choisit un beau jeune homme, Ivan Federovic, lieutenant de la garde impériale et son amant.

Tout le drame est là, un drame psychologique en grande partie, car il se passe presque en entier dans le cœur du jeune homme qui se trouve dans l'humble dilemme ou de se faire sauter la cervelle, ou de désobéir aux ordres inexorables de la secte, se déshonorant ainsi et s'exposant à sa vengeance, ou de s'ensanglanter les mains, en tuant la femme qu'il ne peut regarder au visage sans se sentir saisi d'un délire d'amour. La scène où Wanda lui accorde la nuit un tête-à-tête dans son boudoir, et qui est marquée pour l'accomplissement du mandat meurtrier qu'il a reçu, est superbe. C'est dans cette scène que Colautti se révèle artiste véritable et c'est elle qui sauve le roman d'une chute, comme on dirait en argot de théâtre. On ne croit pas lire, mais assister à ce qui se passe dans la chambre de Wanda. La belle sirène, inconsciente du terrible danger qui la menace, passe par tous les degrés d'une séduction irrésistible pour allumer les sens de la pâle et froide statue qui se tient devant elle. Mais dans cette statue couve un volcan, une lutte qui dépasse les limites des forces humaines, entre le devoir et l'amour et qui dure déjà depuis longtemps dans l'âme



du jeune lieutenant, qui la main dans la poche de son habit, tâte le petit instrument bleu et tranchant qui s'y trouve.

Mais l'arme dont Wanda se sert pour amener le jeune homme où elle veut l'amener, n'est ni moins terrible, ni moins dangereuse, c'est l'arme avec laquelle Phryné a désarmé ses juges. Elle fait tomber jusqu'au dernier de ses voiles, et l'apparition de ses formes divines, donne le vertige au pauvre jeune homme, fait trembler le bras qu'il avait déjà levé pour tuer. L'arme bleue et tranchante tombe à terre après avoir légèrement effleuré un des bras de la belle bacchante. Wanda comprend tout; une seconde lui a suffi pour former son plan; elle embrasse celui qui l'a blessée, elle le séduit, l'enivre de son haleine et de son contact et ne se sépare de lui qu'au matin, au moment où épuisé et inerte il s'abandonne au sommeil. Le visage de Wanda est animé de joie et de haine.

Elle assiste cachée à l'arrestation du malheureux Ivan par le directeur de la police, accouru à son appel avec de nombreux acolytes. C'est une victime de plus pour le gibet, ou un prisonnier de plus pour les steppes de la glaciale Sibérie.

La lecture de ce roman nous laisse tristes et pensifs. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter ces milliers de jeunes vies, éteintes dans leur fleur pour procurer la tranquillité à un homme qui, s'il le voulait, pourrait faire pour la Russie ce que Victor-Emmanuel et Guillaume ont fait pour leurs peuples.

..

Alpinisme! C'est le mot d'ordre des âmes fortes qui conscientes de leur noblesse ne se trouvent bien que sur les hauteurs. Paolo Liroy, le plus enragé alpiniste dont s'honore l'Italie, le digne président du Club alpin italien, est justement une de ces âmes. Qui ne se rappelle des charmantes pages de son volume *In montagna*, dans lesquelles le savant et l'artiste se fondent ensemble si harmonieusement? Aujourd'hui avec son *Alpinismo* il a enrichi notre littérature d'un ouvrage remarquable de plus, qui est en outre une œuvre de charité chrétienne en faveur de ces pauvres diables (et il y en a tant) qui pour une raison ou l'autre, ne peuvent non seulement pas grimper les montagnes, mais même se donner le luxe de se promener dans un jardin, parce que la société exige qu'ils travaillent du matin au soir. Mais laissons de côté ces mélancolies.

On a beau dire que celui qui a des yeux peut voir. Les yeux

sont un instrument qui ne peut bien travailler que si celui qui s'en sert est un artiste

« Combien de gens, dit Xavier de Maistre, bâillent en regardant le ciel ! » C'est que tous n'ont pas une âme dans leurs yeux. La nature n'est belle que pour les belles âmes ; elle ne donne des émotions qu'à ceux qui sont capables de les sentir et de les comprendre, et dans ces émotions que d'enseignements n'y a-t-il pas !

Le principal consiste à nous convaincre qu'il ne vaut vraiment pas la peine d'être ambitieux, d'aspirer aux plus hautes charges sociales, quand nous avons à portée des hauteurs sublimes comme le Mont Blanc, le Mont Rose, l'Etna, le Gran Sasso d'Italia et des palais de granit et des magnificences de panoramas et de spectacles en comparaison desquelles les palais royaux les plus somptueux et les plus grandes villes ne sont que taudis et misères. Si nous pensons à toutes les richesses accumulées par les hommes, il se peut que nous éprouvions une sorte de sentiment d'envie à la vue des légitimes possesseurs de ces biens, car nous pensons qu'un jour ces richesses passeront dans d'autres mains, et pas dans les nôtres, et qu'il nous faudrait lutter et vaincre pour obtenir nous aussi quelques-uns de ces biens.

Mais quand nous revenons d'une excursion dans la montagne, nous ne sommes pas gâtés par ce levain d'envie et de tristesse ; notre âme ne renferme pas d'autres sentiments que ceux de l'admiration et de la consolation. Elle est remplie d'infini, nous le sentons au dedans de nous, parce que nous y avons été, et toutes les grandes capitales, Londres, Paris nous semblent de vilains trous, une prison misérable, où tout un peuple se meut et bavarde, végète et meurt, ignorant qu'une paire de bonnes jambes et de forts poumons sont le bien suprême auquel l'homme puisse aspirer pour se procurer des plaisirs ineffables, les plaisirs des grandes hauteurs.

Mais il existe des gens qui, comme je l'ai dit, tout en connaissant l'existence de ces joies, sont dans l'impossibilité de se les procurer. C'est justement pour eux que le livre de M. Liroy a un prix inestimable. Et moi, qui vous parle, pourquoi ne l'avouerai-je pas ? je suis du nombre. Aussi, en mon nom et en celui de tous mes compagnons de malheur, je lui envoie de vifs remerciements. Que d'heures délicieuses m'a procuré son volume ! Oh ! comme il m'a fait oublier les puérilités mesquines qu'on appelle pompeusement les intérêts humains. Oh ! combien s'est rapetissé à mes yeux ce théâtre de la comédie quotidienne, que tous récitent à heures fixes, qui pour

Oh ! quel désir, quelle soif de solitude, d'élévation et d'infini ce volume m'a mis en tête. Une fois terminé, je me suis souvenu de cet auteur, Adolphe Töpffer dont j'ai voulu relire l'immortel roman fait sur les montagnes et les glaciers de la Suisse. Ce volume de Liroy a tant de points de contact

## RE EN FRANCE

— Histoire: *La correspon-*  
*Borgo et du comte de Nes-*  
n — J. Ferry: *Le Tonkin* —  
ique et critique littéraire —  
*rtistique en Italie* — Emma-

t le vénérable Quintilien,  
is elle a une saveur toute  
r ceux-là même qui la font,  
mes lecteurs n'auront qu'à  
comte Pozzo di Borgo et  
e ce livre est une révéla-  
s y apparaît sous un jour  
ons peine à reconnaître  
: nous parle M. Thiers à

ouvenir amer de ses rela-  
npatriote qui l'avait fait  
points de l'Europe, où pou-  
nais, malgré tout, le con-  
ue d'admiration. On le vit  
avoir muselé le lion en lui  
, messieurs, s'écriait Pozzo,  
ié. » Sa « bienveillance, »  
in tel sujet, — ne fit que  
la fin de sa vie qu'il écri-

vait ces paroles caractéristiques: « Napoléon n'est crit; il est destiné à rester dans une sublime et glorieuse sécurité. Jusqu'à présent, ses panégyristes se sont multipliés à leur sujet, ses détracteurs sont encore descendus à la plus grande louange de cet homme extraordinaire, le monde veut en parler et que tous ceux qui en parlent comment, croient s'agrandir.... Napoléon est un être incompréhensible, un phénomène qui ne se reproduit qu'à lui seul un univers moral et politique. »

Animé de tels sentiments et resté Français de cœur, Pozzo dut cruellement souffrir de nos désastres et son ouvrage contient d'intéressants détails sur sa lutte avec les diplomates prussiens auxquels la puissante intervention d'Alexandre put seule arracher des conditions à la France vaincue. Mais il y avait d'autres adversaires plus difficiles à ramener à la raison et l'habileté de Russie avait peine à garder son sérieux, lors des prises avec le comte d'Artois et les autres revolutions. Il avait, sans doute, toujours le dernier mot dans les discussions avec eux, mais il n'en était pas absolument sûr qu'il argumentait contre Talleyrand, aussi nous présente-t-il les plus noires couleurs l'illustre rival qui lui donna tant de tort au congrès de Vienne. Ces insinuations sont destinées à dire que le prince de Bénévent aura bientôt son tour, car il vont paraître, dit-on, au mois d'octobre, et nous présenteront aux plus piquantes révélations.

Ce sont des dépositions capitales que celles d'un prince et d'un Talleyrand, lorsqu'il s'agit de faire son procès; mais il est de plus humbles personnages qui ont beaucoup à dire dans cette grande enquête, et j'ai lu, dans les *souvenirs* posthumes de l'abbé de Salamon ancien clerc au parlement de Paris, ancien internonce à Rome, auprès du Directoire et qui est mort en 1829 dans l'exil perdu dans les montagnes. Ce dénoûment est triste mais il avait le caractère bien fait, et après avoir échappé aux massacres de septembre et à d'autres tragiques événements reprenait sa gaieté au premier rayon du soleil et il se livrait à de plaisantes anecdotes à ses invectives méritées contre les puissances.

Ces mémoires, du reste, ne sont pas simplement des anecdotes; ils ont aussi leur valeur historique et M. Thiers qui pe

e à fond l'histoire du Concordat aurait beaucoup gagné à les  
Ils nous apprennent, en effet, que, dès la constitution du Direc-  
, il avait été question de la pacification religieuse et l'abbé  
alamon, digne devancier de l'abbé Bernier, avait été chargé  
a cour de Rome de suivre cette difficile négociation. Il eut  
eurs conférences avec le ministre des affaires étrangères et le  
ernement français se crut un instant au moment d'aboutir.  
sait pourtant beaucoup moins de concessions que Pie VII n'en  
t plus tard de Bonaparte, car il exigeait que la constitution  
du clergé fût sanctionnée à Rome, et il consentait, dans cette  
thèse, à ce que la moitié des anciens évêques fussent rappelés  
ndus à leurs sièges. Mais on réclamait un nouveau serment  
relats réintégrés, et cette clause déplut à Pie VI qui rejeta  
aité tout entier. La convention était néanmoins à peu près  
ue, et, grâce à M. de Salamon et à ses déclarations *in extremis*  
rendra désormais sa place dans l'histoire.

es mémoires qui n'ont été publiés qu'après trois quarts de siè-  
'étaient pas destinés à voir le jour, mais il est des hommes  
qui se soucient beaucoup moins du jugement de la postérité  
e l'opinion de leurs contemporains et M. Ferry songeait pro-  
ment à son futur ministère en écrivant son livre apologétique  
a conquête du Tonkin. Je ne sais trop s'il lui sera donné d'at-  
re le but qu'il s'est proposé. Mais il doit dans tous les cas  
les remerciements à ses adversaires acharnés de la droite et  
extrême gauche qu'il lui était facile de réfuter et de tourner  
dicule. Je ne l'avais jamais accusé quant à moi, d'avoir gas-  
« un milliard » en Asie, mais je lui reprochais, avec tous les  
sérieux, de s'être engagé légèrement dans une entreprise des  
dangereuses et d'avoir traité la Chine de *quantité négligeable*,  
qu'il dépend d'elle de paralyser tous nos mouvements dans le  
même sans nous déclarer ouvertement la guerre. Après avoir  
l'unis au risque de nous aliéner nos plus sympathiques voisins,  
ouvernement français devait y regarder à deux fois avant de  
icer dans une nouvelle expédition dont l'issue était plus que  
use et il ne fallait pas la commencer sans l'aveu des Cham-  
qui mieux informées n'eussent pas refusé les troupes et l'ar-  
nécessaires. Mais M. Ferry croyait enfoncer une porte ouverte,  
l'on ajoute aux 334 millions du début, le déficit de 10 à 15  
ns qui persiste après huit ans d'occupation, on trouvera que  
te est fort élevée pour un résultat prodigieusement mesquin.

Le pays annexé continue, en effet, d'être infesté et l'homme qui doit l'administrer et le pacifier n'est pas encore paru. Les gens bien informés assurent qu'il est nécessaire d'augmenter d'un bon tiers l'effectif de nos troupes en Abyssinie. Un milliard ou deux à la mise en valeur de notre colonie, il est vrai, énumère complaisamment les richesses qu'il faut les faire surgir du sol, il faut passer à la coordination et à l'action, et M. Ferry ne nous le devrait faire pour y pourvoir. Ces questions sont si intéressantes que toutes celles qui se rattachent à notre conquête et la solution qui y sera décidée et féconde, aura bientôt fait oublier tout d'aujourd'hui.

Ce n'est là malheureusement qu'une espérance fondée, et M. Crispi qui semble avoir eu l'Abyssinie fera bien de méditer sur nos mécoments en Afrique. C'est du reste un homme beaucoup plus agréable à l'air, avec ses dehors un peu brusques, et s'il est si admiré en Italie, on commence aussi à lui reprocher de l'autre côté des Alpes, ainsi qu'on peut s'en rendre compte dans l'intéressant volume de M. Félix Narjoux. L'historien a son héros au berceau et il tire un excellent parti de ses épisodes qui abondent dans une existence aussi mouvementée. Je veux lui faire immédiatement deux chicanes pour venir. Pourquoi a-t-il puisé dans la mauvaise littérature cati le récit des événements de 1848, alors qu'il y a de graves historiens tels que Farini et le baron de Spreti a-t-il semé çà et là des anecdotes au moins douteuses où il est question d'un wagon à chevaux où Victor-Emmanuel « déjeunait de pain et de fromage » Crispi. » Il est en revanche d'autres scènes fort intéressantes auxquelles M. Narjoux a eu raison d'insister, et notamment M. Crispi expulsait des journalistes français songeait sans doute à ces paroles solennelles qu'un de nos préfets de police : « Quand vous serez arrêtés, monsieur, si un révolutionnaire d'Italie, trouble votre pays, envoie des correspondants aux journaux étrangers, crée des difficultés à vos relations, s'associe à ses ennemis, est l'ami, — remarquez bien pas le *complice*, de ceux qui attentent à la vie

il avait compris ce que les nécessités désagréables qu'il lui imposaient lui coûtaient. La conservation, le prestige, la popularité, mais il a su que le bien public l'exigeait de son cœur qu'il entraînait en son honneur, le porte-voix du continent, le ciment constant, il savait que la triple alliance et il y avait un bon récit de ce voyage à la dextérité de M. Crispien Lambert. Après avoir parlé de sa gallophobie et à l'optimisme, ce n'est pas car les temps sont tristes, mais l'oreille à la voix

il a toujours répugné infiniment à s'engager dans les paisibles travaux sur le grand ouvrage *Histoire de la Renaissance* avec son jeune ami que l'on a vu à la veille de sa mort, et si longtemps cette puissance de santé, puis à la difficulté. L'œuvre de Charles de France était en effet fort intéressante en acceptant dans l'intérêt de revoir et de discuter au collège de France aux termes du plan primitif, l'homogénéité au travail, les choses qui pouvaient être utiles pour les démonstrations, le texte du manuscrit, à préciser des dates, à recommencer certains chapitres, à supprimer les répétitions que

il fallait avoir la main



légère et connaître à fond son auteur. Ma préparait un successeur au collège de Frar M. Faucon, n'avait rien négligé pour l'initier il en avait fait son correspondant en Italie parcouru ensemble la péninsule étudiant tous les dialectes piémontais, le style lombard comparais et le néo-gothique italien inauguré à Rossellino. Cette collaboration avait cela de point qu'il connaissait mieux que personne les idées du maître qu'égarait parfois sa prose le moyen-âge, antipathie dont on retrouve trace dans son brillant ouvrage.

C'est, qu'en effet, l'âge de ténèbres ne lui au delà du douzième siècle et il faut s'efforcer de communiquer il salue les premières représentations déjà au temps de saint Louis par Nicolas de Pise. L'étude sur les fresques de Giot est digne d'attention et jamais on n'avait montré le genre de supériorité qu'il est un peintre florentin sur ses précurseurs Giot et d'Arezzo. Le progrès accompli était toute la révolution et comme dit Dante :

*Credette Cimabue nella pittura  
Tener lo campo, ed ora ha Giotto*

Aussi l'historien expose-t-il avec amour ce nouveau-venu sans se dissimuler l'étendue des succès que ses successeurs auront à parcourir : « Sans doute les allégories d'Assise trahissent par quelques détails l'art. L'architecture, par exemple, y est pleine de contradictions impossibles. La petite forteresse crénelée par laquelle s'ouvre la tour de la Chasteté, ressemble à une jeune fille qui s'y est emprisonnée, et qui, si la fenêtre, serait aussi grande que la tour si elle n'était là ; mais cela même ajoute au caractère symbolique et pittoresque. Les remparts qui ceignent la tour, sont là pour représenter une idée de la même architecture. La perspective était inconnue, elle n'existait qu'à l'état de sentiment. La perspective, c'est-à-dire, le vague des formes éloignées

peinture; mais le peintre avait touché son but, qui est l'âme, et si ces lignes ne concourent pas exactement à la vue, elles vont directement au cœur. »

Et mieux dire, et je retrouve la même justesse et la même vérité dans les chapitres consacrés à Orcagna, à Andrea Pisano, à ses facétieux disciples de Giotto, Buffalmacco, Bruno, et dans l'étude sur l'école de Sienne est aussi excellente de son genre. On n'avait jamais mieux défini le rôle de Taddeo Gaddi, de son perfectionnement qu'il apporta aux procédés de la peinture. L'art de l'auteur grandit et s'élargit avec son sujet. On ne pourra lire sans émotion les pages magnifiques de Charles Blanc nous retrace l'histoire de Santa Maria del Fiore, d'Arnolfo si merveilleusement transformé par le génie de Michel-Ange, ainsi que les admirables travaux de Donatello. Il y a pourtant bien des réserves à faire au sujet des derniers qui violentèrent la statuaire tout en la perfectionnant, et tous les gens de goût se rallieront au jugement de Charles Blanc l'historien: « En Grèce, écrit-il, la sculpture fit des progrès depuis le huitième jusqu'au cinquième siècle avant Jésus-Christ, elle ne cessa de marcher vers le beau et la perfection des formes, sans se priver pour cela de son caractère. Il n'en fut pas de même en Italie. Vers le commencement du quinzième siècle cent cinquante ans après le premier âge d'or, à Florence, la sculpture dévia sensiblement et ce furent Michel-Ange et Verrocchio, ces deux grands sculpteurs qui l'égarèrent dans la voie de la décadence. Le premier donna l'exemple dans le bas-relief la perspective et d'y multiplier dans la peinture. Le second chercha le caractère de la beauté et ne craignit pas d'exprimer en ronde-bosse, des membres chétifs, des laideurs qu'il savait rendre intéressantes par la naïveté et le vif de l'imitation. »

Maintenant qu'indiquer en passant les beaux caractères de Masaccio, Leon Battista Alberti, Luca della Robbia, et de son école, pour arriver plus vite à la seconde Renaissance, beaucoup plus brillante encore que la première, précédée de bien près la décadence. Charles Blanc, qui n'a pas eu le temps d'achever la tâche glorieuse qu'il s'était proposée: « la mort avait fermé le livre » comme dit Virgile, qu'il aspirait à passer en revue les merveilles de l'art du seizième siècle, il dut s'arrêter au seuil du paradis, sans

nous avoir parlé de son cher Léonard de Vinci, de Raphaël et de Michel-Ange qui poussa l'art jusqu'à cette extrême limite qui confine au déclin. Mais si le tome second est beaucoup moins volumineux que le premier, il n'en renferme pas moins des pages exquises, et l'on voit que l'auteur s'arrête avec plaisir sur ces nobles précurseurs qui se nommaient Gentile Bellini, Antonello da Messina, Piero della Francesca, Mantegna, Rossellino, Mino da Fiesole et Maso Finiguerra.

Parmi les études les plus intéressantes et les plus neuves pour des lecteurs français je citerai tout d'abord celle qui est consacrée à Mantegna. Charles Blanc a constaté, en effet, que ce peintre, chose rare à son époque, « se pénétra du génie de l'antiquité tel qu'il s'est manifesté dans la sculpture grecque. Il crut comprendre que la draperie était non pas un moyen de cacher les formes du nu, mais une autre manière de les montrer. Il observa que le plus souvent les plis de la draperie quand elle n'est pas séparée du corps sont motivés par les éminences et les enfoncements de la forme de telle sorte que l'adhérence du vêtement aux figures laissant deviner la présence des os, le gonflement et la retraite des muscles, la beauté du nu se révèle, s'accuse avec grâce même sous les voiles qui le recouvrent... » et l'historien part de là pour décrire ces merveilleuses peintures du palais de Mantoue parmi lesquelles il faut classer au premier rang le *Triomphe de Jules-César*, cette grande frise qui mesure vingt-trois mètres de long sur trois mètres de hauteur.

Écrivain élégant et facile, sachant comme Vasari semer dans son récit d'instructives anecdotes, Charles Blanc avait sur son fameux devancier un immense avantage, car un bon esthéticien doit joindre l'érudition au bon goût et le professeur du collège de France apportait dans ses études sur l'art italien une préoccupation constante de la Grèce. Aussi dans son chapitre IV du quatrième livre découvre-t-il sans peine l'infériorité relative des architectes de la Renaissance qui, presque tous, s'en tenaient à l'imitation des monuments romains: « Nous avons à prouver, dit-il, que les ordres de l'architecture grecque, notamment le dorique et l'ionique ont été complètement dénaturés à Rome.... Le dorique athénien était sans base; la colonne paraissait ainsi implantée dans le sol. Elle en sortait comme une plante aux racines profondes dont la tige est inébranlable. Les Romains avaient affaibli cet aspect énergique en mettant au pied de la colonne un tore, c'est-à-dire

molle comprimée, et, par une malheureuse t monté toutes leurs colonnes sur une plinthe s offensent le regard et, le plus souvent, ils lonnes sur des piédestaux.... Tous les profils taient défigurés à Rome, toutes les expres- ies. Les cannelures avaient perdu leurs vives lacées au-dessous du gorgerin, image d'une e la colonne avait été originairement un aient place dans le dorique romain, à un an- ale. L'échine, dont la courbe savante repré- lastique se redressant sous le poids du tail- aque avait été remplacée par une moulure chitrave mesurait une hauteur égale à celle , affaiblie au point qu'elle n'est pas plus haute large, et ils ont fait ainsi porter le fort par contresens, les Romains l'ont commis dans l ils ont fait subir des altérations dont les uissance ne furent pas avertis, faute de con- . »

ignalant les déformations qu'a subies l'archi- sant de la Grèce à l'Italie, en allant de l'Acro- rthénon au Colisée et d'Ictinus à Vitruve! Il , la détestable pratique de la superposition architectes modernes ont emprunté l'exemple as et au Colisée, et j'abrège à regret les con- lesquelles sont, hélas! tout aussi bonnes à mé- it l'être au quatorzième et au quinzième siè- air avec cette section de l'architecture, je ne r à mes lecteurs d'étudier à fond tout le ue entièrement consacré à l'histoire de la , des papes et où l'auteur nous décrit les pre- és au Vatican et à l'église de Saint-Pierre, la e Pienza et la noble église de Santa Maria

ire je suis réduit à m'en tirer en deux mots oitié du quinzième siècle ait été pour elle un s que renvoyer aux belles pages où Ch. Blanc euvre de Mino da Fiesole, d'Andrea Ferrucci omparables praticiens qui « maniaient le mar- molle » ainsi que disait le comte Cicognara.

Ce chapitre est d'autant plus important qu'il supplée le silence de Vasari qui avait certainement eu connaissance du mausolée de l'évêque Salutati et pourtant n'en dit rien. Durant de cette période, l'aimable historien florentin a commis de nombreuses méprises qui sont ici rectifiées. Je ne puis que louer M. Faucon qui nous doit la continuation de son ouvrage. Ch. Blanc trouvera le terrain complètement déblayé au XIII<sup>e</sup> siècle. Arrivé là il cheminera sur un sol reconnu. Je ne doutons pas qu'armé de cet esprit d'intuition et de génie dont il a donné tant de preuves en sondant les mystères du moyen-âge, il n'ajoute un précieux complément à l'ouvrage de son camarade M. Müntz. Boito et de tant d'autres glorieux pionniers de l'histoire.

Je suis vraiment honteux d'écourter ainsi l'analyse de ce génie qui fait grand honneur à la France ainsi qu'à la critique. Mais j'ai à payer une fort vieille dette, et comme je ne me borne pas à être un critique excellent et un fort bon poète, je ne dois pas oublier le conseil d'Honore de Balzac : « éviter de pousser à bout une gent irritable, *genus irritabile*. » J'aurais du reste d'autant plus mauvaise grâce à le lui et relu avec un vif plaisir les *Portraits de maîtres* que je ne saurais choisir un meilleur guide que le savant et érudit M. de la Fontaine pour s'initier à la littérature fort mêlée du XIII<sup>e</sup> siècle. Mais comme l'indique assez le titre du volume que je présente ici que le dessus du panier, des talents de critique commencer par Chateaubriand, le père du romantisme, un homme inspiré qui, néanmoins, s'il en faut croire Sainte-Beuve, a écrit beaucoup de belles pages et pas un livre. » Mais cela va sans dire, est moins sévère que l'auteur du volume qui fait très bien ressortir tous les grands côtés du génie de Chateaubriand. Il admire en lui le créateur de la critique, le peintre de la nature et des grands horizons, qui a inspiré aux Ampère et aux Fromentin, aux Taine et aux autres. J'avais à adresser un reproche au critique ce serait d'avoir cherché l'homme sous l'écrivain dont l'égoïste *moi* se reflète partout dans ses ouvrages et la même observation au portrait de Lamartine avec cette distinction qu'il est un simple vaniteux, tandis que Chateaubriand se hâte de l'orgueil qui n'est jamais ridicule.

Trop indulgent pour le caractère du cygne de

es Essarts, en revanche, a étudié ses finesse et de sévérité, et jamais le texte n'avait été soumis à une aussi rude *Jocelyn* et celui des *Légendes*, il est difficile l'auteur préfère évidemment le second à reconnaissance filiale. Je déclare, pour cat de hasarder un choix de cette es- plus simple de donner le résultat d'une avais procédé lorsque Victor Hugo était . Il comptait surtout, dès cette époque, is parmi les jeunes gens, mais Lamar-Beuve et Montégut, Renan et Schérer, rmi ses défenseurs MM. Lemaître et Fa- es des membres de l'Institut. J'ajouterai or Hugo l'opinion se retire sensiblement se image de Lamartine grandit à l'ho-

le, ni même invraisemblable, que M. des it, mais s'il s'est laissé égarer c'est par angères à la littérature, et lorsque ses eu, le charmant poète a jugé ses devan- vraiment infallible. C'est ainsi qu'il a Alfred de Vigny qui, depuis quelques trop à la mode, et qu'il a mis en lu- étiques de l'auteur de *Joseph Delorme* : dédaigne bien à tort. Les chapitres Théophile Gautier sont deux petits chefs- e Michelet et de Quinet, que j'ai connus a et l'autre frappants de ressemblance. e pour me résumer que les études lit- onstituent par leur réunion un des plus ctifs volumes qu'on puisse mettre aux ou des intelligents disciples de nos uni- loquent et spirituel professeur dédom- s nouvelles tous ceux qui ne peuvent se e avec les Clermontois.

AMÉDÉE ROUX.

---

## LA V.

Le vendredi, 11 juillet, les travaux qui sont loin de l'être en vue de la difficulté, qu'ils soient au moment où ces lignes sont écrites, moins sera quelque peu de l'être avoir un caractère politique, cette chronique d'où l'on est ennuyeux, est sévère et ainsi jugé apprendront les choses sur leur simple plus trompeur. Sous l'aspect des plus importantes, la chambre des députés est par exemple les ministres quand on est sevré de la chambre est pour ment qui, quoique attend sur la vie romaine.

La clôture des travaux de la campagne, pour les seuls des législateurs personnes qui se soupçonner de l'intention collines. Tant que les gueux, supposer qu'on

## LA VIE EN ITALIE.

veut pas fermer la porte de son  
et les mettre ainsi dans la condi  
és chantants. Mais une fois que l  
et que les législateurs sont partis  
ester en ville, et il faut se rés

..

mots *se résigner*, et voilà pourqu  
: déplacements obligatoires que  
asants. Il s'en faut de beaucoup. S  
squels personne n'ose se soulever,  
de à s'absenter de la ville penda  
ait beaucoup de personnes qui s'e  
s déplacements, on sait ce qu'on l  
l'on va trouver. On a à Rome un  
ien aménagée, commode, conforta  
e et au delà, et on arrive dans un  
l'on soit, on ne peut pas en trouv  
ient meublé, nécessairement plus  
la famille est à peu près sur le  
el où le chez soi est absolument  
ner au son de la cloche, être à cha  
tout le luxe dont on peut dispo.  
quantité de méchantes sauces à l  
s avec du vin frelaté, qui coûte le  
a cave et dont on connaît l'acte de

matériel qui est du reste très in  
mal logé influe beaucoup sur le ter  
pas au plaisir de la villégiature, -  
aux sont encore plus grands du côt  
ment en contact avec un monde  
ite habituellement, et il faut se s  
r on ne sait pas à qui l'on a affair  
: jeunes et élégantes, sont en butte  
ne le sont pas, ou qui ont cessé  
re à coucher et du cabinet de to  
mmes de chambre de l'hôtel ra



#### REVUE INTERNATIONALE.

uses quel est votre cosmétique préféré, de quel prix, et si vous avez l'habitude de corriger par des teintures l'outrage des ans. Tout ce qu'on dit dans le huis clos de la chambre à côté, et il faut se considérer dans les miroirs, car les cloisons n'ont pas des trous, imperceptibles au-  
cuns.

..

l'objection: tout le monde ne va pas dans des appartements, restreints pour cause d'économie, ou dans les casernes, les villes d'eaux. Il y a des gens qui ont une maison de campagne, et même un château. C'est vrai. Ce sont les heureux, et c'est pour eux que le soleil éclaire et les fleurs poussent. Mais si on faisait le dénombrement de ceux qui sont dans la situation enviable, et on le mettait en regard du nombre des personnes qui se déplacent pendant l'été, j'ai dans l'idée qu'on arriverait à grand'peine que les élus arrivent au cinquième pour cent du nombre total. C'est trop peu. Et encore, croyez-vous que ce soit agréable pour ceux qui ont un château qui est en campagne, au milieu d'une propriété immense? Ils restent des semaines entières sans voir personne, en dehors de quelques domestiques et des paysans. S'ils invitent quelqu'un à passer, c'est avec la probabilité de se voir abandonner après huit jours, car rester isolé dans une campagne immense, sans soucis et les joies du propriétaire est un état psychologique qui ne saurait se prolonger indéfiniment.

Ceux qui reçoivent des hôtes dans leur château, croyez-vous que ce soit des plus amusantes? Il est difficile de connaître les goûts et de s'y adapter complètement, et en tout cas c'est difficile à faire. On ne peut pas laisser ses hôtes à la merci de ses domestiques, et la maîtresse de la maison doit s'occuper d'eux tout au long de leur séjour. Et puis il y a aussi les convenances, comme dans toute intimité qui n'a pas ses liens sacrés de la famille et de la parenté. *Sufficit!*

..

Il est probable que je suis un broyeur de noir, et que mes idées étaient vraiment telles que je viens de les dé-

ne consentirait à se déplacer avec toute sa famille six mois de l'année. Je suis prêt à parier tout ce que chacun de mes lecteurs est exactement de mon avis, mais n'a pas le courage de le déclarer publiquement. si l'on interrogeait toutes les personnes qui sont venues de partir ces jours-ci dans l'intimité d'un bureau, elles avoueraient franchement que j'ai raison, et qu'elles ne regretteront pas les soirées toujours fraîches qu'elles ne retrouveront certainement pas ni sur les bords de mer, ni dans leurs propriétés isolées au milieu des montagnes. Pourquoi ne pas rester ?.... C'est que dans ce pays on ne fait que ce que les autres font ; il faut régler sa vie sur les coutumes qui ont cours ; il faut vivre non pas à sa guise, mais selon les usages. Une des preuves les plus convaincantes que l'homme n'est qu'un singe perfectionné, consiste dans cette manie d'imitation qui fait des ravages chez les nations. On aura beau crier contre les darwinistes, mais on ne prendra pas l'habitude de se régler sur ses propres volontés, sur ses idées, et adoptera comme siennes, les volontés, les idées des autres, il lui sera difficile de résister. Et encore ! il faut espérer que les singes ne

∴

La Chambre n'a pas accompli les travaux d'Hercule. Elle a tort, car elle vient de résoudre la question romaine. A côté de la grande question romaine, il s'en est tout récemment formée une autre, et peut-être cette nouvelle question a-t-elle fait connaître le monde romain beaucoup plus que le Quirinal et le Vatican. Je veux parler de la question des finances de l'Etat et de la ville de Rome à propos des finances. Cette question est selon les uns résolue, selon les autres remise à quelques années ; il y en a même qui disent qu'elle est empirée. Ces derniers sont des esprits chagrins à qui il est inutile d'écouter, car ils ne parviendront à rien, et qu'il est également inutile d'endoctriner, car ils ne seront jamais convaincus.

maintenant il y a lieu d'espérer que trois ou quatre-vingt-dix travaux publics commencés par

la municipalité de Rome seront un jour ou l'autre malades trouveront dorénavant un lit dans lequel n'arrive pas tous les jours maintenant; que les rentes des œuvres pies romaines ira aux paillardes dépensé exclusivement en frais du culte, ou aux administrateurs infidèles, dont deux qui viennent de centaines de milliers de francs n'ont pas encore dit propos, on disait qu'un des travaux d'Hercule pour résoudre la question romaine, numéro de nettoyer les écuries d'Augias où ces messieurs exploitent. Malheureusement la nouvelle loi sur la municipalité de Rome a exclu la municipalité des travaux donc ne peut donc disposer d'aucun fleuve pour accomplir son œuvre et qui sait combien de caissiers dans le genre tinneront à voler l'argent des pauvres.

..

Nous avons eu en Italie une ambassade marocaine qui a fait un assez long séjour à Rome a visité les principaux monuments et y a fait admirer ses costumes aussi simples que les nôtres. On a tâché d'amuser ces nobles étrangers, dont l'un était un cousin du Kalife, par des manœuvres militaires, des réceptions et tout le bataclan qui sert en général à ces solennités diplomatiques. Je doute pourtant que nous ayons parvenu à faire leur bonheur. Nos manœuvres militaires sont intéressantes qu'elles soient au point de vue stratégique, mais comparables, comme spectacle, aux somptueuses manœuvres des cavaliers marocains exécutent à l'occasion des fêtes de cavalerie avec son petit temps de galop de cavalcade et nos fantassins qui courent l'un après l'autre comme la dienne pour se poster en combat ne peuvent produire un grand coup d'effet sur des gens habitués aux courses de jongleries des drapeaux et des boucliers, aux joutes de lances et des épées, qui donnent aux *fantassins* un spectacle choréographique de premier ordre.

Quant aux diners, ils ne pouvaient être pour nous que le prétexte d'un supplice de Tantale prolongé, car les produits d'exportation qui nous viennent de l'Espagne, de Naples et du Caire, on a eu affaire cette fois à

e des choses préparées par leurs cuisiniers et ne boivent que de l'eau fraîche. On a tous les soirs au théâtre dramatique, mais eu non plus la main heureuse. Il aurait conduire au théâtre Quirino. Là, au moins, et le cancan échevelé, aurait eu une chance d'imagination de ces fils du désert, mais je ir en habit noir et une dame en robe à n à l'autre les désagréments de la vie, dans t inconnue, aient pu amuser nos hôtes il-ous revaudront ces bons procédés et que italienne qui ira au Maroc sera nourrie ciels de *kitebab*, abreuvée de sirop de rose et ce repas, peu d'accord avec les usages eu-e, où un *iman* choisi entre les plus ver-beautés du chapitre de la Vache dans le purgée le plus possible des gallicismes et lent à peu près compréhensible le charabia nelles du Levant.

∴

après dix ans d'Afrique, vient de rentrer à Naples d'où il est parti pour commencer et d'explorateur, poussé par un chagrin a dernière garnison comme capitaine des ouvé là, à la retraite, quelques-uns des of- lesquels il a servi. Les journaux ne disent si la dame dont l'amour, malheureux peut- heureux pour l'humanité qui a beaucoup ons héroïques. L'Italie entière prépare un compagnon de Gessi et d'Émin Pacha, qui danger de servir de repas à des anthropo- r a signalé la présence des montagnes nei- atoriaux. Mais il paraît que son plus grand modestement à ces ovations, et à cet effet ix mois une petite villa près de Monza, où de mémoire le journal de ses voyages qui s collections dans le camp du roi Kab-Rega le prisonnier.

..

L'Académie de France à Rome va changer de directeur. Au peintre Hébert, un romantique dont la conception de l'art est originale et hardie, va succéder le sculpteur Guillaume, un classique de la plus belle eau. Cette nomination a été vivement critiquée par la presse française; on est allé jusqu'à dire que l'éclectisme qui domine dans les hautes sphères du ministère des beaux-arts frise désormais l'incertitude, et qu'au point de renouvellement où l'on en est en fait d'art un *mainteneur*, comme on dit en langage d'atelier, n'est plus à sa place pour diriger l'éducation artistique des artistes de l'avenir. Je demande la permission d'entrer dans la question et d'exprimer une opinion différente. En premier lieu, il y a une différence intrinsèque entre la sculpture et la peinture. Le peintre peut tout oser et même le doit; il recherche dans ses tableaux le mouvement, il peut s'abandonner à l'impression du moment, et prendre hardiment pour devise le *quidlibet audenti* d'Horace. Le sculpteur, pour peu qu'il abuse du mouvement, fait des figures qui ne se tiennent pas debout et s'il veut saisir une impression momentanée tombe facilement dans le ridicule. Le classicisme s'impose donc au sculpteur beaucoup plus qu'au peintre, et en admettant même qu'il ait fait son temps, je souhaite qu'il en reste un peu aux sculpteurs de l'avenir, ne fût-ce que cette petite partie qu'on prend dans les écoles et que l'on n'oublie pas si facilement que quelques-uns le prétendent.

Pour diriger une école, un sculpteur classique est donc, selon moi, parfaitement à sa place. Ses écoliers le traiteront de ganache, mais il lui sauront gré dans leur avenir artistique, car ils auront reçu de lui des immenses bienfaits qui se traduiront un jour ou l'autre en succès. D'autre part, pourquoi envoie-t-on les artistes français à Rome? Ce n'est pas que je sache pour qu'ils s'inspirent de l'école moderne italienne, ce qui leur serait au moins inutile; c'est exclusivement pour qu'ils étudient les chefs-d'œuvre grecs dont nous en avons en grand nombre et des plus fameux, et pour qu'ils s'inspirent aux œuvres de la renaissance. A ce point de vue là, je préfère que leur maître soit un classique qui aime ces chefs-d'œuvre, qui les étudie à tous les points de vue, qui les illustre avec passion, plutôt qu'un maître qui dans son for intérieur les

EN ITALIE.

devoir professionnel. D  
as destiné à degrossir  
lui arrivent déjà instrui  
l'art; il n'a d'autre missi  
l n'y a aucun mal qu'il s  
n de faire devenir classi  
et donc leur faire aucun n  
et il peut leur faire bea  
et le frein agit sur les ch.  
, c'est-à-dire en empêch  
ou en faisant une mauva

..

à Villa Medici pour  
sionnaires qui vont être

me paraît pas supérieur  
ins il y a des œuvres d'a

e M. Axillette, l'Été. Tro  
rsage. Une d'elles se va  
lle par sa compagne; une  
surveiller si l'on ne  
serait très joli pour un  
carrés, il ne l'est pas au  
esque de grandeur nature  
aujourd'hui par les artis  
choses. La journée est  
suffisamment éclairé, con  
ces demoiselles se sont  
ur avoir frais, et c'est t  
rs? Si on voyait un tas  
eurs toilettes ou pour m  
serait amplement justif  
pas fréquente. Faute de  
upposer qu'elles sont ar  
de leur pudeur. Dans c  
gne qui, à l'instar de so  
! A part cela, le nu est bi

## REVUE INTERNATIONALE.

l'ésirerait le paysage plus vigoureux, mais à la contenter; il faut dire aussi que le tableau en ce genre l'exécution compte beaucoup. Somme tout, on en parlera.

La *Venus genitrice* de M. Danger est une femme qui achève la toilette de Cupidon. Les cheveux vénitien rappellent les coloristes de l'école française. Le corps est très soigné, et la position très gracieuse. On a l'impression d'un Cupidon moins bien peigné, et, puis, d'une pose plus svelte, ainsi que des accessoires et moins bien groupés. Si l'artiste continue, il a certainement de l'avenir, car il se compare aux actuels.

M. Lebayle expose une tête d'enfant et une tête d'adulte, surtout cette dernière, vraiment splendide de fini et d'expression. Je lui prédis le plus grand succès, en attendant de voir d'autres œuvres.

..

Passant à la sculpture, j'admire une médaille d'argent qui présente la paix. C'est un simple profil, tellement simple, tellement pur, tellement beau, que, quand on le regarde, on y respire la paix.

M. Boutry donne un chasseur qui court, suivi d'un chien, et d'un groupe qui plaît surtout par les obstacles de l'exécution, et qui en dimensions réduites fera un excellent effet dans un salon où le bon bibelot prédomine.

M. Convers expose un haut relief intitulé *l'Égyptien* devant le Sphinx qui vient de tuer un prédécesseur. C'est un homme fort dans l'art de deviner les charades. Le cadavre, à qui l'ignorance de ce petit talent d'artiste a fait perdre la vie, est plié en deux et forme un angle aigu, d'autant plus qu'il n'y avait aucun besoin de lui. C'est une œuvre que l'huissier Gouffé a dû prendre dans la collection. Le Sphinx est une création de pure fantaisie qui a un caractère très original. Tant la fin du corps est loin de la fin de la forme avec le reste, non seulement du tout, mais de la création entière; toutefois, on voit dans cet









magne devant céder le pas à des questions qui réclament son attention en Europe.

On ne peut donc plus nier maintenant l'état d'entente établi entre l'Angleterre et l'Allemagne, et les éventualités qui pourraient se produire en l'absence d'une alliance formelle, les excluent absolument. Mais il ressort de bien des faits qu'il existe pour une coopération éventuelle. Nous ne pouvons qu'être très satisfaits de ces différentes raisons. En premier lieu la coopération se gagne par le fait de voir se renforcer les liens liés dans un but pacifique, par l'accession d'une autre puissance. Ensuite, nous devons constater que les rapports entre l'Italie et la Russie se sont améliorés et que les deux pays ont tout intérêt à s'entendre dans les différentes questions qui occupent l'Europe. Or, ce bon accord ne peut être obtenu que par l'arrangement intervenu entre l'Allemagne, avec laquelle l'Italie est liée par de solides liens d'amitié. Cette sympathie, qui se manifeste par des sentiments semblables à l'égard d'autres puissances, comment d'une façon éloquente par de récents faits, l'accueil on ne peut plus cordial fait au kaiser à Berlin, à l'occasion de sa visite en Allemagne.

Mais ce n'est pas seulement de la coopération pour l'Afrique, dont la cause de la paix est en jeu. La visite que l'empereur Guillaume II a faite au Nord a une importance qui ne peut être niée. En effet, si l'année dernière, la visite de l'empereur au roi Christian de Danemark et au roi de Suède n'a paru être qu'un acte de politesse, cette année un caractère politique accentué, les ministres des affaires étrangères étaient présents aux entrevues des souverains. On ne peut donc méconnaître les intentions politiques agitées à cette occasion. En tous cas, les paroles prononcées par l'empereur, jamais l'épée du fourreau contre l'Allemagne, au moins une bienveillante neutralité, ne permettent pas d'attendre de la part de la Suède-Norvège

#### NIQUE POLITIQUE.

supposer tout cela ? N  
t bien avoir le désir  
prendre ce qu'il n'a p  
ce héritier ; mais il r  
es buts politiques. Il s  
et, ensuite, un contin  
la grande œuvre de  
de l'Allemagne.

aux *dolenti note*. En  
ions de faire allusion  
éral, comme de nouv  
nt celui dont certaine

n'ont pu faire bonn  
r de l'impression pr  
'annonce de cette co  
ent le bruit s'est rép  
ance formelle entre  
e. L'opinion général  
r l'Afrique n'était qu  
ce plan ne pouvait av  
lesquelles l'empire du  
nt trouvés tout direc  
dans ces rumeurs un  
; toujours est-il que  
mand n'a pas été acc  
en être autrement. N  
nce, où les esprits so  
tions de l'opinion pu  
ans causer une certai  
a coïncidence, tout à  
nobilitation donnés au  
ée en vue des manœu  
vernement français ne  
maintenant de tirer pro  
elle la France et l'An  
einte à l'indépendance  
s des concessions que  
quelles on n'est pas e  
ious, ne sera pas fac

pas sur un terrain où l'on peut croire que cette puissance protectorat sur le Zaïre équivaudrait à Tunis. Et cela en l'absence du fait accompli. Sans doute, l'agrément ne peut pas devoir pour le

des Balkans offre matière de bruits alarmants — il de vrai dans tout ce temps à cette tension pour que nous puissions les journaux et les ag ; mais il est certain que ratrice sur les questions ir davantage. Nous ne qui ont été colportés tent le plus d'intérêt dans la situation de la s'exerce à Belgrade entre -Hongrie. Voici les nouvelles instant. L'habileté d'un véritable prince de l'ement fatal ; on voit on s'apaiser, et il n'est tête. La note récente reconnaissance du prince payement du tribut et ce fait pas raison à ses ches. L'exécution du n'est un autre symptôme de la fia. Nous ne voulons pas du reste entièrement oup que cet acte d'audace n'avantage pas d'un Panitza était, certes, un



vraiment des pourparlers entre la régence et le roi, les ministres avaient été engagés à l'avance.

Il faut souhaiter que le cabinet comble les vœux du programme annoncé, applique loyalement les mesures proposées par les Cortès; en cas contraire, le mécontentement soulevé déjà par la direction du gouvernement prît des proportions qui n'aurait pas à se louer. Le parti libéral ne peut que se louer. Le parti conservateur et pourrait faire des siennes.

En Angleterre, le ministère Salisbury est sur un lit de roses. A la chambre des communes, il a réussi à lui infliger un échec à propos de la loi sur le droit de vote. La lutte est plus en plus acharnée et le camp ministériel la discorde a pénétré dans l'opinion publique se montre disposée à le renverser. M. Gladstone; l'élection de Barrow, où M. Duncan, a battu les candidats conservateurs est très significative à ce sujet. Les libéraux ont obtenu des résultats qu'ils sont en train d'obtenir. Les conservateurs à reprendre le pouvoir il y a plus que lord Salisbury, avant de l'abandonner, de tenter le dernier effort en faisant

Quoi qu'il en soit, nous tenons à constater que la situation est difficile où se trouve maintenant le cabinet. Il n'est pas douteux que les désordres dont le pays est le théâtre sont une nouvelle épreuve pour ses adversaires.

Mais nous tenons à constater encore une fois la différence du cabinet Crispien en Italie. Le vendredi soir, après avoir approuvé la loi sur le droit de vote, le gouvernement lui a soumis. Les plus importantes, outre les budgets, celui pour la création de nouvelles institutions de l'Etat en faveur des communes à apporter dans le fonctionnement des institutions. Le conflit qui avait surgi entre le cabinet et les députés sur le premier projet de loi mené par la chambre ayant approuvé presque tout ce que le cabinet avait proposé, et celui-ci ayant sanctionné à son tour

## CHRONIQUE POLITIQUE.

re a maintenu, en les ado

tion est de savoir si lorsque  
mises, la chambre sera diss  
ra tenir une autre session  
qui n'ont pû être approuv  
re hypothèse est la plus pr  
restés en suspens ne sont  
ce, soit parce que nous ne  
if du printemps prochain d  
des élections générales.

---



## LETTIN DES

---

*Les princes de*  
Librairie de la  
aris, 1890). —  
*ce de la chro-*  
Joge voici les  
*re critique de*  
enard. D'abord,  
ces études sont  
x princes de la  
x princes de la  
aine: la jeune  
le Hennequin,  
ajardins, Théo-  
I. Rosny, Char-  
es, tandis que  
si je peux par-  
*vue des Deux*  
s, des *Débats*,  
isément écrite  
Renard étudie,  
ître, Ferdinand  
France sans  
incertain que  
encore de la  
; probable que  
ira plus. Quoi  
ides fort inté-  
dées d'une pré-  
e: (« Que vou-

lez-voi  
de la f  
tuellem  
M. Ren  
tique.  
requier  
cuterai  
ment q  
M Ren  
pas to  
est pas  
contrai  
d'intére  
c'est u  
des pri  
il est p  
volume  
bonne  
la ré pé  
le crair  
écrit o  
ces étu  
savez  
cessair  
que le  
mordat  
autrem  
les plus  
maître,



## REVUE

le d'esprit,  
sa jeunesse  
gante et cau  
marquable q  
cènes bien r  
x de ses pers  
parfois d'un  
taille de dai  
lédée - Miss  
intérêt vi  
ure dramati  
i de s'enric  
s.

rsi. ( A. Fab  
y a là des v  
ibration rem  
it au cœur,  
avés bien p  
ation docile,  
in sentimen  
Ce volume  
as de saveur

s rêves. (Fé  
— Cet ouvrage  
ntéresser le  
et le médecin  
pas seulement  
rêves dans  
maladif et hy  
ablit l'influen  
cée et l'ima  
tes accom  
et à l'état  
outre, le r  
entre le so  
hallucinatio  
a personnel  
suggestion  
ires. C'est r  
fort intér  
r tire des c  
. hardies et  
secours à ce  
ides psycho





# Navigazione Generale Italiana

(SOCIÉTÉS FLORIO & RUBATTINO RÉUNIES)

Capital 100,000,000 de francs — Versé 55,000,000 de francs

## SERVICE DES PAQUEBOTS-POSTE ITALIENS

Service des **INDES** et de l'**INDO-CHINE** avec départs tous les vingt jours de **Marseille, Gênes, Naples et Messine** pour **Port-Saïd, Suez, Aden et Bombay**, en transbordement sur les vapeurs de la même Compagnie pour **Singapore ou Penang et Hong-Kong**. On accepte passagers et marchandises pour **Massaouah et Assab** en transbordement à **Suez**, et pour **Kurrachee, Madras et Calcutta** en transbordement à **Bombay**.

Service de l'**AMÉRIQUE DU SUD**: Départs réguliers de **Gênes** les 1<sup>er</sup> et 15 de chaque mois; départs facultatifs le 8 et le 22 de chaque mois de **Gênes** ou de **Naples** directement pour **Montevideo et Buenos-Ayres** avec escales éventuelles aux ports du **Brésil**.

Lignes régulières hebdomadaires pour **Malte, la Tunisie et Tripolitaine, l'Égypte, Grèce, Turquie d'Europe et d'Asie et la Mer Noire**. Communications directes entre **Brindes, Corfou et Patras** deux fois par semaine, en coïncidence avec les arrivées et départs de la **Malle des Indes**.

Lignes rapides journalières entre le **Continent, la Sicile, la Sardaigne et les îles mineures**.

Lignes commerciales de la **Méditerranée** aux ports du **Danube** et de **Naples et Palerme** pour **New-York ou New-Orleans** avec départs facultatifs tous les mois.

S'adresser pour tous les renseignements: A **Rome**, à la Direction Générale, Corso, 385 — à **Gênes, Palerme, Naples et Venise** aux sièges de la Société. Dans toutes les autres **Villes et Ports** aux Agences de la Société.

(Voir les itinéraires et les livrets d'informations de la Compagnie).

## Événement-Sport

La multiplication des agences et sous-agences interlopes de commission au pari mutuel a préoccupé le conseil municipal de Paris et même le parlement. Elle inquiète les gens soucieux de l'avenir du sport. Elle compromet l'intérêt des parieurs qui sont dépouillés en même temps que l'assistance publique est frustrée.

Aussi l'**Événement** ne pouvait-il se désintéresser de cet état de choses.

Il y a agence et agence comme il y a fagot et fagot.

Sollicitée par ses lecteurs, la nouvelle direction sportive de l'**Événement** organise, 10, boulevard des Italiens, et 2, passage de l'Opéra, à côté des bureaux du journal, sous le nom d'**Événement-Sport**, un service spécial, comprenant:

Les renseignements sur toutes les courses françaises et les principales courses étrangères;

L'exécution des paris, etc., etc.

Ce double service est confié à M. George Clarence, auquel devront être adressés tous ordres, tous envois de fonds, toutes correspondances à partir du 12 avril, jour de l'inauguration de l'**Événement-Sport**.

### CONDITIONS:

L'**Événement** publiera, chaque jour de courses, en tête de ses colonnes, sous formule chiffrée, un renseignement unique.

La clef de ce renseignement sera vendue, dans les bureaux de l'**Événement-Sport**, de neuf heures à deux heures, au prix invariable de dix francs, ou adressée à domicile.

L'**Événement-Sport** n'accepte aucun ordre de pari inférieur à vingt francs.

Tout ordre doit être accompagné des fonds et, en outre, de la commission, qui est toujours de trois pour cent.

Tout ordre, envoyé par lettre ou télégramme, doit parvenir à M. G. Clarence, le jour de la course, au plus tard avant une heure, et ce à peine de nullité.

L'**Événement-Sport** n'accepte pas les combinaisons.

Les turfistes de Paris, de province et de l'étranger pourront donc s'adresser, en toute sécurité, à partir du 12 avril prochain, à l'**Événement-Sport**, 10, boulevard des Italiens et 2, passage de l'Opéra, à Paris.

# RICHARD

Librairie Circulante française, anglaise  
allemande. — GENEVE.

VII<sup>me</sup> ANNÉE

# REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA REVUE

**ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51**

**PARIS - Rue de la Michodière - 6**

**Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,**  
**Paris, 338, Rue St-Honoré, 338**

## AGENTS DE LA REVUE.

Allemagne . . . . .	{ F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord Asie . . . . .	{ Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Londres.
Autriche . . . . .	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne . . . . .	{ Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	{ Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne . .	{ Nicholas Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Londres.
Hollande . . . . .	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie . . . . .	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde. Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan.
Italie . . . . .	{ Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie . . . . .	{ G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie . . . . .	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse . . . . .	{ Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la Revue à Rome et à Paris, chez tous les agents de la Revue et chez MM. Lagrange, Cerf et C<sup>ie</sup>, 8, Place de la Bourse, Paris.

# REVUE INTERNATIONALE

## MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VII<sup>me</sup> ANNÉE

TOME VINGT-SIXIÈME — IV<sup>me</sup> LIVRAISON

15 Août 1890

### SOMMAIRE:

GEFFCKEN. — La politique coloniale de la France.

E. MAURICE. — L'Italie jugée par les Allemands.

JOHN STRANGE WINTER. — Le beau Jim (suite et fin).

MAURICE GAUJA. — L'alcool et l'alcoolisme (suite et fin).

HIPPOLYTE MIRANDE. — Le théâtre musical.

ÉDOUARD TAVAN. — Poésies.

C. DE NÉRONDE. — Le mouvement littéraire en France.

TH. HOEPFNER. — Le mouvement littéraire en Amérique.

GREVIUS. — La vie en Italie.

Chronique politique.

Bulletin des livres.

Table des matières du tome vingt-sixième.

### BUREAUX

ROME

51, Corso Vittorio Emanuele, 51

PARIS

6, Rue de la Michodière, 6

### PREX DE L'ABONNEMENT.

	Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie. . . . . Fr.	80 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger . . . . . »	85 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale . . . »	42 —	24 —	14 —

*Prix du Numéro: 3 fr.*



# Institut Cartographique Italien

(ISTITUTO CARTOGRAFICO ITALIANO)

**ROME - Via Venti Settembre, 3 - ROME**

Cet établissement exécute toute espèce de travaux géographiques et cartographiques ayant un caractère scientifique et servant aussi à l'usage des écoles: cartes murales, atlas, mappemondes, plans de villes, cartes statistiques, géologiques, marines, cartes-itinéraires, ouvrages d'ingénieur, etc.

## PUBLICATIONS RÉCENTES:

**Annuaire de l'Institut Cartographique Italien**, 1<sup>re</sup> année, 80 cent. - II<sup>me</sup> année, 1 fr. - III<sup>me</sup> et IV<sup>me</sup> années, 3 fr. — **Atlas élémentaire** dressé selon les textes adoptés dans les écoles élémentaires, prix 1 fr. 30 — **Carte de la Province de Rome** en 6 grandes feuilles (échelle 1: 100,000), prix montée sur toile 18 fr. — **Carte physique d'Italie** en 4 grandes feuilles (échelle 1: 750,000), prix montée sur toile 13 fr. 50. Ces deux dernières cartes sont les premières de la série que l'Institut publie avec le concours de la Municipalité de Rome pour ses écoles; les autres sont

## DE PROCHAINE PUBLICATION:

**Carte politique d'Italie** en 4 feuilles — **Cartes physique et politique de l'Europe** en 4 feuilles — **Plan de Rome** en 1 grandes feuilles — **Mappemonde** en 4 feuilles — **Carte des Chemins de fer italiens** seconde édition corrigée et augmentée — **Grande cartes des possessions et des protectorats italiens en Afrique** selon les dernières conventions et les derniers voyages.

# Le Journal de Saint-Petersbourg

EST LE SEUL ORGANE RUSSE PUBLIÉ EN LANGUE FRANÇAISE.

Ses informations sont puisées aux meilleures sources. Elles embrassent toutes les communications officielles, les traités et conventions conclues par le gouvernement impérial, toutes les nominations diplomatiques et administratives de quelque importance, les faits courants. Une rubrique spéciale est consacrée à la

## revue des journaux russes.

Le budget de l'empire, le rapport du Contrôleur Général sur l'exercice écoulé y sont publiés *in extenso*. Ajoutez-y un tableau mensuel des recettes et des dépenses publiques et un compte-rendu raisonné du mouvement des importations et exportations, un tableau hebdomadaire du mouvement des ports de Saint-Petersbourg et de Cronstadt et un autre exposant le prix des céréales par semaine, enfin un bulletin quotidien de la Bourse de Saint-Petersbourg et des dépêches sur celles de Moscou, Riga, Odessa — voilà pour les nouvelles concernant la Russie — sans parler de la partie littéraire, consacrée aux

## Revue russe

aux Sociétés savantes etc. — Ses feuilletons de théâtre et sa chronique musicale sont fort goûtés dans le monde artistique et littéraire. Il en est de même de ses comptes-rendus des expositions etc. etc.

Une large partie du journal est réservée aux nouvelles de l'étranger. Ses correspondances politiques de Paris, ses feuilletons littéraires de Paris et de Vienne, sa rubrique bibliographique sont très appréciées des connaisseurs. Ajoutons que le

## Journal de Saint-Petersbourg

ne s'est jamais départi des exigences auxquelles doit répondre un organe destiné à la bonne société.

## PRIX D'ABONNEMENT:

	EN ROUBLES			
	1 mois	3 mois	6 mois	1 an
Saint-Petersbourg. . . . .	2 —	5 50	10 —	18 —
Russie . . . . .	2 50	6 75	12 25	23 —
Etats de l'Union postale . . . . .	2 50	7 —	12 50	24 —

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste russes; de plus à SAINT-PETERSBOURG, à l'administration du *Journal*, Maximilianovsky, per. N. 15 13, et au bureau spécial du *Journal*, librairie de la cour impériale, pont de Police, n. de l'église hollandaise; à PARIS, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8; à LONDRES, chez MM. Delizy, Davies & Co., 1, Cecil street, Strand W.-C.; à BERLIN, M. Rudolf Mosse, Jerusalemstrasse, 48; à VIENNE, et à HAMBURG, chez MM. Haaseenstein et Vogler.

Toute traduction ou reproduction des travaux de la REVUE INTERNATIONALE est interdite.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



la côte du Brésil. Néanmoins la France eut dans la lutte coloniale ouverte par la découverte en fut d'abord d'un côté les guerres religieuses. François I<sup>er</sup> et ses successeurs perdirent en Italie leurs guerres d'ambition et jusqu'au règne réparateur de Henri IV toutes les horreurs du fanatisme les Huguenots, l'élément le plus prospère de la colonisation, grande pierre d'achoppement fut la fameuse bulle par laquelle Alexandre VI partagea le monde entre l'Espagne et le Portugal et qui par conséquent contraignit toutes les autres puissances.

Des États protestants comme la Hollande ne pouvaient ignorer cette bulle et la ligne de démarcation en déclarant que l'évêque de Rome n'avait pas le droit de disposer de ces contrées lointaines, mais le pape, qui se proclamait fils aîné de l'Église ne pouvait le faire. François I<sup>er</sup>, il est vrai, demanda qu'on lui montrât la bulle d'Adam qui l'excluait de l'Amérique, mais l'Église ne put le faire; en outre, l'Espagne à cette époque était trop forte pour maintenir son privilège. C'est pourquoi elle détruisit complètement un établissement hollandais, brûlant les maisons et pendant les combats comme un succès que Henri IV dans le traité de Madrid avec l'Espagne eût réussi à introduire une ligne tuant la soi-disant « ligue des amitiés, » d'une ligne tirée des îles Canariennes à l'Amérique, » c'est-à-dire qu'il était permis au Hollandais de lutter dans cette zone pour y exercer le commerce. L'Espagne put réclamer à Paris pour les pertes les rencontres avec sa marine, stipulation qui fut la cause de la course des marins français.

Néanmoins, quelques progrès furent faits. Ravardière et Rasily reconnurent la Guyane française au nom de la France. En 1608, Charlevoix, ouvert par Cartier remonta de nouveau le fleuve du Québec, des colons affluèrent, des villes furent fondées. La Nouvelle-France étaient jetées dans le monde.

Ce ne furent que Louis XIII et Richelieu qui, au commencement de la décadence espagnole,

coloniale de la France. Il est vrai que l'intolérance excluait l'élément qui en obtenant la liberté du plus apte à la colonisation. Déjà le plus grand exemple, l'amiral Coligny, avait essayé à diverses reprises les colonies au Brésil et dans la Floride, mais vainement en France par les luttes religieuses, ces tentatives furent misérablement; même plus tard on empêcha la colonisation; on voyait trop dans les Huguenots le parti qui avait leurs sympathies pour les rivaux protestants et cela, le système colonial de Louis XIII était sans les plus grands succès. Les premières tentatives, furent pas heureuses; la « Compagnie de la Nouvelle-France » et la « Compagnie de Morbihan, » simulation, firent banqueroute. Richelieu vit alors autrement. Son principe était que l'État devait encourager la colonisation à l'initiative privée, mais qu'il fallait leur donner des privilèges donnés aux compagnies formées par le nomma le gouverneur, mais sous la condition que les affaires commerciales et de la vente des terres appartenait l'administration et la juridiction de construire des fortifications, armer en course, etc. La principale était d'attirer des colons et on leur donna des avantages de leurs chartes. Le gouvernement déclara que la noblesse et le clergé seraient admis à coloniser sans préjudice des privilèges de leur classe et que les apprentis qui avaient travaillé un certain temps seraient regardés comme passés maîtres à leur retour, et que les « engagés, » d'après laquelle les travailleurs vendraient comme colons seraient entretenus aux frais de la compagnie, qui après devait leur donner des terrains suffisants pour nourrir une fa-

ces compagnies échouèrent, mais les avantages offerts en firent toujours naître de nouvelles. C'est ainsi que le Canada put reculer ses limites dans le nord des grands lacs et sur le cours des fleuves, sa domination du commerce des pelleteries, Terre-Neuve et Miquelon furent occupés, Belain d'Esnambuc fut même dans les Antilles pour Saint-Christophe, Guadeloupe et Marie-Galante; on mit le pied à

Saint-Domingue; en 1443, Pronis prit possession de France de Madagascar.

Après avoir subi un certain ralentissement au commencement du règne de Louis XIV, la colonisation reprit son essor sous le ministère de Colbert. La Salle et le long du Mississippi et constituent sous le nom de la nouvelle et immense province française. A l'est, les colonies entre la mer et les Alléghanies, depuis la Nouvelle-Angleterre jusqu'au cap Breton, la France dominait l'Amérique jusqu'aux montagnes Rocheuses. L'amiral d'Estrees fit annexer le territoire sénégalais.

Colbert fit naître deux puissantes compagnies. La Compagnie Occidentale acquiert aux Antilles Les Saintes, la Sainte-Lucie, Saint-Martin, Saint-Barthélemy, Dominique et Tabago et affermit la domination française dans l'Amérique. Déjà avant le ministère de Colbert, La France les Mascareignes, dont les deux plus importantes de France devinrent le quartier général des colonies. Dans le XVIII<sup>e</sup> siècle firent tant de tort au commerce. L'autre compagnie, celle des Indes Orientales, prit son essor par la création de comptoirs à Surate (1663), à Pondichéry (1677) et par la fondation en 1683 de Pondichéry. Pondichéry, temporairement conquis par les Hollandais par la paix de Ryswick (1697) et en 1704 comptait 100 habitants; elle devint le point de départ de la domination française dans l'Hindoustan. L'établissement était si bien que la désastreuse spéculation de Law, auquel le gouvernement ne prudemment les intérêts de la compagnie, ne les abandonna pas. Ses agents, Dumas, le défendit avec succès contre les Hollandais et noua de bonnes relations avec les princes indigènes. Dumas, son successeur qui devint le vrai héros français de l'Inde, pendant longtemps lutta avec succès contre la Compagnie anglaise qui à cette époque ne possédaient que Bombay. D'un négociant, Dupleix commença par développer le commerce de l'intérieur. Mal soutenu par la compagnie et nommé en 1730 directeur à Chandernagor, il employa toute une personne à y faire revivre le commerce, le comptoir florissant et établit des relations avec le commerce de l'intérieur; les avantages obtenus firent appeler

en 1741 le nomma gouverneur général de l'Inde

Le Mogol était alors en pleine dissolution, le t de prendre et de piller Delhi, les Mahrattes an, la guerre de succession d'Autriche ayant glaise enleva tous les navires français qu'elle

Pondichéry. Dupleix ne se découragea pas, il indous à se tourner contre Madras et à neu- glaises; enfin La Bourdonnais arriva avec une rrsa la flotte anglaise. Après quelques hésita- désir de Dupleix en assiégeant Madras, qui se omit pourtant de restituer la ville moyennant ons. Dupleix refusa de reconnaître cette capi- aire à ses ordres. La Bourdonnais furieux fit ires et se laissait acheter par les Anglais pour après son escadre fut détruite par un ouragan.

fut arrêté, passa trois ans à la Bastille et mourut peu après. Dupleix, après son départ, s en annulant la capitulation; avec une force t Paradis dispersa une grande armée indienne nparer de la ville. Cette bataille de San Tomé e de l'Inde entière par une puissance euro- n'était soutenu ni par les directeurs de sa rs timides, ni par son gouvernement absorbé entale. L'Angleterre mieux avisée envoya une s et 8000 hommes aux Indes pour reprendre se retirer sous les remparts de Pondichéry; ivit et assiégea la place, mais malgré ses for- . forcé de se retirer avec de grandes pertes. ra à Dupleix un immense ascendant. Il aurait ais de l'Inde si on lui avait envoyé des ren- à la paix d'Aix-la-Chapelle les plénipotentiai- t pour l'Hindoustan le *statu quo ante bellum*, perte de Madras. C'était un amer mécompte ouverneur, pourtant il résista. Manquant de il conçut l'idée d'une armée indigène, armée éenne, mais commandée exclusivement par s. Ce système par lequel aujourd'hui l'Angle- ire indien est donc dû au génie de son grand

Le colonel Malleson dans son *Histoire des Français* le reconnaît franchement: « On admire beaucoup et on l'Angleterre pour avoir résolu ce grand problème à quatre mille lieues de distance, avec quelques employés civils et quelques milliers d'employés militaires ses possessions de l'Inde. S'il y a quelque nouveauté, diesse et quelque génie politique dans cette idée, il faut que l'honneur en revient à Dupleix et que l'Angleterre cueille aujourd'hui le profit et la gloire, n'a eu qu'à su que le génie de la France lui avait ouvertes. »

A force d'habileté et de persévérance Dupleix arrisa son autorité directe ou indirecte au plus riche tiers tan; son bras droit le marquis de Bussy battit les conquit un royaume de 17,000 milles, dont Mazulipat capitale. Mais, chose incroyable, tandis que Dupleix empire pour la France, la compagnie et le gouvernement ne le secondent pas, mais entravent son action l'autre ne comprirent ses projets grandioses; dans la compagnie avait des ennemis personnels, jaloux de ses succès songeait bien plus à ses maîtresses qu'à l'Hindoustan à aucun prix de guerre avec l'Angleterre. A Londres fort bien et menaçait d'une rupture si l'on n'arrêtait les dépenses de Dupleix; le gouvernement fut assez misérable savoir à la compagnie qu'elle ferait bien de rappeler leur, les directeurs obéirent en nommant un de ses ennemis son successeur, lequel s'empressa de faire avec le gouvernement anglais la paix que Malleson qualifie de « honteuse au d'indigne Godeheu sacrifia avec connaissance de cause les fondements du commerce franco-indien, excité par l'indigne besoin de dédommager qu'avait fait son prédécesseur. » Il refusa même la reconnaissance des comptes parfaitement en règle de Dupleix dont la compagnie refusa d'admettre les créances sous prétexte qu'elles n'avaient été vérifiées par le conseil de Pondichéry. Un procès à la compagnie fut arrêté par un ordre du roi, et le citoyen français du XVIII<sup>e</sup> siècle mourut dans l'indigence.

Poussé à bout par les exigences de l'Angleterre, le gouvernement français enfin se détermina à la rupture et chargea de Lally-Tollendal d'attaquer les établissements anglais mais ce soldat hardi qui avait fait ses preuves à Pondichéry ne connaissait pas le pays et ne savait pas traiter avec les

qui était d'autant plus important que la situation était devenue fort précaire et que le seul officier capable de Dupleix, Bussy, se maintenait avec peine contre les Anglais. Guidés par le génie du jeune Clive, ils avaient conquis le Bengale et pris Chandernagor. Lally voulait le reprendre à toute force et faute d'attelages réquisitionna des Hindous sans distinction de caste pour les travaux de siège, mettant ainsi contre lui ses seuls alliés possibles. De plus, il commit la faute impardonnable de rappeler Bussy; la conséquence fut la perte de Mazulipatam qui fit disparaître le drapeau français du Dekkan, le siège de Madras par lequel Lally espérait se rattraper, échoua, les Anglais à leur tour assiégèrent Pondichéry qui fut prise le 16 janvier 1761. L'éclipse française en Inde était complète, Lally paya sa défaite de sa tête; à son retour on lui fit un procès et il fut décapité; tout ce que la France sauvait du naufrage dans la paix de Versailles de 1763 était la restitution de Pondichéry sous la condition de démanteler cette place.

La guerre d'indépendance des États-Unis offrit une dernière chance de rétablir le prestige français dans l'Hindoustan. Le sultan de Mysore Hyder-Ali avait conçu une grande admiration pour Dupleix; il avait suivi son exemple, organisant une armée sous des instructeurs européens; il conquiert Canara, Calicut et la plus grande partie de la côte du Malabar et offrit son alliance à la France pour expulser les Anglais de Madras. Ces ouvertures ne furent que mollement reçues par le cabinet de Versailles, mais enfin il résolut d'envoyer en Asie le bailli de Suffren avec des renforts sérieux et une escadre de cinq vaisseaux et deux frégates. Suffren réussit à fortifier le cap, possession de ses alliés les Hollandais, de battre la flotte anglaise devant Madras, de reprendre Pondichéry et d'entrer en relation avec Hyder-Ali, auquel il envoya un corps auxiliaire. Il eut encore le dessus dans les batailles navales du Provédien, de Négapatam et de Gondelour; le drapeau français se relevait en Inde, lorsqu'à son désespoir il apprit qu'un armistice entre l'Angleterre et la France était conclu, qui bientôt fut suivi par la paix de Versailles de 1783. La pusillanimité du gouvernement au lieu de profiter des victoires de Suffren se contenta de réclamer le rétablissement de Pondichéry, Chandernagor et quelques autres petits comptoirs. Hyder-Ali fut abandonné à ses propres ressources. C'était la fin des glorieuses campagnes, conduites par des hommes de génie, mais neutralisées par la triste politique d'un gouvernement en pleine décadence; les secours envoyés aux États-Unis ont



conquis leur indépendance, mais les exploits de Lafayette ne profitèrent guère à la France; on ne comprit pas que c'était en Asie qu'il fallait battre les Anglais. La même politique amena la perte de la Nouvelle-France dans l'Amérique du Nord, où encore l'Angleterre fut son héritière.

## II.

Nous avons dit qu'au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle la France possédait la plus grande partie de ce continent autant qu'il était connu; son drapeau y couvrait plus de territoire que ceux de l'Angleterre, de l'Espagne et de la Hollande réunies; les pêcheries seules de Terre-Neuve étaient d'une valeur incalculable, en fournissant aux catholiques du monde la plupart du poisson salé dont ils ont besoin. La paix d'Utrecht (1713) arracha à la France cette colonie florissante, ainsi que l'Acadie sur la terre ferme; par le traité de Versailles de 1763, la France céda à l'Angleterre le Canada proprement dit avec toutes ses dépendances, à l'exception des flots de Saint-Pierre et de Miquelon.

L'empire colonial français à la veille de la révolution se réduisait aux Antilles, énumérées ci-dessus, à la Louisiane, la Guyane, l'île de France et la Réunion, et les quelques comptoirs des Indes. C'était la conséquence de la misérable politique de Louis XV, qui, dirigée par des motifs dynastiques, par de faibles ministres et par les intrigues d'une Pompadour, enveloppa la France dans des guerres continentales malheureuses, suivies de paix ignominieuses en défaisant tout ce que les prodiges de valeur et d'intelligence de ses grands capitaines avaient acquis à la mère-patrie. Une opinion publique n'existait pas à cette époque en France, Dupleix ne fut nullement soutenu dans les avanies que la plus grande ingratitude lui infligea; et si Voltaire, par un sentiment de justice, prit fait et cause pour lui, il ne comprit pas plus ses projets grandioses et la part que la France en aurait pu tirer. Son ignorance en ces matières était au contraire extrême. Ne disait-il pas, en apprenant la perte du Canada, en haussant les épaules: « Quel bruit pour quelques arpents de neige! »

Un observateur impartial ne saurait s'empêcher de regretter

dépensée en pure perte. Les colonies françaises étaient florissantes; pour obtenir de bons produits, on traitait les indigènes avec douceur et avec justice. Dans les colonies intérieures. Sous Louis XIV la noblesse, qui s'associaient avec ardeur aux entreprises, les compagnies de commerce et de déboires en retiraient de grands bénéfices. Mais la politique religieuse intolérante de ce monarque empêcha l'y émigrer, les colons affluèrent; tous ces colons, par leur énergie et de l'initiative allaient aux colonies. La France couvrit de ses essaims les îles de l'Amérique. Et ce que les Français fondaient était une civilisation, de l'activité, de l'énergie individuelle. L'ancien régime des compagnies, qui avait pris si profondément racine, que, malgré les révolutions de gouvernement, elles survécurent après la révolution. La population française des colonies, était de 60,000, est arrivée au nombre de 200,000. Elle avait conservé ses mœurs, sa langue, sa religion, sa civilisation. En 1834 y retrouva la France. Mais la France, aujourd'hui la colonie anglaise. Dans la république de Saint-Domingue, la France n'est plus qu'une possession officielle. Et malgré toutes ces pertes, la France en 1785 tira de ses colonies pour 250 millions, et en 1834 pour 193 millions (de Saint-Domingue seule pour 193 millions). Mais la France porta pour 150 millions.

Malgré tout ce qui était resté de l'édifice colonial, les dépenses que les anciennes compagnies avaient faites pour les terres distribuées par ses soins avec l'abolition de la traite demandait alors l'abolition, on prit les colonies pour le revenu d'un capital de 200 millions. Mais les colonies n'avaient bénéficié, on supprima les recettes, on ne leur a jamais payé à leurs titulaires comme indemnité. En faisant de la sorte, on causa un coup très sensible aux colonies et Robespierre fut obligé de répondre aux plaintes par le mot fameux: « Périr le principe! » Les guerres malheureuses achevèrent la ruine des possessions d'outre-mer. La possession de l'Hindoustan fut tout perdue. L'île de France fut conquise en 1810. L'île de la Réunion fut vendue aux États-Unis. Napoléon,

est vrai, conçu à plusieurs reprises le dessein de grande politique de Dupleix. L'expédition d'Égypte parer du chemin de l'Inde, il avait noué des relations avec le pacha de Tripoli, le fils et le successeur de Hyder-Ali, et d'Aboukir mit fin à ce projet. Plus tard il combina avec Paul I<sup>er</sup> de Russie une campagne qui devait opposer une armée franco-russe aux bords de l'Indus, mais le projet fut ajourné avant que le plan gigantesque reçût même un commencement d'exécution. Après la paix de Tilsitt il s'entendit avec Alexandre sur un projet semblable; il conclut une convention avec le schah de Perse et y envoya le général Gardane pour étudier les voies et les moyens pour conduire un corps expéditionnaire à travers l'Asie antérieure. Ce plan ne réussit pas. Le discord se mit entre les deux empereurs, parce que le tsar refusait obstinément d'abandonner Constantinople à la Russie, surtout après la bataille de Trafalgar qui anéantit la marine française et espagnole, il n'avait plus de ressources navales. Les Anglais dominaient la mer et Wellington écrasa la résistance de pou-Saïb.

D'ailleurs, la politique conquérante de Napoléon était trop de pays pour que ses projets d'Orient pussent avoir une suite sérieuse. Au moment critique avant la campagne de 1807, le général anglais Duckworth força le passage des Dardanelles et lord Canning amena la Porte, alors en guerre avec la Russie, à conclure le traité de Bucharest, par lequel la Russie abandonna la Bessarabie et avait les mains libres pour se tourner contre le renouveau de la France et de ses alliés. Aux traités de 1815 l'Angleterre, désormais la grande puissance, consentit à rendre à la France quelques-unes de ses colonies, encore sous la condition que les villes françaises ne seraient jamais fortifiées.

En 1815, le grand empire colonial de Louis XIV était réduit aux possessions suivantes : Martinique, Guadeloupe, l'île de la Galante, Saint-Martin, Saint-Pierre et Miquelon, Cacheux et quelques autres petits districts dans l'Inde, quelques postes au Sénégal. Ce ne fut qu'avec la conquête de l'Algérie que la France rentra dans l'action coloniale; le traité de Paris (1815) était sur le point d'amener un conflit avec l'Angleterre et cette île ne fut définitivement acquise qu'en 1880. La France occupa les îles Marquesas, Nossi-Bé, Mayotte, Sainte-

côte ouest africaine Gabon. La révolution de février apporta une rude secousse aux colonies des tropiques par l'abolition immédiate de l'esclavage avec une indemnité tout à fait insuffisante des colons. Napoléon III suivant l'exemple de l'Angleterre supprima le vieux système d'isolement. La loi du 3 juillet 1861 donna aux colonies françaises le droit: 1<sup>o</sup> d'importer des marchandises étrangères avec les mêmes droits d'entrée que payaient celles de France; 2<sup>o</sup> d'exporter leurs produits pour tous les pays étrangers et sous tout pavillon; 3<sup>o</sup> de se servir des bâtiments étrangers pour le commerce avec une surtaxe, qui fut supprimée en 1849. Le sénatus-consulte du 1<sup>er</sup> juillet 1844, accorda à la Guadeloupe, à la Martinique et à la Réunion, possédant une représentation indépendante dans leurs conseils-généraux, le droit de fixer elles-mêmes leurs tarifs de douane, réforme malheureusement incomplète, la majorité des conseils-généraux étant formée par des fonctionnaires et des militaires, contraires à l'indépendance des colonies de la mère-patrie. Pour l'Algérie un nouveau tarif fut établi, admettant en franchise de droit tous les produits français à l'exception du sucre et fixant des droits modérés pour les produits étrangers. Sous l'Empire les possessions coloniales subirent un accroissement considérable, quoique Napoléon dans ses expéditions d'outre-mer ne recherchât que la gloire et n'eût pas d'idée claire sur la valeur économique de ses conquêtes, comme le prouve abondamment l'aventure mexicaine. En 1853 la Nouvelle-Calédonie, en 1862 Obock sur la mer Rouge, en 1868 quelques points sur la côte ouest de l'Afrique furent acquis et le territoire du Sénégal fut considérablement agrandi. La conquête la plus importante fut celle de la Cochinchine en 1862, fortifiée par le protectorat sur Cambodja. Tel était l'état colonial de la France lors de sa grande défaite de 1871.

### III.

On conseilla au prince de Bismarck de se faire céder aux négociations de Versailles quelques-unes des petites colonies françaises, telles que Gabon, Pondichéry, etc., qui auraient pu devenir importantes pour l'Allemagne simplement comme dépôts de charbon pour sa marine; mais le chancelier à cette époque ne voulut pas entendre

rier de possessions coloniales. La France, quement des suites de ses calamités, cc gards vers les régions lointaines, pour y r rdu en Europe. M. Gabriel Charmes s'ex article de la *Revue des Deux Mondes* ( bre caractéristique suivante : « Refoulé su yant se dresser en face de lui l'épaisse, l'i unique qui l'écrasait, qui comprimait t uple français a regardé plus loin et s'es s continents encore libres existaient d ercé jadis une grande influence. » C'est da ion contre le Tonkin fut entreprise, que l une partie de Madagascar fut établi, qu rs le Niger, qu'on incorpora Ogowe au terr quit un vaste domaine sur le Congo par l' Néanmoins, en tenant compte des sacrifi t coûté et des résultats obtenus, on ne sa succès les accroissements des possessions . politique coloniale demande des buts de n conséquente. Ses fruits ne mûrissent que ne être poursuivie avec succès que par d ndants des petites passions de la politici t dans leur force le courage de s'oppo goïsme des partis comme des individus. L ous les parlements ont fait beaucoup oniale; chaque passage de Gladstone au p te du prestige britannique en Asie et en A ite tradition nationale stable manque vi rtis. La politique coloniale devient, comm umbre, « une série d'actes de faiblesse is Gambetta pour de simples motifs de p 10 millions que le ministère Freycinet d ion avec l'Angleterre en Égypte en 188 artant aurait suffi pour assurer le condom t; par contre on se précipita dans l'Asie qui a coûté plus des 300 millions et des m Dans cette lutte du Tonkin on n'a jam moyens nécessaires. Après la mort du ha résolu de le venger et de rétablir l'honne ite action commença par le rappel du go

de Villers de Saïgon pour le remplacer par un nt-Étienne, qui ne savait rien du pays. On rêva ses. Le *Journal des Débats* du 11 novembre 1883 uit de reprendre la politique indienne de cent ans in Français de génie (Dupleix) luttait avec l'An- ire des Indes; aujourd'hui le théâtre était plus

l'Indo-Chine du cap Saint-Jacques jusqu'à la Et on entreprit de fonder un tel empire avec ne pas effrayer le pays et pour ne pas perdre ambre en demandant les moyens nécessaires mpagne, on s'avança timidement, demandant ui étaient épuisés avant qu'ils ne fussent votés, ,vec un contingent si insuffisant, que des contre- bles. Au lieu d'envoyer sur-le-champ 15,000 hom- i 20,000 en quatre échelons, dont chacun ne les lacunes de ses prédécesseurs. On voulut n pour ouvrir le Yunnan au commerce fran- mme « quantité négligeable » la Chine qui pou- l'accès au Yunnan. Dupuis avait signalé le fleuve ande route pour le sud de la Chine et il se e avait un courant d'eau beaucoup trop faible es marchandises. Après s'être brouillé avec la e temps d'armer, après on dévasta ses côtes, on x et on maintint naïvement que ce n'était pas la un état de représailles », invention de M. Chal- nue au droit international, qui n'admet comme actes isolés, mais pose comme principe que dès iste il y a guerre. L'Angleterre fut du même pvisionnement des bâtiments français dans es et la France fut amenée à rétablir le fameux dant l'exportation du riz comme contrebande, des gens classe les vivres parmi les choses qui nises à la contrebande.

uerre, occasionnée par la soi-disant rupture du i 11 mai 1884 et qui avait coûté 240 millions, fut ent de ce traité sans indemnité aucune. M. Ferry 'rance comme grande puissance le droit « de les races inférieures, a prononcé lui-même le erbe sur cette politique en disant: « Les événe- a politique beaucoup plus que la politique n'a

#### REVUE INTERNATIONALE.

uit les événements. » <sup>1</sup> Quant à l'annexion de la Chine, l'Angleterre joua le *praevenire* ; l'irma dans son empire indien et les espérances à l'intérieur ne se sont point réalisées.

ont fait beaucoup de tort à l'influence qu'on a jusqu'à nos jours en Orient comme puissance démontrée par le nom de Francs que les chrétiens les étrangers. Ce prestige fondé par François la curie romaine allait en quelques parties jusqu'au protectorat sur tous les catholiques, comme la France en Chine, quoique cette prétention n'ait pas été la Convention envoya des secours au Li Jiaronites, et Gambetta, tout anticlérical qu'il était, insistait de conserver « la clientèle catholique » Freycinet par contre promit à la gauche l'apaisement.

Un autre côté faible de la politique coloniale française, c'est que l'on envoie aux colonies ne sont pas des hommes de conviction. On semble les choisir au contraire des gens sans aveu ; l'administration d'outre-mer se détache de l'autorité centrale et ce détachement est poussé plus loin par les lignes de vapeur et les députés des colonies qui ont le droit d'en dire ce qu'ils veulent sur les affaires dans leur intérêt personnel, le conseil supérieur des colonies, dans lequel les députés ne votent sur les affaires des autres, dont ils font le comble à la confusion.

Les gouverneurs sont nommés d'après des intrigues et changent continuellement. De 1843 à 1861 le Sénégal a eu sept gouverneurs, dont le seul qui resta plus de six mois fut le général Faidherbe. Un habitant de cette colonie dit à cet égard : <sup>2</sup> « On change si vite avec une rapidité effrayante et très souvent on détruit ce que l'autre a péniblement édifié. Dans le Sénégal a vu se succéder trois gouverneurs ; le premier a commencé à bâtir une colonie ; quand quelqu'un commence à bâtir, on le change. » L'administration est étroitement surveillée. Paul Leroy-Beaulieu a écrit à ce sujet : <sup>3</sup>

Discours du 25 février 1884.

Note adressée à M. Duclerc par un Sénégalais.  
*Journal des Débats* du 21 juillet 1881.

ments sont d'une lenteur et d'une rigueur qui, dans une contrée neuve, chez des peuples primitifs sont intolérables. Les préjugés des hommes de loi empêchent une quantité de réformes en les transportant en Afrique; nous retardons à la fois le développement de la colonisation et nous y choquons inutilement des habitudes des populations indigènes. » Le même journal déclare (12 nov. 1883): « Nous le devons à notre passion pour la centralisation administrative, héritage pernicieux de la révolution et de l'empire, qui a suffoqué toute ambition personnelle chez nous, si nos négociants et nos colons ont perdu cette hardiesse et cette originalité de vues dont nous avons donné tant de preuves aux <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles. »

En 1886, M. de Freycinet, comme président du conseil, a bien rendu quelques décrets, d'après lesquels chaque colonie française doit obtenir une organisation indépendante conforme à ses intérêts; mais peu de temps après il fut renversé et on n'a plus entendu parler de la réalisation de ses intentions. Pour les possessions de l'Inde orientale on a créé une administration centrale sous un gouverneur-général civil, avec un lieutenant-gouverneur en Cochinchine, deux résidents généraux pour Cambodja et pour le Tonkin et un résident supérieur à Annam, mais cela n'a servi qu'à augmenter le nombre des fonctionnaires. Le plus fort exemple du manque d'intelligence avec lequel on traite les affaires coloniales est peut-être le décret du 11 novembre 1883 qui soumet les indigènes de la Cochinchine au code civil.<sup>1</sup> Les titres I-III sont peu changés, mais au titre IV le législateur parle non en ordonnant, mais comme un professeur qui voudrait instruire en matière juridique les Annamites. On en donna comme motif que cette forme laisse plus de liberté aux tribunaux que des prescriptions précises et qu'il serait aussi téméraire d'en édicter dans « des matières qui ne nous sont pas bien connues. » Ainsi, après que la France a possédé la Cochinchine pendant vingt ans, on avoue qu'on ne la connaît pas et on traite les Annamites comme des étudiants français pour les faire participer aux bienfaits de la civilisation. Ce régime au fond abandonne les indigènes à eux-mêmes au lieu de leur donner les avantages de l'éducation dont ils ont besoin. Par contre, elle met sous tutelle les Européens au lieu de les laisser faire. La conséquence est que les négociants, les armateurs et les fabricants français qui

---

<sup>1</sup> Le *Journal officiel*, en publiant ce document, a en outre plusieurs fois confondu le code civil avec le code pénal.



veulent faire des affaires avec les colonies s'adressent au gouvernement central et attendent de lui toute initiative. L'empire français qui compte 25 millions d'hommes n'est pas rassemblée sa patrie par des intérêts de commerce et de civilisation, mais par la politique et par la puissance militaire, et quelque peu par les missions religieuses.

Le baron Hübner qui dans son ouvrage intitulé *l'empire britannique*, fait le plus grand éloge de l'Inde britannique qui gouverne 250 millions d'hommes, une bureaucratie absolue, mais intelligente et soigneuse de sa vocation, s'exprime sur les colonies françaises de la manière suivante : « On y trouve des négociants et des bons hommes en général fort estimables, mais dont les colonies sont relativement peu importantes. Les produits de l'Inde y paraissent, mais arrivent généralement par des intermédiaires. A part de ces marchands on rencontre parfois le restaurant, le perruquier français et la veuve qui ne fait jamais défaut, mais dont le berceau n'est pas à Manzanara, mais sur la Cannebière de Marseille. Bréda de Paris. Outre cela, il n'y a que deux sociétés françaises : comme volontaires les missionnaires et les militaires, et d'autre part les déportés pour Cayenne ou la Nouvelle-Calédonie. Je ne veux pas dire que les régions françaises n'aient aussi une grande importance ; mais dans les colonies, dans le sens de pays d'outre-mer, ce n'est pas par des Européens. Ce sont simplement des territoires conquis, administrés par un gouverneur avec les missionnaires et de soldats. On y trouve l'« Hôtel du Gouverneur », le « Palais de justice, » une caserne énorme, un cimetière. Dans l'hôpital les sœurs de charité françaises françaises jusqu'à ce qu'elles soient atteintes de la fièvre. On n'y trouve pas autre chose. »

Toutes les colonies françaises, à l'exception de la Nouvelle-Calédonie et de l'Algérie, sont situées dans la zone malsaine ; cette raison ne sont pas propres à l'émigration. C'est presque exclusivement une colonie pénitentiaire, une valeur douteuse qui est l'objet de l'hostilité ouverte craignant la contagion des déportés et qui coûte cher à la France, parce que, à l'honneur de la France, on ne livre pas de prisonniers, comme la Russie le fait avec les exi-

dont M. Kennan, dans son livre devenu célèbre, nous a dévoilé les horreurs. Mais la colonisation de l'Algérie aussi est restée faible jusqu'à présent. D'abord, c'était une simple conquête fort longue à faire, vu la résistance indomptable d'une population guerrière et fanatiquement musulmane, mais même lorsque la domination française y fut définitivement établie en 1847, on ne favorisa pas l'émigration en Algérie, de peur d'abord d'irriter de nouveau les indigènes, puis de laisser devenir trop fort l'élément étranger. En 1848, il est vrai, on crut que l'on pourrait résoudre la question sociale par la colonisation de l'Algérie; le *Moniteur* assura que: « Terre de perdition sous la monarchie, c'est une terre promise sous la république. Les citoyens qui vont s'y rendre n'auront, pour ainsi dire, qu'à la frapper du pied pour en faire sortir des moissons. » L'expédition entreprise à cet effet coûta 50 millions et aboutit à un fiasco complet. En 1857, le gouvernement impérial offrit un libre passage en Algérie à 80,000 personnes; 70,000 retournèrent en France. En 1871, l'assemblée nationale offrit aux optants de l'Alsace-Lorraine 100,000 hectares en Algérie. 900 familles en profitèrent dont l'établissement coûta 6 millions; près de la moitié de ces émigrants était revenue après deux ans. Le système des concessions de terres n'a non plus donné des résultats satisfaisants, on en a donné 29,455 qui ont coûté à l'État 59,836,000 francs, soit par tête 2031 francs. La moindre partie des concessionnaires sont des colons, mais ils laissent cultiver leurs champs par des indigènes. En 1883, le gouvernement, qui possède encore 800,000 hectares de champs et 1,155,000 hectares de forêts, proposa d'en ôter aux indigènes 4,700,000 en les expropriant moyennant une indemnité de 50 millions pour favoriser la colonisation en grand et pour former une armée coloniale de ces gens désespérés par l'expulsion de leur patrimoine! un plan qui, il est vrai, échoua tout d'abord par son outrecuidance.

Sous le gouverneur actuel, M. Tirnan, l'Algérie a incontestablement fait des progrès. Jusqu'en 1884 les chemins de fer ont monté de 1235 kilomètres à 2355; le bétail de 11 à 17 millions de têtes; les vignes de 28,000 à 103,000 hectares; leur revenu de 280,000 francs à 2.8 millions. On propose de favoriser la viticulture, en offrant 20 hectares de terres publiques à chaque colon effectif français qui n'en possède pas autant. Néanmoins, il reste beaucoup à faire par la canalisation et l'exploitation rationnelle des forêts; le gouvernement en possède 267,000 hectares de chênes de liège, dont 87,000 seulement sont exploités; il ne faut pas oublier

de l'Algérie, dont la population aujourd'hui n'a pas, en nourrissant de 15 à 20 millions à l'époque de la domination romaine. En 1888, la population d'Algérie était de 250,000 sur 3 millions et demi d'indigènes européens. De ces 250,000 on en compte 46,775 dans les fonctions de toute espèce, 16,200 employés; en tout la population civile productive n'existe que la plupart appartient aux petits métiers.

29 par mille, en France de 22; les naissances sont plus nombreuses que dans la mère-patrie (33.3 vers 26), mais la mortalité est plus grande. A côté des Français originaires d'Europe, 94,030 Espagnols, 33,506 Italiens, 3,322 Italiens, etc.; dans la province d'Oran il y a 60,000 Français; la population indigène que l'on a vue croître; elle était de 2,125,000 en 1872 et de 2,500,000 aujourd'hui appartient à la France, mais non pas à la France. On ne saurait méconnaître que la puissance méditerranéenne a été grandement fortifiée par la possession de la Tunisie. Tout après l'établissement du protectorat sur la Tunisie la colonie est un marché important pour l'industrie française. Sur l'importation totale, 234.9 millions, il n'y a que 10 millions qui soient de provenance française dont 10 millions d'origine belge, allemande et suisse qui, à leur tour, sont enregistrés comme français. Économiquement la Tunisie n'a été jusqu'à présent qu'une source de dépenses. A coûté trois milliards, les frais d'administration de la Tunisie sont de 50 millions par an, le déficit est évalué depuis 1882 entre 4 millions et demi et 5 millions. C'est pourquoi M. de Laveleye a dit: « La France a payé cher à l'Allemagne la conquête de la Tunisie en lui cédant en même temps l'Algérie. »<sup>1</sup>

La Tunisie a certainement fait des progrès sous le régime français, on y a construit 930 kilomètres de route, les services administrés, des écoles ont été fondées, le bureau et le port de Biserta est précieux pour la Tunisie. Mais ce pays ne rapporte rien à la France et n'y a que les soldats et les fonctionnaires qui

<sup>1</sup> *Des causes de la guerre en Europe*, p. 55.

taines de Français, vis-à-vis de 15,000 Italiens. L'exportation de France se montait en 1889 à 21.3 millions, dont une grande partie était de provenance étrangère; l'exportation pour la France n'était que de 8 millions malgré une bonne récolte, mais beaucoup de produits sont exportés de Bona en Algérie parce que pour ceux de la Tunisie les droits élevés d'entrée français subsistent.

Le bilan des autres colonies n'est pas plus favorable; quoique le commerce avec la mère-patrie soit favorisé de toute manière et celui des autres pays grevé par des droits différentiels, l'importation des produits étrangers prévaut. Le fret de Liverpool à Saïgon est de 40 fr. par tonne, de Marseille 80, du Havre 120 fr. Si on voulait prohiber l'importation étrangère, comme on l'a demandé en France, les bateaux à vapeur anglais et allemands ne trouveraient pas de cargaison pour aller, ils devraient donc demander le double fret de retour, ce qui renchérirait le riz, la soie, etc. simplement pour procurer des bénéfices à quelques fabricants français.

De l'exportation totale française de 3246 millions en 1887, les colonies sans l'Algérie n'absorbent que 67.1 millions, l'Angleterre 822, la Belgique 480, les États-Unis 271, l'Allemagne 316, la Suisse 216, l'Italie 192; même la république Argentine avec 143.7 millions, achète le double à la France que ses colonies, l'Algérie exceptée. Le Sénégal importe pour 7 millions de produits français, sur une importation totale de 17.5 millions et coûte sans l'administration, la garnison et les subventions de chemin de fer, 3,610,000 fr. par an. Au Annam l'importation était: en 1888, de 436.2 millions, dont 8,290,000 fr. revenaient à la France; en Cochinchine la relation est de 59.6 à 7.2 millions, en Guyane de 32.1 à 5 millions, à la Réunion de 26.9 à 7.8 millions. Encore faut-il dire qu'une grande partie de l'importation française consiste dans les fournitures pour les troupes, les fonctionnaires et les constructions publiques. L'exportation de riz de la Cochinchine était en 1888 de 42 millions, dont un demi million fut envoyé aux ports français, tandis que 35 millions furent absorbés par la seule colonie de Hong-Kong.

A Gabon, où les produits étrangers payent un droit différentiel de 60 p. c., il est arrivé, en 1883, 50 bâtiments allemands, 34 britanniques, 12 français. Le grand commerce dans presque toutes les colonies est dans les mains des Anglais et des Allemands, la culture est arriérée. Dans un article instructif sur la politique coloniale (*Nouvelle Revue*, 1<sup>er</sup> juillet 1885), M. Villers estime le profit tiré de toutes les colonies à 80 millions au plus, les frais

annuels d'administration et de garnison  
intérêts des dépenses pour l'acquisition à  
déduction faite du profit, il resterait un

#### IV.

Les causes de cet insuccès sont due  
l'avons mentionné, à la mauvaise admin  
ne voyons une tentative intelligente de  
lande a donné l'exemple le plus brillant  
digènes au travail productif; dans la péri  
ciennes traditions colonisatrices dont no  
se sont complètement perdues, l'esprit r  
qui supprime toute initiative domine pa  
ciple est que la France manque de ce  
qui est la condition première de la colo  
1815 offre l'exemple d'un grand dévelop  
d'un mouvement de décroissance contin  
pulation était: en 1821 de 30,471,875, en 18  
de 38,218,903. L'accroissement était donc  
ritoire à peu près égal, la perte de l'Als  
par l'accession de la Savoie et de Nice  
d'autant plus faible si on la compare a  
comme l'Allemagne et la Grande-Bretagne  
de l'immigration qui en 1881 montait à :  
1,124,531 âmes, et d'une émigration n  
de 1878 à 1887, n'était que de 26,000.<sup>1</sup> E  
l'accroissement était de 2,114,000; en All  
an 0.33 et 0.71 p. c.). La cause en est  
restreint des enfants, dans lequel le pri  
héritages et le morcellement du sol entre  
des naissances sur les décès, qui dans un  
croît d'année en année, a diminué en Fr

---

<sup>1</sup> La consolation de M. Legoyt: « Chez la  
France ce sont les hommes, chez elle ce so  
Cela suffit à sa grandeur et à sa juste influ  
péenne, 1841, p. XXXI), nous paraît assez m

# QUE COLONIALE DE LA FRANCE.

1872 . . . . .	178,934
1875 . . . . .	105,310
1878 . . . . .	98,241
1879 . . . . .	96,647
1884 . . . . .	78,974
1885 . . . . .	87,667
1886 . . . . .	52,616
1887 . . . . .	54,536
1888 . . . . .	44,772

e il était: en 1884 de 522,083; en  
 512,395; en 1887 de 605,155. Le nomb  
 inué dans les deux États. Il était en Fr  
 887 de 885,727; en Allemagne, de 1,271,  
 ion dans les naissances a donc été non  
 ue. Le nombre des naissances était en  
 31 millions, 992,266; en 1846, sur 35 mi  
 56, sur 36 millions, 952,116. Ce nombre  
 ou plus d'un million, pour retomber en  
 ns et demi; en 1885 à 914,482 et en  
 s l'accroissement naturel de la popu  
 7 pour cent. Le nombre des mariages  
 enne de 300,803; de 1874 à 1878 de 29  
 en 1884 de 289,555; en 1886 de 27  
 Angleterre on compte 8.5 mariages st  
 5. Ce qui est plus important c'est le nc  
 1800 à 1805 il était encore de 3.93 p  
 puis 1855 à 3.03. Sur 160 mariages  
 , tandis que le nombre des enfants nat  
 mbre de l'Académie de médecine, est r  
 1.5 pour cent. De plus, ce faible accroisse  
 tribué sur les diverses parties du terri  
 accusent une décroissance positive; l  
 ar exemple, diminue d'année en anné  
 que la Sologne, les Landes, la régio  
 t du manque de bras pour la culture. M  
 l'agriculture manque de bras à caus  
 grandes villes, la population de plus  
 Saint-Étienne a diminué. Même Pari  
 rce d'attraction n'a augmenté de 1881 à  
 ndis que Berlin dans cette même pé  
 La capitale prussienne en 1865 avait 70  
 00; en 1885, ces chiffres étaient de u

#### REVUE INTERNATIONALE

, un tiers et de deux millions et un de plus de 10,000 habitants, la France ne saurait contester qu'une augmentation et son accroissement très accusé de la population. La France qui, à ce qu'on calcule, a une natalité annuelle en moyenne, a moins de deux enfants par habitant. En Allemagne deux personnes de plus produisent un enfant en bas âge; en France seulement un enfant en bas âge; en France seulement, le nombre des enfants au-dessous de cinq ans de la population, en Angleterre même à peine un quart, ce qui fait une grande différence dans la part de chaque habitant pour les besoins de travail, la part de chaque habitant est ainsi plus considérable. Mais de l'augmentation de la natalité a de grands inconvénients pour la France, s'écrit M. P. Leroy-Beaulieu, les Anglais, etc., continuent à augmenter comme ils le font maintenant? Elle est de second ordre! »<sup>1</sup> La puissance d'une nation dépend beaucoup du nombre de ses habitants; les armes; on peut même dire que la puissance d'une nation, si le nombre n'est pas le seul élément, est de plus en plus le principal. « Sparte n'est qu'une ville grecque, » écrivait Polybe, appréciateur très compétent de la Grèce, et si la France par sa richesse et ses dépenses de ses armements énormes, elle se repentira plus que les autres nations riches, elle se repentira plus que les autres nations riches enlevées à la production. Avant une augmentation de la population n'est pas le succès de la colonisation; la colonisation étrangère en France prouve que la puissance d'une nation est moindre que celui des moyens d'attirer les étrangers. Des écrivains, conseillent, comme le fait M. Caffa, de laisser les hérités et les déclassés en Algérie, en Tunisie, etc., mais ce n'est pas cette crapule de déclassés qui colonise. Cette raison inverse de la population et de la richesse se développant fort

---

*Journal des Débats* du 21 juin 1881.  
*Les colonies françaises*, 1880, p. 6.

Certes la France du <sup>xvii</sup>e et <sup>xviii</sup>e siècles ne souffrait pas d'un excès de population, il y avait par les abus de l'ancien régime beaucoup des forces productives qui ne trouvaient pas un emploi rémunérateur dans la mère-patrie, mais elles le trouvaient au dehors. L'ancien régime ne connaissait pas le partage forcé des héritages, il avait à côté du droit d'aînesse la liberté testamentaire; les familles avaient beaucoup d'enfants et c'étaient eux qui fondaient la Nouvelle-France du Canada, de la Louisiane et des Antilles.

Le but des politiques de la révolution était de détruire l'ancienne société, et c'est pourquoi ils introduisirent le partage forcé; en morcelant les grandes terres de l'État, du clergé et de la noblesse on créa une foule de petits propriétaires qui, malgré la banqueroute de l'État, bientôt accrut le bien-être de la majorité des paysans d'une manière étonnante. Elle donna à la France la force de supporter les guerres continuelles de l'empire et lui permit de se relever de ses défaites, mais ce régime amoindrit la fécondité des mariages, car le père de famille ne peut affaiblir les conséquences du partage forcé que par la dot des femmes et la limitation de sa progéniture. Les colons français au Canada ont conservé leur fécondité et leur force d'expansion; au moment de sa cession il y avait 60,000 Français, aujourd'hui ils sont au nombre de 1,298,929. Tant que ce régime durera en France, le pays n'aura pas de forces suffisantes pour la colonisation; la France aura bien des colonies, mais pas de colons. Or, ce système est tellement entré dans les mœurs qu'il serait aussi difficile de le changer que de déraciner les habitudes bureaucratiques de l'administration et de donner à la politique coloniale cet esprit de suite et l'intelligence nécessaire pour développer les ressources des possessions d'outre-mer. C'est pourquoi le prince de Bismarck en entrant un peu malgré lui dans les voies de la colonisation a déclaré avec raison qu'il n'entendait pas suivre l'exemple de la France, qui fait des conquêtes sans en tirer profit, mais bien celui de l'Angleterre qui, reposant sur l'initiative individuelle, a obtenu de si immenses succès. Ce contraste est en effet frappant et ressortira plus clairement encore d'une étude approfondie des sources de puissance sur lesquelles repose l'édifice de l'empire colonial britannique, étude que nous réservons à un prochain article.

GEFFCKEN.

---



## L'ITALIE JUGÉE PAR LES AI

---

S'il est un pays qui ait inspiré les écrivains c'est assurément l'Italie. A simplement cataloguer ont paru sur l'Italie artistique, sur ses collections sur les beautés de son sol, on remplirait des voyageurs contemporains ne se lassent pas d'accueillir. Les impressions individuelles venant incessamment dans le champ d'observation si vaste en lui-même, il en dit, dire, inépuisable. Cependant c'est à un point de vue jusqu'à présent que M. P. D. Fischer considère la brochure que nous avons sous les yeux et que nous dans ses principales considérations.

Il n'est question dans ces pages ni de statues: l'écrivain s'est placé exclusivement au point de vue social, cherchant à rendre compte à ses lecteurs accomplis dans ce domaine depuis 1870, soit de tout à faire pour assurer, pour consolider la prospérité parmi les grands États européens. Selon lui, c'est les alliés de l'Italie devraient désormais diriger l'Europe: c'est l'Italie d'aujourd'hui qu'il leur importe de connaître. Gregorovius a fouillé profondément l'histoire de l'Italie durant le moyen-âge, Jacob Burckhardt a tracé l'histoire mineure de l'époque de la renaissance: ces deux écrivains de la sorte que le génie allemand est apte à saisir le génie italien jusque dans ses nuances intimes: conséquemment la voix à suivre est tout indiquée:

l'Italie contemporaine l'œuvre inaugurée par Burckhardt et par Gregorovius pour les époques antérieures.

Cela posé, M. Fischer se met à tracer d'une main sûre, avec le coup d'œil exercé d'un historien rompu à son difficile métier, les grandes lignes des problèmes qu'il s'agit de sonder pour en trouver la solution. Et tout d'abord il s'arrête pour constater avec admiration et non sans surprise l'espace franchi en une trentaine d'années par le jeune État, à partir du jour où éclata la lutte pour la libération du territoire jusqu'à l'époque actuelle, où l'unité nationale est devenue un fait accompli, où matériellement et moralement, les Italiens se sont fondus en un peuple homogène, oubliant les divisions séculaires qui menaçaient de les opposer éternellement les uns aux autres, province contre province, région contre région. C'est à peine si les prévisions d'un Cavour lui-même eussent osé espérer un tel résultat à un si bref délai: une constitution libérale admettant toutes les opinions politiques à participer à la direction de l'État dans la mesure de leurs droits, et cette constitution établissant son autorité incontestée dans la terre classique des conspirations et sectes politiques. Et ce n'est pas tout. Cette nation née d'hier, alanguie pendant des siècles sous la domination étrangère et sous le pouvoir du clergé, en prenant conscience d'elle-même a trouvé l'énergie de se créer une armée qui, en temps de paix contribuera puissamment à la fusion toujours plus complète des divers éléments de la nation et fera l'éducation des générations successives, en attendant l'heure où elle pourrait être appelée à protéger les frontières très étendues du territoire national ou à prendre part à une guerre européenne. Et tandis que ces milices prenaient naissance, les rouages d'une administration régulière et ceux de la justice organisaient leur fonctionnement, un réseau de lignes ferrées s'étendait d'un bout à l'autre de la péninsule, d'anciens ports, Girgenti, Brindisi, Syracuse et d'autres encore, se rouvraient au commerce, l'instruction publique se développait et les finances du jeune royaume, après avoir eu à lutter contre des difficultés inouïes, finissaient par aboutir à des conditions au moins supportables, en attendant mieux.

Ces progrès d'une importance capitale dans le domaine politique ont exercé une influence facile à prévoir sur la situation économique et sociale du pays. La statistique criminelle est en diminution, la mendicité disparaît peu à peu, les basses classes apportent dans leurs relations avec les étrangers une nuance de dignité qu'on n'y

servait point jadis; partout le rayon visuel s'est élargi, partout la notion de patrie s'est substitué aux mesquines influences de clocher, naguère toutes-puissantes. Depuis l'abolition des lignes douanières à l'intérieur de la péninsule, l'industrie a pris un vigoureux essor, secondé et soutenu par le réveil de l'activité commerciale; les navires italiens retrouvent les voies que leur trace un passé glorieux dans la Méditerranée, en Orient, vers l'Asie et vers l'Afrique, où ils viennent d'aller planter une colonie sur les rives de la mer Rouge et sur le plateau abyssin.

Jusqu'ici l'éminent publiciste allemand n'a eu à relever que les traits lumineux du tableau; mais bien que parlant d'une nation amie de la sienne et à lui personnellement très sympathique, M. Fischer est un juge trop impartial et trop éclairé pour ne pas admettre que ce tableau a aussi ses ombres, des ombres même assez épaisses. Ainsi le régime constitutionnel n'a pas été sans susciter

en Italie de graves obstacles à l'action de l'État, apportant des retards tout au moins fort regrettables à l'activité qu'aurait pu développer le gouvernement, entravant des réformes urgentes et dissimulant trop souvent sous des questions d'intérêt secondaire ou personnel les grandes questions relevant des intérêts généraux. Dans ce pays où les grands propriétaires du sol résident rarement sur leurs terres, l'opposition entre la ville et la campagne, entre les *signori* et les cultivateurs de la glèbe entraîne, au point de vue de la politique, des conséquences plus fâcheuses qu'ailleurs. Il suffit de mentionner sous ce rapport les agissements de la *mafia* en Sicile. En outre l'Italie, en tant que pays agricole, est exposée à souffrir tout particulièrement de la concurrence américaine, qui commence à se révéler si redoutable pour l'Europe. Puis comme la dernière venue de la moins opulente des grandes puissances de notre continent, la charge de plus en plus onéreuse des armements qui doivent assurer la paix du monde pèse sur elle d'un poids bien lourd. Les dépenses auxquelles le pays n'a pu se soustraire pour la flotte et pour l'armée ont entraîné des impôts écrasants, qui compromettent le progrès de l'industrie et de l'agriculture, grevant surtout la petite propriété à un degré à peu près insoutenable. Reste enfin, à la suite de ces problèmes d'ordre économique, celui qui préoccupe si sérieusement le fondateur de l'unité italienne, la question religieuse. Le pape n'a point encore renoncé au rétablissement de son pouvoir temporel, il continue à en appeler aux puissances catholiques de l'usurpation dont il est victime, et à se poser en

## E JUGÉE PAR LES ALLEMANDS.

n de Savoie en tant que régnant se  
el est aujourd'hui encore le mot «  
clergé, fort nombreux et dispos  
sur les classes populaires, n'en us  
ontribuer au bien-être de la nati  
abli.

### I.

até ces considérations générales, A  
t plusieurs ouvrages récents qui lu  
a situation économique de l'Italie «  
devenir son alliée politique, l'All  
ec un intérêt sympathique la ma  
le. Des relations étroites ont rappr  
ire des deux nations. Plus que jama  
et du séjour prolongé qu'il fit à R  
s sont venus s'inspirer en Italie et  
ntage les liens de cordialité qui s'é  
iation aimable et les hôtes qui la  
mer de la sorte dès le début des sent  
a nation italienne, on pourrait être  
de préventions favorables; on a  
lité évidente des jugements qu'il  
'article qui nous occupe, est précis  
s ligne de ce travail.

te au livre de M. Sigmund Münz s  
tions ayant trait principalement à l  
et met en regard de cette étude l'  
Méreu <sup>2</sup>, lequel, selon lui, a vu l  
ennent ensuite les ouvrages de M  
auclerc <sup>4</sup>, deux études d'économi

*s dem modernen italien studien*, Sk  
ein, 1889.

*contemporaine*. Paris, 1883.

*Die römische campagna*. Eine socialök

*Rural Italy*. London, 1888.

rurale sur la campagne romaine et sur l'Italie. Pour terminer, le livre d'Edmondo de Amicis, qui complète le tableau de l'état des populations rurales, est une véritable contribution à l'étude de la migration.

M. Sigmund Münz, un jeune savant autrichien, par son séjour de plusieurs années à Rome et par les traits des personnalités marquantes avec lesquelles il a été en contact, a mis en rapport ses observations scientifiques avec la vie sociale. Il y a jour le jour, ainsi que des lettres remplies de ces observations accumulées serait digne de la célèbre des *Essais de Montaigne*: « (bonne foy », en vertu précisément de ce qu'il a de prime-sautier dans sa composition. L'originalité de sa note caractéristique: l'équilibre entre la simplicité et la pompe de ses cérémonies, non à des opinions ultramontaines, car il s'exprime en faveur du principe de la liberté de conscience, en défaveur des libertés politiques. Il est préoccupé des institutions du jeune royaume ont à soutenir la religion catholique. Du reste, cette sympathie pour la manifestation historique de premier ordre de l'importance et du pouvoir de la curie romaine a gagné le cœur de nombre de penseurs allemands, en fait fort hérétiques. Leur hérésie ne les empêche pas de rendre un tribut d'admiration à la profonde connaissance de la justesse du coup d'œil politique, à l'organisation complète sur laquelle repose la domination du pape et de ses serviteurs de Dieu. »

Ces penseurs voient dans le souverain pontife de Jésus-Christ, mais le chef d'un empire impérial, manœuvré avec une adresse consommée. *de la Papauté*, Ranke relève l'infinie variété des portraits des hommes appelés à ceindre la tiare, et fait remarquer comment cette souveraineté a servi au sacré-collège de compléter ou de corriger les lacunes qui peuvent avoir marqué

---

<sup>1</sup> EDMONDO DE AMICIS, *Sull'Oceano*. Milano,

ement fidèle à l'idée fondamentale de C'est ainsi, sans nul doute, que le cardinal Pecci s'est appliqué à donner à l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie pour sur des questions qui avaient débordé les conflits gros de menaces.

voies de conciliation, Léon XIII n'a pas eu à-vis de l'Italie. Sans marquer au pape et à la famille du monarque, aux cardinaux leurs conseils l'antagonisme blessant l'empereur, il n'a cependant porté aucune

Pie IX à l'égard de l'Italie. Dès le début, il a déclaré solennellement que renoncer à Rome équivaldrait pour l'Église à l'abandon de la nécessité qu'il y a pour le pape d'être en tant que souverain temporel, et comme lésé dans les droits et privilèges spirituelle, jusqu'au jour où il aura vaincu les États, de son armée, de son territoire. Son prédécesseur, à se regarder comme un exemple, il lance de temps en temps des encycliques pastorales et des allocutions, pressants infligés à la curie et appelant les évêques. Les protestations n'ont pas empêché le goupinier à Rome, au cours des vingt années de son entrée des Italiens par la brèche. Il poursuit sans relâche la tâche de son prédécesseur, des papes en une résidence appropriée moderne; rien ne l'arrête, pas plus la curie que les lamentations des fermiers qui voient à regret disparaître et s'évanouir les propriétés jadis de ces localités. Il y a eu un essai mal réussi, plus d'une rénovation serait mal venu à contester aux papes à Rome comme ailleurs, aux exigences et besoins matériels de la vie de chaque

our. Ils ont fini par se décider à passer purement et simplement à l'ordre du jour sur cette « question romaine » qui troublait le monde il y a vingt-cinq ans, et que la curie, avec toute l'habileté diplomatique dont elle dispose, s'efforce incessamment de soulever de nouveau. A en croire l'homme énergique qui dirige aujourd'hui la politique de l'Italie, il n'existe plus désormais de question romaine aux yeux des Italiens.

« Avec le sicilien Crispi, l'Italie méridionale voit pour la première fois un de ses enfants placé à la tête des affaires dans le nouveau royaume. Il est arrivé au pouvoir depuis tantôt deux ans et demi, — longue durée pour un ministère dans ce pays ! — et si les Italiens septentrionaux, les Piémontais surtout, ont consenti à se plier aussi longtemps sous sa direction, il faut voir là une preuve irrécusable, non seulement de la fusion survenue entre les diverses parties constitutives de la nation, mais encore de la vigueur et du savoir-faire du ministre-président. » Ce n'est pas le lieu de continuer ici la biographie abrégée de cet homme d'état, que les lecteurs de la *Revue* ont pu suivre ici même dans tous ses détails.

Personne n'ignore non plus qu'au nombre des hommes qui ont trouvé place dans les conseils de la couronne, il en est qui conspirent jadis avec Mazzini. Les Italiens comprennent et approuvent ces choix ; ils y voient le témoignage de la part importante prise par la dynastie nationale au grand drame de la libération de la patrie. A leurs yeux, la participation d'anciens révolutionnaires, d'anciens républicains à l'administration régulière des affaires du royaume, est un gage d'ordre et de sécurité intérieure, un témoignage de l'estime générale et méritée que le chef de l'état a su conquérir dans ces terres jadis si cruellement morcelées, déchirées par les luttes intestines. Plus encore, la monarchie est devenue pour ces révoltés d'autrefois le gage de l'indépendance nationale. Désormais ils font la sourde oreille aux incitations de certaines têtes chaudes, comme il s'en trouve en tous pays, et volontiers répondraient par le mot de Giusti : « Oui, — créons quelques centaines de républiques en miniature, sur le modèle de Saint-Marin. Ainsi émietté, le pain en deviendra plus aisé à mâcher pour les grands seigneurs autrichiens. »

Passons plus rapidement sur les pages que l'écrivain consacre au livre de M. Méreu. Les lois de l'impartialité seraient fort difficiles à établir lorsqu'il s'agit d'un ouvrage sur l'Italie écrit par un Français et jugé par un Allemand. Il peut y avoir eu de part

iations forcées ou injustes, et ce ne sont pas nique internationale qui jetteront beaucoup onditions intérieures de l'Italie. D'abord, sur ique, M. Méreu juge la position en républi- er ne saurait admettre. Puis il se refuse à re- bienfaisante et éducatrice du recrutement et italienne des critiques tout au moins insuffi- nfin, fermant les yeux à l'évidence, il ne re- e les progrès accomplis en fait d'instruction ate que ce qui reste à faire et semble oublier maint petit État de la péninsule, l'ignorance ogne en principe de gouvernement. Dans ces on publique était à créer de fond en comble, osé au nouveau régime. A considérer même difficultés de l'entreprise, les esprits non-pré- s refuser à admettre que l'État s'est appliqué che et s'en est tiré jusqu'à ce jour avec hon- vait contre lui d'une part l'opposition passive obstinément son concours à la grande œuvre le, et d'autre part le manque de stabilité dans e, qui menace incessamment de compromettre d'exécution. L'existence politique de l'Italie peine, et dans le courant de ces trente années ngt à vingt-cinq ministres de l'instruction pu- sections, il est vrai, demeurent à leur poste s, et peut-être l'un d'eux était-il dans le vrai r les perturbations que devaient entraîner des équentes de la direction supérieure, il répon- sur: *I ministri stamo noi!*

quelques détails empruntés à l'*Annuario statistico* 7 à 1888, publication fondée sur des données qui nous dira ce que l'on a fait pour l'ins- Italie depuis 1861.

coles populaires se chiffrait :

1862 par 21,353 écoles comptant 335,152 élèves  
1885 par 42,895 id. id. 1,955,264 id.

tion a été distribuée en outre :

dans 2,803 écoles du soir, comptant 103,170 élèves  
405 écoles du dimanche, id. 16,031 id.  
dans 73,066 écoles du soir, id. 290,795 id.  
1,652 écoles du dimanche, id. 189,783 id.



Il résulte de ces chiffres que, soit l celui des élèves s'est accru en vingt-cin cent pour les écoles du jour et de deu écoles du soir, tandis que les écoles du ter aux deux autres catégories comme

Grâce à cet accroissement progress l'instruction populaire s'est développée

Le nombre des gens qui ne savaient censement de

1861, 78.08 0/0	de la population du royaume et 85		
1871, 73.96 0/0	id.	id.	et 75
1881, 67.96 0/0	id.	id.	et 64

En 1861, sur cent couples contract 60.46 pour cent qui ne savaient ni lire fres avaient baissé à 53.31 pour cent. E il s'en trouvait 64.01 pour cent ne sach 1886 on n'en comptait plus que 42.44 ] plète ignorance.

Ces chiffres, assurément, laissent en plutôt beaucoup à faire. Mais ils suffise des efforts réels et sérieux que s'impos son instruction. Quant aux tendances g les écoles italiennes, on peut s'en réfère blié il y a quelques années par E. De dépeint avec un réalisme de bon aloi le laire. Il sait faire à l'éducation du cœu part qui lui revient dans la tâche du p de croire qu'en décrivant les écoles et l'auteur national a vu clair dans ce qui sous ses yeux, et que le pessimisme d point est par conséquent hors de saison

## II.

L'Italie, on le sait, est destinée à der ment agricole, attendu que son sol lui principaux de l'industrie moderne, la ho

de la communauté dépend donc de la culture du sol à un plus haut degré que chez d'autres nations européennes. De là les importants travaux de cette commission d'enquête agricole instituée par la loi du 15 mars 1877 et livrés au public en non moins de vingt-quatre gros in-quarto. Des hommes éminemment qualifiés pour cette besogne y ont examiné les maux et les difficultés fondamentales contre lesquels l'agriculture a à lutter en Italie, ainsi que les dangers de la concurrence toujours croissante des produits exotiques sur le marché européen. Il va de soi que cette publication, importante au premier chef, n'a pas passé inaperçue en Allemagne. Plusieurs spécialistes de marque s'en sont occupés; cependant M. Fischer a préféré rattacher ses observations au livre de M. Beaucherc, *Rural Italy*, un long séjour dans le pays ayant permis au diplomate anglais d'observer les choses en général de ses propres yeux et de corroborer de ses expériences personnelles les faits avancés par la commission d'enquête.

« Il faut l'avouer, dit M. Fischer, ce double tableau n'a rien de réjouissant. Le sol italien, bien qu'il soit d'une fertilité exceptionnelle dans certaines régions de plaine, n'en est pas moins fort loin d'égaliser la production moyenne d'autres contrées agricoles. Près d'un cinquième du sol demeure en friche, et sur ce qui reste, la moitié environ est qualifiée de terres peu productives. Les pentes abruptes, à peine boisées, des Alpes et des Apennins couvrent des millions d'hectares; ailleurs des marais ou des pâturages en enlèvent des millions encore à la charrue. Les conséquences de la destruction des forêts poursuivie avec une coupable incurie à travers une longue suite de générations, font sentir leur influence aussi bien sur la nature du sol que sur le climat et sur les conditions sanitaires du pays; de vastes étendues de terrain, jadis bien cultivées, se transforment peu à peu en marécages, inondées qu'elles sont incessamment par des cours d'eau mal réglés, qui y maintiennent à demeure la *malaria*. Puis la répartition inégale du sol, soit qu'elle amasse d'immenses possessions territoriales entre les mains d'un petit nombre de familles, soit qu'elle aboutisse à un morcellement excessif, entrave dans l'un et l'autre cas l'action fructifiante et utile du capital. Puis les formes de fermage, de loyer, direct ou indirect, sont toutes surannées. On manque presque partout d'agriculteurs intelligents et entreprenants, travaillant pour leur compte et faisant fructifier un fonds qui leur appartient. L'État n'a fait jusqu'ici aucune tentative sérieuse tendant à établir une

nouvelle répartition du sol, mieux d'accord avec les besoins agricoles, tout d'abord parce qu'il recule timidement devant l'immixtion de la loi dans des questions personnelles ou de contrats entre particuliers, et en raison des dépenses qu'entraînerait une action exercée par l'État sur l'agriculture nationale. Il a laissé passer une occasion exceptionnellement favorable, celle de la confiscation et de l'aliénation des biens monacaux, négligeant de stipuler alors des mesures restrictives dans l'intérêt de la petite propriété foncière. On s'en est remis avec un optimisme plus ou moins aveugle au « cours naturel des choses, » et la plus grande partie des biens ecclésiastiques sont allés grossir les domaines déjà excessifs des grands propriétaires fonciers.

« Ce n'est pas tout encore. A côté de ces abus résultant de la répartition du sol, l'économie agraire rencontre en Italie un autre obstacle bien difficile à surmonter : la lourdeur excessive des impôts qui grèvent la propriété foncière et rendent à peu près impossible toute amélioration dans la position de l'agriculteur. L'impôt foncier, très élevé, atteint, avec l'impôt sur la propriété bâtie, à plus de trois cent millions de livres par an ; l'Italie est le seul pays du monde où ces taxations absorbent une portion aussi considérable du rendement net de l'économie rurale. Puis l'impôt foncier se percevant d'après des principes différents dans les diverses provinces, cette inégalité fait aussi sentir ses inconvénients. Un cadastre reposant sur des principes bien équilibrés faisait défaut, par conséquent la balance n'a pu être établie que d'une façon sommaire entre les provinces du nouveau royaume, et les deniers des contribuables sont répartis encore à peu de chose près selon l'ancienne estimation, ce qui donne lieu dans certains districts à des surcharges considérables et soulève des plaintes fondées. Ainsi la moyenne de l'impôt foncier y compris les adjonctions, se chiffre par 9 livres 15 centimes par tête ; mais cette moyenne atteint en Lombardie 12 livres 13 centimes, et dans la province de Crémone jusqu'à 18 livres 55 centimes, ce qui équivaut à non moins de 60 pour cent du revenu net, d'après une ancienne estimation, il est vrai, qui ne répond plus au rendement véritable des propriétés.

« On le voit, d'après ces données, la position économique du petit propriétaire foncier, du petit fermier et de tout le prolétariat vivant au jour le jour des travaux des champs n'est rien moins que réjouissante. Aux impôts viennent s'ajouter les dettes toujours

croissantes; le crédit agraire est insuffisant, mal organisé, le capital fait défaut, l'outillage est incomplet et en général ridiculement primitif. Le manque de fonds enraye fatalement tout progrès; cette disette de numéraire ne permet à l'agriculteur ni de se procurer des engins perfectionnés, ni de tenter de nouvelles méthodes d'exploitation dans les diverses cultures importantes pour le pays, telles que la fabrication du vin, par exemple, et celle de l'huile. Dans les campagnes, les demeures des indigents laissent tout à désirer sous le rapport de l'hygiène, de la décence; c'est à peine si elles préservent leurs habitants des intempéries de l'air, même sous le doux climat de l'Italie. Quant à la nourriture, elle ne vaut guère mieux; le paysan italien est sobre, et cependant ce qu'il mange ne suffit pas toujours à calmer sa faim et à réparer ses forces, épuisées par un travail acharné. Trop souvent il ne mange que de la polenta, et parfois trop peu de polenta; de là des maladies qui prennent pied de plus en plus parmi ces populations et les déciment, la *pellagra* surtout, cette plaie de la Haute-Italie. »

Heureusement, cette triste énumération n'est pas sans sa contrepartie. A côté des difficultés qui entravent encore sa marche en avant, l'agriculture italienne a des privilèges nombreux et positifs. Elle a tout d'abord le radieux soleil qui mûrit de bonne heure ses moissons et ses fruits, qui pénètre de sa chaleur le suc parfumé du raisin et crée, outre les vins exquis des coteaux toscans, tant d'autres crus renommés à juste titre depuis les derniers contreforts des Alpes, jusqu'aux extrémités de la Sicile, depuis le généreux *Valpolicella*, le *Barolo*, le *Nebbiolo*, l'*Asti* mousseux et doré, jusqu'au *Marsala* et au *Siracusa*, pour ne mentionner que les points extrêmes des vastes vignobles qui couvrent la péninsule d'un bout à l'autre. Il y a là une source inépuisable de richesse pour le pays, et dès le jour où l'Italie aura amélioré le mode de fabrication de ses vins, il ne tiendra qu'à elle de devenir un concurrent redoutable pour les autres nations productrices. L'huile d'olive constitue également un produit national important, susceptible d'amélioration et d'extension. Puis vient l'exportation des fruits du midi, qui prend une importance toujours croissante, en Ligurie surtout, dans les Calabres et en Sicile. A ne pas oublier non plus l'élève du ver-à-soie, importante de tout temps dans les collines de la Lombardie, d'où elle tend à s'étendre à d'autres régions. La production annuelle des cocons atteint actuellement le chiffre respectable de quarante millions de kilogrammes par an en moyenne, et après

ir satisfait aux besoins de la consommation intérieure, elle unit encore un article d'exportation, qui figure honorablement budget.

Quiconque a voyagé en Italie se souvient de l'admirable mise en culture de ce jardin colossal qu'on appelle la Terre de Labour, sur de Naples; on n'oublie pas davantage les terrasses entretenues avec tant de soins le long des rochers de la *Riviera*, où croît la vigne et l'olivier, ni les haies de citronniers qui croissent aux bords des beaux lacs de l'Italie septentrionale, toutes cultures nationales, poussées à un degré d'intensité qu'on chercherait vain ailleurs. Et la plaine lombarde avec ses prairies et ses rizières, florissantes dès les débuts du moyen-âge, grâce à leur superbe système d'irrigation! L'action réunie du soleil et de l'eau y fait croître des récoltes phénoménales de riz, de maïs et d'herbages, à point qu'au voisinage immédiat de Milan, il est des prairies où l'on fauche jusqu'à six et sept fois par année, jusqu'à neuf fois par an et dont le produit atteint le résultat invraisemblable de deux à trois quintaux par hectare.

Le plus grand avantage à mentionner à l'actif de l'agriculture italienne réside peut-être dans la valeur du capital humain dont elle dispose. Il est à peine besoin, en effet, de s'élever encore contre les anciens préjugés qui taxaient les ouvriers italiens de paresse et de négligence, puisque, aujourd'hui, les travailleurs italiens sont connus dans toute l'Europe pour exécuter des travaux difficiles et pénibles, tels que tunnels, canaux, voies ferrées, et sont tout particulièrement prisés pour leur sobriété, leur activité et leur économie. Un des résultats les plus réjouissants de l'enquête faite sur l'agriculture italienne a été de placer sous leur vrai jour les capacités remarquables de la population locale. En dépit d'une instruction très défectueuse, de superstitions grossières et de notions de droit très peu développées — pour eux le vol dans les champs n'est pas un délit, d'après le proverbe significatif: *La roba che è campi è di Dio e dei santi*, — le paysan italien est, en général, excellent ouvrier; tous ceux qui l'emploient se louent unanimement de sa souplesse, de sa résistance au travail, de sa modération, de sa jovialité surtout et de son contentement d'esprit. *Sober, hard-working, parsimonious*; ces termes se retrouvent sans cesse sur les pages de *Rural Italy*; Beauclerc a été évidemment frappé par l'immense différence des besoins, en fait de nourriture, entre un Anglais et un Italien.

erner Sombart, en revanche, s'occupe spécialement de la campagne romaine et donne un exposé approfondi des problèmes sociaux les plus ardu, la mise en valeur de la campagne romaine, le caractère particulier de la campagne romaine, comment le visiteur étranger, n'est point un étranger ; c'est, en quelque sorte, le prototype social de la campagne romaine, endues dans la presqu'île des Apennins. Les problèmes de la campagne romaine abondent également dans les annales, ainsi que sur les côtes de l'ouest, et dans les troupeaux de l'Italie centrale. Aussi l'importance de la campagne romaine s'étend-elle à l'ensemble des problèmes. La solution de ce problème amènerait une solution entre les intérêts généraux et les intérêts particuliers. Les recherches de M. W. Sombart ont abouti à une solution sur la mise en valeur des terres et sur les problèmes du pays. Il a puisé ses données non seulement dans les documents connus, — il n'existe pas moins de deux documents traitant exclusivement de la campagne romaine, — mais dans des archives en partie inexplorées.

La campagne romaine, la ligne ondoyante de la plaine romaine, la ligne du peintre et du poète, mais l'état de la campagne romaine est réfractaire au développement agricole. La campagne romaine, la grande ville, menace d'un grave danger la campagne romaine. Le gouvernement comprend la campagne romaine et de repeupler ces solitudes et, nous avons une commission spéciale d'y aviser, dès le moment où les projets de réformes ont surgi, les réformes pour l'assainissement de la campagne romaine. La campagne romaine de Rome a à peu près doublé ; toutefois la campagne romaine est plus en plus morne, plus déserte, plus inhabitée. La campagne romaine souffrant de pléthore de population, la campagne romaine chasse annuellement des milliers de personnes, s'étend autour de la capitale une campagne romaine pour donner asile à quelque cent mille hommes. En 1881, la population actuelle de la campagne romaine est à quelques centaines d'agriculteurs et de personnes équivalant à peu près à celle des pampas de l'Amérique.

Longtemps ce déplorable état de choses soit

aux conditions climatiques de la *campagna*, soit à sa situation politique. D'après M. Sombart, cependant, là ne seraient point les véritables causes du mal. Par la nature géologique de son sol et la richesse de ses eaux, la *campagna* est dans une position favorisée. Entre les grosses alluvions du Tibre et les côtes de la mer, le terrain ne montre aucune trace d'épuisement. Comment donc le supposer épuisé? L'appréciation de Columelle demeure juste: *Non fatigatione et senio, sed nostra inertia minus benigne nobis arva respondent*. Le climat de la campagne romaine ne saurait pas davantage être accusé de mettre obstacle à sa fertilisation. La *malaria* règne, il est vrai, sur une grande partie de son étendue, mais les dernières investigations faites sur les causes de ce mal, ont prouvé qu'il ne dépendait pas essentiellement de la culture ou de la non-culture du sol, et cela non seulement dans la campagne romaine, mais sur une bonne moitié de la péninsule. Il est acquis désormais que si la culture ne suffit pas à délivrer entièrement une contrée de la *malaria*, ce fléau ne constitue point néanmoins un obstacle à la culture.

Certains économistes se sont plu parfois à attribuer la stérilité de la campagne romaine à la mauvaise administration des papes. Mais il est de fait qu'une grande partie des États de l'Église ont prospéré sous les papes, tandis que d'autres étendues de pays n'ayant jamais dépendu de la papauté sont demeurées dans une situation analogue à celle de la campagne romaine. Reste la servitude juridique du sol, qu'on ne saurait pas davantage rendre responsable de l'état des choses, attendu que les mesures propres à faciliter l'aliénation des terres n'ont fait qu'augmenter le mal au lieu de l'atténuer.

Selon Sombart, la désolation croissante de la campagne romaine tient à ce que son exploitation est entre les mains d'un nombre restreint d'entrepreneurs ou de propriétaires fonciers, exploitant comme landes ces terres incultes; exploitation facile, sûre et rémunératrice, mais envahissante et limitant de plus en plus l'espace propre à la culture. L'exploitation en landes, telle qu'elle se pratique dans la campagne romaine depuis le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, jointe à l'élevage des moutons, exige une moindre mise de fonds et donne de plus gros bénéfices que toute autre culture. L'élevage du gros bétail est déjà moins productif. Quant à l'agriculture, qui réclamerait les sacrifices les plus considérables en argent et en hommes, elle serait fort peu rémunératrice. Les fermages que les proprié-

taires fonciers tirent de leurs terres, lesquelles consistent presque exclusivement en pâturages, s'élèvent à la moyenne des taux payés sur les domaines prussiens. Ce taux a monté de plus de cent pour cent depuis une centaine d'années et donne souvent le dix pour cent au propriétaire, tandis que les grands fermiers, les *mercanti di campagna* tirent un intérêt plus que suffisant de leur très petit capital. Le fermier Ferri, dont la maison exploite depuis de longues années les propriétés de la famille Torlonia, cultive avec un personnel de quinze à vingt hommes un territoire de 15,000 hectares. Considérée au point de vue de l'intérêt particulier, l'exploitation de la campagne romaine constitue un des agents producteurs les plus effectifs qui se puissent imaginer. Par le fait, tandis que la crise aiguë qui sévit dans tout le reste de l'Europe occidentale fait baisser les prix sur tous les marchés, les propriétaires et les fermiers de la campagne romaine prospèrent à l'envi : pour eux, le sol qu'ils foulent est le meilleur coin de la terre.

De graves dangers économiques et sociaux ressortent de cette situation : d'un côté l'asservissement de vastes territoires qui devraient contribuer à la prospérité générale et sont confisqués au profit d'un petit nombre ; de l'autre, l'état stationnaire du prolétariat, dont les conditions d'existence ont plutôt empiré que progressé depuis un quart de siècle. Les malheureux journaliers des montagnes de l'Ombrie, de la Sabine et des Pouilles que la faim chasse chaque année dans les solitudes de la campagne romaine et qui vivent là des mois d'un salaire dérisoire, en s'abritant dans des trous ou dans des cavernes, ont attiré l'attention des penseurs italiens : sauver moralement et physiquement ces masses qui périssent de misère est, pour le philanthrope une œuvre de miséricorde en même temps qu'un devoir patriotique qui s'impose.

Les mesures prises jusqu'ici par le gouvernement italien pour remédier à ces maux sont loin d'être radicales ou suffisantes. Ne parlant pas sur les causes réelles du mal, ces mesures devaient rester sans effet. Une commission nommée en 1880 pour étudier les réformes agraires, a vu plus juste et reconnu la nécessité d'une action constante et déterminée dans l'entreprise de rénovation où l'on doit tendre. La commission proposa dans ce but la création de colonies à installer dans quatre villages reliés au chemin de fer de la capitale, villages dont l'État devrait racheter le terrain aux propriétaires actuels. Il aurait ensuite à fournir les capitaux nécessaires à l'entreprise nouvelle. Ce serait une première brèche



faite à cette forteresse d'intérêts particuliers qui s'oppose au bien de la population, ce serait le chemin frayé à une réforme agraire telle qu'on l'a vue s'opérer avec succès en Pologne par la création de colonies de paysans prussiens. Malheureusement, la répugnance des cercles dirigeants pour toute ingérence de l'État dans les affaires privées est encore si forte en Italie, que toute proposition dans ce sens risque fort de rester sans effet comme les tentatives précédentes.

### III.

Le développement énorme de l'émigration constitue à lui seul une preuve évidente de la situation actuelle de l'Italie, en même temps un stimulant puissant à y porter remède. Le surplus de population joint au manque d'industries locales ont forcé depuis longtemps les Italiens à recourir à une expatriation temporaire; ils ont pris l'habitude d'émigrer quelques mois chaque année en Italie même, en Autriche, en Allemagne et en Suisse pour y travailler comme maçons ou terrassiers, mais leurs familles demeuraient dans la patrie, où ils retournaient, leur tâche finie. Les expatriations radicales faisaient exception. Aujourd'hui la situation a changé. Tandis que l'exil temporaire s'est maintenu au même chiffre, 90,000 âmes en moyenne, l'émigration transatlantique, qui se chiffrait il y a dix ans par un total de 20,000 hommes, a monté en 1886 à 85,000, en 1887 à 127,000, en 1898 à 196,000. C'est là un chiffre qui dépasse de beaucoup celui de l'expatriation de l'Allemagne, dont la population est de beaucoup supérieure en nombre et dont les instincts sont éminemment voyageurs. Le nombre des femmes et des enfants qui ont émigré en 1888 prouve que les familles commencent à suivre l'impulsion donnée et fait pressentir un accroissement notable d'émigration pour l'avenir.

L'Amérique du Sud attire surtout l'émigrant italien. Le Brésil méridional et la république de La Plata le captivent tout particulièrement, soit par une analogie de climat, soit par la conformité de la race et des mœurs. Joseph Garibaldi résidait déjà dans l'Uruguay en 1848 et a pris une part active, comme marin et comme soldat, à la lutte de cet État pour obtenir son indépendance. Les terres fertiles des vallées méridionales du Brésil et des plaines illimitées de

la République Argentine ne sont ni plus difficiles à obtenir, ni moins productives que celles des États de l'ouest dans l'Amérique du Nord.

Le gouvernement italien a cru devoir faire une enquête sur les motifs qui poussaient à l'étranger une si forte proportion des forces vitales du pays. Parmi les réponses données à l'interrogatoire officiel, aucune ne revient aussi souvent que celles-ci : la misère, le manque de travail.

L'émigration se recrute, pour la plus grande partie, dans les campagnes, mais elle accapare aussi dans les villes bon nombre de manœuvres et jusqu'à de petits propriétaires fonciers. En 1887, neuf cents de ces derniers figuraient parmi les agriculteurs émigrés.

Un pareil accroissement de l'émigration préoccupe à juste titre l'opinion publique en Italie. En date du 30 décembre 1888, la législation s'est occupée de cette question et a édicté une loi tendant non pas à restreindre la liberté d'émigration, mais à en prévenir les abus.

Le romancier national Edmondo De Amicis, observateur si fin des choses de son temps, a pris ce thème pour sujet d'une de ses dernières études. Dans son récent ouvrage *Sull'Oceano* il décrit une de ces traversées depuis l'embarquement à Gênes sur le grand vapeur le *Galileo* jusqu'au débarquement, à Montevideo, des seize cents passagers, presque tous Italiens. L'écrivain dessine en quelques traits caractéristiques l'intérieur du navire : dans les cabines de l'arrière et au salon l'élégante société réunie pour quelques semaines par les hasards d'une traversée commune ; à l'avant, la cohue épaisse des émigrants, au sein de laquelle éclatent toutes les misères et toutes les passions des classes inférieures. Le pont du *Galileo* fait penser à une place de village où toute la population locale se serait assemblée pour passer une matinée de dimanche. L'air vif de la mer stimule les esprits et les pauvres voyageurs mettent en commun leurs réminiscences avec une verve toute méridionale. Ça et là des plaisanteries éclatent ; néanmoins, l'aspect général du tableau est triste. Il demeure évident pour l'observateur que le plus grand nombre des passagers laissent derrière eux des souvenirs douloureux et partent parce qu'ils sont mécontents de leur sort.

Voici des journaliers de Vercelli, qui en réunissant au leur le salaire de femme et enfants, ne parviennent pas à gagner leurs cinq cents livres par an ; voilà des paysans de Mantoue, qui ramassent des limaces noires et les cuisent pour ne pas mourir de faim

en hiver; des cultivateurs lombards, qui pour une livre par jour travaillent, usés par la fièvre, dans des marécages pestilentiels de malheureux Calabrais, réduits souvent, dans les mauvaises années, à dévorer l'herbe des champs; des bouviers de la Basilicate, habitués à franchir chaque jour cinq ou six milles, leur sac à rail champêtre sur le dos, et à dormir avec leurs troupeaux sur un pavé de misérables huttes; de petits propriétaires enfin, tirés par le poids écrasant des impôts et exposés à des privations dures encore que les simples journaliers.

Il n'est point facile à l'observateur d'entrer en relation avec aucun de ces passagers, remplis de préjugés hostiles à l'égard de ce qu'ils nomment la « classe des messieurs, » c'est-à-dire de l'oppression. Ils ont frais dans la mémoire le souvenir des tourments que leur a causés le propriétaire, le fermier, l'administrateur, l'avocat, le juge de paix. Tandis que De Amicis se promène sur le pont, il entend une voix ironique s'écrier derrière lui: « Faut aux messieurs! » Au moment où il étend la main pour caresser une tête d'enfant, la mère du bambin, le front chargé de nuages, le retire vivement en arrière. Et le romancier conclut que la rancune n'était pas gratuite et que les gains des administrateurs, des hommes d'affaires, des trafiquants en tout genre, sont trop souvent le fruit du morceau de pain arraché à l'indigent.

Peu à peu l'écrivain réussit pourtant à échanger quelques paroles avec les moins aigris des passagers et à jeter un coup d'oeil dans leurs circonstances de famille. Dans l'infirmerie du vaisseau, un vieux paysan de Pignerol lui raconte comme quoi il va rejoindre son fils cadet dans la République Argentine, celui-ci lui ayant envoyé un bon pour la traversée. Le père ne connaît pas l'adresse de son fils; il a seulement, sur un bout de papier, le nom d'un village de la province de Buenos-Ayres, où il devra aller attendre dans une famille piémontaise, qu'un camarade de son fils vienne le prendre. Dans un petit recoin de l'avant s'est nichée toute une famille des environs de Mestre, mari, femme et trois enfants (le quatrième doit naître pendant la traversée). Ces gens avaient hérité d'un oncle un petit lopin de terre, juste de quoi vivre en travaillant une vaillante ferme. Moins une hypothèque dont ce bien était grevé, les impôts et surtout deux mauvaises années consécutives les avaient forcés de s'endetter. Pendant cinq ans ils avaient peiné et vécu de polenta: les enfants avaient dépéri, puis les maladies étaient venues. Enfin, le père s'était décidé à tout vendre et allait voir main-

### L'ITALIE JUGÉE PAR L

tenant si, par un travail assidu, il re  
Un autre émigrant racontait combien  
gration en faisant miroiter à ses yeu  
tions locales que méditait le pays: «  
jets, ajoutait le voyageur, si en atten

M. Fischer a reproduit dans des  
vivantes et graphiques du romancier  
throphe, en économiste éclairé aux c  
qu'à l'évidence de cette publication hu  
tour aux Italiens la nécessité qu'il y  
au sentiment de la responsabilité d  
envers les classes ignorantes et pau

C'est à ce prix seulement, conclut  
morales enregistrées dans la premièr  
se consolider, et l'Italie marcher dés

---

*L'abondance des matières nous force  
la suite de l'article Orispi.*

# LE BEA

---

(Suite et

## XI

Le moment le plus cruel de l'après-midi, elle se laissa tomber dans les bras de B. Elle se rappela l'horrible drame de la caserne de la rue de la Harpe, anéantie sous le poids de la honte et du dégoût. Par contre, elle se rappela les sentiments de l'accusé dont l'innocence n'était doutée par personne. En réalité, quand elle lui avait dit la peine de mort, quand même elle avait dit, sa foi en l'honneur de celui à qui elle n'eût jamais bronché. Elle frissonna. Le regard des Earle n'était que le dernier de la dégradation, elle ne cherchait en sa faveur aucune atténuante. L'élévation de ses principes, développés par une éducation, elle se sentait cruellement la tache indélébile qu'elle avait châté avec amertume au passé; la joie et son orgueil la torturait. Ses amis qui cherchaient à la retenir, elle les repoussa; elle garda le square; puis, se tournant vers lui, elle dit impétueusement :

— Si horrible que soit la vérité, elle est à mon père.

---

\* Voir les livraisons du 15 juin et

LE BEAU JIM.

Jim fit un signe de dénégation.

Nancy reprit :

— Connaissant mon père comme je le connais, manière de voir, mon ami, je suis décidée à lui dire, il ne me pardonnerait de sa vie mon silence.

— Personne au monde ne peut avoir le courage d'une pareille tâche, riposta Jim. Non, on ne peut pas mentir à son père.

— Pourtant, s'il arrivait à l'apprendre ? dit-elle.

— Par qui, bon Dieu ! en pourrait-il être informé ? dit-il.

— Par moi, Jim, répondit Nancy d'un air résolu.

— Pour prix de sa tendresse, voudriez-vous lui donner le coup de la mort ? Non, ce n'est pas. En réalité, ma chère Nancy, nous sommes tous à nous. Quoi qu'on dise, le temps passe et s'écoule et surtout lorsqu'il ne s'agit pas d'une affaire d'honneur.

— Comment ! Vous admettez donc qu'il porte le poids de sa faute et ne mette aucun frein à ses passions ? ajouta-t-elle.

— En somme, il a moins d'arrogance que moi, dit Jim avec douceur ; par respect pour le père, nous devons laisser au juge suprême le soin de juger.

— Quoi ! Vous inspirerait-il par hasard de la pitié pour moi ? dit-elle.

— Un remords qui vous hante jour et nuit, moi, la plus épouvantable des tortures, la conviction.

— Ah ! comme on voit que vous ne le connaissez pas, dit-elle. On peut le comparer à une pierre comprimée sous la pression de la main, et qu'on a lâché prise. Du moment qu'il vous salue, l'infâme dont il s'est rendu coupable, il doit être humble devant vous ; c'est dans sa nature. Je ne suis pas en sa présence, il doit roucouler près des demoiselles, comme par le passé.

— J'en doute, reprit Jim ; il se peut que non.

Nancy répondit alors en prenant feu :

— En résumé, je ne puis comprendre comment vous, le meilleur ami du capitaine Owen, vous consentez à laisser son meurtrier impuni; c'est contraire à toutes les lois de l'équité, et, en bonne conscience, une déplorable manière de comprendre la pratique de vos devoirs.

— Ah! sachez que s'il n'était ni le frère de sa sœur, ni le fils de son père, je le verrais pendre sans sourciller, riposta Jim.

Nancy reprit avec des larmes dans la voix:

— Ah! qu'il est affreux de savoir votre noble vie menacée alors que le coupable affecte de n'être pas troublé dans la sienne. Oui, un pareil cynisme est odieux et je ne puis songer sans frémir à mon pauvre vieux père. Pour toutes ces raisons, voyez-vous, il était cent fois préférable de répandre la lumière sur cette lugubre affaire. Enfin, que pourrais-je répondre à ceux qui viendraient me dire que vous êtes l'auteur du crime?

— Un mensonge souvent répété ne devient pas pour cela une vérité, répliqua le beau Jim avec calme. J'ai confiance en vous pour me défendre. Il faut, dit-il en appuyant sur ce mot, que les choses restent telles qu'elles sont. Vous verrez plus tard que vous n'aurez pas lieu de vous repentir de vous être rendue à mes avis.

Bref, le beau Jim chercha à combiner un ordre de bataille par lequel il risquait de compromettre ses intérêts les plus chers, ses vœux les plus ardents, en un mot, tout ce qui était son unique conception du bonheur.

Dès que le premier transport de courroux contre son frère fut passé, Nancy retrouva son calme; elle sentit par contre le grand nombre de raisons qu'elle avait d'être fière de celui sur qui elle avait fixé son choix. Elle reprit:

— Il est une chose, sachez-le, que vous n'obtiendrez jamais de moi, c'est de considérer dorénavant Stuart comme mon frère. Dites-lui que je sais tout; que pour ne pas empoisonner les jours de mon père, je continuerai, néanmoins, à sauver les apparences et à me comporter avec lui comme par le passé. Mais dites-lui encore qu'aucun serment ne m'oblige au silence et que si jamais il voulait abuser de la situation je l'abandonnerais sur-le-champ à son horrible destinée.

— Je m'engage à lui répéter textuellement vos paroles, répondit Jim.

En réalité, Beresford fut loin de se fâcher de la façon dont Nancy Earle avait pris les choses, se disant que souvent en ce monde

le temps venge les opprimés ; il croyait qu'il en serait ainsi à l'égard de celle qui, dans sa famille, ne comptait pas.

Comme Jim espérait qu'un événement imprévu lui permettrait même du vivant de M. Earle d'épouser Nancy, il repoussait bien loin la perspective de vivre de pair à compagnon avec Stuart. Ensuite, Nancy pria Jim de lui raconter tous les détails du drame de Walmsbury. Après s'être fait longtemps prier, il y consentit et n'eut garde de passer sous silence l'incident de la bague, l'existence de Rose Meeking et le rôle qu'elle avait joué.

— Ah ! mon ami, s'écria Nancy, je veux voir cette femme et examiner avec vous ce que je puis faire pour elle ; à coup sûr, c'est un brave cœur, autrement elle eût profité de ce qu'elle savait pour épouser Stuart.

Peu après, M. Earle rentra chez lui ; il se demandait comment sa fille avait pris la communication que Beresford avait à lui faire. En le voyant entrer, ce dernier s'empessa de le saluer, disant :

— Je vous fais toutes mes excuses, monsieur, de m'être éternisé chez vous, mais j'avais tant de choses à dire à mademoiselle votre fille....

— Comment donc ! s'écria le vieillard avec bonhomie ; je regrette seulement que....

Interrompant M. Earle, Nancy reprit :

— Écoutez-moi, mon père ; jusqu'à ce jour, j'ai toujours respecté vos volontés et je suis même résignée à attendre votre consentement pour épouser M. Beresford, mais sachez encore que d'ici là j'entends voir aussi souvent que faire se pourra celui que je considère comme mon fiancé ; rien au monde ne saurait ébranler ma résolution à ce sujet.

## XII.

Le monde élégant de Blankhompson jubilait d'être enfin rentré en possession de son favori, le dernier des Earle ! Cependant, il n'était pas dans des dispositions d'esprit à procurer beaucoup de plaisirs à ses amis et connaissances. Le souvenir écrasant qui le poursuivait modérait ses transports et la présence du lieutenant Beresford paralysait son entrain, car il se croyait sans cesse le



point de mire des regards indignés de son supérieur. Tout au contraire, celui-ci avait tant d'aversion pour ce jeune fat qu'il évitait non seulement de lui parler, mais même de le regarder. Au demeurant, Stuart ne se retrouva dans son assiette que lorsque le lieutenant partit en permission.

Or, de même qu'il n'y a qu'un pas du sublime au grotesque, de même aussi le jeune Earle passa instantanément de la tristesse à la gaieté. La fleur des pois de la localité retrouva alors son favori tel qu'elle l'avait toujours connu et aimé.

Ce n'est pas dire que Stuart eût oublié si vite l'horrible drame de Walmsbury, mais, grâce à sa nature singulièrement souple, bizarre, insouciante, il avait fini par se persuader qu'en se laissant frapper par un haltère, la victime avait une large part de responsabilité dans cette catastrophe; Stuart regrettait à coup sûr qu'il s'en fût suivi mort d'homme, mais aussi pourquoi diable le capitaine Owen se mêlait-il sans rime ni raison d'une chose qu'il n'avait que faire de savoir? Que de fois, pareille immixtion dans les affaires d'autrui, n'a-t-elle pas entraîné des conséquences fatales? Notez qu'avec le temps, l'importance de son crime diminuait graduellement et que le crime n'était plus à ses yeux qu'un simple accident. En résumé, les remords n'auraient fait qu'ajouter une complication nouvelle à la situation. Partant de ce principe (si principe il y a) il ne lui restait plus qu'à donner carrière à ses goûts mondains et à fréquenter les belles de Blankhompson.

En ce qui concernait Rose Meeking, il en était arrivé à voir dans les derniers événements, une intervention de la Providence, puisqu'ils l'avaient préservé d'épouser la servante de la taverne de la *Queue du canard*, tuile assommante que la vie monotone de Walmsbury avait failli lui attirer. Suivant le jeune mirliflore, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes; si désormais, Rose, déçue dans ses espérances de devenir châtelaine, s'avisait jamais de proférer une plainte, il achèterait son silence à prix d'or. Lorsque le beau Jim revint à Blankhompson, contristé, mais non désespéré, il vit que Stuart Earle y faisait la pluie et le beau temps; cette façon d'oublier le passé et de se moquer du présent, révolta les sentiments d'honneur de Beresford. Dès qu'il fut revenu à son poste il aborda Stuart, disant qu'il avait à lui parler.

— Irai-je chez vous, ou viendrez-vous chez moi? demanda Stuart.

— Morbleu! la belle question que voilà! vous viendrez chez moi, riposta Jim.

chambre du lieutenant, Earle se laissa tomber sur un fauteuil confortable et s'écria :

« Vous écoutez ; j'imagine que vous n'avez rien de désagréable à m'apprendre et j'y suis tout préparé. »

Beresford répliqua tout en bourrant sa pipe : « Vous dire ne saurait, en effet, vous faire plaisir. Quel était mon but en allant à Londres ? »

« La même affaire, sans doute, » répondit Earle en cherchant à se remettre de son trouble.

« Que j'ai fait ce voyage pour demander la main de votre sœur, » dit-il.

« ? » répéta Stuart avec étonnement. « Vrai, je ne comprends rien à tout cela, toute jolie qu'elle soit, on désire l'épouser ; et pourquoi pas elle, hein ? »

« Avec ordre, » riposta son interlocuteur. « Je dirai : elle n'est pas digne de délier les cordons des soupçons et disons que tous les goûts sont dans la nature. »

« Quand le mariage ? »

« Il sera fixé que lorsque nous aurons découvert ce pauvre ami Owen, » répondit le beau Jim sans que lui tendait Stuart Earle.

« Dois-je faire ? » demanda-t-il d'une voix étouffée.

« Beresford. Pour mon compte, j'eusse préféré vous en parler immédiatement au courant de nos projets. Mais votre sœur m'a chargé de vous faire une proposition. »

« Quoi s'agit-il ? » demanda Stuart avec curiosité. « Oh ! rien de bon, » dit Jim en baissant les yeux.

« Vous avez dit à Nancy... » s'écria Earle avec une physionomie et la voix étranglée. « Mais c'est de la démence ! »

« Ce, reprit le lieutenant, je me garderais de proposer à votre sœur de croire, surtout, que j'aie appris brusquement le rôle horrible que vous avez joué dans le mariage. C'est elle-même qui l'a deviné. »

« ? » s'écria Earle, tandis qu'une pourpre de honte se répandait sur ses joues.

— Naturellement, je lui ai assuré que je n'étais pas le meur-  
tr d'Owen.

— Eh bien ! alors ? demanda Stuart d'un ton intrigué.

— La pensée que je pourrais de nouveau être traduit en jus-  
la rendait si malheureuse que je l'ai rassurée en disant que,  
à mot, j'avais le pouvoir de faire pendre le criminel. Derechef,  
a insisté pour que je livrasse à votre père le nom de ce  
érable ; j'ai objecté que par égard pour la famille du coupable,  
ne croyais obligé au silence. Stupéfaite, interdite, anxieuse,  
s'est contentée de me regarder, elle était à mille lieues de  
pçonner la vérité.

— L'égoïsme, reprit Stuart, étouffe souvent chez les jeunes filles  
t autre sentiment.

— Vraiment ! répliqua Jim d'un ton sec et irrité. En tout cas,  
était si loin de soupçonner la vérité, qu'elle se proposait de  
raconter à votre père ; elle ajoutait, qu'elle remuerait ciel et  
e pour découvrir le coupable : « Dieu vous en garde, malheu-  
ret » lui dis-je. C'est alors qu'un jet de lumière éclaira son esprit.  
Stuart frappant du pied, prononça ces paroles d'une voix forte :

— Ciel ! elle sait... Ah ! que va-t-elle penser ?

— Votre sœur, riposta Jim avec son flegme imperturbable,  
chargé de vous dire que, n'était la crainte de faire mourir  
e père de honte, elle vous livrerait tout de suite à la justice  
vous lui faites horreur ! Mais d'autre part, voulant sauver les  
rences, elle est décidée à se comporter avec vous comme par  
assé ; seulement, si jamais vous vouliez abuser de la situation,  
prendrait un rôle offensif.

Humilié, blême, nerveux, Stuart tenait ses regards attachés sur  
eu, essayant, mais en vain, de retrouver du calme. Enfin il dit :

— Me faudra-t-il donc souffrir journellement un martyr pareil,  
l'œil inflexible de Nancy ?

— Je le crains.

— Ah ! c'est un parti pris chez vous de ne pas comprendre,  
it Stuart avec véhémence. Je me tue à vous répéter que cet  
a été absolument involontaire de ma part ; un accident, quoi !

— On pourrait en dire autant, ajouta Beresford, de tous les  
rtres ; à vous en croire c'était la faute de ce pauvre Owen et  
la vôtre, s'il a reçu le coup dont vous l'avez frappé. Malheu-  
ement, les hommes s'entêtent souvent à ne pas voir les choses  
me elles sont ; si inexplicables que soient les arrêts de la jus-

tice, on ne peut pas plus nier la force de cette institution réprimante que se soustraire à ses arrêts.

— Je vous affirme, riposta Stuart, que je n'ai jamais prémédité d'attenter aux jours du capitaine Owen. Du reste, c'était un mauvais coucheur, un chef brutal, exigeant....

— Stuart Earle ! s'écria Beresford du ton indigné d'un homme qui veut imposer silence à un autre.

— Enfin, j'ai mes raisons pour parler comme je le fais. Owen m'a toujours été hostile ; son ingérence dans mes affaires privées, ses observations blessantes, son regard hautain et enfin la satisfaction qu'il éprouvait visiblement à savourer mon humiliation, ont achevé de m'exaspérer ! Ce soir-là, c'est vrai, j'ai eu un accès de folie ; or, tout le monde sait que les fous sont irresponsables de leurs actes.

— Si votre innocence est manifeste à vos yeux, riposta Jim, la justice, on doit le croire, ne partagera pas votre aveuglement.

— Hélas ! c'est là toute ma crainte ! répondit Stuart d'un ton découragé. Depuis cette fatale soirée, ma pensée est concentrée sur ce point unique ; la nuit, je crois entendre le bruit sinistre du coup qui l'a frappé, et voir le visage exsangue d'Owen le lendemain de sa mort ; ma vie est, en réalité, pire que le bagne !

Aussi insensible aux réflexions d'Earle qu'au bruit d'une mouche qui bourdonne contre une vitre, le beau Jim répliqua :

— Pas précisément ; vous oubliez que je vous ai aperçu tout à l'heure dans le jardin d'hiver, et que votre entrain m'a fortement choqué.

— Ne m'avez-vous pas donné le conseil de n'être dans le monde ni mélancolique ni découragé ? reprit Earle.

— Je ne vous contredis pas, mais de là à pirouetter sur vous-même d'un air fanfaron, et à faire la bouche en cœur il y a loin ! Je me suis acquitté du message dont votre sœur m'avait chargé. Ne la croyez pas disposée à s'immiscer dans vos affaires et à vous rendre la vie dure ; elle n'a qu'un désir, c'est de ne plus jamais entendre parler de son frère ; mais sachez que si vous fréquentez encore la servante de la *Queue du canard*, gare à vous !

— Ah ! je ne pense pas plus à elle qu'à m'aller noyer, répondit Stuart en poussant un soupir de soulagement.

— D'ailleurs, il ne s'agit ni de celle-là, ni d'une autre ; votre sœur estime que vous ne pouvez de bonne foi offrir votre nom à aucune jeune fille ; une pareille alliance équivaldrait pour elle à

## REVUE INTERNATIONALE.

ante dressée sur un volcan. En conséquence, Nancy vous somme  
sser vos galanteries à l'égard de M<sup>lle</sup> Leslie.

Pourquoi cela ?

Sachez donc, malheureux, que si l'on se doutait dans cette fa-  
de votre exécrable passé, on vous traiterait en pestiféré, et  
mais il vous arrivait de parler d'un projet matrimonial avec  
de ces jeunes filles, votre sœur se ferait un devoir d'informer  
père de la triste vérité. En voulant vous persuader que la  
d'Owen a été accidentelle, vous avez été dupe de vous-même ;  
saviez aussi bien ce que vous faisiez que moi, en sollicitant la  
de votre sœur ; vous avez mis par là le comble à votre lâcheté,  
est vouloir étouffer les remords de votre conscience.

Après cela, Jim se leva, ouvrit la porte, comme pour indiquer à  
t qu'il n'avait plus qu'à se retirer.

Pendant ce temps, la police de Walmsbury continuait ses recher-  
espérant les voir couronnées de plus de succès que celles de la

de Londres. Depuis que M. Beresford avait bénéficié du ver-  
l'acquittement, sa culpabilité était hors de question. Quant à  
t Earle, personne n'avait songé un seul instant à le soupçon-  
'aucune participation à ce crime. Finalement, les agents de  
isbury se décidèrent à faire appeler de nouveau Rose Meek-  
ersuadés qu'elle en savait plus qu'elle n'en disait sur cette  
e ; mais elle répéta exactement sa première déposition au sujet  
1 entretien avec le capitaine Owen ; elle observa très scrupu-  
nent aussi la promesse de ne pas compromettre Stuart Earle.  
que ses sentiments d'amour pour lui fussent complètement  
s, elle n'eût voulu à aucun prix le livrer à la justice.

est à ce moment qu'eut lieu la première entrevue de Nancy  
Rose Meeking ; la fiancée du beau Jim désirait vivement la  
ître et Beresford ayant combiné les choses pour le mieux,  
eçut chez elle la visite annoncée. Le luxe de la maison de  
rle ne laissa pas d'éblouir la servante d'auberge. En se disant  
e eût pu trôner dans un intérieur aussi élégant, elle poussa  
upir de regret.

le Earle, vêtue d'un peignoir en surah blanc, s'avança vers Rose  
ng en lui tendant les deux mains.

Je vous remercie d'être venue me trouver, dit-elle avec  
aillance. J'ai tant de choses à vous demander !

la servante répondit timidement :

LE BEAU JIM.

part, je désirais aussi vivement causer avec

tant de silence, Nancy reprit :

rd m'a dit que vous savez tout !

out, répondit Rose.

articulièremment à vous remercier, à vous bénir  
n père, aujourd'hui un vieillard, mourrait de

s'il venait à connaître la vérité. Ah ! je ne sa-  
is exprimer ma reconnaissance.

ce que je ressens moi-même de ce que vous d-  
désolée pour vous d'un événement qui doit p-  
ur votre vie. Bien que M. Earle père ne s-  
pas moins à plaindre ; mais ce n'est ni par é-  
égard pour vous que je me suis fait une lo-  
que vous eussiez été désespérés tous les deu-  
votre frère, moi, une servante d'auberge plus  
. l'avouer aujourd'hui, je l'ai aimé de tout  
is grand désir eût été de le rendre heureux. A  
ojets, le capitaine Owen m'a vertement chapitr-  
ifiant que le jeune Stuart ne tarderait pas à s-  
épousée. Là-dessus j'ai pris le parti de reno-  
es ; oui, j'ai résisté aux supplications de v-  
ajouter que je ne savais rien de son sin-

conviction, répliqua Nancy.

en soit, je ne saurais oublier du jour au lende-  
et que j'ai partagé son amour. Pour ces deux  
ahirai jamais.

une bonne et brave femme ! s'écria Nancy. Si ja-  
votre esprit ces cruels souvenirs et si vous épo-  
re condition, vous ne me refuserez pas de  
our vous.

nt, répondit Rose. Certes, je n'entends pas ve-  
s tout le monde sait qu'une servante ne r-  
r l'argent et qu'à l'occasion un peu d'aide

ant, reprit Nancy, veuillez accepter ce souv-  
gnage de ma reconnaissance — et elle lui r-  
enant une bourse — mais, poursuivit-elle, coi-  
cela porte malheur d'offrir une bourse vide, j-

ajouté quelque chose pour rompre le charme. J ne m'en voudrez pas.

— Oh ! je sais bien que vous ne voudriez pas Rose.

— Vous avez raison, ma bonne Rose, ajouta Nancy mais les yeux remplis de larmes.

Ensuite, on se sépara. La servante d'aubergin gagné le cœur de Nancy Earle qui, dans son fortait que les circonstances sociales eussent empêché ser une femme dont l'amour l'avait entraîné à pe alors que, si elle fût née dans d'autres conditions

A quelques jours de là, M. Earle et sa fille l'Écosse ; à peine installés à Earle's Hope, quel ne furent en voyant arriver inopinément M. Beresford près d'eux une demi-journée afin de prendre ce lui était plus chère que la vie : trois mots suffirent cette visite inattendue : service actif, Burnah.

### XIII.

Le départ du régiment de Blankshire devait s'effectuer si grande rapidité, que les officiers n'eurent que de permission pour faire leurs adieux. Le colonel pathie marquée pour le beau Jim, l'autorisa à dès cinq heures du soir jusqu'au lendemain matin. Les officiers briguerent naturellement la même faveur. Earle fit exception à la règle en restant au régiment à son père pour lui exprimer tous ses regrets et la possibilité de l'aller voir. Le beau Jim s'empêcha de la vérité des faits, avouant à Nancy que son frère avait un mensonge de plus à son actif. Nancy demanda si Stuart ne l'avait pas chargé d'un message par

— Non, ma bien-aimée ; il est clair que vous ne pouvez. Convaincu que M. Earle était désireux de le voir, en outre que Stuart n'obtiendrait pas aisément un colonel, j'ai pris sur moi d'en faire la demande

## LE BEAU JIM.

la parole, celui-ci m'a répondu : « Si Earle désire cela, du moins, qu'il la sollicite personnellement. » De cela que votre frère ne désirait pas venir ici avant d'

Nancy comprenait fort bien qu'il fût très pénible de se retrouver en présence de son père et d'elle éprouva-t-elle une vive contrariété lorsque, dix minutes avant le départ du beau Jim, M. Earle la prévint qu'il avait donné ses ordres au cocher, au valet de pied et à la femme de chambre d'être prêts à partir pour la station de Blankhompton le premier train.

— Comment, mon cher père, mais vous n'êtes pas capable de comprendre ce voyage.... vous tomberez malade....

— Allons donc, reprit son père en l'interrompant, mais un fils unique ne part pas tous les jours pour la garnison de Stuart quitte sa garnison jeudi à dix heures.

Devant une résolution si irrévocable, Nancy comprit qu'il fallait s'incliner. La grande joie de revoir le beau Jim fit lui faire oublier ses soucis au sujet de son frère. Après avoir fait donner à la femme de chambre les robes qu'elle devait mettre dans la valise, Nancy alla prendre un peu de repos, l'esprit tranquille et le cœur léger.

Le lendemain, dès qu'on fut arrivé à destination, M. Earle et sa fille se firent conduire à l'hôtel le plus en renom situé à côté de la caserne d'infanterie. Ah ! que Stuart n'eût-il pas été déjà à Burnah ! Tout en le tenant à distance, sa tante trouva pas moins moyen de lui demander quelques nouvelles et de lui faire un petit entretien particulier.

— A trois heures, dit-elle, nous devons recevoir M. Beresford, nous le laisserons avec mon père et vous viendrez avec moi causer dans ma chambre. Surtout, n'allez pas faire faux bond, ajouta-t-elle d'un ton grave.

Beresford et Stuart venaient d'entrer dans le salon quand, au bout de quelques secondes, lorsque Nancy sous prétexte d'aller chercher ses photographies à son frère, l'emmena dans sa chambre.

Beresford, à part lui, pensait que sa fiancée allait lui laisser fléchir par les doléances et même les menaces de son père, mais s'il avait pu voir la physionomie sérieuse et réfléchie de sa fiancée, il eût été rassuré sur l'heure.

— Ce n'est pas, dit-elle, dans l'intention de vous faire des reproches que je vous ai fait venir ici.



En prononçant ces mots elle regardait son frère fixement et devina ses pensées les plus intimes.

— Auriez-vous donc ce courage au moment même où je pars pour aller me battre et peut-être me faire tuer ?

— C'est justement cette dernière question que je veux aborder avec vous. Avez-vous réfléchi que si vous êtes une victime de la guerre, le poids de votre faute retombera sur un innocent ?

— Je ne comprends pas, riposta Stuart.

— Eh bien ! je vais m'expliquer plus clairement. Au cas où vous trouveriez la mort sur un champ de bataille, là-bas, et si M. Beresford revient sain et sauf, ne pourra-t-on un jour voir de nouveau en lui l'assassin introuvable du capitaine Owen ? Et qui sait si cette fois-là on ne le condamnera pas à mort ?

— Il faut avouer que je n'y ai pas pensé.

— L'anxiété m'y a fait songer pour vous.... j'ai combiné un plan que je vous prie d'exécuter.... et cela immédiatement.... oui, vous allez écrire ici, sous mes yeux, que c'est vous qui êtes l'auteur du meurtre du capitaine Owen.

— Ah ! vous croyez que je vais être mon propre accusateur ; je refuse net ! Voyons, avez-vous juré de me perdre ?

— Non pas ; seulement, ou vous signerez cet aveu avant de sortir de la pièce, ou je vais directement révéler à notre père l'affreuse vérité. Un homme au courage viril, se féliciterait, s'empresserait de sauvegarder les jours de celui que votre perversité a rendu si malheureux.... Mais, hélas ! je le vois, vous êtes toujours le même, menteur, égoïste, pourri jusqu'aux moelles !

— En somme, reprit Stuart d'un ton railleur, s'il n'a rien révélé ce n'est certes pas par pitié pour moi.

— C'est pour moi, en effet, je le sais, dit Nancy avec calme. C'est pourquoi je veux préserver son honneur de toute attaque. Vous signerez, vous dis-je, ajouta-t-elle d'un ton d'autorité.

— Oubliez-vous donc qui je suis ? riposta Stuart stupidement.

— Vous êtes le meurtrier du capitaine Owen !

— Je vous jure qu'il n'y a pas eu préméditation.... Non.... non, c'est accidentel, vous n'en pouvez douter, Nancy, murmura-t-il.

— La vérité, c'est que vous l'avez tué, cela suffit. Nous n'avons pas le temps de nous perdre dans des questions de détail ; asseyez-vous et copiez ceci, dit-elle en passant à son frère une feuille de papier contenant ces quelques mots :

« Je soussigné Stuart Earle, lieutenant au régiment de Blankshire

LE BEAU JIM.

déclare que le .... de mai 188.... j'ai causé la mort du cap en le frappant d'un haltère. »

— Laissez-moi ajouter cette phrase, dit Stuart avec ment: « Je fais serment que personne d'autre n'a crime. »

— J'y consens, reprit Nancy.

— Enfin, qui me prouve que vous ne livrerez à document?

— Je vous atteste que je ne m'en dessaisirai qu'a verrais la vie de M. Beresford en danger. Soyez surto vaincu que ce n'est pas par respect pour notre nom e le silence, mais par égard pour notre père qui, comme déjà dit, ne pourrait survivre à un tel coup.

— Dites-moi, du moins, reprit Stuart d'un ton inso ne complotez pas de vous en servir pour indisposer contre moi et me faire déshériter?

— Une telle action est digne de vous, mais indigne posta Nancy avec mépris.

Après quoi, Stuart trempa sa plume dans l'encre et signa: « Stuart Earle, lieutenant au regiment de I Puis il s'écria d'un ton véhément:

— Êtes-vous enfin satisfaite?

Prendre l'écrit, le lire, le plier, le placer dans une l'entourer d'un cordon, y apposer son cachet avec de fut le premier soin de Nancy, ensuite elle écrivit ell mots:

« Mémoire privé concernant Stuart Earle.

« Hôtel du Cyg

« Blankhom]

Comme Nancy ne tenait pas à prolonger davantage entretien, elle fit comprendre à son frère qu'il pouvait lieu de mettre le temps à profit en retournant le pl sible près de son père, Stuart n'eut rien de plus presser au café prendre un grog suivi de plusieurs verre champagne. Évidemment lord Chesterfield connaissai nature humaine lorsqu'il a dit: « Le cœur loin de gagn années ne fait que se racornir; un drôle en vieillissan plus mauvais drôle encore. »

## XIV.

Le lendemain, dès l'aube, la station était encombrée par la population de Blankhrompton, venue en masse pour assister au départ du régiment de Blankshire et lui faire ses adieux; nous reconnaissons dans la foule M<sup>me</sup> Barns et ses enfants; M<sup>me</sup> Seton dont l'entrain était si étourdissant qu'on en pouvait inférer que le changement de garnison du régiment était pour elle une fête! Toutefois, ceux qui la connaissaient intimement prétendaient qu'elle faisait bonne mine à mauvais jeu, et que ses sourires cachaient d'abondantes larmes causées par le départ du colonel son mari. Le dean et sa femme, les familles Charterhouse et Staunton étaient également présentes. L'attitude de M. Earle était à la fois solennelle et imposante; Nancy lui donna le bras et leva souvent vers lui des regards émus; le vieillard, se méprenant sur les sentiments de sa fille, lui dit d'une voix ferme:

— Allons, du courage, il faut montrer que les Earle, Nancy, peuvent tout sacrifier à leur reine et à la patrie, même l'héritier du nom!

A cet instant il oublia le beau Jim, ne se rappelant qu'une chose: le départ du dernier des Earle pour le théâtre de la guerre. Nancy, elle, n'oubliait rien!

Dès que le signal fut donné et que le train s'ébranla, emportant le régiment au milieu des cris, des hourras, des vœux de la foule, M. Earle fit entendre un soupir à fendre l'âme. Tant qu'il fut possible à M<sup>me</sup> Seton d'apercevoir son mari à la portière d'un wagon, elle conserva une physionomie épanouie, mais après cela, elle éclata en sanglots; son émotion gagna les personnes présentes, lesquelles disaient en s'essuyant les yeux: « Quel trésor que la femme du colonel!

— Personne au monde, dit-elle à une amie qui lui témoignait beaucoup de sympathie, personne ne m'empêchera de l'aller rejoindre. Mon Dieu! s'il était blessé ou malade que deviendrait-il sans moi.... lui qui ne pouvait supporter les soins de quiconque hormis les miens quand il avait la migraine. Ciel! que je suis malheureuse!

un avec tendresse, Nancy ajouta :  
« Il est autrement cruel de se dire que quoi qu'il  
soit, on ne peut aller rejoindre l'être  
qui ne vous unit encore !  
Mais, ma pauvre amie, aussi ferai-je tout ce  
qui pourra vous rendre moins pénible le temps de

« Il avait adressé ses remerciements, le dean pre-  
sident, lui demanda d'abandonner l'hôtel du  
doyné. Comme M. Earle était par nature  
flegmatique, il refusa l'invitation et se borna à dire  
qu'il avait besoin de repos ; il ajouta que si elle allait  
visiter le dean, elle y recevrait un accueil très  
agréable. Par un beau temps du mois de septembre  
il arpenta la longue terrasse du doyné,  
du régiment de Blankshire.

« L'opération arrivée, on promit de se faire  
voir que M. Earle aurait repris ses quartiers  
pendant, il retournait avec sa fille à Earle's  
pour les ouvriers d'achever les travaux en voie  
de Hansplace.

« Queenstone, Nancy reçut de longues lettres  
remplies d'intérêt pour elle, mais qui eussent  
eu pour tout autre lecteur.

« Ils eurent fini leurs travaux de maçonnerie  
et sa fille revinrent à Londres prendre pos-  
sion de son habitude d'aller passer la majeure  
partie du club, il y retourna avec la même régularité  
qu'une fois, vers sept heures du soir,  
dans sa chambre occupée à lire le *Standard*, ses  
yeux se posèrent sur des mots écrits en grosses lettres : « Sérieux  
Lieutenants Jacques Beresford et Stuart  
le eut relu une seconde fois ce paragraphe,  
courage, car parfois l'anxiété tue !

« Avant une reconnaissance avait été surpris,  
batterie de Dacoïts, mais l'avantage lui était  
parti se montait à cinq ; il y avait eu huit  
morts, mais que l'un d'eux avait rendu le der-  
rière au camp. En outre, les officiers Beresford  
étaient blessés. On ne saurait se figurer le

rouble, le désespoir de la malheureuse jeune fille en apprenant cette affreuse nouvelle; elle se disait que ses chers blessés n'existaient peut-être déjà plus; dans cette fatale conjoncture, elle en oubliâ jusqu'à ses cuisants griefs contre son frère, mais, pour nous conformer à la vérité, nous dirons que ses pensées les plus tendres étaient pour le beau Jim. Elle aussi eût pu dire avec M<sup>me</sup> de Séguigné en écrivant à sa fille: « J'ai mal à votre poitrine. »

Passant machinalement la main sur sa robe, jetant un regard distrahit sur les objets qui l'entouraient, elle s'adressait des reproches à elle-même de tant de confort, lorsque Beresford manquait du nécessaire! Ah! combien le devoir filial, en la retenant captive, lui semblait dur! Soudain, elle se souvint que son père était au club, où, coup sûr, il allait apprendre par les journaux du soir le coup de massue qui le frappait.

Nancy courut alors vers la chambre de son père; dans l'escalier elle se croisa avec Darby, le valet de chambre de M. Earle. Elle lui demanda d'un ton anxieux si son père était rentré. Sur la réponse négative, elle reprit:

— Il est arrivé de terribles nouvelles de Burnah, Darby; une grande bataille a été livrée; M. Stuart est sérieusement blessé.

— Pas possible! s'écria le serviteur d'un ton plus surpris que sympathique; comme presque tous les gens de Hansplace et de Earle's Hope, Darby n'éprouvait aucun intérêt pour l'héritier du com. Dieu tout-puissant! s'écria-t-il; espérons du moins que M. Earle n'aura pas appris à son club la terrible nouvelle.

Au même instant un vigoureux coup de sonnette fit descendre le vieux serviteur. Nancy s'élança dans l'escalier; arrivée à la dernière marche, elle vit sur le seuil de la porte non pas son père, mais un vieil ami de la famille, sir George Saint-Léger, qui s'exprima en ces termes:

— J'ai la triste mission, ma chère enfant, de vous apporter une mauvaise nouvelle.

— Vous n'avez rien à m'apprendre, car j'ai lu les journaux. Et mon père? demanda-t-elle d'un ton anxieux et triste.

— Votre malheureux père en apprenant que votre frère était blessé a éprouvé un choc violent.... Mon Dieu! dit-il en s'interrompant, je ne suis pas l'homme qu'il faut choisir pour de pareilles communications....

— Parlez, je vous en conjure; dites-moi la vérité, mon père est-il mort?

#### LE BEAU JIM.

fant; mais il est tombé en syncope et est resté dans un état comateux des heures. On vint enfin à le porter en voiture et

un ami rare et dévoué! dit-elle en

tant, on entendit la voiture s'en aller. Les gens du monde à le transporter ne pouvaient rien faire à la paralysie. Nancy à son tour, à son tant de souffrances, tint à son malheureux père.

Elle cherchait, mais en vain, à lui parler. Elle se bornait à répéter:

— Tout; la santé de mon pauvre père ne peut résister à un tel coup!

Une fille de se retirer dans sa chambre. Le malade, après quoi, il lui fit signe de craintes.

Les heures d'attente parurent un siècle. Elle ne put enfin lui annoncer qu'il ne vivait plus; déjà il avait indiqué à David les précautions à prendre. Avant de mourir, il dit sous peu. Avec une anxiété et un courage, demanda à la garde-malade.

— Mon père est malade, ma pauvre demoiselle, n'ayez-vous perdu? Je me répète que mon père est en droit d'espérer la guérison et embarrassée qu'on lui fit, au plus mal. Tour à tour elle était rassurée de différents côtés; ne lui venait-il pas les plus poignants du sort? Les dangers auxquels était exposé son père, la perte d'une fortune, privé du secours d'un ami; les inquiétudes que Stuart lui causait, son éloignement, tous ces tristes

— Aussi, s'informer de l'état du malade; elle lui fit signe de parler et se borna à pincer les lèvres

regard au moribond. Le médecin, de l'autre côté du lit, le considérait d'un air consterné sans souffler mot. La pendule seule interrompait ce silence mortel en frappant le premier coup de minuit; le douzième venait de sonner lorsque M. Earle rendit l'esprit. La nouvelle que son fils était dangereusement blessé l'avait tué! Oui, ce fils qui n'avait été qu'un fléau pour son père, absorbait néanmoins la totalité de son affection au détriment de sa fille, car bien qu'elle aussi fût une Earle, nous savons qu'elle ne comptait pas pour lui!

Le lendemain matin sir George Saint-Léger vint demander à Nancy ce qu'il pourrait faire pour elle dans cette triste occurrence. Elle le pria de télégraphier à Burnah afin d'avoir des nouvelles de Stuart et de Beresford; en prononçant ce dernier mot, une teinte rose colora son visage.

— C'est un de vos amis, ma chère enfant?

— Oui, je dois l'épouser si.... si....

Les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage.

— En ce monde, il ne faut jamais mettre les choses au pire; les officiers qui excitent tant votre intérêt sont tous deux dans la fleur de l'âge; croyez-moi ils guériront et vous les reverrez sains et saufs. Je vais de ce pas au télégraphe.

Le notaire fut chargé de régler la cérémonie funèbre; Nancy passa la journée seule dans sa chambre en proie aux plus tristes réflexions et dévorée d'inquiétude, que ne fit qu'aggraver l'arrivée de Darby ayant à la main les journaux du soir; la physionomie du vieux serviteur donnait à penser qu'il était porteur de mauvaises nouvelles.

— Eh bien! Darby, parlez vite.... dit Nancy avec émotion, étouffée par le poids lourd de sa douleur.

— Puisqu'il faut vous le dire, vous êtes la dernière du nom, répondit le domestique; M. Stuart Earle, votre frère, n'a survécu que quelques heures à ses blessures.

— Et M. Beresford? murmura-t-elle tremblante.

— On ne fait pas mention de son nom, d'où l'on doit conclure qu'il est vivant.

Après quoi Darby remit le journal à M<sup>lle</sup> Earle.

Il arriva presque au même instant, un télégramme cruellement concis: il ne contenait que ces mots: « Le lieutenant Stuart Earle du régiment de Blankshire, aussitôt après être rentré au camp est mort des blessures qu'il avait reçues dans une escarmouche avec les Dacoïts.... le.... »

De Beresford, pas un mot! Mais, raisonnablement, ne devait-on pas espérer qu'il était en voie de guérison? La pauvre Nancy tremblait de voir se confirmer le vieux proverbe: un malheur ne vient jamais seul. Peu après, sir George Saint-Léger lui apporta un autre télégramme ainsi conçu: « Stuart Earle mort, Beresford blessé grièvement à la tête et au bras, mais pas de fièvre et bon espoir de guérison. »

Nancy dut donc s'en remettre à la volonté de celui que règle toute chose ici-bas: se courber et attendre!

Faire prendre le deuil à sa maison était urgent; régler les détails du triste voyage à Earle's Hope; donner des ordres pour les réfections à offrir aux fermiers et aux tenanciers, lire les lettres de condoléances qu'on lui adressait et enfin remercier des envois de fleurs, souvenirs de ses amis, telle fut sa vie pendant les tristes jours qui précédèrent les obsèques.

La veille, elle partit accompagnée de ses gens pour le château de la famille où la voiture funéraire devait arriver sous peu. Une neige glacée couvrait le sol, et formait un épais tapis blanc, sous les pieds de la longue procession en deuil qui se déroulait depuis Earle's Hope jusqu'au cimetière.

Désormais Nancy qui, jusque-là, avait si peu compté aux yeux de son père, était la châtelaine du domaine de Earle's Hope et la propriétaire des grands biens y attachant et enfin elle restait l'unique du nom! Le droit de choisir un époux lui appartenait maintenant, mais l'homme qu'elle aimait plus que tout, le lieutenant Beresford, était exilé au bout du monde entre la vie et la mort, en proie à d'horribles souffrances! Voilà donc quel était la condition, l'épreuve, le martyre que la malheureuse jeune fille endurait lorsque l'ami dévoué des bons et des mauvais jours, sir George Saint-Léger, vint lui annoncer que les blessures du lieutenant Beresford étaient moins graves qu'on ne l'avait supposé d'abord; transporté à Calcutta, il y recevait de bons soins et l'on espérait qu'il serait sous peu complètement rétabli. Cette nouvelle lui avait été télégraphiée par le colonel Seton.

Nancy reprit d'une voix ferme:

— Mon parti est pris, irrévocablement pris; je partirai pour les Indes par le prochain paquebot.

— Vous comptez partir seule? demanda le bon vieillard tout surpris.

— Non pas, j'ai l'intention d'emmener plusieurs domestiques.



— Alors, la cérémonie de votre mariage serait célébrée là-bas ?

— Du moins je le suppose, M<sup>me</sup> Seton étant partie pour aller rejoindre son mari, il me sera facile de descendre chez elle; en tous cas, j'ai encore d'autres amis à Calcutta à qui je peux demander l'hospitalité.

Elle se recueillit un peu, puis reprit :

— Ainsi, mon bien cher ami, il faut vous faire à l'idée qu'au premier jour je vais m'embarquer pour les Indes.

Sir George Saint-Léger eut beau dépenser son éloquence à vouloir détourner Nancy de son projet, lui disant qu'il était contraire aux usages qu'une jeune fille de son âge et aussi bien douée au physique, entreprit sans parents, sans amis, un pareil voyage. Elle resta sourde à ses conseils. Pour la première fois de sa vie elle montra qu'elle était, comme d'autres de sa race, très entêtée dans ses idées.

— On vous blâmera, j'en suis sûr, reprit sir George Saint-Léger, de vous mettre ainsi au-dessus du qu'en dira-t-on; le monde crierà à l'inconvenance.

— A cela, mon ami, vous répondrez que mon mariage avec le lieutenant Beresford était une chose décidée, les blessures qu'il a reçues à la dernière bataille m'autorisent à lui donner cette preuve de dévouement. Je sais me mettre au-dessus de l'opinion publique, ajouta Nancy d'un ton hautain.

Puis se souvenant que ce même sentiment avait perdu son malheureux frère, elle reprit d'un ton radouci :

— Vous êtes bien bon de me donner tant de marques d'intérêt (à part elle, elle pensait que son obstination frisait la folie). Mais vous arriverez à vous convaincre que j'ai les meilleures raisons du monde de persister dans mon projet. Mon père même du royaume des élus doit me donner son approbation, j'en ai la conviction. En réalité, je ne pars pas à l'aventure, puisque je profiterai de l'hospitalité des Seton.

— Et si M<sup>me</sup> Seton était absente, que feriez-vous ?

— Je l'informerai tout de suite de mon arrivée et elle s'empresserait, je n'en puis douter, de rallier Calcutta.

Devant l'obstination de Nancy, sir George Saint-Léger renonça à faire une plus longue opposition à ses désirs. A son tour, le notaire, se plaçant au point de vue des affaires, chercha à contrecarrer ses projets.

— Ma chère enfant, dit-il, vous avez certainement omis d'en-

estion; permettez-moi donc de vous  
du nom de Earle, nom très honoré,  
glorieux, vous assumez une grande  
; aux périls d'un aussi long voyage,  
cun devoir impérieux vous y oblige.  
le chapitre des hypothèses, des dan-  
ai, par exemple, qu'étant près d'une  
u à ma robe; quo tous les jours je  
mon escalier et que dans la rue je  
ture; mais vous oubliez, monsieur,  
in !

air trois places sur le prochain pa-  
me de chambre et Darby devant la  
ent jusqu'au quai d'embarquement;  
des baisers et des adieux mêlés de  
s de son pays natal; force nous est  
ressentit bientôt les pénibles at-  
ainsi qu'elle fut empêchée de tenir  
échés sur l'Angleterre. A bord, lors-  
t rejoindre son fiancé, officier au  
à Burnah, tout le monde ressentit  
thie, sympathie qui s'accrut encore  
avait été tué pendant le combat;  
t mort de chagrin foudroyé par une  
ait que la passagère était désormais  
rtune de la famille. Tout le monde  
ns surtout) qu'après la satisfaction  
e, il n'en était pas de plus grande  
r de la part d'une fiancée.

colonel Seton annonça à Nancy que  
recouvré ses forces, venait de partir  
u cette communication, Nancy, en-  
ou, suivie d'une crise de nerfs et de  
s, partageant sa joie, se proposaient  
honneur de Jim Beresford, et ce qui  
eut grand'peine à soutenir la com-  
spontanée; ce fut avec un sourire  
a reconnaissance à ses compagnons

## XV.

A tout prendre, la traversée lui parut moins longue que l'on aurait pû se l'imaginer ; à chaque tour d'hélice, à chaque mouvement du steamer, à chaque ordre donné à l'équipage, elle avait conscience de trouver sa récompense à la fin du voyage. Plus elle se rapprochait de Calcutta, moins elle sentait la fatigue, soutenue et fortifiée comme elle l'était, par la ferme espérance d'avoir enfin triomphé des épreuves de la séparation. En mettant le pied sur le sol indien, elle fut reçue à bras ouverts par M<sup>me</sup> Seton qui, après l'avoir embrassée lui dit que tout en allant beaucoup mieux, le lieutenant Beresford n'était pourtant pas encore en état de venir au-devant d'elle.

— Ah ! qu'il me tarde de le revoir ! dit Nancy en poussant un profond soupir.

— C'est seulement hier que je lui ai annoncé votre arrivée ici, ma chère enfant ; autrement il eût été préoccupé, inquiet, malheureux, pendant tout le temps de la traversée ; mais quand j'ai vu combien cette nouvelle le rendait heureux, je me suis fait des reproches d'avoir tant tardé à la lui communiquer. Dites-moi, je vous prie, où sont vos bagages ? Ah ! je reconnais votre femme de chambre, ajouta-t-elle, c'est le moment de lui donner vos clefs.

Nancy prit place dans la voiture de M<sup>me</sup> Seton et toutes deux arrivèrent bientôt à la maison de cette dernière. Tout en montant l'escalier, M<sup>me</sup> Seton prévint sa jeune amie qu'elle ne devait pas se figurer retrouver le lieutenant Beresford avec un air vigoureux et sa force d'autrefois.

— Du reste, le voici, dit-elle en ouvrant la porte du convalescent.

Étendu sur un divan, pâle, défait et vieilli, le beau Jim n'était plus que l'ombre de lui-même ; un *punko* était doucement agité au-dessus de sa tête. En apercevant Nancy, il lui tendit la main. Reconnaisant le bien-aimé de son cœur, elle se jeta à genoux et laissa tomber de douces larmes sur la poitrine du jeune officier !

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce tête-à-tête mystérieux et si doux qu'il est impossible d'en rendre la douceur.

notre héros fut en état de faire quelques pas, comme si apprend à marcher, il fit des promenades appuyé sur Nancy. Le matin respirant à pleins poumons les senteurs et des fleurs ; le soir, admirant les teintes violacées de la lune. Une fois, elle lui dit simplement ces mots :

« Les progrès que vous avez faits, mon cher beau Jim, sont tels que votre physionomie est si rayonnante que la célébration de votre mariage pourrait, je crois, être fixée plus tôt que je ne le pensais d'abord. »

« Mais, en toute sincérité, loyalement, que je puisse profiter de ces circonstances à profit ? » répondit le beau Jim en regardant la vérité dans les yeux de sa fiancée.

« Pourquoi non ? De quel côté, mon Dieu ! peut venir l'obstacle ? »

M. Earle, votre père ne craignait-il pas pour vous l'existence d'une union qui pouvait compromettre votre repos, la mort de Stuart ne peut m'empêcher désormais de vous dire la vérité. Enfin, supposez un instant qu'on m'accuse d'avoir été le meurtrier de ce pauvre Owen ?

Nancy tira vivement de sa poche un pli cacheté. « C'est le révélu l'obstacle dont vous me parlez, mon ami, dit-elle en montrant le cachet de l'enveloppe. La dernière fois que j'ai vu votre frère, je l'ai obligé à me laisser un écrit qui sera sa dernière sauvegarde. »

Jim prit alors connaissance de la confession de Stuart.

Quelques semaines de là, l'héritière des Earle et le beau Jim furent mariés sans pompe en présence de M<sup>me</sup> Seton et d'un médecin qui, pendant toute la durée de la maladie du lieutenant, l'avait soigné avec le plus entier dévouement. Les soucis, les chagrins, l'anxiété de cœur, tout s'était dissipé comme une brume du matin au mois de mai.

« Ils ont donné des preuves mutuelles d'une patience et d'une confiance illimitées dans leur amour réciproque, le beau Jim et l'héritière Earle avaient plus qu'à oublier le passé, qu'à jouir du présent et à préparer l'avenir. »

JOHN STRANGE WINTER.

(Imité de l'anglais par HEPHELL).

---

# L'ALCOOL ET L'ALCOOLISME <sup>1</sup>

---

(Suite et fin).

## LES REMÈDES.

### I

#### L'ALCOOL ET LE FISC.

Nous aurions pu développer encore cet exposé du mal de l'alcoolisme: il faut savoir se limiter et aborder la tâche plus difficile, convenons-en, de la recherche des remèdes à ce mal. En effet, lorsqu'on étudie le remarquable travail présenté au sénat français par M. Claude des Vosges, on est surpris, après l'avoir trouvé si net, si facile à suivre, quand il expose le mal de ne pas rencontrer au même degré ces qualités, lorsqu'il parle des remèdes à lui opposer.

Il emprunte bien à M. le professeur Alglave, sa formule fort exacte quoique encore incomplète, nous le démontrerons plus loin, *faire supporter l'impôt par tout l'alcool consommé, ne laisser consommer que de l'alcool chimiquement pur*. Mais on le sent gêné pour en tirer toutes les conséquences; il avoue lui-même, d'ailleurs, la cause de cet embarras qui tient à ce qu'il était un homme politique. Il revient à deux reprises sur l'influence malheureuse des préoccupations électorales sur le vote de certaines lois et la répression de la fraude. Et lorsqu'il s'écrie: « N'est-on pas toujours à la veille d'élections quelconques? Ne risquons-nous pas toujours de voir la répression sinon rendue impossible, du moins paralysée en partie par la politique? » il semble bien qu'il veuille déplorer la perversion du sens moral et les préjudices qui

---

<sup>1</sup> Voir les livraisons du 15 juin et du 15 juillet.

en résultent pour le trésor et les industriels honnêtes ; mais on se demande si ce n'est pas là en même temps une protestation contre des préoccupations semblables trouvées par lui dans la commission qu'il présidait.

Sur la question du monopole de l'alcool, par exemple, nous nous attendions à trouver des conclusions précises dans ce rapport qui, avec ses annexes, sans compter l'atlas, forme un document de plus de mille pages.

Il n'en est rien ; la commission proclame sa sympathie platonique pour ce monopole ; mais convaincue sans doute, avec nous ne savons plus quel humoriste, que l'amour platonique, comme tous les toniques, n'est qu'un excitant, elle se borne à inciter le gouvernement à renvoyer l'étude de cette grande question à une commission extra-parlementaire. On sait ce que parler veut dire.

Elle avait pourtant demandé à M. Alglave de formuler ses idées en une proposition de loi. Le savant professeur de science financière a répondu en cinquante-neuf articles auxquels on a fait l'honneur de l'impression aux annexes ; mais, dans le rapport, on est sévère pour sa petite bouteille fiscale, cachetée et scellée de papier timbré, ne pouvant être remplie que par la régie. On la lui lance à la tête. Ce n'est pas cent cinquante millions de fioles qu'il faudra, lui dit-on, mais deux milliards, dont l'acquisition exigerait une dépense d'au moins cinq cents millions, comme frais de premier établissement.

Si ces calculs sont exacts, on comprend l'hésitation à patronner un pareil projet, qui déjà se heurte à toutes les idées reçues en matière de liberté de l'industrie, qui de plus, à une époque où la médiocre prospérité financière des États européens doit les rendre prudents à accepter des expériences modifiant les bases d'impôts perçus en définitive plutôt bien que mal, n'est même pas rendu pratique par l'état de la science. Aucun grand État ne peut en effet songer à devenir lui-même fabricant d'alcool chimique pur ou alcool éthylique : tout ce qu'il pourrait songer à faire serait d'acheter aux producteurs leurs alcools, comme certains États achètent aux cultivateurs leurs tabacs, d'en contrôler par l'analyse la composition, de les rectifier au besoin. Or, ces procédés d'analyse sont encore à découvrir. Le 19 octobre 1886, le sénat français a institué un prix à décerner par l'Académie des sciences à la personne qui découvrira un procédé simple et usuel pour déterminer dans les spiritueux du commerce et les boissons alcooliques la pré-

sence et la quantité des substances autre-  
ment pur ou l'alcool éthylique; M. Bardy,  
central des contributions indirectes a dé-  
international, que tous les travaux faits  
montré combien la recherche des impuretés  
difficile: le problème, a-t-il dit, est si complexe  
que le prix proposé pour sa solution complète ne soit pas décerné  
avant longtemps, et sur son rapport, le congrès a voté la conclu-  
sion suivante:

« Le congrès estime que dans l'état actuel de la science, la  
recherche des impuretés alcooliques est difficile, et que le moyen  
pratique, rapide et usuel, pour déterminer dans les spiritueux du  
commerce et les boissons alcooliques, la présence et la quantité  
des substances autres que l'alcool chimiquement pur ou alcool éthy-  
lique, est encore à trouver. »

Disons cependant que le congrès a recommandé le procédé de  
Roese, qui consiste à ajouter, dans un tube de verre, du chloro-  
forme à la liqueur à essayer. Suivant que la place occupée par  
l'alcool paraît diminuer plus ou moins, la liqueur contient plus ou  
moins de principes toxiques.

Dès lors comment rectifier ce dont on ignore la composition,  
alors que déjà, avec les procédés aujourd'hui seuls connus, pour  
éliminer les matières vénéneuses d'un alcool d'une provenance  
certaine, et le ramener à un type unique, chimiquement pur, il  
ne suffit pas d'une simple distillation, mais il faut recourir à des  
épurations successives, très longues, très délicates et d'une con-  
duite presque savante?

Cette impossibilité ou tout au moins cette difficulté de recher-  
cher les impuretés alcooliques qu'une industrie surexcitée par  
l'appât de gros bénéfices à réaliser s'ingénie à multiplier, rend  
tout aussi peu pratiques la plupart des vœux formulés dans la  
résolution votée par le sénat français le 24 juin 1887; ce sont  
l'interdiction de la circulation de tous alcools, eaux-de-vie, liqueurs  
reconnus par l'analyse chimique nuisibles à la santé, l'organisa-  
tion d'entrepôts ou établissements de rectification ayant la faculté  
de délivrer des récépissés négociables, pour permettre au produc-  
teur de réaliser et mobiliser rapidement sa récolte, l'obligation du  
contrôle hygiénique des alcools fabriqués, la prohibition de l'al-  
coolisation des vins avec un autre alcool que l'alcool chimique-  
ment pur.

En revanche, est dès à présent très possible à réaliser et répond absolument à la première partie de la formule adoptée « faire supporter l'impôt par tout l'alcool consommé » la proposition de supprimer le privilège des bouilleurs de cru.

La loi du 14 décembre 1875 a dispensé de toute déclaration préalable et affranchi de l'exercice, c'est-à-dire des visites domiciliaires des agents des contributions indirectes, les propriétaires et fermiers qui distillent les vins, marcs, cidres, prunes et cerises provenant de leurs récoltes. C'est ce qu'on appelle le privilège des bouilleurs de cru. Ces propriétaires, en général mal outillés, distillent très mal et leur production jette dans la consommation une quantité de flegmes qui contribuent à ruiner la santé publique. On appelle flegmes, en distillerie, les produits aqueux de la première distillation qui contiennent, outre l'alcool, des huiles essentielles, de l'éther et autres substances dangereuses.

De plus, on a remarqué que depuis 1875, le nombre des bouilleurs de cru a augmenté sensiblement ; mais, en même temps, le chiffre de leur production apparente a diminué dans des proportions énormes. On en conclut que la différence entre leur production actuellement connue et leur production antérieure représente un chiffre de fraude et même un chiffre de fraude de beaucoup inférieur à la réalité.

Pour ne parler que de la France, les droits fiscaux y étant de 156 francs par hectolitre d'alcool pur qui est pour la régie l'alcool de 90 à 100 degrés, on voit quel énorme bénéfice pour le propriétaire, et quelle perte pour le trésor, constitue la sortie d'un chais, sans contrôle de l'administration, d'une quantité notable de spiritueux.

Le sénat a proposé que le propriétaire fût soumis à l'exercice, c'est-à-dire que la régie pût toujours s'assurer de ce qui se fait chez lui, de ce qui y existe en alcool, afin que la différence de ces existences au moment de deux recensements constatât, par une simple comparaison, le chiffre des quantités sorties : et comme l'époque de la distillation du propriétaire est fort courte et limitée par celle de la récolte, le sénat a conclu à la mise hors d'usage de ses alambics pendant les périodes de chômage, soit par l'apposition de scellés, soit par le dépôt d'une de leurs pièces essentielles dans un local spécial, sauf à faire au bouilleur de cru remise du droit fiscal sur une quantité à déterminer de sa production.

La solution serait pratique, si l'on ne se heurtait ici aux préoc-



cupations politiques dont parlait M. Claude des Vosges, préoccupations qui ont bien leur côté sérieux, quand il s'agit de modifier les habitudes prises par les agriculteurs de toute une région : aussi craignons-nous que là encore ne soit pas le remède ; d'ailleurs, la mesure fût-elle adoptée, elle apporterait une amélioration aux recettes du trésor beaucoup plus qu'elle n'entraverait les progrès de l'alcoolisme.

## II.

### DES MOYENS DE RESTREINDRE LE NOMBRE DES DÉBITS DE BOISSONS ET LE NOMBRE DES CONSOMMATEURS.

Une des causes qui facilitent le plus ces progrès, est à coup sûr la multiplicité des débits de boissons. Nous ne connaissons pas le nombre de ces maisons d'empoisonnement, comme disent les Anglais (*houses licenced for the sale of intoxicating liquors*), pour l'Allemagne ; en Angleterre, il y a un débit pour deux cent vingt-trois habitants ; en Belgique on n'a pas de chiffre officiel, mais on croit qu'il y a un débit pour quarante-trois habitants, et ce chiffre est rendu très probable par cette circonstance que le département français du nord qui confine à la Belgique en avait, en 1876, un pour quarante-six habitants, alors que la moyenne pour toute la France est d'un débit pour quatre-vingt-dix habitants ; l'Italie (chiffre de 1884) n'a qu'un débit pour cent soixante-quinze habitants.

Comment arriver à restreindre ces débits ? En 1887, le sénat français frappé de la progression parallèle du nombre des débits de boissons et de la consommation alcoolique, a proposé de quadrupler la *licence* imposée à leurs titulaires et par ce mot de *licence*, on n'entend pas une autorisation pouvant être refusée, il s'agit ici d'une simple taxe purement fiscale due par tout individu déclarant se livrer à ce genre de commerce.

La question n'a pas été tranchée depuis, et elle s'est reposée au dernier congrès international : le rapporteur, M. Albert Desjardins, professeur à la faculté de droit de Paris, l'a exposée complètement et brièvement.

« La première question de législation est ainsi conçue : « des moyens de restreindre le nombre de débits de boissons et de com-

battre leur influence dangereuse. Quels résultats ont produits les deux systèmes qui sont en vigueur dans les différents pays, celui de la liberté accordée sous certaines conditions aux débits de boissons, et celui de l'autorisation préalable?

« La multiplication des cabarets multiplie naturellement le nombre des ivrognes. Plus l'occasion se rapproche de l'individu, plus elle excite ses mauvaises dispositions. La concurrence ajoute au désir d'en profiter, celui d'en tirer le meilleur parti possible en offrant des vins ou des liqueurs frelatés au meilleur marché; un avantage de plus pour le débitant, une tentation de plus pour le consommateur. L'habitude naît, se développe, devient invétérée: d'où, l'alcoolisme.

Mais comment combattre cette tendance des débits à devenir de plus en plus nombreux? Cette tendance d'une industrie à saisir les occasions favorables? Comment empêcher l'offre d'aller au-devant de la demande, ceux qui espèrent gagner de l'argent en satisfaisant à un besoin naturel, impérieux, ou à une passion forte, de présenter à ceux qui en sont dominés cette satisfaction dans des conditions telles que nul effort ne leur soit nécessaire?

« Le moyen qui au premier abord semble le plus simple est le système de l'autorisation préalable, qui a été en vigueur en France depuis le 29 décembre 1851 jusqu'au 17 juillet 1880. L'administration a la garde de la moralité publique; son devoir le plus strict est de veiller à ce que le mal ne s'étale pas impudemment au milieu de la cité, non moins contagieux par cette impudence même que par sa nature propre.

« C'est même pour le gouvernement un intérêt pressant que d'avoir l'œil ouvert et de tenir la haute main sur des établissements où des malveillants, des ennemis, les ennemis de toute société, peuvent corrompre l'esprit public et préparer l'exécution de desseins pervers.

« Mais au système de l'autorisation préalable on oppose la liberté du travail et de l'industrie, un des principes que la France a proclamés il y a cent ans. Le gouvernement, quand il reçoit un grand pouvoir dans l'intérêt des mœurs, est disposé à le détourner à son profit, dans l'intérêt de son influence, subordonnée au résultat des élections. Ne peut-on pas obtenir ce qu'a d'avantageux l'autorisation préalable en soumettant à des conditions, fût-ce à des conditions sévères, cette industrie dont l'exercice peut devenir redoutable, en ne permettant pas à ceux qu'a déjà signalés une con-

damnation antérieure d'ouvrir un établissement qui apparences, peut cacher, quand ce n'est pas un mercer, soit un club, soit une maison de débauche ou de tout ce qui, malgré les précautions prises, deviendrait manent à la morale et à l'hygiène publiques?

« Tel est le problème qui se pose devant vous, différents États ont adopté, tantôt l'un, tantôt l'autre est celui des deux qui a produit les meilleurs fruits dont notre faible voix pourrait recommander l'adoption. »

L'expression « notre faible voix » était prophétiquement, le congrès a voté la résolution suivante :

« La diminution du nombre des débits de boissons étant un des moyens de réduire la consommation, le congrès émet le vœu de voir le gouvernement presser pour restreindre le nombre des cabarets. »

C'est ce qu'on appelle ne point se compromettre : nous estimons que la liberté de l'industrie ne saurait être sacrifiée au législateur quand il s'agit d'établissements insalubres et sans aller jusqu'au rétablissement de l'autorisation nous estimons que tout d'abord il y aurait lieu de limiter le nombre de débits par circonscriptions fixées d'avance, la possibilité de cette industrie à tout individu ne devant être soumise à certaines justifications déterminées aussi, comme devant un tribunal judiciaire vierge de toute condamnation.

Mais surtout nous voudrions qu'avant de demander au législateur, ce qui semble être une des premières choses à faire, on incitât administrateurs et magistrats à l'application plus rigoureusement des lois et règlements en vigueur.

Ainsi, en France, on a voté le 23 janvier 1873, *à réprimer l'ivresse publique et à combattre le coolisme.*

Ses articles 1, 2, 3 et 8 punissent ceux qui se trouvent en état d'ivresse manifeste dans les rues, chemins, places ou autres lieux publics, de peines qui dans certains cas peuvent aller jusqu'à deux mois de prison, 50 francs d'amende, et l'interdiction pendant deux ans des droits de candidature, d'élection, d'éligibilité, d'être appelé ou nommé à certains emplois, de port d'armes avec affichage des condamnations.

ville où tous les jours on ne rencontre les mêmes individus ivres et faisant scandale sur la voie publique ?

Ses articles 4, 5, 6, 7 et 8 punissent des mêmes peines avec fermeture facultative de leur établissement pendant un mois, les cafetiers, cabaretiers et autres débitants qui auront donné à boire à des gens manifestement ivres, ou auront servi des liqueurs alcooliques à des mineurs âgés de moins de seize ans accomplis, et, par parenthèse, le législateur aurait bien pu ne pas émanciper si tôt le jeune homme à ce point de vue. Où est le collégien, même de moins de seize ans, qui s'est vu refuser un petit verre ?

Nous avons dit au début de cette étude, presque en nous en excusant, que la cause primordiale, originelle du mal de l'alcoolisme, c'est notre intempérance. Il nous faut bien y revenir, car, de même qu'il n'y aurait pas l'alcoolisme sans le buveur, de même il n'y aura pas de remède contre lui, sans la bonne volonté de celui qui s'y livre.

Un passage du rapport de M. Claude des Vosges nous a laissé rêveur. Ce n'est pas le débitant seulement qui adultère les boissons, dit-il ; après lui, vient le consommateur au palais blasé : n'assure-t-on pas qu'en Belgique l'ouvrier terrassier ajoute à son genièvre quelques gouttes d'acide sulfurique !

Ah ! s'il en est ainsi, le mal ne relève plus seulement du chimiste et du législateur, et le moraliste a aussi son œuvre à faire. On n'en parle peut-être pas assez, et c'est pour cela que nous nous sommes permis de trouver incomplète la formule de M. le professeur Alglave adoptée par la commission du sénat « faire supporter l'impôt par tout l'alcool consommé, ne laisser consommer que de l'alcool chimiquement pur » il faut y ajouter « dégoûter de l'alcool le consommateur par la moralisation, l'enseignement et l'exemple. »

M. Claude nous a montré, pris sur le fait, des intoxiqués volontaires, il y en a plus qu'on ne pense. Si nous voulions généraliser, nous dirions que là, comme ailleurs, on ne fait que retrouver le besoin d'impressions violentes, factices qui est une des caractéristiques de notre temps. Trop de gens aiment les boissons poivrées comme ils aiment les lectures salées, les spectacles éhontés, les cigares capiteux, les amours échevelées.

Ce côté moralisateur n'a pas échappé au congrès international réuni à Paris à la fin du mois de juillet 1889 et il a voté la résolution suivante, après un vœu pour le dégrèvement d'impôt pour toutes les boissons saines.

« Il y a lieu de favoriser, autant que possible, la proximité des grands chantiers, de cantines débitantes et fortifiantes: il y a lieu que les sociétés favorisent l'établissement et la multiplication des cantines. »

Ce vote avait été préparé par un rapport d'un délégué dont le nom est certainement connu des lecteurs: M. Gonse, conseiller à la cour de cassation, dont la spécialité de droit international est si grande, et qui s'exprimait:

« Ne rentrerait-il pas dans le rôle des sociétés de provoquer la création et de favoriser la tenue de cantines qu'elles surveilleraient, à proximité des chantiers qui rassemblent temporairement des ouvriers nomades? »

« Une des causes fréquentes d'intempérance est l'absence de l'obligation où se trouvent certains ouvriers de faire leur repas hors de chez eux. Cette circonstance devient encore plus grave lorsque l'ouvrier doit se déplacer, selon le besoin pour lesquels il est embauché; il n'a pas alors le temps de chercher et de trouver un établissement où il pourrait établir d'une façon permanente un mode de subsistance. L'ouvrier temporairement déplacé est contraint de recourir, soit à des cantines, qu'il n'a pas le temps de choisir, soit souvent même à des baraques provisoires établies en vue même des travaux. »

« Lorsque des ouvriers, quittant leurs chantiers en grand nombre aux heures de repas, il est manifestement même fort difficile qu'une partie notable du contingent ne se laisse aller dans des repas prolongés par quelques excès. Ces repas sont encore suivis le plus souvent de promenades au hasard qui viennent encore accroître les tentations. Il faut ajouter que, dans un grand nombre de cantines, les installations sont très défectueuses au point de vue de l'hygiène. »

« Ce serait donc rendre un service sérieux aux ouvriers et à leurs familles et désireux de conserver pour leur famille une partie de leur salaire, que de leur permettre de placer à leur portée des cantines où ils y trouveraient des boissons dont le degré de pureté et la provenance ne pourraient présenter aucun danger. Il resterait à examiner s'il ne conviendrait pas d'autoriser le cantinier à fournir certains aliments. »

« Des cantines, ainsi disposées et gérées, ne peuvent être organisées que sous l'impulsion et tenues que sous la surveillance d'une société dont le but soit complètement désintéressé; or il semble bien qu'il rentre dans le rôle des sociétés de tempérance de recourir aux moyens pratiques qui écarteront les occasions fréquentes d'intempérance, et on peut penser que les circonstances ci-dessus exposées motivent leur utile intervention.

« D'ailleurs les frais d'installation peuvent être réduits à une dépense relativement faible. Il suffit d'établir les cantines dans des locaux clos et couverts, simplement garnis de tables et de sièges. Sous la surveillance de la société qui aurait provoqué la tenue de la cantine et aurait accepté de participer aux frais d'installation, la partie commerciale du débit serait laissée à la charge, aux risques et au bénéfice du cantinier. »

Ah! voilà enfin une idée réellement pratique dont la réalisation n'est demandée qu'à l'initiative individuelle de quelques hommes de bonne volonté, et qui dans les pays viticoles n'exigerait pas des avances considérables. A la cantine il serait très simple d'annexer un entrepôt qui, moyennant une faible commission, débiterait à qui en demanderait dans une mesure quotidienne limitée, les pièces de vin envoyées par les propriétaires des environs, sous réserve de paiement après écoulement. Il serait même facile par une combinaison de jetons, d'intéresser le consommateur lui-même au succès de l'entreprise.

Quant à l'ouvrier, au petit employé, il ne serait pas longtemps récalcitrant, lorsqu'il aurait acquis la conviction que sa santé, sa bourse, le bien-être de sa famille, s'il en a, y trouvent leur compte.

Et puisque nous soutenons et appuyons l'appel fait aux sociétés de tempérance en les excitant à ne pas se contenter du rôle de réunions de buveurs d'eau se congratulant entre eux de leurs goûts modestes, appelons aussi leur attention sur une clientèle à conquérir. Nous croyons à l'influence de la bonne presse et des bons livres, mais encore faut-il qu'on les lise! Et comme, pour qu'on les lise, il faut qu'on en ait le goût, c'est un peu l'histoire du grain de sel sur la queue du moineau. Or, l'expérience démontre que si ce grain de sel est très difficile à poser sur l'appendice caudal du moineau adulte, l'opération est des plus simples sur la queue de cet oiseau encore au berceau.

Il faudrait donc chercher à agir sur l'esprit de l'enfance. Le con-

seil municipal de Paris à mis au concours une grammaire française. Puisque la chimie fait partie de l'instruction jusque dans les classes primaires, pourquoi ne mettrait-on pas au concours un livre à la portée des enfants de douze à quinze ans, scientifique au point de vue de l'exposé des dangers de l'alcoolisme, moral et religieux au point de vue de l'exposé des troubles apportés par l'ivrognerie à l'ordre des êtres créés par leur dégradation et la perte de leur liberté à l'ordre des êtres en société, par leur entraînement à l'oubli de leurs devoirs envers le créateur, soi-même et autrui?

Et il ne faudrait pas que ce livre fût seulement à la portée des jeunes garçons: il importe que les jeunes filles sachent à quoi les expose, elles et leurs enfants, leur union avec des ivrognes, et certes on peut les éclairer assez sur ce sujet, sans blesser en rien leur pudeur. On raconte qu'en Amérique, il s'est formé des réunions de jeunes filles qui s'engagent à ne donner leur main qu'à des hommes ne buvant ni ne fumant; et l'on ajoute plaisamment que les diplômes de membres de ces sociétés équivalent à un brevet de célibat. La nouvelle n'a sans doute été donnée sous cette forme exagérée que pour permettre cette conclusion plus ou moins spirituelle; ce qu'il y a de certain, c'est que pour une femme la perspective du célibat doit être douce, très douce, comparée à l'avenir que lui réserve l'union avec un alcoolique; ce qu'il y a de certain aussi, c'est que le dégoût manifesté par la femme, sa répulsion clairement établie serait un des plus puissants correctifs de l'ivrognerie.

### III.

#### L'ALCOOLIQUE DEVANT LA LOI.

Notre étude ne serait pas complète, si après avoir dépeint l'alcoolisme et ses suites, examiné les moyens de le prévenir, nous ne disions pas un mot de ceux qui ont été proposés pour mettre obstacle aux conséquences les plus graves de l'alcoolisme *acquis*; en d'autres termes, des moyens légaux de prévenir les malheurs causés par l'alcoolisme, tels que les meurtres, les incendies, les suicides, etc.

Un des plus gros et des plus difficiles problèmes de la médecine légale consiste à déterminer la responsabilité d'un homme qui a

ou un délit en état d'alcoolisme. En réalité chaque son interprétation particulière. Cependant M. le cherché à établir des catégories devant le conseil a distingué l'*ivresse simple*, dans laquelle l'insuffisance de puissance sur lui-même pour qu'un acte soit imputable; l'*ivresse pathologique*, dans laquelle, développement cérébral incomplet, tel individu offre ce que tel autre à l'action de l'alcool; et, enfin, l'*ivresse chronique*, dans lequel les troubles mentaux sont développés.

Il faut interpréter, d'après M. Motet, la responsabilité rentrant dans chacun de ces groupes.

La responsabilité est aussi bien que les délits ou les crimes sous l'influence, lorsqu'elle est simple et qu'il était en mesure d'éviter.

La responsabilité, mais avec un degré d'atténuation qu'il appartient aux magistrats de déterminer, chez des individus faibles pour lesquels la tolérance pour les boissons alcoolisées est diminuée par la condition d'infériorité de leur organisation. Cette infériorité ne saurait être excusable lorsque ces individus peuvent pas boire sans danger, et ce cas est plus fréquent qu'on le suppose.

Les crimes ne peuvent pas être punis lorsqu'ils sont commis pendant la période délirante aiguë d'un accès d'alcoolisme aigu ou de même pour l'alcoolisme chronique, à l'heure où les troubles cérébraux définitifs ont compromis l'intégrité de l'individu et entraîné un trouble durable de ses fonctions.

La responsabilité, indemne au point de vue pénal, doit-elle être maintenue? M. Motet ne le pense pas, et il trouve que la loi française, qui n'a pas d'intermédiaire, pour les crimes, entre la condamnation et l'incarcération ou l'acquittement en liberté.<sup>1</sup>

Le 13 janvier 1890, la Société de médecine légale a été chargée à l'effet de rédiger un projet de législation sur les rapports avec la criminalité. Ce projet, après avoir été discuté en séance, sera envoyé au congrès pénitentiaire qui doit se tenir à Saint-Petersbourg et qui a mis à son programme l'étude de leur moyen de répression de l'ivresse et celle de savoir à quelle cause attribuer à l'ivresse une part dans la responsabilité.



Pour répondre à cette lacune de notre législation, M. Duverger professeur honoraire à la faculté de Paris, qui avait été chargé par le comité d'organisation du rapport sur cette question, voudrait que les pouvoirs du ministère public fussent étendus, c'est-à-dire que le parquet pût provoquer l'interdiction d'un alcoolique lorsqu'il est en état habituel de démence. En l'état actuel, le ministère public n'a le pouvoir que dans le cas de fureur, si l'interdiction n'est provoquée ni par l'épouse, ni par les parents ; et dans le cas d'imbécillité ou de démence sans fureur, il ne peut provoquer cette mesure que contre un individu qui n'a ni époux, ni épouse, ni parents connus (art. 491 du code civil).

Dans le cas où le malade posséderait encore une partie de ses facultés, le tribunal, toujours sur la requête du ministère public, nommerait un conseil judiciaire, comme on le fait pour les prodigues, à la demande des familles seules, pour le moment (art. 513 du code civil), et ordonnerait le placement dans un asile de santé.

Il y aurait là un élément de sécurité pour l'alcoolique lui-même et pour la société tout entière.

A l'appui de son opinion, M. Duverger a cité quelques précédents législatifs que nous croyons intéressant de rappeler.

#### IV.

##### PRÉCÉDENTS LÉGISLATIFS.

La loi anglaise du 3 juillet 1879 (*An act to facilitate the control and cure of habitual drunkards*) définit l'*habitual drunkard* : un individu qui, ne pouvant être considéré comme un aliéné aux termes de la loi, est néanmoins, par suite de l'habitude de boire avec excès des liqueurs enivrantes, *dangereux à certains moments pour lui-même ou pour autrui*, ou incapable de diriger sa personne ou ses affaires.

Cette loi autorise l'*habitual drunkard* à se faire admettre dans une maison de retraite ; elle décide (art. 10, 2<sup>e</sup> al.) que « le requérant ne pourra, sauf dans les cas ci-après déterminés, sortir de la maison de retraite avant l'expiration du délai fixé dans la demande. »

## L'ALCOOL ET L'ALCOOLISME.

En Géorgie, l'État possède à Midway, près Milled, un asile public d'aliénés. Peuvent y être admis: les aliénés, les épileptiques et les *ivrognes tombés dans la démence*. Pour faire recevoir un pensionnaire, il faut produire un certificat de trois médecins honorables. Peut être admis comme dans l'asile, tout individu qui, à la suite d'une procédure spéciale par le code, a été déclaré être un *ivrogne*, hors de mesure de administrer ses biens.... (Code de 1882).

Aux États-Unis, le Massachusetts a édicté, le 18 juillet 1852, la loi suivante (chap. 339): « Toute personne qui s'adonne à la manie ou ivrognerie habituelle, soit en public, soit en particulier, pourra être enfermée dans un hôpital public d'aliénés, à la fois qu'il soit établi devant le juge chargé de l'enquête, si la personne n'a point mauvaise réputation, ni mauvaises actions, à l'exception du vice précité. » (Art. 2 et 3): « Les dispositions relatives à l'entrée et le maintien des aliénés dans un asile s'appliquent au dipsomane. Il ne pourra être renvoyé que lorsqu'il paraîtra guéri, et que son internement ne sera plus nécessaire pour la sûreté du public ou dans son propre intérêt. »

Nous reproduisons également les conclusions qui ont été adoptées par le congrès de Paris:

« Le congrès, en présence des dangers dont l'alcoolisme compromet la société, la famille, l'individu;

« Reconnaissant qu'il y a lieu d'établir des distinctions entre l'ivresse simple, l'ivresse pathologique et ses variétés, le délirium alcoolique et le délirium chronique;

« Émet le vœu:

« Que dans un intérêt de défense sociale, des mesures administratives durables d'autre part, des mesures administratives durables d'autre part, prises contre les alcoolisés, suivant la catégorie à laquelle ils appartiennent;

« Que les pouvoirs législatifs donnent une sanction à la proposition de Claude des Vosges, de MM. Théophile Roussel et Léon Lagneau (qui présidait le congrès);

« Qu'il soit pourvu, par la création d'un ou plusieurs établissements spéciaux appartenant à l'État, à l'internement des individus ayant commis des crimes ou des délits, ou ayant bénéficié d'une ordonnance de non-lieu en raison de leur état mental;

« Que la durée de cet internement soit déterminée par les tribunaux après enquête médico-légale; que la sortie, mé-

piration du temps fixé puisse être ajournée, si connu légitimement suspect de rechute (les alcoolisés pourront être maintenus dans les asiles d'aliénés).

Que ces établissements ayant le caractère d'asiles et non de maisons de répression, soient soumis à une discipline sévère et que le travail y soit imposé.

Que les statistiques judiciaires et administratives soient dressées de manière à faire ressortir les résultats.

Le congrès de Paris, comme le congrès de Bruxelles, a de plus émis le vœu que l'alcoolisé chronique, tout ou en partie le libre arbitre, puisse, sur la proposition du ministère public, être interdit en tout ou en partie de son jugement dans un établissement spécial.

Ces conclusions, quant à la création d'asiles pour alcoolisés, ont cependant trouvé un adversaire très autorisé dans M. Cauderliov de Bruxelles, secrétaire général de la Société pour l'abolition de l'alcoolisme, qui a exprimé la crainte qu'ils ne fassent que perpétuer le mal.

..

Cette crainte nous la partageons, mais nous ne la partageons pas tout entière, car elle pourrait disparaître si, allant un peu plus loin que le congrès, on donnait à ces asiles tout autant de maisons de répression que de maisons de traitement. La répression méritée par la faute originelle, de traitement mérité acquise constatée.

Aussi voudrions-nous dans ces établissements une discipline presque rigoureuse au début et dont les sévérités seraient qu'au fur et à mesure que les sujets intelligents seraient dignes.

Mais, surtout, il faudrait que le traitement fût l'objet d'autant de soins que son traitement préalable. Car nous, la cure de l'alcoolique n'est pas complète tant qu'il ne s'est pas débarrassé de sa manie de boire avec excès, et nous ne le tenons pour guéri que lorsqu'il a conçu la honte de son état et recouvré l'énergie de ne plus y retomber.

Les partisans de la laïcité des hôpitaux auront

émulation, et de prouver qu'ils sont aussi religieux, non seulement de soigner les faibles intelligences et les âmes.

Un coup de leurs adversaires lorsque grâce au bon sens on songe le vieux proverbe et qu'ils pour-

raient dire : a bu ne boira plus.

MAURICE GAUJA.

---

## LE THÉÂTRE MUSICAL

---

*Salammbô*, par M. Reyer (Bruxelles) — *Ascanio*, par M. ... (Paris).

On ne saurait contester l'influence exercée par le wagnérien sur l'école musicale française. Si la partie du public a parfois protesté de parti-pris, les musiciens, ou moins consciemment et à des degrés divers cette nouvelle, et le nombre est bien restreint de ceux qui, à quelque époque de leur existence, n'ont pas été puissamment impressionnés par la révélation de l'œuvre wagnérienne. Aujourd'hui ce singulier spectacle d'une école laborieuse et résolue, adoptant sans réticence et appliquant sans concessions tous les principes wagnériens, tournant son activité vers le théâtre rénové d'après ces doctrines, pour ainsi dire dans le vide, faute de débouchés. Nous ne soulevons ici une polémique à l'endroit des théâtres de France; mais on ne peut s'empêcher de constater que les théâtres sont systématiquement fermés aux idées progressistes; ils vivent sur un répertoire dont les œuvres de tout genre procèdent, soit du style italien, et qui ne s'alimentent ni de chefs-d'œuvre classiques, ni des créations d'œuvres inédites d'après une poétique nouvelle. La méfiance des directeurs qu'ils n'osent point monter des partitions déjà connues, comme le *Samson et Dalila* de M. Saint-Saëns dont les attitudes de Wagner sont pourtant notoires, ou des œuvres peu wagnériennes, comme les *Troyens* de Berlioz, dans la crainte de frayer et d'éloigner le public en produisant à ses yeux

il rompent avec les habitudes du répertoire courant. Le montre pourtant fatigué de ce répertoire; les œuvres versellement consacrées qui le constituent ne se soutiennent par la force de la tradition et de la routine; quant aux nouvelles, composées dans le même système musical, on par leurs chutes retentissantes et répétées que le goût soigne journellement d'une forme d'art conventionnelle ée.

signe au contraire d'une curiosité et d'un intérêt visibles partitions qui accusent des tendances progressistes. La e la *Walkirie* et des *Maîtres chanteurs* à Bruxelles, celle *Yrin* chez M. Lamoureux et à Genève, ont été de véritables succès artistiques pour le public de langue française: mise en œuvre des procédés nouveaux, — mise en œuvre is la *Gwendoline* de M. Chabrier, réservée mais adroite *Harmonie* de M. Massenet, — que ces deux productions ir succès; d'autres enfin comme *Sigurd* ou le *Roi d'Ys*, franchies de toute influence wagnérienne, ont conquis par leur haute sincérité, par la recherche exclusive de et de l'expression dramatiques, et par la proscription rid des formules italiennes du répertoire courant.

itatives ont été malheureusement trop rares: elles sont la plupart à des théâtres étrangers et font honneur à de quelques directeurs intelligents et artistes, à MM. La-Pearcy, Dupont, Dauphin; mais elles ne suffisent pas à la puissante vitalité de la jeune école française. Les théâtres allemands fournissent un répertoire d'une richesse exceptionnelle toute la littérature dramatique depuis Gluck jusqu'à puis Mozart jusqu'à Wagner; les œuvres inédites le ont chaque année et entretiennent un incessant mouve-

ment de production, et pourtant l'école allemande actuelle ne saurait être mise en comparaison avec l'école française. A part Goldmark, dont le *Merlin* confirme l'évolution wagnérienne et dont le talent très réel ne s'impose pas par une haute originalité, l'école dramatique allemande ne saurait opposer aucun nom saillant à une réunion d'artistes français qui compte Saint-Saëns, César Frank, Reyer, Lalo, Chabrier, d'Indy, Delibes, Massenet, Guiraud et bien d'autres encore que l'insuffisance des débouchés condamnera peut-être à une éternelle obscurité. Parmi ces artistes plusieurs n'ont encore pu se faire connaître que par des œuvres symphoniques;

d'autres, applaudis au théâtre ne se rattachent pour l'école wagnérienne, ou ne lui empruntent, — comme net, — que quelques formules déjà tombées dans le public; leurs efforts attestent néanmoins une activité, un talent et de recherches qui demeurent pour la plupart par suite de l'indifférence ou de la méfiance des directeurs de théâtres.

∴

Si nous laissons de côté les noms des artistes arrivés longtemps à la notoriété, il serait facile de prouver que des jeunes compositeurs ont délibérément adopté le style wagnérien. Mais une telle analyse nous confinerait presque uniquement dans l'examen d'œuvres inédites. Au risque de ne pas connaître les véritables tendances de l'école française, nous citerons seulement les deux grandes œuvres représentées au dernier lieu, la *Salammbô* de M. Reyer et l'*Ascanio* de M. Saint-Saëns. Aucune de ces partitions ne s'inspire des théories wagnériennes; elles ne résument et ne représentent ni l'une ni l'autre des créations de la jeune école; toutes deux pourtant affirment des recherches vers une forme nouvelle du drame musical. Les forces très sincères et très personnelles de M. Reyer aussi les incertitudes et les hésitations de M. Saint-Saëns prouvent l'existence d'un bouleversement dans les habitudes du théâtre en France, bouleversement pour lequel les artistes et le public sont déjà mûrs.

∴

M. Reyer est un volontaire et un opiniâtre. Il s'est créé une manière individuelle et vivante qui s'efforce de proscrire les formules usuelles, mais dont la recherche ne doit pas de trahir le labeur parfois pénible, et ne suffit pas à compenser certaines insuffisances dans les moyens d'expression. M. Reyer est romantique et un descriptif à la manière de Berlioz: il croit à la couleur musicale, au caractère historique et à la sorte géographique de certains thèmes; comme lui, il aime la peinture des objets extérieurs, la description des milieux, l'étude des personnages et l'analyse des caractères.

Reyer sont toutefois plus fouillés que ceux de Berlioz ; servent à travers les diverses phases de l'action une à peu près immuable, et c'est par la représentation ambiante que se poursuit l'évolution du drame. Si l'on songe de cette tendance concrète, M. Reyer conçoit ses œuvres tout d'une pièce, dans une attitude quelque peu théâtrale, les animant d'ailleurs d'un mouvement très souvent factice et rappelant souvent dans ses procédés la manière de Verdi, mais d'un Verdi moins expansif, plus affiné par l'étude des chefs-d'œuvre de Gluck et recelant en lui les qualités de justesse et d'expression que les d'hérédité inconsciente ont développées dans les œuvres dramatiques de race française.

Il a l'horreur du mièvre et de l'efféminé. Sa conception puissante, passionnée sans nervosisme maladif. Les tentatives l'exposent parfois à tomber dans l'ampoulé et le grandiose, mais les pages tendres et émues sont exemptes de sentimentalisme bourgeois dont M. Gounod reproduit constamment et dont M. Massenet a su trouver une variante plus moderne, mais moins sincère et moins spontanée. Il s'efforce de reconstituer par le caractère de ses thèmes harmoniques certains côtés archéologiques et descriptifs. L'emploi judicieux de thèmes populaires ou nationaux, parfois une couleur locale et historique fort exacte, mais les documents font défaut, comme la *Salammbô* de M. Reyer risque de s'égarer dans des fantaisies imitatives d'un style conventionnel.

La technique musicale de M. Reyer n'est pas toujours à la hauteur des conceptions littéraires. Assurément il est des maîtres dont la technique est fort rudimentaire ou incomplète, mais qui compensent à son insuffisance par une rare puissance d'intuition. Ici, les facultés littéraires et dramatiques l'emportent sur l'organisation musicale, et les moyens d'expression mis en œuvre par une intelligence vive et puissante aboutissent à quelques formules d'un intérêt souvent discutable. La symphonie de M. Reyer, bien que fort complexe en son principe, peut se ramener à quelques procédés d'un emploi facile. Les harmonies neuves et imprévues sont peu fréquentes ; les symphonies diminuées, prodiguées avec une insouciance ; les ensembles et les chœurs reposent sur les renverse-



ments de quelques successions souvent trale présente rarement l'intérêt d'où s'opposent et se combinent des thcations apparentes, l'orchestre ne fait soutenir une mélodie principale placée l'orchestre lui-même.

Par contre, M. Reyer possède au l'expression orchestrale: il saura toutodique à l'instrument qui lui convient plastique du timbre que par son symt de M. Reyer manque d'air et de clarsans motif et s'abaisse aussi à des vemplois de batterie difficilement exci

Si nous abandonnons la facture système dramatique de M. Reyer, nous gnérienne est peu sensible: celle de ble, bien que les ensembles, exception breux dans la partition de M. Reyer.

C'est Berlioz, en somme, qui guide conception dramatique comme dans La déclamation de M. Reyer est fort riée, suivant de près le texte littérai reusement les inflexions. On lui peut tain disparate. La déclamation se rap pure dans les épisodes lyriques et s'érase réduire au débit du récitatif sec, Dans ses rapports avec le drame, l'opas à pas l'action et d'en souligner les fois heureusement les objets extérie des personnages; et pourtant, il donne lément à la décoration générale: il y et de l'artificiel: son mouvement est en lui que vit le drame; il l'accompagne Il n'est pas jusqu'à l'emploi et au rapp ristiques qui n'éveille la sensation d' On ne saurait rapprocher ces thèmes cisif, court et saisissant, mobile et sasant et s'alliant à d'autres thèmes d' ininterrompue. Chez M. Reyer, ce sort finitifs exposés et rappelés tout d'un-

ments considérables transposés et répétés sans souci d'une scène ou d'une situation.

Types les moins contestables de la théorie wagnérienne : le choix des sujets empruntés aux légendes ou aux épopées qui par leur éloignement et leur caractère se confondent avec les légendes pures. Seuls, ils modèrent de l'expression musicale et fournissent des situations passionnelles et tragiques dont l'étude constitue le tout développement dramatique. Rien n'est aussi

mal mis à la scène d'un personnage historique romain et s'exprimant dans le langage immatériel. Plus défectueux encore sont les sujets empruntés à la littérature : leur caractère se dénature, s'altère for-

tement lorsqu'ils sont transportés de la scène littéraire à la scène musicale. Tout lorsqu'ils sont adaptés du roman au théâtre.

Wagner avait éprouvé toutes les qualités d'un poète lyrique : celui de *Sigurd*, a eu le grand tort d'accepter celui de *Matho*. Non seulement le librettiste a parodié dans une œuvre les pages les plus impeccables du chef-d'œuvre mais il a tiré d'un récit où tout s'enchaîne, s'exalte, un drame mal construit, dont l'intérêt se dissémine en épisodes et des hors-d'œuvre. Le libret de *Salammbô*

tableaux sans lien entre eux, dont quelques-uns, les plus beaux, distraient l'attention du spectateur qui devrait se concentrer exclusivement sur le drame à deux joué par Matho et Salammbô. Le caractère de l'œuvre est d'ailleurs entièrement défectueux. En citer que quelques exemples, Matho ravit le cœur d'Agathe à Salammbô et presque en sa présence, se fait tuer elle-même après avoir immolé Matho dans un accès d'infantile et baveux.

Le musicien était difficile : le concours du décorateur, de la mise en scène, ne le mettaient pas à même de braver l'opéra. Dans les scènes qui ont été conservées à peu près intactes par le librettiste, telles que le festin des merveilles, le conseil des anciens, la langue musicale est impuissante à donner du mouvement, la vie de la prose de Flaubert. Les personnages sont théâtraux et raides, Matho, indécises et floues comme celle de Spenio et de Nar Haras. Quant à *Salammbô*, il ne semble que le primordial de sa physionomie se retrouve dans la

musique de M. Reyer. La Salammbô de l'opéra est hiératique, et l'œuvre tout entière dénote un goût et noble, mais souvent stérile, et provoque un doute entre la partition et le roman.

M. Saint-Saëns possède au plus haut degré ce qui manque à M. Reyer. C'est un maître de la forme, des difficultés techniques les plus ardues et de la plus noble et variée allie fréquemment la hardiesse à la correction et à une sobriété dignes des classiques. Mais son caractère artistique ondoyant et indéterminé, son manque de convictions et ne manifeste pas cette volonté si nécessaire au grand art, le mérite principal de la musique de M. Reyer n'est point d'œuvre d'art logiquement conçue. Les tendances artistiques de M. Reyer sont romantiques, les tendances de M. Saint-Saëns témoignent d'une discipline scolastique. Bach, Mozart et Mendelssohn ont poussé à leur plus haute perfection la ligne, la forme, l'harmonie des proportions, sont les maîtres de la discipline. Mais abstraction faite des influences, par M. Saint-Saëns, il serait malaisé de préciser les origines de sa formation. A dire vrai, M. Saint-Saëns était un romantique et un des plus purs à la façon de Mendelssohn; un de ceux qui cherchaient à concilier les audaces d'un coloris chatoyant, et qui savaient servir un dessin précis et net par une couleur simple. Une pointe de sensibilité schumanienne s'associait à ces descriptions empruntées de Berlioz, et c'est pendant son existence que l'on doit les œuvres fortes, les poèmes symphoniques et le beau drame de *Samson*. M. Saint-Saëns avait éprouvé une violente contradiction entre les œuvres de Wagner: il traduisit dans des œuvres l'impression ressentie et les œuvres de cette époque furent un contre-coup. Depuis, M. Saint-Saëns semble s'être modifié. Il n'est pas besoin de lire dans son *Journal* et *mélodie* le récit sincère de ses fluctuations; il les raconte plus fidèlement encore, et l'on ne saurait dans ses dernières productions de M. Saint-Saëns s'imaginer qu'il agit de la manière de M. Gounod.

Nous parlons ici de l'œuvre dramatique de M. Saint-Saëns; tant que symphoniste, nous n'hésitons pas à le

concertos de piano sont devenus classiques et *mineur* peut être considérée comme une des parfaites de la musique moderne. Ni Brahms, dont l'oiseuse cache mal le manque d'émotion, ni Grieg, si séduisant pourtant dans sa sauterie que scientifique, ni César Franck qui malgré son admirable organisation de polypho- des timbres de l'orchestre, ne peuvent être l'auteur de la symphonie en *ut mineur*. Mais développé, le compositeur dramatique semble par l'indécision de ses tendances et de ses in-

ial et spontané du théâtre paraît en lui peu t, la vie font défaut. Ce n'est pas que le théâtre crifie l'action à l'expansion lyrique; M. Saint- s haut degré le sens des proportions et de développements; mais, mouvement et lyrisme et proviennent d'une impuissance visible à ologie musicale d'un personnage dramatique. Déjà dans *Samson et Dalila*, magnifique ora- uve une forme prestigieuse, plus appréciable , opéra historique conçu dans la poétique de s'accusant avec *Henri VIII*, *Proserpine* et ).

maginer de plus indécis que cette dernière de l'écriture, la distinction souveraine de la ble enchantement pour le musicien. *Ascanto* mélodrame sans intérêt présentant le double tations d'œuvres littéraires. Le livret est tiré ce et des sujets historiques.

Charles-Quint discourant en *mi bémol* nous pa- on inqualifiable; en outre, le drame, clair et rme littéraire, s'obscurcit et s'alanguit dans La partition hésite perpétuellement entre les opéra et les formes du drame lyrique. Par en- he, franchement italien, sous la forme de can- ues par d'inconsistantes formules d'accompa- ent des vocalises et des traits de bravoure; l'orchestre, souple et varié, enlève pour un rne et somnolent.

#### REVUE INTERNATIONALE.

saëns ne se préoccupe pas spécialement du caractère ;; tels d'entre eux pourraient servir de point de dé-  
couvements de sonates ou à des finals de concertos;  
uniformément à une élégance mondaine et de bon ton  
iod fournit des modèles depuis la *Reine de Saba*. Les  
ises s'arrondissent en harmonieuses cadences, sans  
onnée littéraire et de la situation dramatique et les  
se coudoient et se confondent au point de devenir de  
ies musicaux, sans individualité et sans physionomie  
'est pas une mesure d'*Ascanio* qui ne révèle le grand  
n'est pas une scène qui montre ce musicien incompa-  
œuvre de compositeur scénique et mettant les res-  
on art au service de cette expression suprême: le

§ et *Ascanio* ne reflètent point, avons-nous dit, les  
la jeune école française: elles émanent d'artistes émi-  
talent est consacré, dont l'influence demeure isolée.  
*Salammbô*, nature ardente, sincère et fougueuse, dont  
icale est loin d'égaler la conception artistique, l'au-  
o, musicien impeccable, mais esprit flottant et indécis,  
l'un ni l'autre l'influence du drame symphonique mo-  
intéressantes que soient leurs œuvres à des titres di-  
ocèdent d'œuvres connues et qui les surpassent en  
en variété d'expression.

à les directeurs de théâtres français s'adresseront à  
urs jeunes, partisans déterminés des doctrines wagné-  
assez indépendants pour s'affranchir de toute servile  
jour-là nous pourrons apprécier les qualités d'une  
e, vivace et forte, et nous verrons s'épanouir cette  
ne musical dont Wagner a donné une formule sublime,  
le, susceptible d'être débarrassée des particularités ger-  
la spécialisent et l'immobilisent.

HIPPOLYTE MIRANDE.

---

## TRIPTYQUE D'AMOUR.

(RONDELS).

### I.

Elle disait: « Comment vous croire? »  
Son frais bouquet de lilas blanc  
Qu'elle effeuillait tout en parlant  
Palpitait sur sa guimpe noire.

Dans l'étang sombre au flot de moire  
Elle égrenait, d'un geste lent,  
En répétant: « Comment vous croire? »  
Son frais bouquet de lilas blanc.

« Une de plus au long mémoire  
« Que votre orgueil va déroulant! »  
Et tandis qu'il prenait, tremblant,  
Sa main froide, sa main d'ivoire,  
Elle disait: « Comment vous croire? »

### II.

« A toi ce soir, demain, toujours! »  
Disait-elle, l'âme affolée;  
Ils suivaient une sombre allée  
Par la nuit d'ambre et de velours.

Les jardins en des parfums  
S'endormaient sous l'ombre  
« A toi, ce soir, demain, touj  
Disait-elle, l'âme affolée.

Un vent chaud jonchait leur  
De fleurs de myrte et d'azalé  
Et son cœur, à toute volée,  
Rythmait ces mots de ces co  
« A toi ce soir, demain, touj

### III.

« Pauvre ami, c'est la fin du  
« Et mon cœur las que l'enn  
— Elle parlait avec effort —  
« Pour notre amour n'a plus

Le flot triste fouettait la grè  
Il pleuvait du feuillage mort  
« Eh bien oui! c'est la fin du  
« Pour mon cœur las que l'e

Et lui sentait cette voix brè  
Plus froide que le vent du n  
Impitoyable et sans remord,  
Lui poindre l'âme comme un  
« Eh bien oui! c'est la fin du

YA VAS LOUBLYOU.

## A VAS LOUBLYOU.

JE VOUS AIME.

(GLOSE).

udoir de palissandre,  
er français de Moscou  
d'une voix tendre:  
lit: *Ya vas loublyou.* »

fins secouaient la cendre  
ros de cogoulou;  
arme impossible à rendre,  
ie slave, était partout  
udoir de palissandre.

e errait sur son cou  
ruche en point de Flandre;  
prit on ne sait où,  
reille sans entendre  
r français de Moscou.

d à pierres fendre,  
un grand brouillard flou.  
nait à les attendre,  
r faisait glouglou;  
t d'une voix tendre.

nait à pas de loup;  
re qu'on sentait descendre  
eux verts le rendaient fou:  
êtes lent à comprendre!  
lit: *Ya vas loublyou.* »



## NUIT BLEUE.

(RYTHMES).

O nuit bleue, ô nuit fraîche et dorm  
Berce nos cœurs que ton souffle endo  
Prends nos rêves, que l'ombre tourno  
Dans ton palais de velours et d'or.

O nuit sainte, d'étoile en étoile  
Ouvre l'espace à leur vol tremblant;  
Laisse-leur lever l'angle du voile  
Dont est drapé ton secret troublant;

Laisse-les de leurs lèvres avides  
Interroger le néant jaloux,  
Et permets que l'écho des cieux vide  
Leur dise enfin ce qu'on veut de no

Sous les nimbes d'aurore et d'opale,  
Devant leurs yeux qu'un long doute  
Fais passer, légion lente et pâle,  
Les bien-aimés qu'a fauchés la mort.

O nuit fraîche et dormante, ô nuit bl  
Quel météore à travers l'obscur,  
Tout baigné des clartés de sa queue  
M'emportera dans ton calme azur?

## AIRE EN FRANCE

— M. Haussmann et le bar  
— M. Alphonse Daudet, M.  
Les romanciers mondai  
, P. Loti, Henri Lavedan, J  
e Roux, historiographe de  
*rodigue* — Deux reprises

plein; nous sommes da  
coïncidant avec la péri  
ouvrent la campagne de  
es nouveaux vient big  
libraires. Les éditeurs  
simplement parce que  
villégiatures, des saison  
rement propice aux lect  
journal, le livre n'est-  
e?

œuvres inédites de V  
lier, précisément parce  
se compose de lettres a  
l'album écrites sur les  
dans toute leur sincérit  
ce des paysages, des m  
sitées en 1839, les Pyre  
pages qui échappent à  
y succèdent inspirées p  
chapitre sur des bate  
nière d'un magnifique dr

il a été reproduit par la plupart des journaux ; le charnier de Baillasse dans l'esprit un inoubliable souvenir avec son cercle de statues effrayantes qui semblent appeler de leurs bouches granges vertes mais sans voix et regarder de leurs orbites sans yeux montant des corps noirâtres et nus qui s'enfoncent dans la nuit. Quelle intensité de lumière et de mouvement en revanche la vision des batelières de Pasages près de Saint-Sébastien ! Les contes d'un postillon basque et de ses compagnons le « May » et « le Sagal » inspirent à Victor Hugo des réflexions touchant sur les devoirs des hommes envers les bêtes et aussi envers les choses. « J'admets les exceptions et les restrictions qui sont inévitables, dit-il en terminant, mais il est certain pour moi ce jour où Jésus a dit : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, » dans sa pensée *autrui* était immense et passait l'homme et embrassait l'univers.... Chaque chose de la nature donne à l'homme le fruit qu'elle porte, le bienfait qu'elle produit ; tous les objets servent à l'homme selon les lois qui leur sont propres ; le soleil donne sa lumière, le feu sa chaleur, l'arbre son instinct, la fleur son parfum. Ils suivent leur loi et ne se refusent pas, et ne s'y dérobent jamais ; l'homme doit obéir à la nature. Il faut qu'il donne à l'humanité et qu'il rende à la nature ce qui est sa lumière à lui, sa chaleur, son instinct et son plaisir — l'amour. »

Indigné à son passage à Bordeaux des démolitions faites pour l'embellissement de cette ville, Victor Hugo s'écrie : « Rien de plus funeste et de plus amoindrisant que les grandes démolitions. Toutes ces mesures dédaignées sont des mesures illustres, elles ont une voix, elles attestent ce que vos pères ont fait. Voilà un coup droit porté par anticipation au baron Haussmann qui devait entreprendre dix ans plus tard la transformation de Paris. L'éminent préfet de la Seine vient précisément de publier ses mémoires écrits avec une clarté, une précision dans laquelle on trouve l'esprit d'ordre de l'administrateur rompu à la confection des rapports, au classement des pièces justificatives. Les deux volumes n'ont pas épuisé les souvenirs du baron Haussmann, ils renferment des renseignements d'un très vif intérêt sur les importants travaux qu'il fit exécuter à Paris. Dans son avant-propos M. Haussmann reproduit la justification de sa gestion publiée dans un article de journal par un de ses adversaires politiques, M. Simon, qui faisant allusion à une critique spirituelle au moi

« fantastiques d'Hausmann, » a écrit : « Peu  
ui que les comptes de M. Hausmann aient  
it entrepris de faire de Paris une ville ma-  
êtement réussi.... Son œuvre était au moins  
s comptes. Nous ne souhaitons qu'une chose  
chève par la liberté ce qui a été commencé  
là une constatation précieuse sous la plume  
le.

nent étendu sur ses débuts dans l'adminis-  
e préfet de Bordeaux au 2 décembre 1851,  
ses rapports avec M. Berger son prédéces-  
avec l'empereur Napoléon III à qui revient  
laboration des plans nouveaux, il arrive à  
curieuse de ses mémoires, en relatant les  
municipal lors de la communication de ses  
à réalisation devait coûter cent millions. Ce  
les sommes dépensées plus tard excédèrent  
sur lesquels plus d'un milliard fut payé par  
large du surplus). Et le baron Hausmann  
réalisé cette somme énorme sans aucune  
e et par la seule plus-value des octrois. Il  
esseurs ont gravement endetté la ville de  
résultat beaucoup moindre.

emps paraissaient les souvenirs d'un autre  
sthumes ceux-là et signés d'un nom célèbre  
t les historiens, j'ai nommé le baron de Ba-  
*toire des Ducs de Bourgogne* appartient à  
nent estimée en Auvergne; son fils, d'abord  
ionale de 1871, fut sénateur jusqu'à la veille  
t-fils, M. Claude de Barante, qui a mis en  
enirs de son illustre aïeul, paraît appelé à  
olitique. Quoique la partie de ses mémoires  
la publicité s'arrête à 1813, on y voit déjà,  
net dans son avant-propos, quelle influence  
le la Révolution, le changement de l'ordre  
l'époque exercèrent sur la génération nou-  
nnu l'ancienne France.

Barante avait assisté dans sa première en-  
de la Révolution et il rapporte des détails  
ur répercussion au milieu de la population

de Thiers, une petite ville d'Auvergne nées, à l'école polytechnique et assista au directoire et au consulat. Appelé à d'auditeur dès les premières années de la plus de satisfaction, dit-il franchement à voir et à entendre l'empereur.

On sait, en effet, que Napoléon assista au conseil d'état et prenait une part active d'une mission temporaire en Espagne, le jeune auditeur fit sur la route de Madrid son premier pas dans la diplomatie qui devait être un jour sa carrière définitive. Mandé auprès de l'empereur pour remplir les fonctions d'intendant à Varsovie, il voit de très près la campagne de 1807, les batailles d'Eylau et de Friedland, la paix de Tilsitt. Après un court stage dans une sous-préfecture, il est nommé préfet de la Vendée, puis de la Loire-Inférieure. De son passage dans l'administration il emporte cette impression que le personnel de ce rouage était dévoué, régulier, exact et prévoyant. L'empereur dont le génie n'excellait pas moins à rétablir l'ordre qu'à gagner des batailles, apportait aux affaires administratives une précision et une mémoire aussi remarquables dans les moindres détails que dans l'ensemble. Parmi les nombreuses paroles de Napoléon I<sup>er</sup>, rapportées dans ce volume, j'en veux citer une qui précise un petit détail historique bien piquant. Apercevant M. de Ségur qui était d'avis qu'on autorisât M. de Chateaubriand à prononcer son discours de réception à l'Académie, malgré les tristes souvenirs qu'il y réveillait à propos de son prédécesseur le régicide Marc-Joseph Chénier, il lui dit : « J'ai dû oublier le passé, je ne puis permettre qu'on en réveille la mémoire. Tout mon soin est de l'effacer. N'avez-vous pas remarqué combien lorsque j'ai épousé une archiduchesse d'Autriche, nièce de la reine Marie-Antoinette, j'ai pris soin de satisfaire ceux que ce mariage pouvait inquiéter ? Quand l'impératrice est arrivée ici, elle a joué sa première partie de whist avec deux régicides : M. Cambacérès et M. Fouché. » A l'heure qu'il est toute l'Auvergne lit les *Souvenirs de M. le baron de Barante*. Nul doute que cet exemple ne soit bientôt suivi par la France entière.

Mais voici évoquée par M. Rastoul une autre grande figure, celle du maréchal Randon ; il commençait sa carrière au moment précis où M. de Barante interrompt ses souvenirs. Son premier galon conquis à la bataille de la Moskowa, Randon était capitaine à l'époque

## LITTÉRAIRE EN FRANCE

se conduisit lors de la façon à arracher cet avantage remarquable que dans ce court-neuf ans ait fait plus de service pendant la

Marchand. Je n'ai pas et dont les principales opérations de la guerre abandonnées au gouvernement général de la Kabylie; enfin, une œuvre de la guerre, signée 1859, des expéditions de Randon vis-à-vis mais il faut rendre hommage au vaillant soldat qui, sans cesse, a fait ses devoirs de 1870 si ses

cette année douloureuse et de l'histoire, l'un des membres du conseil municipal de Paris, a fait un très complet sur *Le siège de Paris et la place* sa place marquée dans tous ces dessins reproduits en disent long sur l'histoire de Paris. Tous ne sont pas le parti pris d'outre-montagne impériale, ensuite de la défense nationale. Grandlieu: « Rien ni qui s'en prenait à tout ce qu'on souffre, mesure le dernier mouvement de la guerre, laissez à revoir ces fragments détruits et que seuls les documents ont su conserver. Ce livre a été plus épargné que les autres, mais un volume paru récemment sous ce titre avec de nombreuses

l'appui que le chancelier de fer a servi de pâture tous les dessinateurs comiques du monde. La France pour un septième dans les cent quarante caricature M. Grand-Carteret à faire défilier toutes les phases M. de Bismarck.

Les merveilleux progrès de la typographie permettent ainsi les illustrations dans les ouvrages du présent. Voici par exemple: *Les rois en exil* d'Alphonse Daudet et *La faute de l'abbé Mouret* d'Émile Zola qui vont retirer un pieux regain de succès grâce aux croquis charmants gravés par M. Guillaume.

La douloureuse odyssée du roi Christian II expulsé d'Illyrie est présente à la mémoire de tous d'Alphonse Daudet et malgré l'exagération voulue de ripéties telles que l'engagement de la couronne royale de piété, et l'égarement momentané de la reine Frédonnant à l'amour idolâtre du précepteur de son fils l'insouciance du roi devenant à Paris un « fêtard » et le rage résigné de la souveraine exilée, la tendresse du prince Zara, le dévouement de certains serviteurs et les actions d'une bande noire organisée pour arracher au roi la cession au trône, constituent l'œuvre la plus originale et la plus variée qu'ait écrite M. Alphonse Daudet. On trouve dans *en exil* ses premières attaques contre l'académie, prise sous une forme discrète à propos d'une séance solennelle de lecture d'un mémorial sur l'histoire de l'Illyrie.

*La faute de l'abbé Mouret* se distingue par des détails d'un autre ordre. Comme cadre, un presbytère de campagne dans un parc abandonné, le Paradou; comme personnages à l'œuvre, un jeune prêtre, un frère ignorantin et une jeune fille sans éducation en pleine liberté. De ces éléments M. Émile Zola a tiré un roman que beaucoup considèrent comme son chef-d'œuvre, tant la contexture en est serrée et tant les descriptions riches en détails botaniques. Peut-être ne puis-je n'ai jamais pu admettre la vraisemblance du paradis. Les parcs grands de cent hectares où personne n'a jamais mis un pied au siècle sont une utopie à notre époque comme le paradis élevé d'après les seules lois de la nature. Dans *la faute de l'abbé Mouret* n'aurait pas commis une faute par cette raisonnement, car la tation ne se serait pas présentée à lui.... au moins sous

Ces réserves faites, on ne saurait trop louer l'écriture admirablement chaude et sobre à la fin de ces pages qui dégagent un parfume capiteux et troublant.

« Fils des romantiques, romantique lui-même dans tous ses procédés, Zola porte en lui une tendance au poème, un besoin de grandir, de grossir, de faire des symboles avec les êtres et les choses, » écrivait, il y a dix ans, un jeune littérateur alors à ses débuts et devenu aujourd'hui l'émule de l'auteur de *l'Assommoir*. M. Guy de Maupassant, car c'était lui, expliquait en même temps cette théorie de M. Zola : la vérité observée peut seule produire des œuvres d'art ; décrire ce qu'il a vu, voilà tout le rôle de l'écrivain sans que jamais l'imagination intervienne. Mais les descriptions d'un caractère ou d'une situation varieront à l'infini suivant les tempéraments, et M. Zola en convient puisqu'il définit ainsi son naturalisme : « La nature vue à travers un tempérament. »

Or le tempérament de M. Guy de Maupassant le porte à l'analyse psychologique exacte avec une légère nuance de scepticisme et de pessimisme. Sans que jamais la moindre réflexion personnelle vienne interrompre son récit, il écrit d'une façon éminemment subjective ; ces réflexions dont il s'abstient, il les impose à ses lecteurs par sa façon de présenter les personnes et les faits. Ainsi l'argument de *Notre cœur* est celui-ci : Les hommes souffrent souvent de ne pas trouver chez la femme une disposition d'esprit correspondant à leur état d'âme, et quand déçus ils portent ailleurs leur amour et rencontrent une affection profonde, leur nouvelle maîtresse cherche vainement en eux ce qu'ils demandaient à l'autre. Alors, quoique certains de retrouver la même insensibilité relative et d'être très malheureux, ils reviennent à la froide créature, qui les a suppliciés d'une façon plus ou moins consciente.

Dans *Notre cœur* le bourreau se nomme M<sup>me</sup> de Burne. Elle s'est fait une cour d'adorateurs choisis parmi les hommes les plus recherchés des arts, de la littérature, de la finance et de la diplomatie. Tous se jalourent et s'espionnent ne sachant quel est le degré respectif d'intimité de chacun d'eux. André Mariolle, riche, séduisant et qui a touché à tous les arts en amateur exceptionnellement doué, s'éprend de cette Célimène fin de siècle en dépit de tous les avertissements et de sa prudence native. M<sup>me</sup> de Burne se donne à lui sans trop de façons, les entrevues ont lieu dans une petite maison de Passy pour éviter tout scandale. Mais elle n'a pas une minute d'abandon complet, et Mariolle se désole de la voir



si éloignée de son propre amour. Il finit par accepter telle que Dieu m'a faite, puisq  
Et la décevante créature de répondre :  
reille à moi, pensez, sentez et exprimez-  
peux pas, mon pauvre ami. Je suis  
cepter telle que Dieu m'a faite, puisq  
vous, que je ne le regrette pas, que j  
prendre, que vous m'êtes le plus che  
connais. »

Mon Dieu, André Mariolle est da  
souhaitant de voir son amie au même  
cherche à l'y amener, c'est très natu  
réussir une fois bien constatée, pourq  
ce pis-aller après tout fort acceptable  
ment et aller se cacher dans la forêt  
faire ainsi son petit Alceste ? Pendant  
amène dans sa maison une jeune fille  
qui bientôt vibre pour lui tout comme  
Burne. Malgré cette bonne fortune la  
après avoir assuré sa réconciliation a  
Paris... en emmenant toutefois la peti  
prudente laisse entrevoir l'éventualité

Les premières pages du *Petit Ma.*

Bonnières ne sont pas d'une lecture t  
exactement le tohu-bohu élégant d'un  
faubourg Saint-Germain il fait causer  
cesses, marquis et duchesses sans les a  
Ces gens-là se connaissent entre eux, c  
éprouve un certain embarras à les di  
Cette première difficulté surmontée, or  
règne dans ce récit. M. de Bonnières  
ciser les habitudes, les façons de s'abor  
entre parents, entre époux et entre fia  
faubourg. Nul n'avait encore parlé  
reille façon. Les uns comme Balzac c  
tion dans leurs études de mœurs, les  
et persifleur, d'autres encore (les mal c  
mépris. M. de Bonnières en emprun  
habituel nous initie en quelques mots  
de l'originalité du *Petit Margemont*, au  
dire comment ce jeune fils de duc succ

## MENT LITTÉRAIRE EN FRANCE.

provoqué par un de ses amis  
héritière qu'il adorait.

se reconnaît, paraît-il, à ceci : a  
s le milieu des gens très riches  
rire longuement, de se donner  
rès-midi entières, d'organiser  
nmodé par les exigences du l  
il Margueritte rentre parfaite  
l'sée est l'aînée des enfants d'un  
ce d'Ancise a une fortune qui  
lations pieuses par centaines de  
a conversion. Si le mot roman  
xventer pour caractériser cette  
s son entourage la princesse H  
ise que pour son penchant à  
à une coquetterie raffinée joue l  
une maladie attrapée à courir  
u prince de ses rêves, elle s'  
ien les derniers mois qui lui res  
mment un romancier qui n'est  
eritte semble procéder plutôt d  
chose de bien personnel, de jeu  
remier spasme de cette passion  
aiser pénétrant, Frédérique s'  
nes.... Ce fut sa dernière révo  
'oreille, sur les yeux, sur les lè  
erdue, perdue par lui. Ah ! qu'il  
voulait vivre, vivre!... Tout c  
elques secondes. Déjà couchée  
leur aiguë, puis un trouble étu  
ux s'imaginant de cahots en c  
ond d'un précipice.... Il l'avai

sse dans un pavillon de la villa  
virois d'Alger, tout près de la  
de papa noceur et complaisant  
es séances interrompues seule  
és par son admiration pour la  
d'Ancise. Mais la passion la doi  
sentant sa maladie de cœur s'

voulant rester jusqu'au bout en pleine possession de son amant, elle se tue d'un coup de revolver. Sa sœur Mitka, une petite peste bossue, haineuse et jalouse, était devenue folle après avoir divulgué la liaison de sa sœur de façon à en faire un scandale public. M. Ylsée meurt peu après; quant à la princesse d'Ancise on prévoit son pardon prochain. Une bonté surhumaine n'est pas le moindre apanage de ces natures d'élite.

A cette trop courte analyse je n'ajouterai qu'un mot: *Amants* est certainement le plus captivant de tous les romans publiés en ces derniers temps. Les caractères de Frédérique et du prince finissent par être admissibles, tant l'étude en est subtilement poussée.

Le volume de M. Léon de Tinseau, *Strass et Diamants*, se recommande par des qualités d'un autre ordre, et notamment par une ironie à jet continu, mais point du tout fatigante tant elle est variée dans son expression. M. Léon de Tinseau a conquis une situation enviable grâce à l'esprit qu'il déploie à profusion, mais en homme discret. On peut le comparer à ces fins causeurs qui disent à mi-voix les choses les plus amusantes et finissent par attirer l'attention générale au détriment des grands phraseurs. Je ne vous aurai pas donné une idée de son talent quand je vous aurai appris que le dernier héritier de la noble famille des Vitrac réduit à accepter un humble emploi au ministère des finances, manque de tomber dans les filets d'une demi-mondaine ambitieuse du titre de marquise et comment le hasard lui ayant fait retrouver une vieille tante pauvre, mais aussi entichée de sa noblesse que lui y est devenu indifférent, il finit par épouser une adorable jeune fille très richement dotée qui a fait ses preuves de dévouement auprès de la vieille dame. C'est elle qui est le diamant: le dernier des Vitrac n'en apprécie la valeur qu'après avoir été chapitré par sa tante. Sans celle-ci, il eût été incapable de vérifier ce qu'il y avait de « toc » dans l'éclat projeté sur son existence de rond de cuir par sa belle et mûrissante Rose Lepiez.

Aussi bien l'ironie est à la mode, n'entre-t-elle pas pour une large part dans le succès des fantaisies de Gyp? La spirituelle comtesse de Martel que ce pseudonyme ne masque plus, vient d'en réunir une quinzaine sous ce titre: *L'éducation d'un prince*; la première sert d'étiquette aux autres. Vous y verrez qu'une coquette éhontée, si bien disposée qu'elle soit pour un prince de dix-huit ans, peut en arriver à le chasser de son boudoir si elle apprend qu'elle

lui a été désignée comme la femme la plus apte à le déniaiser. Ainsi, en dépit du titre, M<sup>me</sup> de Flirt ne fait pas l'éducation du prince de Babylone.

Pas du tout authentique, ce prince, mais Gyp semble l'avoir ainsi baptisé pour nous faire songer aux héros assyriens et persans de M<sup>me</sup> Dieulafoy. Ses fouilles et ses découvertes l'ayant largement documentée et non contente de rendre à nos musées des restaurations du plus haut intérêt, l'éminente exploratrice a voulu entreprendre un roman historique ayant pour cadre les régions qu'elle connaît si bien; elle a choisi comme héroïne la femme qui, d'après Xénophon, Plutarque et Elieen paraît avoir joué un rôle considérable dans la période contemporaine de la retraite des dix mille.

Cette Agrippine orientale n'a pu décider son époux Darius II expirant dans la grande salle du palais de Babylone à reconnaître comme héritier du trône Cyrus son fils préféré; Artaxerxès II est proclamé, mais Parysatis entreprend contre lui une lutte sourde. Cyrus à son instigation tente d'assassiner Artaxerxès: la rivalité des deux frères prend fin sur le champ de bataille de Cunaxa où Cyrus est tué. Sa maîtresse Aspasia, une belle grecque qui n'a rien de commun avec la courtisane fameuse, est fortement convoitée par Artaxerxès. Parysatis après se l'être fait donner, car elle est toujours puissante, met le comble à ses forfaits en empoisonnant Statyra, la femme bien-aimée de Xerxès. Celui-ci exile enfin sa mère, mais pour peu de temps, on a perdu de son expérience contre une invasion de l'Ionie par Agésilas. Bientôt Hystaspès le fils d'Artaxerxès est emporté par une mort mystérieuse. Darius son fils aîné amoureux d'Aspasia veut tuer le roi dans un accès de jalousie, il est mis à mort. Mais j'arrête là cette interminable succession de crimes et je cours à la dernière page où Parysatis meurt à son tour. Voici dans quels termes M<sup>me</sup> Dieulafoy nous fait part de cet événement: « Trois lunaisons ne s'étaient pas écoulées depuis le drame de l'Apadana que l'âme inquiète de la reine s'envolait éternellement vagabonde à la recherche des ombres chéries que son affection funeste avait précipitées dans les orbes ténébreux. »

*Parysatis* ne fera pas oublier *Salammbô*; pourtant les amateurs d'archéologie pourront lire avec un certain plaisir cette évocation de la vie persane, en regrettant comme moi que M<sup>me</sup> Dieulafoy y ait accumulé les événements sans suffisamment les préparer et les expliquer.

D'ailleurs, sauf des exceptions justifiées par l'imagination puis-

sante de Théophile Gautier et de Gustave Flaubert, et ceux en ces matières de s'écarter des données données par les monuments et les inscriptions. M. Charles Diehl, parfaitement rendu compte, aussi dans ses *Excursions archéologiques en Grèce* se borne-t-il à exposer les grandes découvertes récemment faites, et je sais peu de lectures plus instructives que de lire ce qu'il a écrit successivement Mycènes où l'on a mis au jour les restes d'Agamemnon, Dodone et le sanctuaire de Zeus, les fouilles qui ont fait découvrir sous l'Acropole tout un peuple, les fouilles de Délos et son culte d'Apollon, Olympie, Éleusis et M. Charles Diehl, sans jamais entrer dans le domaine de la thèse, tire de ces découvertes ce qu'elles ont en fait de substantiel en faisant revivre pour nous les mœurs, les arts et le culte de la Hellade; il se garde bien de l'abus du langage d'érudition, c'est sur le ton de la causerie qu'il écrit, et il rafraîchit la mémoire des autres: rien d'amusement comme la rivalité des oracles de Dodone et de Delphes, la décadence définitive du sanctuaire de Zeus. Aidé du témoignage des grecs, M. Charles Diehl nous fait assister dans tout ce qui se fait aux jeux olympiques; courses et luttes y atteignent une perfection à faire mourir de jalousie M. Paschal Grousset, et les membres de la ligue de l'enseignement physique.

M<sup>me</sup> Dieulafoy nous a entraînés loin de Paris, M. Lavedan nous y ramène. A propos du succès d'*Uranie* à la Comédie-Française, je vous ai entretenus récemment de la *Petite fête*. Les nouvelles qu'il a groupées sous ce titre pour la plupart dans la *Vie parisienne*, signées du pseudonyme de Mauchecourt; mais c'est un véritable régal que de les lire en bloc après les avoir dégustées en détail. Prenons garde cependant, car toutes sont exquises. Voici, par exemple, M. Paul l'Étoile a réussi à faire chanceler la vertu de Berthe de Mauves; il vient la prendre dans une voiture dont le cocher est à sa discrétion (notez bien ce détail) et la conduit à la Maison d'Or pour dîner en cabinet particulier; la tête doit se prolonger jusqu'à minuit.... mais à quel point est-il servi, qu'avec toutes sortes de précautions il vient prévenir son client que le mari de la baronne a été aperçu et le guette dans une voiture. Règlement de l'addition, ouverture d'une seconde porte, course folle à travers Paris sans que le cocher réussisse à dépister l'autre voiture qui le

tout ce récit est mené d'une allure fringante. Au moment où le cheval va tomber anéanti, la « bonne idée » germe dans la tête du cocher Terre-neuve. Profitant d'un encombrement qui a obligé son collègue à ralentir, il arrête brusquement sa voiture devant une maison aussi hospitalière que mal famée, souffle ses lanternes, jette son manteau sur le cheval et son chapeau enlevé, fait mine de dormir comme s'il attendait à cette porte depuis des heures, tandis que lancé à toute bride le véhicule du mari se perd en avant. Voilà comment le Dieu des baronnes permit à M<sup>me</sup> de Mauves de rentrer chez elle quelques minutes avant son mari. Mais j'ai dû négliger mille détails d'un parisianisme délicieux : or, ce sont précisément ces détails qui constituent le grand charme des nouvelles de M. Henri Lavedan. Il a plus que nul autre parmi les jeunes cet œil spécial qui dans la vision rapide saisit la particularité typique, il a surtout l'expression précise et jamais banale enregistrant l'impression avec netteté. Il faut aller jusqu'à M. Ludovic Halévy pour trouver l'équivalent de ses croquis à l'emporte-pièce.

J'aurais encore à vous parler de M. Pierre Loti ; lui aussi s'est créé un style d'une originalité remarquable. Depuis longtemps on a classé avec raison *Pêcheurs d'Islande* et le *Roman d'un spahi* parmi les chefs-d'œuvre de ce temps, mais, à franchement parler, le *Roman d'un enfant* n'ajoutera rien à la gloire de M. Pierre Loti. Il a réuni là tous ses souvenirs d'enfance, mais de roman il n'y en a pas l'ombre dans ces sensations du premier âge notées à trente ans de distance avec un plaisir que le lecteur s'efforce en vain de partager. Pour quelques pages où le sentiment filial vibre avec une intensité communicative, que de longueurs et que de banalités ! Mon admiration fervente pour le grand et beau talent de M. Pierre Loti m'impose cet aveu.

*La cigarette*, tel est le titre d'un volume de nouvelles écrites, d'un style alerte, par M. Jules Claretie au courant d'une plume qui ne peut se décider à prendre un repos bien gagné, en se contentant d'expédier les affaires courantes de l'Académie française. Une fois de plus, M. Jules Claretie a donc mis à contribution son talent reconnu d'assimilateur et il l'a fait avec cette verve dont il nous a mille fois donné des preuves en se plaisant à pousser sa pointe dans tous les sens.

Après *La cigarette*, qui donne son nom au volume et qui est un épisode sombrement romanesque de la dernière guerre carliste,

citons comme les mieux venus, parmi ces contes aimables : *La corde*, *Collaborateurs* et *Un mariage manqué*.

Le souvenir du Tonkin plane un peu plus que de raison sur *Tuyet* et *Bouddha*, mais ceux qui veulent acclimater en France les courses de taureaux ne manqueront pas de s'intéresser vivement à l'aventure d'*El Gato*, un lamentable épisode de l'histoire éternelle des virtuoses de tout genre qui ne brillent pas au premier plan.

M. Louis Enault est un romancier de la vieille école, la meilleure pour beaucoup de lecteurs. Je professe pour M. Louis Enault une sincère et respectueuse sympathie; aussi ai-je lu avec soin *Un sacrifice*. Dans une langue élégante l'auteur de *Nadje* y conte les amertumes et les déceptions d'une belle et tendre jeune femme qui a épousé un peintre de talent, Lara d'Albarès. Riche et élégant, celui-ci a autant de succès comme homme du monde que comme artiste; inconstant par nature, difficile à saisir, impossible à fixer, il s'éprend d'une ravissante Américaine, miss Eva Jefferson. Or, jamais, paraît-il, la vertu d'une Américaine n'a capitulé devant un homme qui ne peut lui offrir la réparation du mariage. M<sup>me</sup> d'Albarès se résigne à rendre la liberté à son mari; elle le fait de la façon la plus discrète et la plus touchante en se donnant des torts apparents. Le mari demande le divorce et épouse miss Simpson. C'est seulement au bout de plusieurs années que Lara d'Albarès apprend par une amie commune le sacrifice de sa première femme; il finit d'ailleurs par expier ses torts en se faisant tuer en duel par un adorateur de la seconde.

Plusieurs ouvrages encore ont droit à une place dans cet exposé du mouvement littéraire de ces dernières semaines, mais sous peine d'excéder les limites de la place qui m'est réservée je me vois dans la nécessité de faire un choix et de me contenter d'appeler l'attention des lecteurs de la *Revue Internationale* sur trois derniers noms. Voici d'abord un Anglais, Stevenson, qui marche sur les traces de l'Américain Edgard Poë : *Le cas étrange du docteur Jekyll* ne serait nullement déplacé à la suite des *Histoires extraordinaires*. Le fantastique et le réel sont amalgamés d'une bien bizarre façon dans cette aventure d'un médecin qui a trouvé le moyen de transformer son aspect physique en absorbant certaines drogues. Il profite de cette faculté de se dédoubler pour céder à ses inclinations vers la débauche, bientôt il se complaît dans sa deuxième existence et certain d'être méconnaissable il en arrive à commettre

un assassinat pour le seul plaisir de pousser à l'extrême les conséquences de sa dualité. A force de minuties dans l'explication des plus petits faits, l'auteur rend sa fiction presque vraisemblable. Deux natures se partagent le champ de la conscience, l'une portée au bien, l'autre au mal. Si chacune d'elle pouvait être logée séparément dans deux corps d'extérieur différent, le mal irait son chemin sans être entravé par les reproches de la conscience, mais le bien pourrait suivre la grande route en toute sécurité.... Telle est la théorie d'où est parti le docteur Jekyll pour se créer une deuxième personnalité; ainsi présentée, elle paraît tout simplement absurde. Le texte de Stevenson, fidèlement traduit par M<sup>me</sup> Lowe, donne une impression toute différente.

Savez-vous en combien de chapelles s'est dispersé le romantisme qui il y a vingt ans ne comptait encore que deux sectes: les parnassiens et les naturalistes? M. Émile Gondeau n'en a pas compté moins de vingt dans une étude publiée par *Les Entretiens politiques et littéraires*, une vaillante petite revue de jeunes dont MM. Paul Adam et Georges Vanor sont les collaborateurs réguliers et appréciés. De cette énumération je veux seulement retenir la conclusion: « Maintenant que, grâce au naturalisme, au parnassianisme, à la psychologie, à l'intuitivisme, etc., l'instruction générale est établie, le débutant trouvera son chemin sans maître et saura s'affiner tout seul au contact de la vie, d'une façon originale. Le moi émancipé, audacieux pourra fonder sur la ruine des écoles défunctes l'individualisme. »

Aussi libérés de toute contrainte, les jeunes littérateurs s'ébattent à cœur joie poussant droit devant eux dans le sens le plus divers, quelques-uns même réunissent sous la couverture du même volume des essais absolument différents. C'est le cas de M. Marcel Bailliot, le brillant lieutenant de M. Jean Jullien dans la rédaction d'*Art et critique*. A côté de quelques ballades en prose finement ciselées, on trouve dans *La fanfare du cœur* des croquis parisiens esquissés avec verve et des nouvelles tout aussi psychologiques que si elles étaient signées des maîtres du genre.

M. Hugues Le Roux occupe dans le journalisme une place distinguée: qu'elles soient signées de son nom au *Temps* ou du pseudonyme d'« Un Badaud » au *Figaro*, ses chroniques portent une marque toute personnelle due peut-être aux leçons de M. Jules Le maître, l'éminent critique qui fut, paraît-il, son professeur dans un lycée de province à l'époque où il appartenait à l'université. Les





#### ITTÉRAIRE EN FRANCE.

rie de mon brillant confrère  
vous affirmer d'après lui-  
forme le fond est vraie d

brlando « un garçon de pe  
de lutteur, » d'une beauté  
ginie, une jolie fille, qui  
rage venant à manquer  
a Villette, il vit aux croc  
l'origine impure de son  
ermée à Saint-Lazare. Or  
es lutteurs forains comm  
volément); on le congédie  
volte de son amour-propi  
bande qui va dévaliser t  
alheur un gardien se tro  
ix, très franc pendant l'i  
mort; Virginie désespérée

Tous ces événements son  
ime d'Auteuil se nommait  
de temps.

es chansons de Bruant, je  
de Xanroff qui jouissen  
phémère, mais à coup sù  
indique clairement qu'elles  
s quand on a pris son pa  
ut résister au comique in  
*Ittrioti, Hétoïse et Abélarc*  
autres.

ns ont été mises en lu  
ue d'hier appréciée seu  
it précisément entendue i  
i l'avaient vue jouer la p  
ourd'hui passée étoile de  
tistes parisiennes. M<sup>lle</sup> Fel  
a pantomime de l'*Enfan*  
ntribué pour une large p  
mée de la parabole bibliq  
s parfaitement mérité. Im  
gieux des critiques dram

lendemain de la première représentation, le public s'est mis en branle et chaque soir le théâtre des Bouffes, le plus petit de Paris d'ailleurs, est absolument bondé en cette saison où les grosses recettes sont un mythe invraisemblable. L'*Enfant prodigue* de M. Michel Carré se montre sous les traits de Pierrot adolescent; il quitte la maison paternelle les poches pleines de tout l'argent qu'il a pu prendre dans les tiroirs et s'en va faire la grande fête avec M<sup>lle</sup> Phrynette, une petite blanchisseuse coquette, — incarnation moderne de l'éternel féminin, — qui a bientôt fait de croquer toute la galette du jeune Pierrot; celui-ci de plus en plus amoureux triche au jeu pour satisfaire ses caprices, l'ingrate ne l'en abandonne pas moins pour un plus riche.... L'enfant prodigue désolé revient au logis paternel, sa mère lui tend les bras, mais son père est intraitable. En vain, il s'humilie, quand l'idée lui vient de se faire soldat; à ce prix son père lui laisse entendre qu'il peut espérer son pardon, s'il le mérite par sa bonne conduite à l'armée.

Cette sèche analyse ne saurait rendre l'impression profonde produite par les jeux de physionomies d'artistes remarquables soulignés par la musique merveilleusement expressive de M. Wormser. Le réveil des parents assistant immobiles au vol de leur fils; la déclaration de celui-ci à Phrynette; la scène de coquetterie de cette dernière avec son ravisseur; le désespoir du jeune Pierrot, son retour à la maison paternelle, la main tendue comme un mendiant qu'il est devenu, sont des scènes de tout premier ordre et par la conception et par l'interprétation. M<sup>lle</sup> Felicia Mallet joue le rôle de l'Enfant Prodigue avec une sûreté, une précision, une variété d'expressions incomparables. M<sup>lle</sup> Duhamel est une Phrynette adorable. M. Courtès et M<sup>me</sup> Crosnier mettent au service du père et de la mère leur expérience consommée et leur sincérité communicative.

A cette heure tous les théâtres sont fermés à l'exception de l'Opéra, du Théâtre-Français, du Châtelet et du Théâtre-Cluny. Notre académie nationale de musique se borne à des représentations simplement honorables de son répertoire, le congé de M<sup>lle</sup> Mauri, la principale interprète, ayant interrompu le succès du *Rêve*, un ballet japonais de M. Gastinel. Il n'y a guère d'originalité dans la musique de ce septuagénaire, mais le talent si original, si prime-sautier de M<sup>lle</sup> Mauri et les costumes étincelants dessinés par Bianchini font de cette japonaiserie un spectacle agréable.

Au Théâtre-Français, deux reprises importantes seulement: *La*

## LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE.

*Ille de Roland* et *Les petits oiseaux*. Le drame de M. de Bo atteint par instant les hauteurs de la grande poésie drama Aussi trouve-t-il dans ce moment-ci un accueil absolument en siaste qui lui avait fait défaut à l'origine. M. Mounet-Sully et frère Jean-Paul jouent d'une façon remarquable les rôles de lemagne et de Gérald; à défaut de M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, un gédienne de race comme M<sup>me</sup> Segond-Weber eût seule pu pe nifier la fille de Roland, cette sœur de Chimène séparée du che qu'elle aime par l'infamie de Gannelon père indigne d'un comme Gérald.

*Les petits oiseaux* viennent d'être empruntés au réperto Vaudeville pour l'entrée solennelle mais malheureusement post de Labiche à la Comédie-Française. On avait joué *Mot il y a v* six ans, mais, impressionné par la solennité de la maison, La n'avait pas donné carrière à sa verve dans cette comédie ar d'hui oubliée. Certes, *Les petits oiseaux* ne sont pas son chef-vre, mais le comique sain et bon enfant jaillit à chaque répliq l'esprit sans amertume est une denrée si rare à notre 'ép Aussi le public ordinaire du Théâtre-Français a-t-il ri de cœur aux naïvetés de Blandinet, un philanthrope désabusé qui sa fureur d'avoir été mystifié franchit d'un bond les limites ext de la misanthropie pour revenir finalement à sa bienveillanc tive. A la rondeur près, M. Coquelin Cadet a plu beaucoup ce rôle. M. Truffier et M<sup>lle</sup> Bertinez ont été remarqués à ses

*L'Orient-Express* n'a été pour le Châtelet qu'un préte mise en scène; prétexte piteux d'ailleurs et qui n'a guère p public. Déjà on parle de la reprise prochaine de *Peau d'âne* antique féerie.

C. DE NERONDI

## I MOUVEMENT LITTÉRAIRE

---

Américains ainsi que les Anglais ont écrit des livres didactiques; non pas l'ensemble d'un traité scientifique ou moral, mais un élément didactique introduit dans un livre utile et de l'agréable. L'un des derniers et le plus souvent c'est ce dernier qui entend dire à un Anglais ou à un Américain du tout amusant, mais très intéressant, qu'il se sentirait tenté de s'écrier que tout cela est un genre ennuyeux.

Il est dans la classe des livres non artistiques que nous voudrions mettre *Lookit* (paru en 1900, de 2000 à nos jours) par Ed. Whittier, qui a fait beaucoup de bruit et qui se lit dans sa dix-neuvième édition. À l'époque actuelle, où les questions

de morale intéressent les esprits de toutes les classes, il est d'une manière nouvelle et originale d'attirer l'attention du public. L'originalité de ce livre est surtout en ceci: il suppose la science accomplie; et, en transportant ses lecteurs dans le futur, il leur fait voir les progrès que le n

omme interprète de ses idées, il chante dans des vers apparentement, Julian W. W. Au jour, en 1887, il s'est fait endo

## MENT LITTÉRAIRE EN A

e sa léthargie, il se tr  
ns une maison étrangi  
cent ans et qu'il se tro  
ité toute nouvelle pour  
ent de plus en plus. Ce  
rendre quels changeme  
durant le vingtième s  
l'an 2000!

ur Leete, et sa famille  
pauvre revenant du dix  
e temps avant son m  
e du docteur porte le r  
lle de cette autre Editi  
son fiancé, qu'elle cro  
vait fait un mariage  
intérêt particulier pour  
, dont elle avait lu les  
ives de famille.

el qu'une union entre c  
lus belle et plus parfa  
, que ce vingtième si  
ler Julian de tout ce c  
man, qui n'est que le  
par l'auteur.

liquer à ses nouveaux  
relations mutuelles en  
société de jadis à un  
grande masse du peup  
accidentée. Le conduct  
ans relâche. Malgré les  
confortablement assis  
à descendre, ni à cède  
à la fin du voyage. Se  
ce à qui bon lui sembl  
dents, par suite desquel  
re leur place pour tou  
, ils étaient immédiate  
orme véhicule.

i était considéré comme  
re la place gâtait souve

aux mieux placés. Or, ne pensaient-ils qu'à eux et à leur point de pitié pour ceux qui travaillaient et se servaient ? Oh oui, ceux qui voyageaient à leur aise avaient souvent une grande compassion pour ces autres, le joug, fouettés cruellement, tombés en défaillance en route. On les exhortait à la patience, on leur prêchait la compensation dans un monde à venir; on leur donnait des onguents pour leurs membres blessés ou estropiés, et l'on était très content quand quelque mauvaise partie de la route avait été passée sans accident — car là il y avait toujours quelque chose de bon, toute la machine ne fût renversée ! Le principal motif de la misère était cependant de relever aux yeux de la foule la valeur de leurs bonnes places et de s'y attacher que jamais.

Ils croyaient fermement qu'il n'y avait pas d'autre moyen de faire aller la société ; il en avait été toujours comme ça, et ça devait être autrement, et comme il n'y avait pas de remède, s'en affliger ?

Puis, ceux qui étaient assis dans la voiture, s'imaginaient qu'ils n'étaient pas exactement comme leurs frères qui tiraient le coche; ils pensaient qu'ils étaient d'une autre classe, d'un ordre supérieur, donc, qu'ils avaient le droit de se plaindre. Ce qui est plus étrange encore, c'est que ceux qui étaient montés, avant d'avoir perdu la marque des cordes de leurs mains, étaient sujets à cette même hallucination dont les âneux avaient déjà occupé les meilleures places dans leur supériorité sur le reste de l'humanité établie.

En d'autres mots, on croyait qu'une réforme satisfaisante pour tous, était une impossibilité; l'idée d'un progrès réel dans une juste direction n'était qu'une chimère dans la nature. Julian lui-même avait partagé les opinions jugées de son siècle; quel est donc son étonnement, lorsqu'il voit les prétendues impossibilités rendues possibles, les plus grandes réalisations des philanthropes de son siècle réalisées, les desseins des économistes accomplis ou plutôt sur le point de l'être.

Peu à peu Julian commence à comprendre les choses. Le docteur lui explique par degrés le résultat des évolutions sociales qui se sont accomplies pendant ces dernières années, et ont pour ainsi dire changé la face du monde. Cette grande œuvre a été complétée par la consolidation du capital national.

et le commerce ont été confiés à un seul conseil, représentant la nation, et administrés dans l'intérêt commun au plus grand profit de tous. La nation a été organisée en une seule grande corporation industrielle, absorbant toutes les autres. Et tout cela s'est accompli d'une manière paisible, sans choc ni révolte: l'opinion publique avait été préparée à ce changement comme à un événement nécessaire, inévitable. On n'aurait pu s'y opposer ni par la force ni par des arguments. De l'autre côté, le sentiment contre les grandes corporations et les capitalistes n'avait plus d'amertume, on avait compris leur nécessité comme celle d'un anneau dans la chaîne d'évolution. Les plus grands ennemis des monopoles privés furent contraints de reconnaître qu'ils avaient été indispensables pour porter le peuple au point de pouvoir prendre ses affaires dans ses propres mains.

L'axiome: plus l'affaire est grande, plus simples sont les principes qu'on peut y appliquer, fut reconnu juste. Désormais la besogne de l'État n'est plus la politique, mais l'économie nationale; au lieu d'être compliquée, sa tâche est immensément simplifiée.

Les ennemis publics? qui sont-ils? La France, l'Angleterre, l'Allemagne, ou bien la faim, le froid, la misère? Il n'y a plus d'armées, plus de danger de guerre, les énormes dépenses pour le budget militaire (le cauchemar du dix-neuvième siècle!) n'existent plus. La question du labeur et de la rétribution est réglée d'après un système pareil au devoir général du service militaire d'autrefois. La nation entière, les hommes ainsi que les femmes, aptes au travail, sont obligés à un travail gradué durant vingt-quatre ans de leur vie. Le temps de la jeunesse jusqu'à vingt et un ans, est dédié à l'éducation, l'âge mûr à la récréation; à l'âge de quarante-cinq ans le citoyen peut encore être appelé à certaines fonctions, mais il n'appartient plus à l'armée industrielle.

A toutes les interrogations de Julian West, le docteur a une réponse prête:

— Rien de plus simple, dit-il, en parlant des problèmes les plus compliqués.

Il lui explique comment les ouvriers passent d'un degré à l'autre; tout ouvrage est également honorable, il n'y a plus ni maîtres ni serviteurs, mais des frères et des sœurs, tous prêts à rendre des services aux autres, sachant que ceux-là ont fait de même de leur temps. Chacun sait trouver le genre d'ouvrage auquel il est le mieux adapté. La rémunération est la même pour



tous. Chacun reçoit un certain nombre de chèques qu'il peut employer contre les objets dont il a besoin.

— Et de quel droit l'individu peut-il réclamer

— Son droit, c'est le fait qu'il est un être humain. L'individu fait de son mieux, il n'y a plus de différence de mérite.

La nature humaine n'a pas tellement changé, voudrait le croire, mais le système social a totalement changé avec lui les motifs d'action: ce n'est plus l'égoïsme et d'autres basses passions, mais l'amour de la patrie, le sentiment du devoir, un sens d'honneur agissent sur les cœurs.

Le commerce est réglé d'une manière très simple: dans chaque quartier de la ville il y a une maison où sont exposés des échantillons de toutes les différentes marchandises. On choisit, on donne ses ordres, qui sont tout de suite transmis au magasin central, d'où les articles sont expédiés à l'acheteur. Naturellement, le système du télégraphe, de l'éclairage électrique, etc., a été perfectionné au point que « Vous n'avez qu'à toucher le bouton » — est la phrase même pour entendre un concert — ou un sermon! On n'a plus besoin d'aller à l'église pour cela!

Il n'y a plus d'ouvrage domestique, tout est fait mécaniquement; on va dîner au restaurant du quartier, où chaque famille a sa propre salle à manger, où l'on commande la cuisine publique. Enfin, la manière de vivre est la plus simple et la plus agréable.

Il n'y a plus de prisons, seulement des maisons de correction; on ne connaît plus de criminels, mais seulement de ceux qui commettent un crime sont atteints d'*atavisme*. La législation est simplifiée pour le dix-neuvième siècle!! La législation est devenue superflue; les principes fondamentaux du nouveau système ont mis fin aux différends et aux disputes. La loi, comme telle, est dépossédée, ce n'était qu'un système de lois pour soutenir l'ancien ordre social artificiel.

On n'entend plus le cri: « Donnez-nous du travail, nous sommes des désœuvrés. La nation est plus riche que jamais. Rien n'aurait agacé davantage votre siècle adorant l'argent que le reproche que les gens ne savaient pas faire de l'*money* ». Cependant, c'est le jugement que l'histoire

#### ÉRAIRE EN AMÉRIQUE.

Isées, antagonistes, était absurde qu'il était abor était leur science unique c'est le suicide. Il est qu'un autre mot pour coopération est le secret quand le désir d'accroître croître le trésor national et l'acquisition des rich principe des portions é maine et raisonnable p xpédient économique, vu n'est possible, tant que is supprimée. »

sur soit un idéaliste pur dées sont des utopies ir rer les défauts et les ment de système ne p oublions pas que ses ut timents très nobles et ti naissances solides et sur nnables.

s soit permis de reprc tre XXIV.

ambre souterraine, où al de son temps qu'il f rêves, de « boycotting, enaces du parti anarch rt les partisans du drape ps, ont eu dans l'établis

, sauf d'en empêcher l discours dégoûtaient le p e réforme sociale ne pou on de ces gars était la j e réforme.

'écria Jules.

cteur. Aujourd'hui null qu'ils furent payés par idard rouge, parler d'in

saccage, etc. pour effrayer le peuple et réforme. Ce qui me surprend le plus, c'est d'être dupes de cette ruse.

— Et pour quelles raisons croyez-vous qu'ils sont subventionnés ?

— Eh bien ! simplement parce qu'ils ont une manière d'agir qui faisait mille ennemis pour eux. S'ils n'étaient pas payés, ils devaient être considérés comme incroyables. Dans les États-Unis nul parti ne peut porter sans gagner d'abord pour ses idées, comme l'a fait enfin le parti national.

— Le parti national ? Il faut qu'il se montre digne de ce nom. Probablement c'était un des partis de l'époque.

— Oh non ! répliqua le docteur. Les partis de l'époque, n'auraient jamais pu effectuer quelque chose de permanent. Pour des buts nationaux leur base, d'une seule classe, était trop étroite. Seul le parti national, connu qu'une réorganisation de l'ordre social et plus élevée était nécessaire pour l'accomplissement de la nation, ainsi que dans l'intérêt de tous les citoyens, pauvres, cultivés et ignorants, vieux et jeunes, alors seulement ce projet avait une chance de succès. Le parti national surgit et se mit à l'œuvre selon son programme. Probablement il prit ce nom parce qu'il avait pour but de réguler la production et la distribution de la richesse. Il n'aurait pu prendre un autre nom, car le principe national d'une manière telle que nous la connaissons, comme on ne l'avait pas encore imaginée, n'était pas simplement une association politique, touchant leur bien-être seulement de manière directe et superficielle, la nation est une communauté, une vie commune, un arbre majestueux, dont les branches sont les peuples nourris de ses fruits et qui, à leur tour, le nourrissent. Le plus patriotique de tous les hommes, c'est de cultiver son patriotisme et de l'élever d'une manière dévouée et consciente, en faisant du pays une patrie, un père qui soutient la vie de ses enfants, une idole pour laquelle ils devaient être prêts à tout.

Parmi les romans traitant des questions sociales en vogue en Amérique, peu ont trouvé au



la jeune femme a le jugement clair, ferme et sincère. Peu de temps après, dans une petite ville où son mari a la cure d'une population ouvrière grossière, morale et religieuse, elle commence à entrevoir les croyances de son mari. Un cas éclaircit tout : un vieil ivrogne périt dans un incendie, laissant un enfant de la mort. Hélène va chez sa mère. Sa mère est sûre que son mari est allé au monde le lui dit crûment. Hélène, en parlant de la miséricorde infinie de Dieu, elle lui parle d'un Dieu d'amour. Ses paroles sont une hérésie, selon les idées de son mari. Les gouttes de baume de vie pour la veuve sont perverties en venin par la doctrine. C'est en vain que John s'efforce d'expliquer la monie entre l'amour et la *justice*. Pourquoi mande les horreurs de l'enfer? Non, il ne croit pas! La sainteté du foyer domestique est en danger. Les membres du presbytère (the Elders) regardent la jeune femme comme *hérétique* à cause de ce qu'elle soit appelée à se justifier devant tout le monde; il ne veut pas exposer sa doctrine. Pour la soustraire à la persécution, il veut aller faire visite à son oncle. « Si ce n'est pas le siècle? » s'écrie le bon recteur, quand

Peu de temps après, Hélène reçoit son mari. Elle lui dit qu'elle ne pourrait pas retourner à son oncle, car elle a accepté la vérité; » c'est-à-dire qu'elle ne veut pas aller et aux supplices éternels! C'est par là qu'elle se sépare d'une séparation à lui et à sa bien-aimée. Elle ne passe pas un seul moment à la tentation d'être infidèle à la femme qui l'aime toujours de tout son cœur, simple et sincère. Hélène croit à la vérité, à la simplicité, à une humilité et d'une confiance même dans cette mesure extrême; ce qui ne dissimuler, elle ne peut tromper courageusement et franchement qu'elle croit à cette doctrine.

TTÉRAIRE EN A

les parents d'I  
cteur va chez  
'il n'a pas le c  
tété, nous son  
ion, elle attenc  
ongue attente,  
main, mais av  
t; ils restent se  
jamais ce qu'i  
sa femme.

problème reste  
pression que c  
ie et le sien p  
e sommes pas s  
r a voulu nous  
oup le plus l

esse insupportab  
es, d'autres sc  
ours du tableau  
un sont les mie  
ami Denner, c  
la fleur de soi  
misses Woodh  
main. La coule  
tions est admir  
américain.

Fuller par mi  
ne publication  
uru dans la Sé  
s) publié par J  
e plus d'attent  
t pour la mani  
son sujet. C'est  
nous ayons jar  
rope, surtout e  
éloquentes pla  
'elle a voué ses  
naturel pour  
stinguée qui, u

Amérique, a revendiqué ces droits, sans grâce féminine. Ce que Margaret Fuller la femme, c'était, pour ainsi dire, son droit de s'instruire et de développer les facultés qu'elle le voudrait. Noble ambition qui n'admettait pas de limites tracées à la capacité intellectuelle plus faibles par le despotisme du plus fort.

C'est son père même qui, peut-être inspiré par cette ambition, car il instruisit sa petite fille de toutes les manières qu'on eût dit réservées aux jeunes filles classiques. Ces sévères études furent le sacrifice de sa santé.

Plus tard, c'est elle qui devient l'institutrice et sœur; elle se voue à leur éducation et se voue à leur éducation, renonçant même à son désir de voyager en Europe et de connaître les pays qui ont stimulé son esprit et à son imagination. Depuis sa jeunesse elle a lu surtout de la littérature allemande; elle connaît bien celle de la France et même de l'Angleterre. Les œuvres anglaises lui ont été familières d'enfance.

Nous ne pouvons la suivre ni dans ses lectures ni dans ses occupations comme institutrice; la masse du travail qu'elle accomplissait chaque année est vraiment étonnante, moins étonnante si l'on a dû en souffrir.

A l'âge de trente ans, en 1840, elle fonda un magasin trimestriel, *The Dial*, organe de la littérature et de la philosophie, parmi lesquels Emerson fut le plus remarquable. Elle était liée d'amitié avec lui ainsi qu'avec d'autres hommes distingués de son temps. C'est naturellement la plus appréciée; ils comprirent le charme de son caractère, tandis que les gens moins intelligents, poussés par ce qu'ils appelaient son arrogance, se fâchèrent.

Dans ce magasin parurent, entre autres, deux ouvrages importants : (l'homme contre les hommes), *Man versus Men*, *Woman versus Men*, refondus dans son livre : *La femme du*

Le magasin ne dura que quatre ans.  
Les essais de Margaret Fuller avaient

#### MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN AMÉRIQUE.

elle ses idées à M. Greeley, éditeur du *New York Tribune*, et à devenir un de ses collaborateurs ou plutôt son journal, et comme tel elle s'établit dans New York, quittant sa ville natale de Boston.

Elle pouvait enfin réaliser le rêve de sa jeunesse : un voyage en Europe, se rendant d'abord en Angleterre, où elle renoua son amitié avec Harriet Martineau et fit la connaissance de Wordsworth, du Dr. Chalmers, de De Quincey. Son mari lui avait donné une lettre pour le Soliman-Pacha, qui fut très bien reçue dans sa maison, rien n'empêchant de visiter le reste du monde.

Intéressant que ses impressions de voyage, sur les personnes intéressantes qu'elle rencontra en France, à Paris, où elle voit George Sand, admettait Chopin, Lamennais, Béranger. Elle est enthousiasmée. C'est avec regret qu'elle quitte Paris « car l'ignorance cesse d'être pénible, parce qu'il y a tant de moyens pour la diminuer ».

Elle se rend vers l'Italie qu'elle se sent attirée, et plus tard elle fait la connaissance de Mazzini à Londres. Elle a jamais mieux compris la grande âme, les idées sublimes de ce grand défenseur de la lit

terme au moment où les patriotes italiens croient leurs désirs près d'être réalisés avec le concours de la France. Elle sait le reste.... Toutes les sympathies de Marguerite pour le peuple, luttant pour sa liberté, d'autant plus fortes que l'une des leurs, ayant épousé au mois de décembre le marquis Ossoli. Par certains intérêts de famille, il veut rester secret, ce qui imposait de grands sacrifices. En avril 1849, toujours comme miss Fuller, elle est à l'hôpital des *Fale bene Fratelli*. Son mari est en plus grand danger, attaché à une batterie explosive de soldats français; enfin il consent à ce qu'elle se rende près le siège de Rome, ils se rendent à Florence. Elle adresse sa dernière lettre à sa mère, le 14 mai. Elle rassure bientôt : « Je crois que je serai la bienvenue pour mon mari et mon enfant. Quant à moi, je dois partir. Si quelque chose devait empêcher notre retour, pense à ta fille comme à quelqu'un qui



toujours désiré au moins de faire son devoir, et qui t'a toujours aimée, à mesure que son âme a été capable de reconnaître ce qui est excellent. »

Nous trouvons un pressentiment mélancolique dans cette lettre, le pressentiment de quelque grand malheur qui ne la quittait plus durant son voyage. La catastrophe arriva, hélas, en vue du port de New York !

Le capitaine était mort à Gibraltar; le second manquait d'expérience; il survint une bourrasque et le vaisseau fit naufrage sur les sables de Long-Island. Les matelots firent des efforts surhumains et réussirent à sauver la femme du capitaine au moyen d'une planche. De cette façon on ne pouvait sauver qu'une seule personne à la fois et le péril était toujours très grand. Margaret ne voulut pas se séparer de son mari ni de son fils. Ils périrent tous ensemble après une agonie de onze heures héroïquement supportée.

Quelle triste fin d'une vie aussi noble et qui donnait encore tant de promesses ! Son œuvre sur l'Italie à laquelle elle avait travaillé durant les dernières années périt avec l'auteur; elle y attachait beaucoup de valeur et probablement ses impressions des événements qui s'étaient passés sous ses yeux auraient eu assez d'importance pour l'histoire contemporaine. Du reste, ce fut moins par ses écrits que par sa parole vivante, par sa personnalité et par l'expression immédiate de ses idées que Margaret impressionnait les autres. La grande habileté de son biographe consiste surtout dans la manière dont elle nous fait sentir ou du moins entrevoir le charme de cette individualité extraordinaire.

Passons maintenant à une autre biographie d'un genre bien différent. C'est l'autobiographie de M. Joseph Jefferson, qui vient de paraître dans *The Century*. Rien de plus amusant, rien de plus aimable que les causeries de ce grand acteur ! Il trace sa carrière d'artiste, les vicissitudes d'une vie agitée, mais point du tout déréglée, d'une main de maître. Nous l'écoutons toujours avec plaisir et dans ces causeries aimables et légères, il nous donne beaucoup plus que de simples anecdotes d'une vie d'artiste; il fait plus ou moins l'histoire du théâtre en Amérique au milieu de notre siècle et nous sert des esquisses très intéressantes des acteurs les plus remarquables, soit Américains, soit Anglais. Il les trace d'une main bienveillante, sans envie ni amertume; quant à lui-même, il nous paraît tout aussi libre d'une fausse modestie que d'une vanité exagérée. Il est surtout délicieux quand il parle de lui-même avec

rien qui enchante un jeune acteur. Quel bonheur de se délivrer de la ville et de devenir à son tour compagne! « J'étais un de ces jeunes gens après avoir excité une rébellion ignorons: « Soyons égaux, et moi

ut engager une jeune actrice de , il dit qu'il se sentait fier d'être « Puis, l'histoire de son mariage, qui est simple, parce qu'il a eu la bonne idée de gliser à ses nombreux collègues, quand il tient neuf cents dollars dans une semaine! J'étais » Il s'en va acheter deux montres pendant une semaine: une montre pour elle et une pour lui. « Elle m'a servi pendant une semaine de bonne amie digne et fidèle. Je ne dis pas qu'ils ne se soient jamais séparés; il y avait des moments où le mariage temporaire devenait inévitable! » Il raconte ensuite qu'il parle d'un vieil acteur, le Mazeppa, à qui, comme de raison, il a fait un grand coup de théâtre et qui en était inconsolable. Il raconte que, les yeux mouillés de larmes, il avait dit à Mazeppa: « Cependant, on aurait dû le laisser partir; ce coup porté par lui-même... Jefferson avait vingt et un ans et était un pauvre vieillard!

Il raconte ensuite que les rôles sont très judicieusement choisis. Il raconte, par exemple, que dans la célèbre comédie de Sheridan les rôles furent joués par des artistes de premier ordre. La représentation fut froide. « L'habileté n'est pas l'élément dans une œuvre d'art. La mosaïque était parfaite en forme, mais le sujet était médiocre. Un acteur qui, par son charme et l'attraction d'un drame, toujours d'actualité, ne saura guère s'adapter avec les autres; celui qui a toujours à l'accompagner. Un drame est com-

#### REVUE INTERNATIONALE

bleau, les acteurs en sont les  
nie pour produire une œuvre  
rmi les acteurs célèbres dont  
Forrest est surtout intéressant  
acteur survécut à sa gloire. «  
tenir l'intérêt du public par  
it et non le passé qui comp  
itude s'efforcer à cacher leur  
e. Plus notre affection pour l  
nous supporter de le voir sou  
tant toujours contre son des  
ans les provinces. Là les spectat  
nd acteur dont ils avaient en  
ns l'espoir de retrouver la gran  
iosité de voir une tour en rui  
seph Jefferson alla en Europe  
d à Londres, puis à Paris. «  
es! Si l'on avait percé un trou  
e et si j'y étais tombé pour en  
it pas été plus grand. » Tout au  
ses au marché d'Athènes, dont  
Paris tant de choses qu'il dé  
tenir. Rien de plus amusant «  
use, qui le tente avec des cos  
rois. «Trois charmantes sema  
Puis je m'éveillai pour retour  
retour en Amérique, il connu  
le miss Laura Keane, « la du  
ient cette belle actrice. Depui  
e plus en plus. C'est lui qui, p  
*Notre cousin américain* par  
ie. Jefferson en créa le rôle pr  
it du sien d'abord, fut incomp  
Jefferson dit quelque part qu'i  
est celui qui s'élève constamm  
soudain et précoce peut être tr  
du nombre de ceux qui ont fait  
t devenu un des plus grands da  
t non à la chance, mais autan  
i caractère.

## EN AMÉRIQUE.

réceimment, *The Ptochton*, est un dialogue, ses pe individuelle. Not paraît cependa le auteur est plu de l'auteur, selo ouvelles ou les

ur écrire une b de pages. Il par uvelles de Bret

petites histoires rim; l'histoire d' ns le désespoir ie infidèles, et q our sauver sa l e à la fois. Une .: *How Sal came* , convertie sou ec une expressio mment: « Gloire out à coup elle c 'est sa rivale qu ropositions de l e sur sa rivale .s » aurait dû doi de sa marche: dans le dialecte

etite histoire qui

ncore, mais ce

TH. HOEP

## LA VIE EN ITALIE

---

Nous sommes le 15 août! C'est une terrible date pour parler de la vie italienne. Sans être un préfet français, et sans avoir par conséquent à redouter une manifestation bonapartiste, j'ai eu pourtant assez de peine durant les derniers huit jours qui ont précédé la date fatale. La raison en est assez claire. Que pourrais-je raconter à mes lecteurs sur la vie italienne dans un moment où elle se trouve fractionnée sur cent cinquante plages tyrrhéniques ou adriatiques, sans parler des ioniennes et insulaires, et sur cinquante résidences alpines et apennines, sans compter les fameux *castelli romani*? Le lecteur ne peut raisonnablement prétendre que je me trouve à la fois dans ces deux cents ou deux cent trente endroits, et que je puisse lui faire la description exacte des fêtes qui se donnent dans le splendide *Giardino dei bagni* de Livourne en même temps que sur la modeste rotonde de l'établissement de *Foro del marmi*. Depuis saint Antoine, le don céleste de l'ubiquité n'a été, que je sache, le don de personne, et encore le thaumaturge insigne n'a jamais pu se trouver en même temps en deux endroits différents et très éloignés l'un de l'autre. Nous sommes donc loin des deux cent trente qui seraient nécessaires en cette occasion.

Toutefois, un chroniqueur est tenu de renseigner ses lecteurs sur tout ce qui peut les intéresser dans la limite des sujets qu'on lui a confiés. Peu importe si plusieurs faits arrivent en même temps; il est obligé de les suivre personnellement, ou par l'intermédiaire d'une personne de confiance. Il a le devoir d'envoyer des correspondants dans les endroits où il ne peut aller lui-même, de leur adresser des lettres qui puissent, à l'instar du talisman d'Aladin, lui

## LA VIE EN ITALIE.

de les munir d'assez d'  
ux meilleures tables d'h  
espondants deviennent de  
leur ne peuvent observe  
nt.

..

e j'ai fait. Avec quel su  
in ami venait prendre co  
n voyage, je lui demanda  
des lettres sur la vie d  
s, lui promettant de leur  
qu'il se conformât stric  
rais.

ésumaient en peu de mo  
ur lui démontrer comme  
le contraire de tous les  
aux journaux des courr  
s lettres fort courtes; 2°  
e à décrire l'endroit qu  
à décrit mille fois par d  
choses qui peuvent inté  
ssant de côté sans plus de  
formés de gens que pers  
rsonne, excepté les gran  
cience, des arts, de l'ar

cette tâche, non des plu  
uctions en plusieurs exe  
missives que ces messieur  
nes et de demoiselles, dev  
qu'un dix pour cent, au  
eurs lettres auraient pu  
e formant ainsi une diza  
icule, très variées à cau  
ent parlé et des sujets d  
promettais d'alterner une  
e, faire suivre une lettre  
t de remplir ainsi la h  
e tremper ma plume dai

1 que le lecteur serait très satisfait  
 rédaction. Mais j'ai dû faire la dure  
 ité: « l'homme propose, mais ce n'e

∴

En effet, au moment où j'écris, j'ai  
 tres de correspondants d'occasion.  
 se parfaitement illisibles; quelques-u  
 se écriture, celles des jeunes gens  
 . sont persuadés qu'il suffit de mal écr  
 grands hommes dont ils ont vu qu  
 ble. D'autres sont illisibles par une a  
 : dames; elles ont commencé à écri  
 mière page de la feuille de papier;  
 ème, elles ont recommencé à écrire  
 rés avoir rempli deux fois les quat  
 elque chose à ajouter, elles ont reco  
 écrire en diagonale. On comprend  
 s ont été rangées parmi les hiérogly  
 position un élève de Champollion, j'  
 elles contenaient; j'ai donc décidé d  
 me rabattant sur les trente-cinq q  
 Malheureusement j'ai été obligé auss  
 urs autres, par plusieurs raisons qu  
 me seule: désobéissance aux instruc  
 at, oubliant qu'il y a eu, avant lui, de  
 ux pour s'aventurer sur la plage de  
 ption aussi poétique qu'inexacte, lo  
 y ajoutant la longitude et la lati  
 arrait devenir un article pour le bu  
 aphie. Un autre me fait une disser  
 assurer que le Lido de Venise est  
 ose qu'il ne croyait pas peut-être a  
 il y a un tramway tiré par des che  
 seuls que la reine de l'Adriatique a  
 at-être vrai, mais n'étant pas char  
 uine de Venise, je renvoie la lettre  
 : sciences sociales et politiques.

Un troisième me fait la nomenclatu

ivières de Gênes. Sa lettre a un faux air d'un itinéraire cadeau au directeur du *Montore delle ferrovie* suppose, fort reconnaissant. Et voici comment, en res, et des meilleurs, on s'est conformé à l'instruction.

∴

numéro trois n'a pas eu un meilleur sort. Une de Livourne pour me décrire en sept pages d'écrit une promenade en bateau à l'île de la Meloria, rec des amis de sa famille, gens aussi respectables et d'eux est son professeur de piano, un brave monommée de Sgambati laisse parfaitement dormir et n'a jamais songé à faire connaître son nom au estreint des habitués de son café; l'autre est un nt qui n'a fait que deux ou trois banqueroutes est connu que de ses créanciers. Voici les personarmant correspondant en jupons croit pouvoir apersonnalités de l'art et de la finance. Je passe autre fragment de la lettre, où avec un style aussi et le désirer, elle raconte que sa tante a eu le on petit frère a saigné du nez.

une archiviste de la Cour des comptes, employéût jamais, me donne la description d'un bal qui a io d'un endroit inconnu même au bureau des cartes le l'état-major, où j'ai été aux informations. A l'enque était représentée par le très honorable Tacire par le célèbre Grattacarta, l'art par le fameux a, la finance par le banquier Tosatori, etc., etc.

par l'endroit sur lequel personne n'a pu me renlu vérifier d'où sortaient toutes ces illustrations. nme politique était un vieil imbécile, député il te ans et que tout le monde croit mort; l'homme blié que quelque charade dans le journal de l'encinquante exemplaires, l'artiste était effectivemais en bâtiments, et le banquier qui à lui seul aute finance, était le changeur du pays, qui cumuquelque peu usurières avec celles de titulaire



d'un bureau de tabac, probablement le seul quand je m'adresserai de nouveau à ce farci

..

Voilà comment j'ai été servi par mes cori. Il serait injuste pourtant de dire que toutes les sont de l'espèce de celles que je viens de résumées, de très bien écrites, même de spirituel largement l'insertion.

Disons-le tout de suite à la honte éternelle plaît à appeler fort, et qui ne l'est nullement les correspondances balnéaires: les lettres les mieux faites par des dames. Il est désormais acquis que les femmes réussissent bien dans l'épistolaire. Seulement ces lettres, fort amusantes pour ceux de loin les individus dont elles parlent, n'ont aucun intérêt pour le public en général. L'instruction a été complètement mise de côté par mes amis. Qu'on en juge par une des plus amusantes:

« Cher Grevius,

« Viareggio,

« Si tu as le courage de te plaindre de ces jours, je n'ai pas trouvé un quart d'heure de correspondance dont tu m'as fait l'honneur que tu n'as pas la moindre idée de la vie est obligée de mener dans un endroit de déjà joli si je trouve le temps de manger sandwich toutes les demi-heures, car dures ces que mon mari et mon frère font à de m'occuper de ma toilette pour me trouver voulues. Je me lève à huit heures, et après hâte (robe de toile très simple et très claire paille d'Italie relevé par derrière, bas de soie à long bâton, gant mitaine, peu ou point de les dix heures au *Nettuno*, où la comtesse (comment fait-elle pour s'habiller si vite?) S\*\*\* retour d'Afrique. On dit qu'ils vont se d'avis contraire. S\*\*\* n'est pas mariable; d'a

enc  
ge  
, et  
bier  
ur  
e co  
la  
cut  
r b  
nièr  
nes  
à la  
istr  
F\*  
e ei  
i le  
es  
.  
.  
ritu

occu  
ne c  
on

art  
é s  
ndi  
res  
tér

pa  
lon  
ople  
la r  
rs c  
non

#### REVUE INTERNATIONALE.

as de grandes espérances, et qui en  
e de Verdi et de Gounod au théâtre  
ale, et dans quelques basses-cours, s  
s décorant du nom pompeux de ca

..

ce Colonna, le soir, est à peu pr  
la mère puisse conduire sa fille p  
it on ne peut plus honnête, peu co  
tif, car il s'y présente souvent occ  
le famille y arrive avec ses filles à  
re trente minutes au moins avant  
les fait asseoir sur des chaises en p  
première ligne afin de les mettre à p  
quatrième rang qui fréquentent l'et  
ue dix centimes par personne, mais  
te bourgeoisie cet amusement val  
théâtre Argentina. Chacune a quelc  
ic et à conduire par de sages et  
. à l'autel, ce qui ne serait plus a  
es mariages au Capitole pour pron  
petit blanc-bec en un père de far  
ille petits manèges qui sont néces  
sse au mari, faite avec la complicité  
ion sous-entendue du père sont de  
sur désintéressé. Il s'agit avant tout  
e doit être naturellement au pren  
es qui cherchent un soupirant; au  
trouvé et qui ont déjà établi un peti  
me, enfin, pour celles dont le soupi  
lle et peut s'asseoir sur la chaise à  
alement, les places auprès de la por  
car elles sont également éloignées  
si sont aux deux coins et qui par  
e criarde n'avantagent nullement l  
e fois la place choisie et occupée, il  
le fruit de longues études faites de  
ie à son système préféré. Celles q  
urnent du côté de Monte Citorio, c

## LA VIE EN ITALIE.

de camées anciens animés pour la circulation purement classique. D'autres qui savent se tourner du côté de la musique et qui connaissent toutes les beautés, quittent la seule note, occupées qu'elles sont à flirter. Après le troisième ou quatrième moment de faire un tour sur la place; à quel point lèvent-ils pour les accompagner que le bal arrange mutuellement les faux plis des vêtements. Les soupirants suivent mêlés dans le bal; en temps de s'approcher pour essayer de traverser la confusion un petit billet dans la main et est quelquefois et même assez souvent l'objet de trois lectures, tout couramment, de retour au domicile paternel.

..

Il paraît qu'avec des moyens aussi simples on arrive au 2 octobre, jour anniversaire du plébiscite romain et officielle des soirées musicales de la place Colonna, à établir les premières bases d'une union conjugale destinée à faire le bonheur ou le malheur d'une jeune fille et d'un jeune homme leur mariant, et à donner à la patrie des soldats et des électeurs.

A propos d'électeurs, il est bon de noter que le jour où nous nous rendons à la place Colonna perd tout à fait sa physionomie et son caractère habituel. Dimanche dernier, par exemple, il y a eu une querelle qui menaçait de devenir sérieuse entre les citoyens mécontents du résultat du scrutin et les gardes de police. Au lieu de se rendre au jugement des urnes, quelques jeunes gens ont voulu manifester leurs sentiments patriotiques par des cris compromettants. La police a fait évacuer la place. C'est dans ces occasions que le bal est amusant de voir la place Colonna. Au commencement de la soirée est le sentiment général, surtout du côté des dames et des demoiselles; elles se mettent debout sur leur chaise et regardent avec une assurance que les gardes de police perdent patience en voyant l'effet de leurs admonestations pour calmer les crieurs et les faire taire. L'effroi s'empare de tout ce monde et l'on saute d'une chaise à l'autre pour tâcher de se rapprocher à une sortie. Dans ces occasions les femmes sont séparées de leurs maris, les filles de leurs

#### REVUE INTERNATIONALE

ntend de tous côtés que des voix  
famille entière. On finit toujours  
ndre ensemble le chemin du foyer.  
que, profitant de la séparation mo  
de la famille, les soupirants s'appre  
leur venir en aide pour lessortir d'u  
es, leur donnent la main pour surmon  
moment et de la confusion pour glis

..

ces petits amusements et un *Trovato*  
à mon plus cruel ennemi tant j'ai  
je ne saurais conseiller qu'aux sa  
à Rome d'autres amusements pub  
sa fille. Les cafés chantants, c'est-à  
animaux domestiques ont dû forcém  
e à de faux arbres qui donnent à  
ardins, où sur des tréteaux forma  
euses montrent au public de faux  
au ban de l'opinion publique, et l  
aller. Toutefois, de temps en temp  
maison et se permettent, avec le  
petite escapade dans ces lieux de p  
e font que se procurer une désillus  
es chansons qui seront peut-être u  
nt les amuser tout autant que le pl  
l'église. Grâce au chemin de fer du  
es cafés chantants italiens sont de  
le sauterelles allemandes et autrich  
.I et qui n'ont que les pieds très gr  
ons certainement fort grivoises, ma  
nnocentes, vu qu'on n'en comprend  
x qui comprennent quelques mots  
iffer la plus petite malice, car ces  
tes en dialecte viennois, ce qui les  
aussi peu compréhensibles qu'un ver  
omment on passe l'été à Rome où



## CHRONIQUE PO

---

Dans le moment actuel, pendant que les incidents politiques qui semblaient vouloir surgir de l'Est, il y a un mois, viennent d'être arrangés, les incidents politiques, font absolument défaut. La situation à ce point de vue se résume dans le voyage de l'empereur Guillaume à l'étranger. Par l'effet de la politique que l'Allemagne exerce en Europe, cet intérêt international représente le pivot autour duquel se groupent toutes les questions les plus importantes de la situation politique.

La dernière fois nous avons laissé le voyage de l'empereur dans les cours du Nord. Ensuite il s'est rendu en Belgique à Ostende, il a été l'hôte de la reine Victoria après avoir pris possession de l'île d'Héligoland, et il est parti pour Saint-Petersbourg. Que de combinaisons sur ces voyages ! Que de combinaisons s'y découvrent !

Sans doute, il n'est pas à croire que l'empereur ait pour but de parcourir le monde par le Nord, en excitant l'attention des peuples par une tournée plus justifiée, sans autre but que celui de maintenir l'équilibre et de supposer un nouveau groupement d'États. Mais, en visitant la Suède et le Danemark, auxquels la Finlande est rattachée tout bonnement à la Russie, il a eu son quart d'heure de célébrité internationale, et sa visite de l'empereur d'Allemagne au roi C

#### CHRONIQUE POLITI

politique, et elle ne s'est pas accomplie pour la cause de la paix et pour l'interclara-tion faite par le roi Oscar qu'il n'y a pas de guerre contre l'Allemagne est, à ce point de vue, les pourparlers en faveur de la paix : a-t-on signé des pactes pour entourer ces œuvres de défense? Personne ne saurait dire et nous croyons que les choses n'ont pas

Pour ce qui concerne la visite à Osborn, nous ne saurions que nous répéter inutilement. Notre opinion est connue. L'entente entre l'Allemagne et la France n'est pas parfaite. Il n'y a, sans doute, pas de traité définitif et cet accord ne sera pas rompu, même si la politique anglaise tomberait en désaccord avec la politique allemande. Du moins, ce fait semble maintenant confirmé par les paroles de M. Caprivi sur les raisons qui ont conduit à cet accord. L'allemand est un document bien important qui prouve que le désir d'ôter tout motif de conflit entre les deux puissances est une des motivations les plus importantes qui s'agitent en ce moment. Le prétexte qui a guidé les deux puissances dans ces accords.

C'est plutôt maintenant que nous nous rendons compte de ce que nous nous sommes donné. Que peut-il avoir affaire à Saint-Pétersbourg? Quels sont les buts qu'il poursuit? Est-ce de simple courtoisie ou bien des questions de politique? traitées dans les colloques des deux souverains. Il est clair que la simple exclusion sans détours la simple exclusion des difficultés qui menacent sans cesse la paix est impossible, que les deux empereurs, chez eux, hors de doute, puissent se trouver ensemble pour discuter une grave question sur le pied d'une causerie. Il est à croire, au contraire, qu'ils essaieront de résoudre ces difficultés ou du moins de ne pas en venir au conflit ouvert.

Nous ne sommes cependant pas disposés à croire que l'empereur Guillaume se rende à Saint-Pétersbourg pour les soumettre au czar. De ce dont nous avons lu le compte-rendu ce



#### REVUE INTERNATIONALE

pereur de grandes idées et des d  
ner le monde. Nous ne le croyo  
tes que l'on peut attendre de l'é  
l'accomplir seront tout au plus c  
uvent bien s'être produits dans  
er toute raison de conflit immé  
et l'intention de leur donner un  
e dans la suite (intention que le  
as soucie de céler lors des derr  
crédits militaires) ne nous lais  
iation politique de l'Europe n'es  
durable à bref délai. Voilà notr  
visite à Saint-Petersbourg est le  
avait fixé de faire cette année.  
umenter les autres projets qu'on  
ces projets tenant beaucoup de  
s grandes manœuvres en Allem  
et l'attention du chef de l'État  
d'autres soucis qui le réclamen  
tes et de leur attitude au mome  
ement en vigueur touchera à s  
eptembre prochain.

ont en train de se donner une or  
Pour en fixer tous les détails, il  
s à Halle pour le 14 octobre, pe  
ntrés dans la loi commune, cong  
s d'Allemagne seront représent  
année à la même époque, auroi  
'un parlement du parti. .

si qu'on le voit, les socialistes all  
Suivant le langage de leurs jo  
zelle voie qui leur s'ouvre avec  
pire finale de leur cause. Et en  
é avec laquelle leurs idées s'éter  
iation, la ténacité dont ils ont fa  
aisément qu'ils dévisagent l'ave  
r si le but pourra être atteint  
ant l'opinion du prince de Bism  
es socialistes sera une catastrop  
ci et une bien lourde responsabil



Il n'est pas rétablie, malgré toutes les tentatives. Sagasta était accusé d'avoir trahi les intérêts fins personnelles, n'ayant pas voulu que la République se fit, en dehors de lui. Maintenant, les élections générales sont annoncées pour janvier et la convocation des nouvelles Cortès pour février. Canovas a bien déclaré que la liberté des élections et qu'aucune pression ne serait exercée; mais on sait parfaitement quelle foi on a dans ses déclarations. Toutefois nous souhaitons que Canovas aura garder une modération qui ne fasse pas de la politique en mêlées de parti, comme il y avait eu les choses n'étaient pas menées selon toute prudence.

En France la session législative a été close. Le dernier acte du parlement a été la discussion des contributions directes, discussion qui a été à retarder au ministre des finances, et qui a coûté quelques votes de défiance. Toutefois tout s'est terminé d'une façon, le ministre ayant réussi au dernier moment à éviter le conflit qui semblait inévitable entre la Chambre et le gouvernement, celui-ci ayant introduit des modifications dans le projet de loi approuvée par la chambre.

L'annonce de la conclusion de l'accord anglais pour le partage de l'Afrique a été bien loin d'exciter la même surprise que souleva un accord semblable il y a quelques mois dernier entre l'Angleterre et l'Allemagne. On a eu du doute sur la conclusion de cet accord et l'on ne savait à quoi s'en tenir. Toutefois on ne peut que se féliciter d'un nouvel élément de paix.

A ce même propos le discours de lord Salisbury a une haute importance. Certes il n'a rien de nouveau, ayant dû déclarer que depuis son arrivée au pouvoir la politique de l'Europe n'avait pas un caractère pacifique et, par là, dépourvu de tout intérêt; mais dans cette affirmation qu'on doit voir l'avis du leader anglais, en ce qui touche à la question d'Égypte, montre une fois de plus que l'Angleterre n'est pas disposée à vider cette contr-

#### CHRONIQUE POLITIQUE.

ment n'est pas encore venu p  
au sérieux l'affirmation que  
hermomètre politique marque  
rlementaire et le départ des l  
état de calme a été un insta  
de la Société *Pro Patria*, o  
ne, mesure qui a soulevé to  
toutes les haines que nombre d'Italiens gard  
de leurs anciens oppresseurs, en blessant l'  
toute la nation italienne. A ce point de vue,  
le gouvernement de Vienne a été fort peu o  
pas mal d'ennuis au cabinet de M. Crispi. Le  
fait une arme contre l'alliance avec l'Autrich  
cidés avec elle à livrer bataille au gouvernem  
dispositions on l'a eu dimanche dernier, lor  
député dans le premier collège de Rome, et i  
élections générales ce même cri de guerre ser  
radical qui, tout mince qu'il est, a toutefois l  
une fort bonne organisation. Il aurait été dés  
tions semblables, au moment actuel, n'eussent

La victoire du candidat du gouvernement  
manche à Rome prouve, en attendant, que les  
ment patriotiques ont encore un triomphe a  
le nombre des suffrages recueillis par le can  
tion, démontre avec la dernière évidence qu  
d'entraîner les masses, en agitant le drapeau d'  
aux fortes émotions du patriotisme.

La question de la dissolution de la chambr  
nérales, que nous avons posé la dernière fois,  
solue et, d'après les journaux, le fait de l'él  
dont nous venons de parler, semble avoir jet  
esprits et dans les décisions du gouvernement.  
sistons à croire que la date des élections géné  
qu'on ne le dit.

Un de ces orages dont l'Amérique seule n  
des exemples, a éclaté vers la fin du mois c  
publique Argentine. C'a été un véritable orag  
soleil a reparu sous peu dans ce lointain  
jours la révolte a éclaté. Une lutte acharnée  
les troupes du gouvernement et celles de la

**REVUE INTERNATIONALE**

nts. Le président, M. C  
lations et de leur sou  
ensuite, se rendant à  
e qui a fait rentrer d

d'Amérique, s'ils ont e  
anciers d'Europe, n'on  
e influence dans le che  
nous un intérêt tout

---



## ETIN DE

---

ce, roman.  
Paris. 1890).  
l'agonie res  
de, M. Jean  
onde orien-

*Byzance*,  
ette œuvre  
une langue  
de la lutte  
entre Verts  
lu Cirque;  
et les Scla-  
e Byzance,  
Isauriens  
me de ro-  
reconstitu-  
nt par les  
devenues  
nople. Des  
ousies fra-  
pplices; la  
ences de la  
s religieux  
ertain suc-  
historique.

*Cascabel*.  
- Nous si-  
aux nom-  
s de Jules  
a librairie  
el, dont le  
venir aussi  
*traine Hat-*  
*Nemo*. La  
nouveau

Vog  
au  
dra  
van  
de s  
sur  
là q  
lott  
sa l  
troi  
nen  
un s  
fort  
sa  
mai  
peu  
et c  
sou  
chir  
car  
nati  
de  
par  
avo  
voy

L  
et C  
sièc  
éga  
pay  
ses  
fidè  
mor  
N  
la f





isch  
rs  
is-A  
able  
).

z. n.

ssin  
iel -  
onne  
189,

rs  
lau-  
ona  
pot  
leat  
alon  
ns  
sin  
uc  
ac-  
dt (l  
nilé  
lée c  
in c  
rbui  
fac-  
rac-  
lt (l  
nilé  
lée c  
sin  
uc  
Arm  
grav  
onne  
rep  
Fr  
arise

(Fl  
Ric  
our  
) fr.,  
; ui

z. n.

tica  
Uni  
e in  
bils  
iona  
enza  
ecuz  
sta  
gli

caire, par M. Eugène  
question de l'argent  
par M. G. François-  
igne, par M. A. Raf-  
e de Suisse - Bulle-  
économie politique  
par M. Ch. Letort-  
s - Chronique écono-  
de Molinari - Chro-  
a, par M. R. d'A.

#### **droit international**

CLUNET, avocat à  
is. 1890 (17<sup>e</sup> année)  
des étrangers en  
ière de marques de  
ian) - Théorie juri-  
ectorats (Wilhem) -  
étrangers en Italie  
Nationalité grecque  
trangers à Monaco  
ironique: Affaire du  
de Morès et de Ca-  
- Affaire du journal  
es étudiants d'Athè-  
du chanteur Paulus  
- Questions et solu-  
Applications diver-  
ouvelle sur la natio-  
udence. France: A-  
ation. Caution judi-  
ompétence. Contre-  
i. Douane. Etat étran-  
Séparation de corps  
nonal. Succession.  
étrangères. - Alle-  
ge. Marque étran-  
- Angleterre: Abor-  
plomatique. Navire.  
ue: Saisie-arrêt. -  
ite. Mariage d'un  
nger - Etats-Unis:  
la vie. Enseigne et  
e. Mariage. Navire.  
e. Télégraphe. - Ita-  
arte postale. Juge-  
. Navire étranger.  
: Compét. (Marchal  
ice Dauphiné à Paris).

:  
ie Hachette, Paris,

EUGÈNE RIGAI, *Alexandre Hardy  
et le théâtre français à la fin du  
XVI<sup>e</sup> et au commencement du  
XVII<sup>e</sup> siècle.*

De la typographie Giachetti, Pra-  
to, 1890:

EMANUELE RAPISARDI, *Vita ed  
opere di Michele Rapisardi e cenni  
biografici del padre.*

Ouvrage sur lequel nous revien-  
drons.

De la maison Carlo Clausen, Tu-  
rin, Palerme, 1890:

GIULIO SCHILLING, *Grammatica  
spagnuola con speciale riguardo  
alla lingua parlata.*

De la maison Dullé-Plus, Gand,  
1890:

LÉOPOLD ORGEL, *Une exploration  
en Italie.*

De la maison Nicola Zanichelli,  
Bologne, 1890:

DOMENICO ZANICHELLI, *La qui-  
stione universitaria in Italia.*

De la maison Félix Alcan, Paris,  
1890:

J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE,  
*Étude sur François Bacon*

De la maison Armand Colm. Pa-  
ris, 1890:

CH. DEJOB, *Madame de Staël et  
l'Italie.*

De la maison Guillaumin et C<sup>ie</sup>,  
Paris, 1890:

CHARLES FOURIER, *Œuvres choi-  
sies.*

De la maison Perrin et C<sup>ie</sup>, de  
Paris, 1890:

EDOUARD DE MORSIER, *Roman-  
ciers allemands contemporains.*

De la maison Albert Savine, édi-  
teur, Paris, 1890:

JEAN LOMBARD: *Byzance*, roman.

rs:

l.

RI

*Le Gérant:*

ALESSANDRO SCAMUZZI.



# TABLE DES MATIÈRES DU TOME VINGT-SIXIÈME.

<b>L'alcool et l'alcoolisme</b> ( <i>Maurice Gauja</i> ) . . . . .	
<b>M. Crispi, sa vie, son caractère, sa politique, suite</b> ( <i>Un Italien</i> ) . .	
<b>Les deux salons de Paris</b> ( <i>Amédée Roux</i> ) . . . . .	
<b>Le mouvement littéraire en France</b> ( <i>C. de Nérondé</i> ) . . . . .	
<b>Le mouvement littéraire en Russie</b> ( <i>Jean Fleury</i> ) . . . . .	
<b>Le mouvement littéraire en Angleterre</b> ( <i>J.-P. Nichol</i> ) . . . . .	
<b>Le mouvement littéraire en Suisse</b> ( <i>Louis Duchosal</i> ) . . . . .	
<b>La vie en Italie</b> ( <i>Grevius</i> ) . . . . .	
<b>Chronique politique</b> . . . . .	
<b>Bulletin des livres.</b> . . . .	

## TROISIÈME LIVRAISON (15 juillet 1890).

<b>Le beau Jim, suite</b> ( <i>John Strange Winter</i> ) . . . . .	Page
<b>Études sur la littérature française</b> ( <i>Ernest Tissot</i> ) . . . . .	
<b>L'alcool et l'alcoolisme, suite</b> ( <i>Maurice Gauja</i> ) . . . . .	
<b>M. Crispi, sa vie, son caractère, sa politique, suite</b> ( <i>Un Italien</i> ) .	
<b>Les deux salons de Paris</b> ( <i>Amédée Roux</i> ). . . . .	
<b>Le mouvement littéraire en Allemagne</b> ( <i>Jean Menos</i> ) . . . . .	
<b>Le mouvement littéraire en Italie</b> ( <i>A. Lo Forte-Randi</i> ) . . . . .	
<b>Le mouvement littéraire en France</b> ( <i>Amédée Roux</i> ) . . . . .	
<b>La vie en Italie</b> ( <i>Grevius</i> ) . . . . .	
<b>Chronique politique</b> . . . . .	
<b>Bulletin des livres</b> . . . . .	

## QUATRIÈME LIVRAISON (15 août 1890).

<b>La politique coloniale de la France</b> ( <i>Geffchen</i> ) . . . . .	Page
<b>L'Italie jugée par les Allemands</b> ( <i>E. Maurice</i> ) . . . . .	
<b>Le beau Jim, suite et fin</b> ( <i>John Strange Winter</i> ) . . . . .	
<b>L'alcool et l'alcoolisme, suite et fin</b> ( <i>Maurice Gauja</i> ) . . . . .	

CONTIÈRES DU TOME V

*olyte Mirande*) .

. . . . .

en France (*C. de N*

en Amérique (*H. H*

). . . . .

. . . . .

. . . . .

ne vingt-sixième .



# Navigazione Generale Italiana

(SOCIÉTÉS FLORIO & RUBATTINO RÉUNIES)

Capital 100,000,000 de francs — Versé 55,000,000 de francs

## SERVICE DES PAQUEBOTS-POSTE ITALIENS

Service des **INDES** et de l'**INDO-CHINE** avec départs tous les vingt jours de **Marseille, Gènes, Naples et Messine** pour **Port-Saïd, Suez, Aden et Bombay**, en transbordement sur les vapeurs de la même Compagnie pour **Singapore ou Penang et Hong-Kong**. On accepte passagers et marchandises pour **Massaouah et Assab** en transbordement à **Suez**, et pour **Kurrachee, Madras et Calcutta** en transbordement à **Bombay**.

Service de l'**AMÉRIQUE DU SUD**: Départs réguliers de **Gènes** les 1<sup>er</sup> et 15 de chaque mois; départs facultatifs le 8 et le 22 de chaque mois de **Gènes** ou de **Naples** directement pour **Montevideo et Buenos-Ayres** avec escales éventuelles aux ports du **Brésil**.

Lignes régulières hebdomadaires pour **Malte, la Tunisie et Tripolitaine, l'Égypte, Grèce, Turquie d'Europe et d'Asie et la Mer Noire**. Communications directes entre **Brindes, Corfou et Patras** deux fois par semaine, en coïncidence avec les arrivées et départs de la **Malle des Indes**.

Lignes rapides journalières entre le **Continent, la Sicile, la Sardaigne et les îles mineures**.

Lignes commerciales de la **Méditerranée** aux ports du **Danube** et de **Naples et Palerme** pour **New-York ou New-Orleans** avec départs facultatifs tous les mois.

S'adresser pour tous les renseignements: A **Rome**, à la Direction Générale, Corso, 385 — à **Gènes, Palerme, Naples et Venise** aux sièges de la Société. Dans toutes les autres **Villes et Ports** aux Agences de la Société.

(Voir les itinéraires et les livrets d'informations de la Compagnie).

---

---

## Événement-Sport

La multiplication des agences et sous-agences interlopes de commission au pari mutuel a préoccupé le conseil municipal de Paris et même le parlement. Elle inquiète les gens soucieux de l'avenir du sport. Elle compromet l'intérêt des parieurs qui sont dépouillés en même temps que l'assistance publique est frustrée.

Aussi l'**Événement** ne pouvait-il se désintéresser de cet état de choses.

Il y a agence et agence comme il y a fagot et fagot.

Sollicitée par ses lecteurs, la nouvelle direction sportive de l'**Événement** organise, 10, boulevard des Italiens, et 2, passage de l'Opéra, à côté des bureaux du journal, sous le nom d'**Événement-Sport**, un service spécial, comprenant:

Les renseignements sur toutes les courses françaises et les principales courses étrangères;

L'exécution des paris, etc., etc.

Ce double service est confié à M. George Clarence, auquel devront être adressés tous ordres, tous envois de fonds, toutes correspondances à partir du 12 avril, jour de l'inauguration de l'**Événement-Sport**.

### CONDITIONS:

L'**Événement** publiera, chaque jour de courses, en tête de ses colonnes, sous formule chiffrée, un renseignement unique.

La clef de ce renseignement sera vendue, dans les bureaux de l'**Événement-Sport**, de neuf heures à deux heures, au prix invariable de dix francs, ou adressée à domicile.

L'**Événement-Sport** n'accepte aucun ordre de pari inférieur à vingt francs.

Tout ordre doit être accompagné des fonds et, en outre, de la commission, qui est toujours de trois pour cent.

Tout ordre, envoyé par lettre ou télégramme, doit parvenir à M. G. Clarence, le jour de la course, au plus tard avant une heure, et ce à peine de nullité.

L'**Événement-Sport** n'accepte pas les combinaisons.

Les turfistes de Paris, de province et de l'étranger pourront donc s'adresser, en toute sécurité, à partir du 12 avril prochain, à l'**Événement-Sport**, 10, boulevard des Italiens et 2, passage de l'Opéra, à Paris.

---

---

## RICHARD

Librairie Circulante française, anglaise  
allemande. — GENEVE.

VII<sup>me</sup> ANNÉE

# REVUE INTERNATIONALE

PARAISANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA REVUE

**ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51**

**PARIS - Rue de la Michodière - 6**

**Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,**  
**Paris, 338, Rue St-Honoré, 338**

## AGENTS DE LA REVUE.

<b>Allemagne . . . . .</b>	{ F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
<b>Amérique du Nord Asie . . . . .</b>	{ Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Dresde.
<b>Autriche . . . . .</b>	{ F. A. Brockhaus, libraire Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Julius Dase, libraire à Trieste
<b>Espagne . . . . .</b>	{ Fuentes y Capdeville, libraire à Madrid.
<b>France et Colonies</b>	{ Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue de la Harpe, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Harpe, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
<b>Grande Bretagne . .</b>	{ Nicholas Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Londres.
<b>Hollande . . . . .</b>	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
<b>Hongrie . . . . .</b>	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Vienne.
<b>Indes Néerlandaises</b>	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
<b>Italie . . . . .</b>	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
<b>Russie . . . . .</b>	{ G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
<b>Scandinavie . . . . .</b>	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
<b>Suisse . . . . .</b>	{ Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la Revue à Rome et à Paris, chez tous les agents de la Revue et chez MM. Lagrange, Cerf et C<sup>ie</sup>, 8, Place de la Bourse, Paris.









